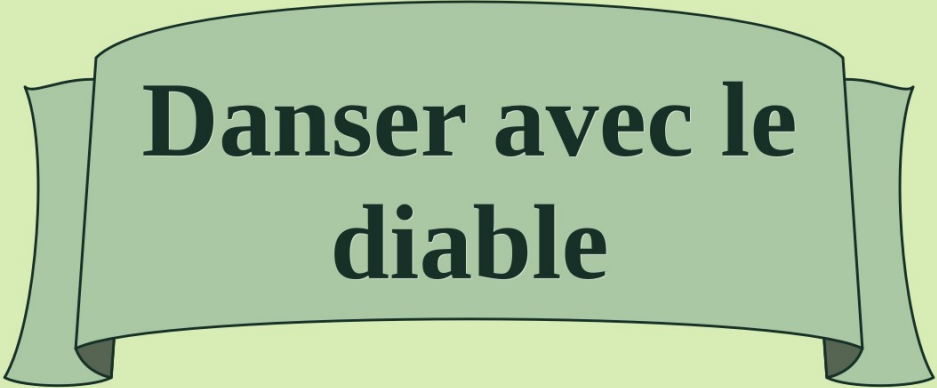




Danser avec le diable

Tabachnik Maud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

MAUD TABACHNIK

DANSER AVEC LE DIABLE

Double traque à San Francisco : tandis qu'un psychopathe tue sans laisser ni traces ni preuves, un vieux Russe est harcelé par les sbires de Poutine. L'un n'a pas de passé, l'autre en sait trop.

Un suspense aussi musclé que vertigineux par Maud Tabachnik, la plus américaine des auteurs français de polar.



SPECIAL SUSPENSE ■ ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2015

ISBN : 978-2-226-34249-2

HOLME PENCHA sa grande carcasse sur le cadavre et le contempla avec une attention soutenue. Puis il releva la tête et jeta un coup d'œil alentour. Et ce qu'il aperçut de plus proche était le Golden Gate, aussi rouge que le sang qui pissait de la fille qu'il avait prise en stop avec son copain Molinès.

Il se trouvait avec la morte en bordure d'un bois de pins et d'épineux près de Russian Hill, quartier chic de San Francisco. Il avait connu Molinès trois semaines plus tôt en sortant d'une épicerie coréenne. Le mec, noir comme un pruneau mexicain, était appuyé contre une guimbarde rouillée dont même un débile profond n'aurait pas donné deux dollars.

Ils s'étaient regardés, s'étaient sûrement reconnus comme étant deux grands cinglés, parce que, quand Molinès lui avait proposé de faire un tour, Holme avait accepté sans réfléchir.

Ce qui était assez son genre.

Lui et son nouveau copain tournèrent quelque temps dans la région, volant liquides et solides dans des épiceries ou des maisons isolées, dormant à la belle étoile enroulés dans des couvertures qui pouaient le cheval parce qu'ils les avaient piquées dans un ranch.

Une fin d'après-midi, avisant une jeune à peine pubère qui attendait son bus, ils lui proposèrent galamment de la reconduire chez elle.

La naïve accepta, et les compères l'embarquèrent dans une balade qui se termina pour la malheureuse dans les hautes herbes d'un talus, car, entre-temps, Holme, examinant la fille assise entre eux, fut choqué par l'allure sexy que lui conférait des collants noirs qui grimpaient sous sa jupe courte, la faisant ressembler, pensa-t-il avec dégoût, à une pute. Activité qu'il avait toujours réprouvée.

Ils la firent descendre, la jetèrent au sol où pendant que l'un la maintenait de force, l'autre se déculottait et la violait avec toute la frénésie de sa tête malade.

Comme le coin était désert et que déjà le crépuscule prenait ses quartiers, ils la violèrent longtemps, non sans avoir pris soin de la

bâillonner et de lui attacher les mains dans le dos, et, pour se donner plus de confort, sans doute, lui avaient écarté les jambes au-delà des limites physiques.

Puis la jugeant encore rétive, bien qu'à bout de forces et sur le point de trépasser, Molinès sortit le couteau qui lui servait à lever les filets chez Colgan et Fils, grossiste en poissons, et le lui plongea plusieurs fois dans le corps.

Ensuite, gentil camarade, il tendit la lame fine et coupante comme un rasoir à Holme qui, devant son compagnon hilare, dépeça la jeunesse avec sérieux, s'acharnant sur ses seins, son sexe, sa bouche.

Satisfait de son travail, il rendit l'arme à son ami qui, dans un geste généreux, la lui offrit, et lui proposa d'aller boire un coup. Ce qu'il refusa, arguant qu'il préférerait rester en compagnie de la jeune fille.

Molinès lui dit alors qu'il reviendrait le prendre plus tard après sa bringue, ce qu'il ne fit pas, et Holme resta près du cadavre jusqu'à ce que les phares d'une voiture crèvent la nuit et le fassent détalé.

BORIS BEREZOVSKY grimpa les quatre marches qui précédaient le commissariat du 12^e district, poussa la double porte vitrée et retrouva l'odeur intemporelle faite de sueur, de poussière, de crasse et d'angoisse qui l'assaillait depuis sept ans.

Il salua d'une main distraite le planton debout derrière le comptoir aux prises avec un couple de Latinos agacés et volubiles, ignora la dizaine de clampins qui poireautaient assis sur le long banc de bois collé au mur verdâtre, prit le couloir qui menait à la salle des flics, et, sans regarder personne, fonça vers son bureau où, après s'être débarrassé de son flight en cuir noir acheté très cher par son épouse chez Urban Outfitters, il s'installa.

De l'autre côté de la table, son adjoint, Xi Hong Chen, fils du Ciel à la tête ronde comme une boule de bowling et au teint de jonquille, le salua d'un sourire et d'une inclination de la tête.

Boris Berezovsky lui décocha un regard à peine aimable, grogna un bonjour qui ressemblait à un glaviot et commença le ménage des dossiers empilés sur sa table.

Béré, comme l'appelaient en douce les hommes de sa brigade et ceux qu'il énervait, se sentait ce matin particulièrement de mauvais poil. D'abord, dehors, il faisait un soleil éclatant, et il allait s'enfermer pour des heures dans cet open-space aux fenêtres sales où chacun écoutait les conversations des autres et où rôdaient en permanence les odeurs des différentes bouffes à moitié mangées que les flics balançaient dans les corbeilles.

Il devrait aussi se farcir les cloches et les tordus sortis par les « bleus » des trous où ils rampaient et qui les leur amenaient comme un chat dépose un rat crevé aux pieds de son maître. Débarquait parfois aussi un gosse, qui avait l'âge des leurs, fanfaronnant pour en avoir tué un autre du même âge d'un gang différent. Mais ça, c'était autre chose.

Et il était également furieux de s'être engueulé la veille avec Barbra, sa femme, qui lui reprochait de n'être jamais là, de préférer s'occuper des voyous que de leur fille Sarah avec laquelle il se

montrait trop coulant, et qui pour cela prenait sa mère en grippe parce que c'était elle qui lui disait non.

Ce qu'il trouvait très injuste, compte tenu qu'il était rentré la veille presque à l'heure, après s'être fait cogner par un dealer jamaïcain particulièrement agressif, ce qui allait inévitablement conduire les Affaires internes à lui coller un blâme pour avoir généreusement riposté, même si le Jamaïcain lui avait poché un œil.

– Ça va patron ? couina Xi.

– Ouais...

– Pas l'air, gazouilla Xi, hochant sa tête ronde.

Pour toute réponse, Boris soupira lourdement.

Xi poussa un fax vers lui.

– Ça vient de tomber...

Il y jeta un coup d'œil distrait mais, au fur et à mesure de sa lecture, ses sourcils se froncèrent.

– Pas gai, grimaça Xi, l'observant.

– C'est arrivé quand ?

– Hier, prévenu par brigade territoriale, puis, erreur d'affectation, donc, perte de temps avant arrivée ici.

Xi Hong Chen, né à Baltimore, y avait fait ses études et avait épousé une native blonde de Seattle, mais adorait depuis quelque temps parler comme un coolie de Nankin.

– Ouais..., grogna Berezovsky en reposant la feuille. Et... ?

– Nous, s'en occuper. Reçu coup de fil du collègue. J'ai dossier complet. Puis le médecin a dit venir à la morgue.

Boris le regarda d'un air dubitatif.

– On a l'identité de la victime ?

Xi acquiesça.

Il regarda sa montre.

– Bon, ben on y va. Le patron n'a pas demandé à nous voir ?

– Seulement après morgue.

BORIS BEREZOVSKY, la quarantaine entamée mais sportivement conservée, yeux bruns à longs cils et cheveux poivre et sel coiffés à la George Clooney, contemplait pensivement, sans se douter que son assassin avait fait la même chose peu de temps auparavant, le corps d'une jeune femme installée sur un lit métallique à gouttières latérales dans la salle d'examen de la morgue, longue pièce aux murs peints en vert clair qui, par un curieux mimétisme, était le même que le teint de la plupart des « clients ».

Il remarqua que l'ouverture du thorax n'était plus le classique Y bien connu, mais un long sillon vertical qui s'étendait du cou au pubis, sans que l'on sache si les patients appréciaient. À côté, enfermés dans des sacs en plastique transparents numérotés, les organes étaient alignés sur un comptoir.

Xi lisait le rapport de la police scientifique appelée par la brigade qui s'était aperçue, un peu tard, que l'affaire n'était pas de son ressort, mais qui avait néanmoins fait enlever le corps après avoir prévenu la bonne brigade, celle de Berezovsky.

Ce que s'étaient dit les supérieurs des deux brigades, Beré s'en doutait, mais s'en foutait. Aucune raison pour qu'il y ait moins de cons chez les policiers que chez les cuisiniers ou les instituteurs.

– Donc, elle s'appelle Lionelle Tenon, dit-il pensivement en regardant, dégoûté, ce qui restait de la jeune fille.

Le légiste et son aide se lavaient les mains et discutaient sans doute de leur prochain week-end ou de leur dernier repas. Comme à chaque fois qu'il était confronté à une démonstration de barbarie, Berezovsky s'interrogeait sur ce que pouvaient contenir les boîtes crâniennes des cinglés qui s'en rendaient coupables, et était sûr que les cent milliards de neurones de leur cerveau n'étaient pas agencés de la même façon que ceux de Nelson Mandela, par exemple. Et il était aussi persuadé que ces neurones ne s'arrangeraient jamais spontanément, et qu'il valait mieux pour tout le monde faire disparaître définitivement ces homuncules. Sur ce dernier point, il se portait candidat.

– On sait où il l’a enlevée ?

– Où ils l’ont enlevée, rectifia Xi, content de son effet.

Berezovsky lui balança un regard de côté.

– Plusieurs ?

– Deux. Elle a été ramassée, d’après un témoin, près d’un arrêt de bus par deux types en voiture.

– Il les a décrits ?

– Guimbarde à bout de souffle, et deux types.

– Deux types ? blancs, marron, noirs, jaunes ?

Xi grimaça dubitativement.

– Passager... blanc... lunettes... chauffeur... marron.

– Chauffeur marron ? Latino ? Black ? – Xi exhiba la classique grimace d’ignorance. – Des traces ? sperme, salive, cheveux, poils ?

– Pieds.

– Pieds ? Juste des pieds ?

– Oui. Empreintes de chaussures, pas nettes. Un peu de sperme, difficile à lire à cause de l’état du corps. C’est tout.

– Alors pourquoi tu dis deux ?

– Parce qu’elle a été beaucoup violée par l’un, beaucoup moins par l’autre. Enfin, pas pareil.

Béré regarda féroce son adjoint. Qui s’empressa de compléter sa phrase.

– Elle a été violée par un sexe mais aussi par un... – Xi, rougit sous son teint jaune, chercha du secours autour de lui et acheva : – Par un autre sexe... pas actif. Complété par un doigt... ganté.

Boris ferma les yeux en tordant les lèvres. Deux sexes et un doigt ganté. Ça aurait pu être pire. Il se souvenait de deux petites filles... il n’alla pas plus loin et chassa le souvenir.

Le légiste, sans paraître gêné par leur présence, arriva en se plaignant à son assistant de sa surcharge de travail depuis qu’il avait été muté au labo de médecine légale de San Francisco Sud et Est.

Boris, la tête penchée, remarqua l’excessif écartement des hanches comme si les têtes des fémurs avaient quitté leurs cavités cotyloïdes.

– Pourquoi ses jambes sont-elles si écartées ? demanda-t-il au médecin.

– Pour le confort, sans doute, répondit le toubib distraitement en se séchant les mains.

– Le confort ?

– Faut vous faire un dessin, inspecteur ?

Béré sentit sa respiration se bloquer.

– Et vous n’avez pas pu les resserrer ?

– La *rigor mortis*. Vous en avez entendu parler ? répliqua l’homme de l’art.

Les deux hommes se regardèrent sans aménité, comme si l’un ou l’autre était responsable de cette horreur.

– Et pourquoi ses bras sont-ils tordus ?

– On lui a attaché les mains derrière le dos, serrées l’une contre l’autre, d’après les marques sur les poignets. Elle a dû dérouiller, grimaça le toubib.

– Vous avez une idée de ce dont on s’est servi pour la mutiler ?

Le légiste soupira comme s’il était las des questions idiotes.

– Étant donné qu’elle a été becquetée par les mouettes et les cormorans et qu’elle est restée au moins deux jours et deux nuits dehors en compagnie de rongeurs affamés, je serais tenté au vu des coupures de dire qu’ils se sont servis d’une longue lame fine et très aiguisée. Sous réserve.

Boris lui balança un regard de travers. Il estimait que le légiste avait rafistolé le corps n’importe comment. Les plaques de peau enlevées laissaient apparaître les muscles rendus pâles et flasques par la mort avec les veines aplaties qui les trouaient. Seins et sexe n’existaient plus, quant à la bouche... un trou recousu à grands points. Il eut tout à coup envie de vomir.

– Vous ne pouviez pas faire mieux que ça ?

L’autre releva la tête et le regarda par-dessus ses demi-lunes.

– Mieux que quoi ?

– Mieux que ce rafistolage immonde !

Le légiste prit son temps pour répondre :

– Vous vouliez peut-être de la haute couture ? Excusez, je ne fais que dans le prêt-à-porter. La prochaine fois amenez-moi un costume en meilleur état...

Boris se rapprocha du toubib.

Xi, qui possédait la sage perspicacité de ses lointains ancêtres, sentit qu’il devait intervenir avant la catastrophe. Il encercla de sa main fine l’avant-bras de son patron, mais en appuyant là où ça fait mal au point de paralyser.

Béré se secoua, le regard furieux, et rencontra celui, malheureux,

de son adjoint qui hocha négativement la tête.

– Laissez tomber patron, murmura-t-il, d'un air suppliant, imaginant déjà le toubib voler dans les airs.

Boris serra les mâchoires, toisa le médecin et cracha :

– Demain matin votre rapport complet sur mon bureau.

Et, sans attendre de réponse, il sortit en compagnie du fils du Ciel.

—J'EU VOUDRAIS, s'il vous plaît, un billet pour Winops, zézaya Holme au guichetier.

– Aller ?

– Oui.

– Vingt-cinq dollars trente.

– Merci. Il part quand ?

L'employé regarda son ordinateur.

– Quatre heures vingt.

Holme le remercia encore et s'éloigna.

L'employé le suivit des yeux. Il n'aimait pas l'odeur de cet homme et, en même temps, se demanda pourquoi il avait pensé « odeur ».

Holme négligea la petite salle d'attente, se dirigea vers le quai vide et s'assit sur un banc. Il était fatigué parce qu'il avait beaucoup marché. Le stop ne fonctionnait pas ce jour-là.

Il n'avait pas revu Molinès et regrettait sa voiture. Enfant, il marchait beaucoup avec sa sœur de six ans son aînée qui l'emmenait partout avec elle. Comme il n'avait pas d'amis, il sortait avec les siens.

Sa mère recommandait à sa sœur, avant qu'ils sortent, de bien faire attention à lui. Elle l'embrassait, lui arrangeait son écharpe ou sa chemise, et passait la main dans ses cheveux qu'il avait plantés sur le crâne comme des piquants de hérisson.

Il savait qu'elle s'inquiétait pour lui depuis qu'à l'hôpital on lui avait trouvé un truc avec un nom impossible. Quand elle s'en servait auprès de son père pour l'excuser, ce dernier se mettait en colère, l'insultait, traitait son fils de bâtard, d'attardé, et l'enfermait dans la cave. Ce qui faisait pleurer sa mère, et son père en profitait pour la déroutier en hurlant que ça venait d'elle et de sa foutue famille !

Il serra les poings et laissa tomber sa tête entre ses mains. À chaque fois qu'il évoquait ses souvenirs, il avait envie de chialer et de tuer. Sa tête se déchirait entre le chagrin et la rage. Et ça lui arrivait de plus en plus souvent.

Son père, qui buvait, l'avait entraîné à boire et, à quinze ans, il était alcoolique. Il voulut lui apprendre le métier d'électricien qu'il

exerçait chez un artisan, mais perdit vite patience en se rendant compte que son fils y était totalement inapte. Une autre fois, comme c'était un grand cavaleur et qu'il voulait initier son fils aux gonzesses, comme il disait, il l'avait emmené chez une de ses chéries en lui demandant de s'occuper de son môme.

Il était resté prostré, ne sachant que faire, regardant, effrayé, l'amie de son père le déshabiller en gloussant, et quand elle était arrivée là où ça se passait, il avait écarté timidement sa main et sa bouche, puis, prenant peur en voyant les lèvres de la femme prêtes à l'avalier, l'avait brutalement repoussée, l'envoyant valdinguer contre la cloison de la camionnette dans laquelle elle exerçait, faisant dégringoler sur elle la vaisselle.

Le boucan fit rappliquer son père qui attendait dehors que son fils devienne un « homme ». Il se fit expliquer l'incident par la matrone, fut vexé, et, empoignant son fils, le traîna dehors en l'accablant d'injures.

Quelque temps après, il découvrit le cyclo-tourisme et devint un passionné. Pas longtemps, car, pour échapper aux fureurs de son père, il s'enfuit et ne revint chez lui que lorsque sa sœur, parvenue à le retrouver, lui apprit que sa mère se mourait d'un cancer. Il avait vingt-quatre ans.

Il arriva cinq minutes trop tard, et ça lui fut un déchirement de penser que sa mère ne l'avait pas revu avant de mourir. Totalement abattu, il refusa d'assister à son enterrement et s'enfuit à nouveau.

Un soir, il rencontra dans un squat un Black qui lui proposa une dose d'héro contre une fellation. Le lendemain, revenu de son trip, il le roua de coups et le laissa à moitié mort. Mais il avait pris goût à la drogue.

Il s'était si bien plongé dans ses souvenirs qu'il fut surpris de voir son train arriver sur le quai.

C'était la première fois qu'il tuait. Enfin, en compagnie.

Il en était encore tout secoué.

BORIS BEREZOVSKY fixait le dossier de Lionelle Tenon sans savoir par où commencer. Pourtant, ils possédaient l'identité de la victime, un témoignage plutôt fiable sur l'enlèvement et l'autopsie qui indiquait les causes multiples de sa mort : strangulation, vingt et un coups de couteau, et des violences sexuelles ayant entraîné de nombreuses hémorragies internes avec déchirement périnéal. Plus des empreintes de chaussures et quelques brins d'ADN brouillés sur ses vêtements. Il avait interrogé les parents de la victime qui avaient paru à peine surpris. Mais ils les avaient vus en fin d'après-midi et ils étaient déjà bien imbibés.

Boris pressentait que c'était le genre d'affaires que, pour peu qu'elle traîne un peu, on allait lui demander de clore. Quand personne n'était derrière, famille, conjoints, amis, pour stimuler les flics, ce genre de crime trop fréquent devenait « pendant ».

Des filles violées et tabassées, voire mutilées, on n'en manquait pas. Et celle-ci, d'après les parents, qui n'avaient pas vu leur fille depuis des mois et avaient été, surtout le père, très ambigus sur ses activités, était peut-être une prostituée.

Autant dire : une pas grand-chose.

– L'ADN relevé n'a rien donné ? demanda Boris à Xi qui examinait les diagrammes du labo.

– Pas connu. Et pas complet non plus. Cinq points au lieu de neuf pour le sperme.

– Pourquoi ?

– Vagin de la victime très abîmé. Sûrement objets métalliques.

Boris serra les dents, essayant de ne pas s'impliquer outre mesure. Ceux qui le faisaient se retrouvaient un jour ou l'autre avec le canon de leur arme dans la bouche. Il ne savait pas comment Xi vivait ça. Ils travaillaient ensemble depuis plus de deux ans, mais ignorait tout de lui. Il ne connaissait pas sa femme, et à peine son adresse.

Xi avait l'exactitude d'une montre suisse, la rigueur d'un officier prussien, l'humour d'un Horse Guard et le calme d'une aquarelle japonaise.

Sauf quand l'un ou l'autre se trouvait en difficulté. Un jour, dans le quartier chinois, des voyous les avaient encerclés pour leur faire leur fête, jugeant que leur présence gênait leurs activités. En dix secondes, Xi s'était transformé en un Bruce Lee bondissant et piaillant, mettant en fuite la demi-douzaine de jeunes couillons agressifs.

Boris n'avait même pas eu le temps de sortir son flingue que trois étaient à plat ventre et les autres envolés.

- T'as appris où ? lui avait-il demandé, éberlué.
- Quoi donc, patron ? avait répondu Xi en s'époussetant.
- À te battre comme ça ?
- Ma mère m'a appris. Elle est championne d'aïkido.
- Ta mère !

Il regarda le jour s'assombrir, consulta sa montre et se rappela soudain qu'il devait dîner avec son père.

- Bon, Xi, je dîne avec mon père, dit-il comme pour s'excuser de partir avant la nuit.

- D'accord, patron, je m'en vais aussi. On continuera demain. Bonne soirée, patron.

- Toi aussi, Xi.

Xi inclina le haut du buste en joignant le bout des doigts, et Boris se rendit compte que depuis quelque temps le petit homme devenait de plus en plus gourmand des rituels de son peuple. Il espérait juste qu'il ne débarquerait pas un matin en kimono en brandissant un nunchaku.

Il faisait bon dehors et il négligea la première station de métro pour marcher. Dès qu'il faisait meilleur les San-Franciscains vivaient dans la rue. Selon les quartiers, c'étaient des branchés ou des immigrés, des affairistes ou des voyous, et on ne les différenciait pas toujours.

Son commissariat ne se situait pas dans les quartiers chics mais pas non plus dans la zone. Une population populaire et travailleuse y vivait, séparée de gangs installés quelques blocs plus au nord.

Quand ses parents avaient déménagé à Frisco en 73, venant de Chicago, dont le climat était trop froid pour sa mère, ils avaient choisi un quartier populaire, mais bien fréquenté, central, avec de bonnes écoles pour Boris qui avait cinq ans.

L'appartement donnait sur un square et avait beaucoup plu à sa mère pour son calme et sa tranquillité. Le quartier en question

s'appelait Castro, et depuis était devenu le quartier gay de la ville. Ce qui, entre autres, avait fait exploser les prix des appartements. Et quand sa mère était morte dix ans plus tôt d'un cancer, elle était la copine de tous les homos de la rue.

L'immeuble des Berezovsky était bien entretenu et jouissait d'un ascenseur.

Il s'arrêta dans une boutique tenue par deux garçons où l'on trouvait presque tous les vins du monde. Son père, quoique plus familier des alcools blancs, se targuait d'être amateur de bons vins et Boris lui en apportait chaque fois qu'il le pouvait pour le seul plaisir de le voir examiner attentivement la bouteille, les yeux plissés, la déboucher avec précaution, la humer, remplir doucement leurs verres, les faire tourner en les regardant dans la lumière et, enfin, goûter en faisant claquer sa langue comme dans les pubs françaises.

Boris était sûr que son père ne connaissait pratiquement rien au vin. Mais ça faisait partie de son rituel d'Européen qu'il entretenait précieusement lui aussi.

Il sonna et ouvrit. Il gardait sur lui les clés de son père.

– Entre ! par ici ! cria Vladimir de la cuisine.

Il le rejoignit devant les fourneaux et l'embrassa.

– Poulet rôti à l'ail et pommes de terre comme tu aimes ! annonça triomphalement Vladimir.

Son fils fit mine d'être heureusement surpris quoique ce menu lui fût servi une semaine sur deux, en alternance avec le canard aux pommes de terre ou avec le cache, une sorte de bouillie de graines qu'il détestait sans jamais avoir osé le dire. Son père ne faisait pas la cuisine habituellement, mais pour Boris il composait des menus.

Pendant les quarante années de son mariage avec la divine Anna, comme il ne manquait pas d'appeler la mère de Boris, il savait à peine où se trouvait la cuisine. Puis il avait fait la connaissance à son club d'échecs d'une femme de son âge qui adorait cuisiner. En contrepartie, il remplaçait les ampoules défectueuses, consolidait les étagères et l'accompagnait au cinéma.

– Pourquoi tu ne l'épouses pas ? avait demandé son fils.

– Parce que je n'ai aimé que ta mère !

Mais Boris savait que c'était surtout parce que son père n'aurait pas voulu se confronter physiquement à une autre femme.

Ils s'installèrent dans le salon où ils prirent un verre de schnaps en

mangeant des tranches de saucisson de Cracovie et en croquant des cornichons au sel.

– Comment tu les trouves ?

– Quoi ?

– Le saucisson et le schnaps ?

– Très bons.

– Tu sais d'où vient le schnaps ?

– Non.

– De chez Pavlov, le Bulgare. Il le fait venir directement de Sofia par la valise diplomatique de son cousin ou neveu qui est gratte-papier à l'ambassade.

– Ah ?

– Et le saucisson, comment tu le trouves ?

– Excellent, pas gras et bien relevé.

– Je t'en ai acheté un pour chez toi. Chez Miller. Avec une demi-bouteille de schnaps. Et comment va ma princesse Sarah et sa mère l'impératrice Barbra ? demanda son père changeant brusquement de sujet comme il aimait le faire.

– Elles vont bien.

– L'impératrice aussi ?

Boris soupira. Son père, dès qu'il avait fréquenté Barbra, l'avait trouvée – « Un peu snob, non ? ». Elle venait d'une bonne famille ; mère psychiatre et père avocat associé dans un grand cabinet où elle travaillait aussi. Sa mère était ravie, mais Vladimir craignait que Boris, fils de tailleur, ne se sente pas à sa place.

Il avait eu tout faux. C'est lui qui jouait les stars quand les beaux-parents de son fils les invitaient à des soirées de bienfaisance. Et, quand ils avaient voulu leur offrir des places à la synagogue Beith Israël dont ils étaient membres bienfaiteurs, il s'était entendu répondre : « Merci, ma femme et moi n'allons pas dans les synagogues. Ou alors, les laïques. »

– Tiens, t'as entendu ce qui est arrivé à Londres y a quelque temps ? reprit son père sautant du coq à l'âne sans vergogne, avec un air de conspirateur chagriné en vidant son second verre.

– Non.

– Boris, mon neveu, le fils de mon frère, tu sais on t'a donné le même prénom qu'à lui...

– Ah oui... ? Non, je sais pas.

– Mon frère avait treize ans de plus que moi et ne vivait déjà plus avec nous.

– Ah bon ?

– Il est mort.

– Qui ? Ton frère ?

– Mon neveu. Mon frère, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

– Ah bon ?

– C'est tout ce que ça te fait ?

– Je ne connaissais ni ton frère ni ton neveu.

– Quand même, c'était ton cousin !

Boris ne répondit pas. Quand Vladimir se lançait dans des histoires de famille, on pouvait y passer la nuit en se grillant au passage quelques neurones.

– Il a été tué, lâcha son père d'un air sombre. Et ils ont fait croire à un suicide.

Boris souleva les sourcils.

– Qui ?

– Le FSB, l'ancien KGB !

Boris regarda son père en lampant une bonne gorgée d'alcool. C'est vrai qu'il était particulièrement bon. C'est vrai aussi qu'il préférait le schnaps au whisky, ce qui n'était pas normal vu qu'il était né américain.

– De qui tu tiens ça ?

Vladimir sembla réfléchir.

– De plusieurs sources, répondit-il, un brin théâtral.

Boris leva un sourcil.

– Comme ?

– Je ne peux pas te répondre. Je n'ai pas envie qu'il y ait d'autres assassinats. Mais écoute l'histoire. Ce jour-là, mon neveu s'apprête à fêter l'anniversaire de son petit-fils. – Une pause comme pour planter le décor. – Il a envoyé son garde du corps faire des courses à Londres. Quand le gars revient, il trouve mon neveu étendu sur le sol de la salle de bains, tout habillé, un bout de corde cassé noué autour du cou et l'autre bout accroché au montant de la douche. Tu suis ?

– Jusque-là.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ?

– J'attends la suite.

– Tu irais te pendre tout habillé le jour de l'anniversaire de ton

petit-fils ? Sa secrétaire a confirmé aux enquêteurs britanniques que son patron se réjouissait de sa soirée. Tu sais combien de temps ça prendra avant qu'ils enterrent l'affaire ?

– C'était un oligarque, à mon avis pas grand monde a dû le regretter, objecta Boris d'un ton distant.

Vladimir lui lança un regard noir.

– C'était mon neveu !

Boris dissimula son irritation.

– Merci de m'annoncer que tu avais un neveu une fois qu'il est mort.

Vladimir fit mine de ne pas avoir entendu.

– Et les Brits n'ont pas fait d'enquête ? s'étonna Boris.

– Non. Ils ont avalé la fable toute crue !

– Et pourquoi ?

Son père prit un air mystérieux.

– Mon neveu gênait le pouvoir russe.

– OK, mais ça n'explique pas, si c'est vraiment un meurtre, que les Anglais n'aient pas fait d'enquête.

Vladimir haussa les épaules.

– J'ai jamais aimé les Anglais.

– D'accord, mais c'est pas une raison. Et d'où tiens-tu tous ces détails ?

– Me demande pas. Je n'ai pas envie qu'il y ait un « accident » de plus. Les Russes ont toujours réglé leurs « problèmes » de la même façon !

Être plus anticomuniste que son père était difficile, voire impossible. Avec Anna, sa future épouse, il avait quitté Leningrad, à présent Saint-Pétersbourg, en 53, l'année de la mort de Staline.

Ils avaient quinze ans et étaient camarades d'école. Peut-être déjà un peu plus. Leurs parents respectifs venaient d'être arrêtés et expédiés dans les contrées glaciales des confins de l'Empire. Ceux de Vladimir étaient profs à l'université, et ceux d'Anna faisaient partie du personnel médical de l'hôpital d'État. Prévenus par un collègue de leur prochaine arrestation, ils avaient confié les deux enfants au consul de Hollande, un ami commun.

Ils étaient restés cachés chez le consul trois semaines sans mettre le nez dehors. Quand le consul jugea qu'il pouvait les faire passer à l'Ouest en profitant du voyage retour d'un des employés de

l'ambassade, il les mit dans un avion.

Cela se passait le 17 juin 1953. La nuit où, à Berlin, Dresde et Leipzig commencèrent des grèves qui mirent des centaines de milliers d'ouvriers dans les rues, et où Walter Ulbricht, affolé, décida de faire appel aux troupes soviétiques.

L'avion fit escale dans la partie orientale de l'aéroport de Berlin-Shönefeld pour y être fouillé.

Paniqué, leur accompagnateur se débarrassa des enfants en les faisant descendre clandestinement sur le tarmac qu'ils traversèrent au pas de course pour se cacher dans les toilettes de l'aéroport.

Ils y restèrent dix jours et dix nuits. Ne sortant que pour voler quelques victuailles dans les rares distributeurs de boissons et de friandises mis à la disposition des voyageurs et pas trop mal garnis pour cause de propagande.

Le 23, quand cessa l'insurrection, ils profitèrent de la confusion pour se glisser hors de l'aéroport d'où ils gagnèrent l'ambassade américaine qui, après enquête, les rapatria comme réfugiés politiques. Débarqués à New York avec d'autres fugitifs, ils furent pris en charge par une organisation sioniste qui les confia à une famille d'accueil.

– Qu'est-ce que le FSB aurait pu avoir contre ton neveu ? demanda Boris en passant à table, titillé par la curiosité. Et les Anglais, pourquoi auraient-ils cautionné un meurtre, si c'en est un ?

Le poulet était délicieux, tendre et bourré de saveurs. Dommage que son père refuse d'épouser la cuisinière, pensa-t-il.

– Tu ne connais pas son histoire, répondit son père d'un air surpris. Boris haussa les épaules.

– Seulement ce que j'en ai lu dans la presse. Je n'avais aucune raison de m'y intéresser.

– Mon frère était un membre important des Jeunesses communistes, commença Vladimir. Mon aîné de treize ans, comme je te l'ai dit, était si apprécié de ces bandits qu'il devint commissaire politique, ce con ! Ça ne les a pas empêchés de l'envoyer en Sibérie après l'avoir fait arrêter en pleine nuit comme au plus beau temps des nazis.

– En même temps que vos parents à maman et toi ?

– Non. Plus tard. Mais mon con de frère était tellement endoctriné qu'il pensa que nos parents étaient réellement coupables de ce dont on les accusait et ne fit rien pour les aider.

– Et c'était quoi ?

– Révisionnisme. C'était le seul motif que ces fumiers connaissaient. En vérité, c'est parce qu'ils étaient juifs. La femme de mon frère travaillait au KGB et comprit aussitôt qu'elle ne reverrait pas son mari. Leur fils, Boris, à quinze ans, était un houligan, mais un houligan doué et intelligent. Il entra à l'université de Moscou et en ressortit ingénieur en mathématiques et en sylviculture.

Boris, ahuri, ne comprenait pas pourquoi ses parents ne lui avaient jamais parlé de cette histoire.

Vladimir changea les assiettes pour servir un strudel aux pommes et à la cannelle, confectionné par son amie la joueuse d'échecs, et poursuivit :

– Attends, c'était pas un imbécile, mon neveu ! il est entré à l'académie des Sciences de Moscou ! Membre associé !

Boris fixa sur son père un regard peu amène.

– Et tu me balances tout ça après un silence radio de toute une vie ?

Vladimir battit des paupières et continua sans se démonter.

– Avec l'arrivée de Gorbatchev, il comprend que les règles vont vite changer et que seuls les plus malins et les plus rapides vont en profiter. Tu sais ce qu'il fait ? Il devient chargé de mission dans la boîte qui produit les fameuses Lada, l'AvtoVAZ, et en 92, de mèche avec Eltsine, il crée une nouvelle compagnie, la LogoVaz, distributrice exclusive de ces boîtes de conserve, et se fait un pognon fou en les achetant pour une bouchée de pain afin de les revendre sur place en dollars, à perte, alors que l'inflation est de 2 000 % l'an. Puis il place ses millions aux Caïmans et trafique si bien qu'il devient plusieurs fois millionnaire en dollars !

– Mais comment tu sais tout ça ?

– Ben, je l'ai lu dans les journaux ! Mais enfin, tu lis jamais les journaux ?

– C'est un conte de fées ton truc, bâilla Boris. Fais-la-moi courte. Tu as du thé ? Et encore, pourquoi tu ne m'as jamais parlé de ça ?

Son père haussa les épaules d'un air furieux.

– Pour quoi faire ? je croyais qu'il ne restait plus personne ! C'était notre seule famille.

– Justement !

– Je croyais que tout le monde était mort !

– Je pige, pas, papa. Mort ou pas, tu n’as jamais évoqué ni ton frère, ni ton neveu.

– Bref, voilà l’histoire ! reprit son père, prince de la mauvaise foi.

– OK. Ce type, d’après ce qu’on en a dit, était un voyou comme en a produit à foison la Russie post-soviétique. Il s’est suicidé, c’est dommage pour lui. *Amen*.

– Suicidé ! tu rigoles ! Pas le genre ! Il avait tellement de pognon que la Mafia rouge le rackettait comme tous les hommes d’affaires de l’époque. Et ceux qui résistaient, elle les enlevait. Et il a dû affronter la pire, la géorgienne, et les a envoyés balader ! Bien que dans ce cas-là elle renvoyait leur tête dans une boîte. Tu veux que je te dise comment ça se passait à l’époque à Moscou ? Un matin, mon neveu sort de chez lui, monte dans sa voiture, il pleut à verse, on voit pas à un mètre. Ils roulent, une voiture les dépasse et une bombe est lancée sur sa bagnole. Son chauffeur est décapité et lui en réchappe par miracle. Une autre fois, un journaliste qui travaillait dans un de ses canards est retrouvé avec une balle dans la tête en bas de chez lui. Et son allié politique, Sergueï Grichenko, qui devait en faire un député à la Douma, ben il subit le même sort ! Tu piges comme il avait envie de se flinguer après s’être tiré de tout ça ! Il était pas suicidaire mon neveu, c’était un battant !

Boris leva sur son père un œil ironique.

– T’es sûr que tu ne me racontes pas le dernier film de Tarantino ?

– Tarantino ! J’t’en ficherais des Tarantino ! Alexandre Litvinenko, tu te souviens d’Alexandre Litvinenko ? Ce transfuge des services secrets russes ? Celui qui s’est fait empoisonner au polonium 210 à Londres par Poutine ? c’était un bon ami à lui ! Il l’avait rejoint en Angleterre où mon neveu lui avait trouvé du travail !

Boris se redressa dans son fauteuil, lampa une dernière gorgée de schnaps, constata que son père avait oublié le thé, se leva, s’étira, et dit :

– Tu vois papa, tout ce que j’ai retenu de ton histoire, c’est que ton neveu était infréquentable parce que tous ceux qui l’approchaient y laissaient leur peau. Il était pire que la fièvre Ebola, cet homme. Un coup de chance qu’il était à Londres et nous ici. Mais qui c’est qui l’a eu en fin de compte ? La Mafia ou ses associés ?

Vladimir roula des yeux furieux.

– Ta mère aurait eu honte de t’entendre parler comme ça !

– Je ne crois pas papa, elle était plus lucide et plus futée que toi.

– Yoï, mon fils, qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir un foie-blanc comme toi !

– Ce que je ne pige pas c'est, d'un, que tu ne m'en aies jamais parlé, et de deux, pourquoi quinze ans après l'arrivée de Poutine au pouvoir le FSB aurait voulu se débarrasser de ton neveu. Et encore moins, s'il a été vraiment assassiné par eux, pourquoi les services anglais ont cautionné son meurtre...

Vladimir fixa son fils comme s'il venait de s'expliquer avec un débile profond.

– T'as jamais entendu parler de la raison d'État ?

Boris hocha la tête d'un air aussi sceptique que dubitatif. Les théories complotistes n'étaient pas du tout sa tasse de thé. Il avait, en effet, vaguement lu qu'un certain Boris Berezovsky avait été trouvé pendu dans son manoir du Surrey. Il avait voulu en parler à son père à cause de l'homonymie, et avait oublié. Berezovsky n'étant pas un patronyme rare en Russie.

– Bonsoir, papa, c'était excellent, remercie ton amie, mais il me semble que tu l'exploites.

– Comment ça ? Elle adore cuisiner. Maintenant qu'elle est toute seule, ça l'occupe. Fais attention à toi plutôt.

Boris quitta son père et ses histoires de famille et d'espions pour se retrouver dans les rues de Castro et leur fête permanente. Il s'était souvent étonné et réjouit de constater que des mondes si différents cohabitaient en si bonne intelligence, et s'était demandé ce qu'avaient bien pu penser ses parents en se retrouvant dans cet univers où la transgression et la liberté étaient la règle, eux qui venaient d'un monde si fermé.

Cependant ce soir, troublé par l'histoire extravagante de son père mais aussi vexé de son si long silence, il s'inquiéta de sa bonne santé mentale.

Il héla un taxi qui continua sa route et il se résolut à prendre le métro. Appuyées à la rambarde, deux filles s'embrassaient amoureusement.

—V OUS ÊTES DÉJÀ VENU ? Vous avez un dossier ?

– Oui.

– Vous vous appelez ?

– Ferris Holme.

Le préposé consulta son écran, tapa, entra l'info.

– Vous voulez rester combien de temps ? Je vois que la dernière fois on vous a logé deux mois...

– Oui... c'est ça.

Le type se décida à le regarder.

Drôle d'outil ce mec qui se tenait tout raide de l'autre côté du comptoir. Il devait faire ses deux mètres, tout en os ; une gueule décharnée avec une mâchoire carrée comme une boîte, un regard vide derrière des lunettes cerclées de métal, et les tifs plantés comme un paillason. Et quand il ouvrait la bouche on n'avait besoin que d'une seule main pour compter ses chicots.

Il pensa qu'il devait traîner depuis un sacré bout de temps dans la rue et se dit en même temps qu'il n'aurait pas aimé le rencontrer au coin d'un bois. Pourtant, il en voyait de toutes sortes. Drogés, alcooliques, schizos, paranos, sadiques, psychotiques... des types qui faisaient peur à la société et passaient leur temps à quitter un refuge pour entrer en taule, d'où ils ressortaient parce qu'on ne savait pas quoi en faire, et qu'on retrouvait un jour à la morgue ou dans le couloir de la mort.

– Bon, on peut pas vous garder autant cette fois, se décida le préposé qui en eut marre tout à coup de se farcir des journées de neuf heures pour un salaire misérable alors que ces tordus se la coulaient douce aux frais de la princesse. Tiens, je vais te donner de quoi roupiller.

Il lui tendit une couverture, un drap grisâtre et une serviette de toilette ultra-usée.

– Va voir dans la deuxième carrée, t'as une couchette en reste. Mets-toi-z-y sans faire d'histoires. T'as ta carte médicale ?

– Oui, répondit Holme en sortant une carte toute propre, ce qui

étonna l'employé plus habitué à toucher des bouts de carton crasseux.

– OK. Tu sais que tu pointes chaque jour avec ça ? lui rappela-t-il en lui remettant la carte du refuge.

– Oui, je sais, je le ferai.

– T'as intérêt si tu veux retrouver ta place le soir.

Holme remercia et s'éloigna. Ça lui faisait tout drôle de revenir. La dernière fois, il sortait d'un centre de désintoxication pour alcooliques et il avait eu du mal à tenir. Trois semaines, ça avait été son maximum.

Il trouva la salle sans difficulté. Il la connaissait. Une douzaine de couchettes, quelques chaises pour poser ses affaires et deux placards communs que les gars évitaient parce qu'ils étaient remplis de cafards. Il remarqua une couchette vide et un type qui lisait assis devant. Il était en caleçon long et en tricot et donnait l'impression d'être au bord d'une piscine tant il paraissait détendu.

– Salut, dit Holme en posant ses affaires sur la couchette.

L'homme ne répondit pas.

Il mit son sac sur la chaise et étendit sa couverture. Sans le vouloir, il bouscula la chaise du gars et s'excusa. L'autre continua de lire.

Holme haussa les épaules et ferma soigneusement son sac. Le problème des refuges était que si on ne faisait pas gaffe on se retrouvait en calcif. Les mecs passaient leur temps à piquer tout ce qu'ils pouvaient. Il y avait toujours un gus qui possédait un meilleur falzar ou une paire de pompes en meilleur état, et ça ne gênait personne de les revendre ensuite à leur ancien propriétaire.

Il s'assit sur sa couchette, les yeux dans le vide. Il repensa à la fille que Molinès et lui avaient tuée.

Il soupira et songea à sa mère et à sa sœur. Si un putain de salaud leur faisait ça, il le massacrerait. Enfin, sa mère, ça risquait pas, elle était déjà morte. Mais sa sœur était gentille, même si elle s'était mariée avec un con.

Le beauf lui avait tout de suite été hostile. Il montait sa sœur contre lui. Pourtant, quand ils étaient petits, sa sœur l'aimait bien.

Il sentit des picotements dans les yeux. C'était souvent qu'il avait envie de pleurer quand il évoquait sa sœur. Ça lui donnait la nostalgie de revenir au village, mais en même temps il pensait à son père et ça lui coupait tout de suite l'envie.

C'est à cause de lui qu'il s'était mis à boire. Il se servait du prétexte

que son fils n'était pas normal pour les tabasser sa mère et lui. Il aurait voulu le tuer mais n'en avait jamais trouvé le courage.

Il avait dû écrire le nom de sa maladie dont il était incapable de se souvenir et trimbballait toujours le papier sur lui.

Le syndrome de KLI-NE-FELTER. Même quand il le lisait, il était obligé de le prononcer de cette façon. KLI-NE-FELTER. Un problème, avait dit le spécialiste, de chromosomes sexuels. Il avait compris sexuel mais pas chromosome. En réalité, il s'en foutait. Il se trouvait très bien comme il était. Tous ceux qu'il avait rencontrés avaient aussi des maladies. Celle-là c'était la sienne. Comme avait dit sa mère, mieux vaut ça qu'autre chose.

Il se souvenait qu'elle lui avait dit, en pleurant à moitié, en rentrant de l'hôpital qu'il ne pourrait pas avoir d'enfants mais que c'était aussi bien parce que les enfants, c'était pas toujours marrant, bien qu'elle soit très contente d'avoir ses deux bébés.

Il n'avait pas compris. Mais il ne comprenait pas toujours ce qu'on lui disait. C'est ça qui énervait son père qui le traitait de débile.

Sa mère disait que ce n'était pas vrai, qu'il était peut-être un peu lent mais qu'il comprenait tout ce qu'on lui disait si on prenait la peine de parler calmement et de bien lui expliquer.

Il se leva et s'approcha du lecteur.

– Je m'appelle Holme, et toi ?

L'homme grogna quelque chose qu'il ne comprit pas.

– On mange à quelle heure maintenant ?

Le type leva les yeux et l'examina un moment avant de lâcher :

– Sept heures, midi, six heures. Les douches, dix heures.

– Ah ? il se gratta la tête. – Le type s'était replongé dans son journal. – Qu'est-ce que tu lis ?

L'homme poussa un soupir en se remettant à lire.

– Des trucs.

Holme était énervé par cette attitude. C'était comme s'il n'était pas là, comme s'il n'existait pas. À l'école, ça s'était souvent passé comme ça. C'est vrai qu'il n'y était pas beaucoup allé.

Au début, les gars l'avaient battu en se foutant de lui. Après, ils ne s'en étaient plus occupés. Quand il était dans la cour et que les autres jouaient, il se mettait dans un coin, attendait que la cloche sonne et se dépêchait de rentrer en classe.

La maîtresse l'avait placé tout seul à une table dans le fond et ne

l'interrogeait jamais parce qu'à chaque fois les autres le mettaient en boîte. Même la maîtresse s'énervait.

Un jour, il lui avait crevé les quatre pneus de sa voiture et s'était embusqué pour la regarder. Elle l'avait vu. Elle avait changé de tête et avait eu un air si furax qu'il avait cru qu'elle allait venir le taper. Mais elle s'était contentée de le fixer avec rage.

C'est à partir de ce moment qu'elle avait arrêté de l'interroger.

– Tu sais si on peut trouver du boulot dans ce patelin ?

L'autre plissa les lèvres, le regarda, parut hésiter.

Holme se tenait devant lui, les bras ballants, la mâchoire décrochée, le regard creux.

– Va voir le gars à l'accueil, se décida-t-il à contrecœur.

– Merci.

– Y'a rien, répondit le préposé sans quitter la télé des yeux quand il lui posa la question. Qu'est-ce tu sais faire ?

Holme, qui avait une fente en guise de bouche, la tordait quand il tentait de sourire, et sourire et grimace se confondaient, le faisant ressembler à une gargouille.

– Tu sais faire quoi ? répéta l'autre, levant les yeux sur lui.

Holme haussa les épaules.

– Je bricole.

– Tu bricoles ?

– J'ai travaillé chez un... chez un ferrailleur... un maçon... j'ai aidé dans des refuges...

– Ouais, ben ici y'a rien.

Holme retourna à sa couchette. Le lecteur était parti et il vérifia aussitôt qu'il ne lui avait rien pris. Anxieux, il le chercha des yeux ne comprenant pas où il était passé.

Il décida de rester pour surveiller ses affaires. À six heures, il vit des gars rentrer mais personne ne lui adressa la parole, ni même le regarda. Ils allèrent au réfectoire en discutant entre eux et il les suivit. Mais, après avoir pris son plateau, il s'assit tout seul à une table.

Il ne savait pas jusqu'à quelle heure on avait le droit de sortir. Il demanda à l'un des types qui n'en savait rien non plus. Il n'avait pas bougé de la journée et avait envie d'air. Winops donnait sur la mer, c'était d'ailleurs son seul intérêt.

Il se rappelait qu'il y avait une grande plage à laquelle on accédait en descendant entre les rochers à partir d'un petit parking. L'été, les

gens allaient s'y baigner en faisant attention parce qu'il y avait de forts courants.

Il décida de s'y rendre tant qu'il restait du jour. Il étouffait dans cette baraque. Ça lui arrivait de plus en plus fréquemment et, dans ces moments-là, il avait peur de mourir.

Il se glissa à l'extérieur et prit la route qui menait à la plage. Malgré une relative douceur de l'air, il ne rencontra aucun promeneur. Il arriva aux rochers et regarda la mer en contrebas. La plage semblait déserte et il fut content.

Il se faufila entre les roches, prenant soin de ne pas tomber. Il craignait toujours que sa grande taille ne le déséquilibre. Arrivé presque en bas, il remarqua une femme qui lisait appuyée contre un rocher et fut contrarié.

Il n'avait envie de voir personne. Il resta un moment caché derrière une roche à l'observer. Elle pouvait avoir la cinquantaine mais il n'était pas bon juge pour donner un âge, surtout à une femme. Elle était assise dans le sable, sa jupe étalée autour d'elle.

Elle dut sentir sa présence car elle arrêta de lire pour examiner les alentours. La mer était calme mais la fin du jour l'assombrissait. Elle se leva. Holme perçut sa nervosité.

Il sortit de sa cachette et elle sursauta en l'apercevant. Elle était assez grande, moins que lui bien sûr. Elle remit ses sandales, en équilibre sur un pied, sans le quitter des yeux, ramassa ses affaires et voulut partir.

Il s'avança vers elle.

XI RACCROCHA le téléphone l'air soucieux et regarda son patron qui lisait le journal en face de lui. Autour, les autres flics discutaient en avalant le premier jus de chaussette de la journée.

Ceux de la nuit étaient partis et les nouveaux attendaient d'aller en réunion comme presque chaque matin. C'était Tod, le capitaine Martin Tod, qui avait institué cette habitude. Les hommes râlaient, mais il ne l'aurait pas fait qu'ils auraient râlé tout autant.

Ça faisait partie du folklore flic. Se croire exploité. Penser qu'on n'est pas aimé et qu'on est exploité. En vouloir à tout le monde. La hiérarchie, le système et les pékins. Et en plus, s'estimer mal payé. Mais si on les menaçait de les virer pour une raison ou une autre, c'est tout juste s'ils ne suppliaient pas à genoux.

Boris était partagé en ce qui les concernait. Ce n'était pas son premier commandement. Il avait gagné ses galons de lieutenant dans la brigade du port. Il s'occupait des trafics en tout genre qui se déroulaient sur les bateaux et dans les grosses sociétés de pêche.

Pendant cette période, il avait été gavé de homard. Il rapportait à ses parents d'énormes plateaux de crustacés que lui offraient les patrons-pêcheurs et les transitaires. Pas pour l'acheter mais pour le remercier.

Ils avaient été jusque-là rackettés et volés par des bandes organisées qu'aidaient parfois les syndicats qui profitaient de leurs trafics. Le syndicat des dockers était dans les mains de la mafia et régnait en maître sur le port. D'autres fois, c'étaient les voyous qui prêtaient main-forte au syndicat.

On avait retrouvé pas mal de récalcitrants au fond de l'eau avec des chaussures en béton ou les jambes cassées.

La mairie, excédée, nomma pour en finir un flic hargneux et honnête et lui donna de gros moyens et deux ans pour nettoyer le port de sa pègre.

Il en mit un et demi, y laissa sa peau et celle de quatre des siens. Mais le port redevint presque propre. Presque, car entre-temps les Latinos avaient appliqué et repris le flambeau, mais ils n'arrivèrent

jamais à tout contrôler. Le syndicat refusa de travailler pour eux et de leur obéir.

Le port était une ville dans la ville et représentait en chiffre d'affaires à l'époque plus que les plus grosses entreprises de San Francisco réunies. Les sociétés de containers à elles toutes seules rapportaient la moitié du budget du port et suscitaient bien des convoitises. Qui tenait les containers contrôlait tous les trafics. Jusqu'à ce que le port voisin d'Oakland, disposant de plus d'espace et de meilleures infrastructures, accueille les énormes bâtiments et sonne le glas de la fortune du port de San Francisco.

– Qu'est-ce t'as ? demanda Boris sentant sur lui le regard de Xi.

– Une mauvaise nouvelle.

Il attendit la suite. Il avait l'habitude des infos en escaliers de son adjoint.

– Ce matin une femme a été trouvée assassinée sur la plage de Winops.

– Ah, c'est où Winops ?

– Au nord, trente miles.

– Et en quoi ça nous concerne ?

Xi plissa les lèvres, ce qui les réduisit à une balafre dont les coins descendaient comme le smiley triste des portables.

– Elle a été tuée... peut-être de la même façon... que... la nôtre.

– La nôtre ? Qui ? Lionelle Tenon ?

Xi acquiesça.

Boris regarda les flics se diriger vers la salle de réunion. Il vit de loin Tod discuter avec Josh Taylor, un profileur qui travaillait quelquefois avec eux

Josh Taylor pouvait débarquer habillé en cow-boy ou en recteur d'université. Ce matin, c'était son jour Tom Mix.

– T'as quoi comme rapport ?

– Elle s'appelait Mindy Perez, elle était infirmière. Elle avait quarante-neuf ans.

– Ouais... – Boris réfléchit en fixant son adjoint. – C'était quoi les similitudes ?

L'enquête concernant la jeune Tenon n'avait pas avancé d'un pouce. La pauvre fille avait été enterrée et chacun était retourné à ses occupations. Même les parents.

Il se demandait parfois si l'on se donnerait autant de mal pour se

faire remarquer de son vivant si l'on se doutait que notre mort serait si indifférente à tant de gens. Même les enterrements qui réunissaient des dizaines de personnes, voire des centaines quand il s'agissait de célébrités, se diluaient bien vite dans l'oubli. On avait de la chance si les proches vous pleuraient encore cinq ans plus tard.

– Ils étaient deux ?

– Peut-être pas.

Souvent Xi l'énervait. Mais il se le reprochait aussi souvent parce que c'était un bon flic et un brave garçon. Il se disait seulement que ce ne devait pas être facile tous les jours d'être mariée avec un Asiatique quand on était une blonde de Seattle. Mais ce n'était pas facile d'être tous les jours marié avec n'importe qui.

Il se tourna vers la salle où Tod attendait que ses hommes s'installent.

– Attends, dit-il à Xi.

Il se leva et rejoignit le capitaine.

– Capitaine...

– Bonjour Boris.

Contrairement aux autres, Tod l'appelait souvent par son prénom.

– Xi vient de recevoir une alerte sur un homicide commis à Winops, un patelin distant d'une trentaine de miles, qui ressemblerait à celui de Lionelle Tenon.

– Oui... ?

– Un seul assassin cette fois, mais le même mode opératoire, d'après ce qu'il m'a dit.

– Vous voulez vous en occuper ?

– J'ignore si Winops fait partie de notre secteur...

– C'est pas un problème si ça fait avancer notre affaire... Faudra juste collaborer avec les locaux et ne pas les prendre de haut. Vous iriez maintenant ?

– On peut.

– Bon.

Tod regagna son bureau pour téléphoner et revint assez vite.

– C'est OK. Ils ont fait eux aussi le rapprochement et nous ont envoyé le fax.

– Parfait.

Ils prirent la voiture de Xi, une Mustang rouge et blanche de 78 qui ressemblait à celle de Starsky et faisait autant de boucan. Mais elle

possédait des sièges-baquets en cuir fatigués et Boris y était à l'aise au point de s'y endormir malgré sa répulsion à se laisser conduire.

Ils mirent un moment à quitter la ville. Au-dessus du Golden Gate il y avait une telle pollution qu'un nuage gris plaqué comme un drap mouillé mangeait les structures les plus hautes.

– Qu'est-ce qu'on se prend dans les narines, râla Boris, très sensible à l'écologie.

La route fut constamment encombrée jusqu'à cinq miles de Winops, où enfin elle se dégagea.

– C'est là, arrête-toi, dit Boris en arrivant devant la plage où deux voitures de police étaient garées en quinconce.

Ils regardèrent en contrebas, trois flics discutaient auprès d'un corps recouvert. Ils entreprirent de descendre au milieu des rochers. Boris râlait, il détestait l'exercice inutile.

– Bon sang ! il y a de quoi se casser la gueule ! Y peuvent pas faire un vrai chemin, ces péquenauds !

Xi, qui pesait un tiers de moins que son patron, sautillait sans mal de rocher en rocher, accentuant sa mauvaise humeur.

– Cherche pas à te casser une jambe exprès pour te faire porter pâle ! lui cria-t-il.

Ils prirent pied sur le sable et se dirigèrent vers le groupe.

– Bonjour. Lieutenant Berezovsky et sergent Xi Hong.

– Shérif O'Can et mes adjoints, Muller et Haverstock.

Tous se serrèrent la main et restèrent quelques secondes à regarder le corps sans parler. Enfin, Boris se décida à le découvrir et se dit qu'il n'aurait pas dû, si tôt le matin.

Le visage avait été comme raclé. La peau était si rouge et décapée que les yeux bleus exorbités ressemblaient à deux billes de verre. Le buste, tailladé jusqu'à la taille de coupures obliques symétriques, faisait penser à une peinture de guerre. Le reste du corps avait été préservé.

– Tout a été relevé, lieutenant, dit le shérif en avalant sa salive. Pas grand-chose d'ailleurs. Il y a eu une marée qui l'a roulée... et du coup, nettoyée. Ils ont juste retrouvé quelques empreintes de pas à moitié effacées autour du corps. Rien sur le cadavre. On a fait des moules des empreintes pour savoir le genre des chaussures et la pointure et on les a envoyés au labo. Ils ont pris aussi des photos.

– Alors, qu'est-ce que vous attendez de nous ?

Il se sentait de mauvais poil sans raison. Pour une fois que des collègues se montraient coopératifs et disposés à aider, il leur faisait la gueule.

– Vous la connaissiez ?

– Oui, elle travaillait près de Berkeley comme infirmière et s'était installée ici depuis quelque temps. Rien à dire sur elle, une personne tranquille. Elle s'appelait Mindy Perez.

– Mariée ?

– Non. Je le sais parce que j'ai dû lui remplir des papiers pour sa location d'appartement.

– Un petit ami, des ennemis ?

– Pas d'ennemi. Pas de petit ami, à ma connaissance.

– Alors, un gars de passage qui aurait fait ça ? Vous avez remarqué quelqu'un ?

– Non, on va interroger les habitants. – Il releva la tête vers le faîte de la falaise où quelques curieux étaient penchés. – Ils doivent tous être au courant, maintenant. Ici, nous avons un refuge et il ne se passe pas une semaine sans qu'on nous appelle.

Boris pencha la tête.

– Un refuge de quoi ?

– Des routards, des marginaux, des SDF... des pas grand-chose.

– Dangereux ?

– Non... en fait, ils font que passer. La semaine dernière, il y en a un qui a foutu le feu au matelas de son voisin. Un seul brûlé, on a eu de la chance. Mais sinon, ils sont calmes.

Boris jeta un coup d'œil autour de lui. D'habitude, un cadavre ça attire du monde. Quand dans le désert on voit des vautours voler en bande, on sait qu'il y a un casse-croûte au-dessous. Là, à part la petite demi-douzaine de gus, le coin était désert.

– Vous êtes combien dans le village ? demanda-t-il à O'Can.

– Deux mille. Et trente mille l'été. Plus le refuge.

– Combien de locataires dans ce refuge ?

Le shérif fit la moue en réfléchissant.

– Quand on y est allés la semaine dernière le responsable m'a sorti une trentaine de fiches...

– Vous n'y êtes pas retournés aujourd'hui ?

– Non. Le corps a été trouvé à sept heures ce matin par un gars qui partait à la pêche. Il a tourné de l'œil, d'après ce qu'il a dit avant de

venir nous chercher.

– Et comment ça se fait que la scène de crime ait déjà été inspectée et le corps recouvert ? dans un patelin pareil vous avez des experts en permanence ?

O'Can gloussa dans sa moustache qu'il avait aussi drue qu'un balai de pont.

– Non, mais d'une, j'avais pas envie que tout le monde vienne se rincer l'œil, et de deux, on a le responsable du labo de Berkeley qui habite ici, et sa maison, c'est un vrai laboratoire. Il est venu avec sa femme qui y travaille aussi et à eux deux ils ont tout bouclé.

Boris le fixa, stupéfait. Ce crétin avait fait relever les indices d'une scène de crime par un couple qui travaillait dans un labo et habitait dans le patelin ?! Si par hasard on retrouvait celui qui avait fait le coup, on ne pourrait même pas l'évoquer devant un tribunal. Mais d'où sortait ce mongol ?

– Vous savez que les éventuels indices qu'ils ont peut-être récoltés, on ne pourra jamais s'en servir devant un tribunal... ?

Il n'était pas certain que le crétin l'ait entendu tellement il avait parlé bas.

– Pourquoi vous avez fait ça ?

Le shérif se balança sur ses pieds.

– Il commençait à faire chaud, y'avait du monde qui arrivait pour reluquer le corps, alors avant qu'on le recouvre, je voulais qu'ils s'occupent de la scène de crime.

– Et vos « experts » ont estimé l'heure de la mort ? demanda Boris avec un soupir las.

– Ben... d'après eux, mais ça c'est plutôt le boulot du légiste, d'après c'qui m'ont dit... ce serait entre... vers le début de soirée.

Boris ne répondit pas, le fixant comme s'il venait de surgir des flots le monstre du Loch Ness, et serra les mâchoires avec la force d'un casse-noix.

Xi s'intéressa au sable. O'Can à ses adjoints.

– Bon, et si on allait à ce refuge, suggéra-t-il d'une voix sourde.

– C'est une bonne idée, chef, s'empressa Xi.

Tous le regardèrent, ayant apparemment jusque-là à peine remarqué sa présence.

– D'accord, lieutenant, s'empressa O'Can.

À ce moment-là trois types descendirent en glissant sur les rochers

avec un brancard plié. Boris les observa.

– Ils comptent le remonter comment ? lâcha-t-il, glacial.

– Ils ont attaché un crochet à ma voiture. Vous voyez, ils le descendent en même temps..., expliqua le shérif.

Ils attendirent que le corps soit remonté, non sans difficultés, pour entreprendre l'escalade de la falaise.

Suant et soufflant, Boris rejoignit la Mustang de Xi.

– On vous suit, dit-il au shérif.

En réalité, il n'y croyait pas beaucoup. Probable que les cloches qui se trouvaient au refuge n'auraient rien à dire, ou ne sauraient rien dire. Et s'en servir comme témoins devant un tribunal après le coup des experts en chambre, fallait pas y compter... Encore un homicide qui finirait en eau de boudin. Le shérif ferait son enquête de voisinage, mais n'inculperait personne car dans ce genre de trou, c'était la loi du silence. On préviendrait la famille si la victime en avait une, qui l'emmènerait avec eux s'ils n'étaient pas du coin, trois pelletées de terre et terminé !

Après, on traiterait les flics d'incapables et la malheureuse se retrouverait dans l'ordinateur dans le dossier des crimes non élucidés. Mais peut-être qu'un jour un miracle se produirait et qu'on retrouverait son assassin.

ILS DÉBARQUÈRENT dans une cour gravillonneuse, plantée d'arbres au bout du rouleau, devant une façade lépreuse percée de petites fenêtres qui semblaient avoir été conçues pour ôter tout espoir de liberté. Boris se retourna vers Xi qui s'était arrêté pour contempler l'endroit.

– Alors, tu viens ?

Ils entrèrent et O'Can leur présenta le préposé derrière son comptoir.

– M. Falcani réceptionne les pensionnaires et contrôle les entrées et les sorties.

– Bonjour. Vous avez le registre des présents ? lui demanda Boris, fasciné par sa tête en forme d'obus.

– C'est moi qui l'ai, inspecteur.

Ils se retournèrent vers le nouvel arrivant qui sortait d'une pièce adjacente.

– Philip Kerkerian, je suis le directeur du centre, annonça-t-il en serrant successivement la main d'O'Can et de Boris, négligeant Xi et les deux autres au passage. Que se passe-t-il ?

Il était de taille moyenne et exhibait avec bonheur un ventre rond, qui, avec ses cheveux clairsemés et son double menton, le faisait ressembler à Hitchcock.

– Vous êtes au courant qu'un homicide a été commis sur la plage de Winops ? répondit Boris.

– Hélas. Et bien sûr la police suspecte tout de suite mes pensionnaires...

– Pas tout de suite. Nous allons mener l'enquête dans tout le patelin mais... vous étiez les plus proches.

Le directeur secoua la tête avec un geste exaspéré de la main.

– Bon, qu'est-ce que vous voulez ? grogna-t-il en se rapprochant de Falcani.

– Interroger les gens qui sont chez vous, monsieur le directeur, répondit O'Can en s'avançant vers lui en souriant. Nous vous dérangerons le moins possible, mais ça fait partie de la routine de l'enquête.

Boris trouvait qu'O'Can en faisait beaucoup. S'il n'avait tenu qu'à lui, il consulterait déjà le registre.

– Ils sont tous là ? intervint-il.

– Je ne sais pas, répondit le directeur. Il faut demander à M. Falcani.

– Alors, monsieur Falcani, ils sont tous là ? répéta Boris.

Le concierge consulta son registre, suivant les lignes du doigt.

– Il y en a deux qui sont sortis. Ils travaillent à la scierie. Ils doivent y être.

– Bon, commençons par ceux qui sont là, décida Boris. Où peut-on se mettre ? demanda-t-il au directeur.

– Le réfectoire est propre, monsieur Falcani ? interrogea Kerkerian.

– Je crois, j'ai vu sortir les femmes de ménage.

– Alors, vous avez le réfectoire.

– Merci. – Boris s'empara du registre. – Je vous demanderai de bien vouloir les réunir pour que je puisse les voir un par un.

– Entendu, répondit Kerkerian avec la tête de celui à qui on vient d'annoncer que son chien s'est fait écraser.

Il disparut dans les étages pendant que Boris et ses collègues s'installaient dans le réfectoire.

Boris s'assit au milieu de la table, Xi et O'Can de chaque côté, les adjoints debout, appuyés aux murs. Le premier qui se présenta paraissait avoir entre trente et soixante ans.

– Vous avez un magnéto, shérif ? demanda Boris.

– Non. Je vais prendre des notes.

– OK, soupira-t-il en lançant un coup d'œil découragé à Xi. Bonjour, dit-il, en souriant à l'homme. Asseyez-vous, je vous en prie. Pouvez-vous me donner votre nom ?

L'homme parut réfléchir.

– Mon nom et prénom ?

– Oui.

– Stan Lilton.

– Bien. Vous logez ici depuis longtemps ?

– Depuis que je suis arrivé.

Boris le fixa, furibond, croyant que le type se foutait de lui. Il vit O'Can lancer un coup d'œil à ses hommes en dissimulant un rire.

– Et c'était quand ?

L'homme réfléchit encore.

- Il y a trois, quatre semaines. Faut regarder le registre.
- Vous travaillez ?
- Non.
- Qu'est-ce que vous faites toute la journée ?
- Je joue aux cartes avec les autres.
- Vous êtes sorti hier soir ?
- Non.
- Quelqu'un peut dire que vous n'êtes pas sorti ?
- Reinf et Bolen. J'ai joué avec eux jusqu'à... jusqu'à... j'sais pas...

dix, onze heures...

À ce moment, le directeur entra.

- On peut sortir d'ici jusqu'à quelle heure ? lui demanda Boris.
- Jusque avant le repas. Six heures.
- Et après ?
- Après, c'est fermé et c'est M. Falcani qui a la clé.

Boris aurait bien voulu que le directeur s'en aille, mais il ne semblait pas en avoir l'intention.

Il continua d'interroger les pensionnaires du refuge qui se succédèrent sans apporter la moindre révélation. Il était surpris par l'allure de ces hommes, pour la plupart à la limite de la débilité, accentuée pour certains par un vrai alcoolisme. Il se demanda pourquoi on ne les soignait pas plutôt que de les laisser errer de cette manière.

Après avoir interrogé la presque totalité des pensionnaires, il comprit qu'il perdait son temps. Ces hommes semblaient n'avoir d'autre but que de rester le plus possible là où ils trouvaient de la place, et c'est arrivé à l'avant-dernier que son intérêt s'éveilla, sans qu'il comprenne exactement pourquoi. Barbra, quand il lui racontait ses intuitions, le traitait de sorcier et se moquait de lui en prenant l'accent africain : « Alors dis moi, grand sorcier blanc, que vois-tu pour moi ? »

L'homme qui entra était d'une taille nettement supérieure à la moyenne. Blanc, maigre, le regard laiteux et vide derrière des lunettes en roues de bicyclette posées sur un nez pointu dans un visage osseux fendu d'une bouche sans lèvres.

- Bonjour, dit Boris, asseyez-vous.

L'homme obéit en s'efforçant de caser ses jambes sous la table.

- Pas beaucoup de place, hein, sourit Boris. Pouvez-vous me

donner votre nom ?

– Ferris Holme.

– Merci. Vous êtes là depuis quand ?

– Hier soir.

L'homme répondait sans hésiter, pourtant Boris ne le sentait pas à l'aise. Son regard sautait d'un coin à l'autre de la pièce et il avait étalé sur la table ses grandes mains blanches qu'il crispait comme s'il malaxait une pâte. Boris y remarqua de nombreuses égratignures.

– Vous êtes sorti dans la soirée ?

L'homme hésita.

– Oui...

– Vers quelle heure ?

– ...

– Où êtes-vous allé ?

– ... Heu...

– Vous êtes allé où, monsieur Holme ?

– Me promener.

– Tout seul ?

– ...

– Vous étiez tout seul ou avec un autre pensionnaire ?

– ... Tout seul.

– Bon. Vous êtes rentré vers quelle heure ?

À ce moment l'homme le fixa, et Boris ressentit la curieuse impression d'un regard qui le traversait sans le voir.

– Vers quelle heure ? Essayez de vous souvenir.

L'homme papillonna des paupières.

– J'sais plus.

– Vous savez, ce ne sont que des questions destinées à nous apporter quelques éclaircissements, fit Boris d'un ton léger.

L'homme se contenta d'arrondir les épaules et de se frotter les mains. Ce qui était, savait Boris, le signe d'une angoisse.

– Vous avez vu M. Falcani ? intervint O'Can.

– Je me suis blessé les mains, mais ce n'est rien, dit-il soudain.

– Comment est-ce arrivé ? demanda Boris dans la foulée, sentant que l'homme abaissait ses défenses.

– Je ne sais pas. Ça ne me fait pas mal.

– Vous ne savez pas comment vous vous êtes blessé ?

L'homme sourit et haussa les sourcils.

– Sur les rochers ? dit-il comme soulevant une hypothèse.

Boris le fixa. Ou le mec se foutait d’eux ou il était débile.

– Je ne sais pas. C’est à vous de nous le dire. – Il se tourna vers Kerkerian. – Pouvez-vous faire venir Falcani ?

– Monsieur Falcani, vous souvenez-vous à quelle heure M. Holme est rentré hier soir après être sorti ? l’interrogea Boris quand Kerkerian revint avec le concierge.

Falcani regarda alternativement le directeur, Holme, puis Boris.

– Non.

– Non ? C’est pourtant vous qui êtes chargé de surveiller les entrées et les sorties...

– Il est pas sorti.

Boris se renversa sur sa chaise en le toisant.

– Il vient de nous dire qu’il était sorti

– J’l’ai pas vu, il s’est trompé. Je ferme avant dîner.

– Qu’est-ce que vous racontez ? Cet homme nous a affirmé être sorti hier soir, répliqua sèchement Boris en le foudroyant du regard.

– En tout cas, moi je ne l’ai pas vu passer et je n’ai pas bougé de ma place.

– Vous êtes sorti ou pas ? aboya Boris à Holme.

Toujours souriant, l’homme répondit :

– Je crois bien être sorti.

– Vous croyez bien être sorti ? Et vos mains, vous les avez blessées où ?

– Je ne sais pas, répondit-il en secouant la tête.

Boris lança un coup d’œil furieux à Falcani.

– Vous ne vous rappelez pas l’avoir vu hier soir ?

L’autre secoua négativement la tête.

– Vous êtes sûr, monsieur Falcani ? intervint le directeur.

– Ben, j’suis pas fou, m’sieur le directeur !

– Vous vous êtes peut-être absenté quelques instants, juste au moment où M. Holme est sorti, suggéra O’Can.

– Non !

– Vous pissez jamais ? s’emporta Boris

– Si je vais pisser, je ferme la porte !

Boris leva les yeux au ciel puis regarda Ferris Holme qui suivait la conversation comme si ça ne le concernait pas. Peut-être avait-il inventé cette histoire pour se rendre intéressant ? Vu le personnage, ce

n'était pas impossible. Depuis le début de l'interrogatoire, Boris s'évertuait à le cerner. Visiblement, l'homme souffrait d'un léger déficit mental et caractériel. Son regard ne se posait pas et il clignait continuellement des paupières comme si la lumière le gênait.

– Bon. Ainsi vous dites être sorti hier soir, mais vous ne savez pas où vous êtes allé.

– Peut-être à la plage... Je vous l'ai dit. Je voulais voir la mer.

Tous sursautèrent.

– Vous êtes allé à la plage ? Voir la mer ?

– Peut-être, répondit l'homme en haussant les épaules d'un air confus. Oui...

– Enfin, ça date de quelques heures, s'énerva Boris, et vous ne vous en souvenez pas !

L'homme soupira et regarda autour de lui comme s'il prenait seulement conscience de l'endroit où il se trouvait.

– Ferris, vous permettez que je vous appelle Ferris ? demanda Boris en souriant. – L'homme acquiesça. – Avant d'être ici, vous veniez d'où ?

Holme souleva les sourcils dans une mimique interrogative.

– D'où ?

– Oui, vous êtes arrivé hier soir d'après le registre, mais vous veniez de quel endroit ?

L'homme parut troublé, serra les lèvres dans une grimace d'ignorance et resta muet.

– Alors, Ferris ?

– D'un peu partout.

– Oui, mais les derniers jours ? Par exemple, où étiez vous à la fin de la semaine dernière ?

– ... Je marche beaucoup, consentit-il, je m'arrête ici ou là.

– Dans des refuges ?

Il hocha la tête.

– Quand il fait beau, je dors dehors sur des plages ou dans des jardins...

– Bon, mais vous veniez de quelle ville ? au sud, au nord ?

Il haussa les épaules.

– J'ai jamais bien fait attention, répondit-il sur un ton d'excuse. Ça dépend.

– San Francisco ? vous veniez peut-être de San Francisco ? Au sud.

Près du Golden Gate, ou de ces coins-là...

L'homme secoua la tête.

– J'aime pas cette ville.

– Vous portiez les mêmes vêtements ? lui demanda soudain Boris.

Hier soir, précisa-t-il devant son air d'incompréhension.

– Oui... oui... je n'ai qu'eux, répondit Holme, tâtant ses frusques très fatiguées.

Boris se mordit les lèvres.

– Bien... et vos blessures aux mains, comment c'est arrivé ? Et quand ?

L'homme regarda ses mains comme s'il les découvrait. Il haussa les épaules.

– Enfin, vous savez bien comment vous vous êtes blessé..., intervint Xi.

L'homme tourna la tête vers lui d'un air furieux.

– L'inspecteur a raison, renchérit O'Can, vous savez bien ce qui vous est arrivé aux mains...

Ce fut à son tour d'être foudroyé du regard.

– Répondez-leur, dit Boris sèchement.

– Je ne parlerai qu'à vous, siffla l'homme.

Il y eut un silence pendant lequel tous se regardèrent. Seul le directeur ne réagit pas.

– Comme vous voulez. Alors, comment vous êtes-vous blessé ?

Holme le fixa mais sa colère semblait avoir disparu.

– Peut-être sur les rochers...

– Quand vous êtes descendu sur la plage ?

L'homme acquiesça en haussant les épaules.

– Vous y avez vu une femme ?

– Une femme ?

Boris n'avait jamais eu à mener pareil interrogatoire. Il pensait que l'homme se jouait d'eux et son attitude renforça ses soupçons.

– Il y avait une femme, insista-t-il. Sur la plage. Hier soir.

L'homme eut une grimace muette.

– Une femme qui se promenait, ou qui était peut-être assise, et à qui vous avez peut-être parlé...

– ... Peut-être, admit-il en hochant la tête. Peut-être aussi à d'autres.

– Vous devriez vous en souvenir...

– Je ne parle pas aux femmes, lâcha-t-il soudain.

– Pourquoi ?

– Parce qu’elles mentent.

Boris respira doucement.

– Pas toutes. Votre mère ne mentait probablement pas.

Le suspect se redressa si brusquement que les hommes les plus proches eurent un mouvement de recul. Il se pencha de toute sa hauteur vers Boris.

– Ma mère... ma mère est morte, dit-il. Mon père est vivant. Je ne sais pas où est ma sœur. Je voudrais la retrouver.

– Asseyez-vous, lui intima Boris.

Mais l’homme resta debout dans la même position agressive. Du coin de l’œil, Boris vit le shérif glisser la main vers sa ceinture. Il se leva.

– On la trouvera, affirma-t-il d’un ton volontairement bienveillant. Mais vous n’avez pas répondu à ma question. Avez-vous vu ou parlé avec une femme sur la plage hier soir ? Et à San Francisco, avez-vous rencontré une jeune femme ? Vous étiez avec un ami à San Francisco, n’est-ce pas ?

L’homme secoua la tête.

– Je ne sais pas. Je suis peut-être tombé. Ou on m’a griffé. C’est déjà arrivé.

– Qu’est-ce qui est déjà arrivé ? De quoi parlez-vous ?

– Qu’on m’attaque. Des hommes dans la rue... ils me battent ou même parfois me jettent des pierres. Alors, ça me blesse.

– Je vous ai demandé si à San Francisco vous étiez avec un ami ?

L’homme secoua la tête.

– Je n’ai pas d’amis.

Boris comprit qu’il n’obtiendrait rien de plus. Cet homme avait un don. Celui de promener les gens. Il ne refusait pas de répondre aux questions, il répondait à celles qui lui convenaient.

– Bien, on se reverra Ferris. Vous restez dans le coin ?

L’homme haussa les épaules dans un geste d’ignorance. Boris se tourna vers le directeur.

– Donnez à M. Holme un endroit où il se sente bien, s’il vous plaît.

Kerkorian leva ses sourcils qu’il avait fournis.

– Et s’il veut s’en aller ?

Boris qui l’avait tout de suite pris en grippe se sentit des envies de

meurtre. Il savait pertinemment que, s'il voulait garder l'individu sous le coude, il devrait l'inculper de quelque chose. Et l'affaire était déjà si mal emmanchée que le garder sans motif était très périlleux.

– Peut-être que M. Holme se plaira ici, grogna-t-il. – Il se tourna vers lui. – Vous pensez bien rester quelque temps ?

Holme secoua la tête.

– Peut-être.

– Bien, vous ferez comme vous voulez, mais j'aimerais bien vous revoir, dit-il en souriant.

L'homme lui renvoya son sourire qui se résumait à un bref étirement des lèvres qui se refermèrent aussitôt comme une fermeture éclair. Boris pensa qu'on lui avait peut-être appris à le faire tout petit, dans l'espoir de désarmer l'hostilité ou la crainte qu'inspirait son aspect.

– Vous pouvez vous en aller maintenant.

– Je peux m'en aller ?

– Oui. Mais on se reverra ici.

Holme regarda ses mains les faisant tourner devant lui.

– Ça ne me fait pas mal, dit-il en secouant la tête.

Il sortit enfin après avoir serré la main de tout le monde.

– Drôle d'oiseau, hein ? dit O'Can quand il eut disparu.

– Vous ne le trouverez pas ici votre homme, intervint le directeur d'un ton rogue. Ce sont des malheureux, des poivrots, mais pas des assassins.

Boris se sentait troublé. Il avait des soupçons mais pas assez d'indices. Ses vêtements qui auraient dû, compte tenu de la violence du crime, être maculés de sang, étaient intacts. Pourtant tout concordait. L'heure de sa sortie, ses blessures aux jointures et sur le dos des mains, son aveu d'être descendu sur la plage, sa façon de répondre aux questions. À part que l'autre taré avec sa tête en forme de ballon de rugby disait ne pas l'avoir vu passer.

Il s'étonnait que le shérif, qui ne semblait pas être une flèche, ait fait le rapprochement avec le meurtre de Lionelle Tenon pour lequel on savait qu'ils étaient deux. Ce type, si c'était lui l'assassin, appartenait visiblement à l'espèce solitaire. Il allait d'un refuge à l'autre, traçant la route. On n'était pas encore sûr que l'infirmière ait été violée. Il quitta la pièce où il étouffait et se tourna vers O'Can.

– Je vais rentrer à Frisco faire des recherches sur Holme. Je vous

demanderais de ne pas le quitter des yeux. On va revenir.

– Vous pensez que c'est lui ?

– Le gardien a déclaré que personne n'était sorti, s'interposa le directeur d'un ton aigre avant que Boris ait pu répondre. Et la porte est fermée à six heures. C'est un homme qu'on connaît depuis des années et on n'a jamais rien eu à lui reprocher. C'est son genre de raconter des histoires. Vous cherchez dans la mauvaise direction parce que ce sont des pauvres types. Si c'étaient des richards vous n'agiriez pas de la même manière !

Boris se tourna vers lui.

– Vous vous présentez aux élections sous les couleurs des révolutionnaires, monsieur le directeur ? Si c'est le cas, je peux comprendre votre discours...

L'autre le toisa, l'air furieux, sans répliquer.

– Je peux compter sur vous ? demanda Boris au shérif en soupirant.

– On le tiendra à l'œil, d'accord...

Boris se dit qu'il aurait de la chance de le retrouver avec cette armée de branleurs. Mais il n'avait pas le choix. Il n'avait rien pour le retenir. Juste son instinct. Mais on ne fait pas de la bonne police seulement avec l'instinct. Et sur ce coup, il manquait singulièrement du reste.

– Je vous tiens au courant très vite, dit-il en serrant la main d'O'Can et en ignorant ostensiblement le directeur. Je compte sur vous.

L'autre porta la main à son chapeau pour le saluer et Boris rejoignit la voiture de Xi.

– Ça va patron ?

– Démarre ! Je vais en tuer un et ce sera pas le débile !

ILS REPRIRENT LA ROUTE de Frisco qui suivait la côte et dévoilait des paysages magnifiques, mais ni Boris ni Xi ne s'y intéressèrent.

Plongés dans leurs pensées, ils n'échangèrent pas un mot durant le trajet qui dura plus d'une heure. Boris se demandait combien de temps un homme normalement constitué pouvait être confronté à la misère sans verser dans la folie. La folie était-elle contagieuse comme une maladie infectieuse, et dans ce cas, comment s'en protéger ?

L'homme qu'ils venaient de voir était fou. Pas dans le sens médical, mais fou comme tous ceux qui refusent le réel et s'inventent des vies. Il n'était pas le seul. Ce refuge ressemblait à une couveuse de détraqués. Jusqu'aux employés.

Ou peut-être que ce type était simplement un crétin, un demeuré qui se laisserait accuser parce que c'était justement un crétin. Avec des mecs de cet acabit on pouvait courir tout droit à l'erreur judiciaire. Et l'erreur judiciaire était la hantise des hommes comme Boris.

Penser que l'on pouvait condamner un homme et s'apercevoir plus tard qu'il était innocent faisait partie de ses cauchemars. En revanche, il était partisan de la peine de mort pour certains crimes atroces, tout en sachant que ce n'était pas dissuasif. Mais il pensait que si la vengeance ne réparait pas un tort, elle pouvait en prévenir d'autres.

Quand un soldat revenait de la guerre, on admettait que ce qu'il avait vécu avait pu le perturber au point de faire de lui un homme hanté, un homme qui avait du mal à retrouver sa place parmi les vivants. Mais qu'en était-il des flics ? Est-ce que Barbra avait raison de vouloir lui faire lâcher le métier ?

« Viens travailler dans notre cabinet, tu y seras enquêteur ou ce que tu veux, mais lâche ce métier de fou ! »

Holme reconnaissait être allé sur la plage et en était revenu avec des plaies aux mains. Les avait-il avant ? Ces blessures semblaient fraîches. Fraîches de combien ? Un jour, deux ? Plus ? Son attitude était-elle de la provocation ou le désir de se confronter aux policiers ? Cette envie-là, certains criminels en étaient coutumiers. La vanité remplaçait leur prudence. Pour d'autres, c'était l'envie de se faire

prendre. Comme ces joueurs compulsifs qui se font interdire eux-mêmes de casino. Il allongea les jambes en soupirant. Pourquoi, s'il était coupable, ses vêtements ne portaient-ils aucune tache de sang ? Ils étaient seulement dégueulasses. Avait-il un couteau ? Il se mordit les lèvres en se rendant compte que, déboussolé par la façon dont avaient été récupérés les indices, il n'avait pas pensé à s'en assurer. Il prit son téléphone.

– Tu as le numéro du refuge ? demanda-t-il à son adjoint alors qu'ils arrivaient presque à Frisco.

Celui-ci attrapa son portable, l'ouvrit et lut :

– 415 225-40-365.

Boris composa le numéro et tomba sur Falcani.

– Rebonjour, c'est le lieutenant Berezovsky. Je voudrais parler au directeur.

– Une seconde.

– Allô ?

– Monsieur Kerkerian ? Écoutez, je voudrais savoir si par hasard Holme possède un couteau.

Vu l'ampleur du silence à l'autre bout, Boris comprit que la question était malvenue.

– Je n'en sais rien !

La phrase claqua dans son oreille comme un élastique trop tendu.

– Et, toujours par hasard, vous pourriez vous en assurer ?

Nouveau bloc de silence. Il imagina Kerkerian pointant sa bedaine et se redressant, raide d'indignation.

– Parce que vous soupçonnez toujours ce pauvre garçon ? Et comment d'après vous, monsieur le policier, je pourrais m'en assurer ? Je le fouille au corps ? J'attends qu'il soit parti et je vide son sac ?

La voix de Kerkerian était si pleine de colère que Xi l'entendit et regarda son patron en grimaçant.

– Non, vous le lui demandez, simplement. Dites-moi, monsieur Kerkerian, qu'est-ce que vous avez contre les flics et la société en général ? Ça vous semble anormal qu'on essaye de retrouver l'assassin d'une pauvre femme qui s'est fait massacrer ?

Nouveau blanc, moins long, toutefois.

– Ce qui me semble anormal, monsieur l'officier, c'est que précisément la société s'en prenne toujours aux mêmes ! Les hommes qui sont chez moi ont déjà subi la violence de cette société qui n'a rien

fait pour eux !

Boris éloigna l'appareil de son oreille et le contempla comme si la petite boîte en plastique noire avait des crocs.

– Écoutez, monsieur Kerkerian, je vous demande seulement, parce que je l'avoue, j'ai omis de le faire, si Holme est propriétaire d'un couteau. Le mot propriétaire vous écorche peut-être les oreilles ?

Mais il n'y eut pas de réponse parce que, à l'autre bout, on avait raccroché. Il regarda Xi d'un air interloqué.

– C'est pas ce qu'il fallait lui dire, zézaya le Sino-Américain.

Boris haussa les épaules.

Xi le déposa bientôt devant sa maison. Grande, belle, riche, toute blanche au milieu d'un grand, beau, riche jardin, tout vert, où dans l'allée stationnait une imposante Jeep Ranger noire, dernier modèle.

– Tiens, on a des copains en visite. Tu viens boire un verre ?

– Non, merci, patron, je dois rentrer.

– Même pas le temps d'une tasse de saké tiède ?

– Les Chinois ne boivent pas de saké, ce sont les Japonais.

– Ah, pardonne-moi. Mais on doit bien avoir une bibine qui te plaira...

– Je dois rentrer. Peut-être que ma femme attend un enfant.

Boris écarquilla les yeux.

– Tu dois rentrer parce que peut-être ta femme attend un enfant ? C'est bien ça ? – Xi, opina. – Ta femme attend un enfant... Il vient en visite ou elle est enceinte ?

Xi, les yeux braqués sur le pare-brise, ne répondit pas immédiatement.

– Je dois rentrer parce que ce matin Mme Xi m'a dit que ce soir elle m'annoncerait quelque chose.

– Et pourquoi tu penses que ce serait un enfant ?

Xi hocha la tête comme si la question l'ennuyait ou n'avait pas de sens.

– Mme Xi aimerait avoir un enfant, et j'ai cru comprendre à son sourire... Mais qui peut comprendre vraiment le sourire d'une femme, se reprit-il en secouant la tête.

– Bon, décida son patron en s'extrayant un peu difficilement de la voiture trop basse.

Il referma la portière et s'appuya dessus en regardant Xi.

– Vous, les Asiates, vous ne semblez pas plus futés que nous,

hein pour l'interprétation ? Parce que moi je sais quand même ce que signifient certains sourires de ma femme...

– Certains, releva Xi, sans le regarder.

Boris secoua la tête et se détacha de la voiture.

– À demain, papa, dit-il en remontant la belle grande allée qui menait à sa belle et grande demeure.

HOLME AVAIT RENDU sa carte de pensionnaire à Falcani et attendu dans la cour que le rejoignent les deux copains qu'il avait retrouvés, Elvon et Margolus, connus l'année précédente alors qu'ils fréquentaient le même centre de désintoxication. Ils avaient à peu près la même histoire, sauf Margolus qui leur en avait servi à cette époque une bien bonne.

Il leur avait raconté qu'après avoir quitté sa femme et sa gosse qui était trisomique (il leur avait expliqué ce que c'était en mimant), il avait sauté dans un train de marchandises qui passait à proximité du taudis où il habitait en Virginie et était tombé dans le wagon sur un couple de Mexicains clandestins.

Après avoir échangé quelques canettes de bière et de tequila que le Mexicain trimballait, l'atmosphère s'était réchauffée au point que Margolus s'était rendu compte à ce moment-là que la femme, bien que ronde et plutôt mal foutue, était tout à fait foutable, selon son vocabulaire.

Mais le mari ne l'entendait pas de cette oreille et, pendant que le train bringuebalait à trente à l'heure dans les hautes plaines, les deux hommes en vinrent aux mains et la victoire revint bientôt à Margolus grâce à son couteau.

Puis, toujours selon lui, il avait violé la femme avant de la tuer pour qu'elle ne parle pas.

Ce récit plaça d'emblée Margolus au niveau des affranchis pour ses deux compagnons.

– Où on va ? demanda Margolus en crachant sa chique entre ses pieds.

Holme ne répondit pas. La veille, les flics l'avaient lâché mais celui qui était lieutenant et malin avait dit vouloir le revoir. Et il regrettait de le décevoir.

S'il lui avait demandé pourquoi il avait tué la femme sur la plage, il n'aurait pas su répondre. Quand il s'était avancé vers elle, elle avait pris peur et s'était débinée. Ce qui l'avait énervé. Il l'avait poursuivie en trébuchant dans le sable et rattrapée, ce qui l'avait fait hurler.

Alors, la colère et la crainte qu'on l'entende l'avaient saisi.

Il l'avait fait tomber sur le ventre d'un coup de poing et lui avait enfoncé la tête dans le sable et, pendant qu'elle essayait de reprendre son souffle, il s'était mis à genoux sur son dos, avait ôté ses hardes, et, quand il s'était retrouvé tout nu et de plus en plus excité, l'avait poignardée. Puis, il l'avait retournée et avait dessiné sur son buste de grandes estafilades qui lui avaient paru intéressantes. Découper les paupières l'avait captivé par la difficulté que ça représentait. Il fallait éviter de toucher l'œil, autant que faire se peut. L'œil devait rester ouvert et intact.

– Hublot sur le monde, avait-il murmuré en souriant, content de sa formule.

Après, il était allé se rincer dans la mer, s'était rhabillé et était rentré.

– Bon, alors où on va ? redemanda Elvon.

Elvon était presque un nain. Il avouait un mètre cinquante mais, en réalité, ne dépassait pas le mètre quarante. Il prétendait que les femmes adoraient sa petite taille en lançant un clin d'œil entendu.

Ils prirent une route au hasard, s'éloignant de la côte davantage par réflexe que par raisonnement.

Holme aurait bien aimé leur raconter sa soirée, mais jugea que ce n'était pas prudent. Il était d'une nature à ne pas aimer se vanter, contrairement à Margolus qui en racontait des tonnes.

Ils purent faire du stop et avancer assez vite. Chacun avait un petit pécule qui leur permit de s'acheter à manger les deux jours qu'ils passèrent ensemble sur la route. Ils dormirent à la belle étoile et se séparèrent, sans se concerter, quand ils arrivèrent près de Novato où Elvon s'arrêta disant qu'il avait là un vague cousin.

Margolus et Holme reprirent leur route chacun de son côté.

QUAND BORIS débarqua dans son salon, il vit sa femme assise dans un des canapés blancs discuter aimablement avec deux hommes en costume qui, sur le canapé en vis-à-vis, sirotaient son whisky.

– Oh, Boris, tu es là ! s'exclama-t-elle en se levant, comme si c'était la surprise de l'année.

– Hé, oui ! admit-il avec un sourire dubitatif.

Qui étaient ces deux types ?

Ils se levèrent, souriant également.

Le plus grand, cheveux gris coupés en brosse, costume et carnation de la même couleur, se rapprocha en tendant la main.

– Agent Tom Patterson et agent spécial Jerry Green...

– Très heureux.

Agents de quoi ? Se demanda Boris. Sa femme vint à la rescousse :

– Je crois que Tom et Jerry viennent de Londres, expliqua-t-elle.

Boris ôta son blouson et le posa sur une chaise.

– Oui... que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il en les rejoignant au centre du salon.

– Nous étions précisément en train d'en parler avec Mme Berezovsky, sourit Tom Patterson.

Boris se laissa tomber à côté de sa femme, essayant de se rappeler si, dans le dessin animé, Tom était le chat et Jerry la souris. Il tendit le bras, s'empara de la bouteille de whisky, s'en servit une bonne rasade, saisit deux glaçons avec la pince idoine et les plongeait dans son verre.

– Et alors ? demanda-t-il.

Les deux visiteurs se regardèrent.

– Vous savez sans doute que votre cousin Boris Berezovsky s'est malheureusement suicidé à Londres, il y a juste deux ans ? commença Patterson.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclama Barbra. Tu as un cousin qui s'appelle comme toi ?

– J'ai appris son existence il y a peu par mon père, soupira Boris qui ressentit un pincement à l'estomac en repensant à l'histoire que lui avait racontée Vladimir.

– Vous l’ignoriez ? s’étonna l’agent.
– Complètement. On n’a pas l’esprit de famille chez nous..., sourit-il à sa femme.

– Quelle horreur, pourquoi s’est-il suicidé ? s’exclama-t-elle.

L’homme eut un geste évasif.

– Je suis désolé de vous perturber ainsi, madame, je croyais que vous étiez au courant.

– Non, elle ne l’était pas. Alors ? coupa abruptement Boris.

L’homme crispa imperceptiblement les lèvres.

– L’agent spécial Green et moi travaillons pour le gouvernement britannique... plus précisément au service de l’immigration chargé des ressortissants étrangers qui occupent une certaine position dans notre pays.

Dans le silence qui suivit, Barbra demanda :

– Mais... en quoi ça nous concerne mon mari et moi ? C’est terrible, bien sûr...

– Pardonnez-moi, madame, de vous apprendre de cette façon cette pénible nouvelle, intervint Jerry Green qui parlait pour la première fois. – Plus petit et trapu que son compagnon, des cheveux couleur paille coiffés aussi en brosse, il avait un regard sombre et incisif qui lui donnait un air arrogant. – Mais il se trouve que le cousin de votre époux a été mêlé à différentes affaires internationales de grande envergure et mon gouvernement aurait aimé en savoir davantage sur ses activités en Russie et depuis qu’il était arrivé chez nous.

– Pourquoi vous ne lui avez pas demandé tant qu’il était vivant ? interrogea Boris, irrité.

Green ne répondit pas. Il plongeait la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit une photo qu’il tendit à Boris qui la lui prit du bout des doigts.

Un homme au visage carré, à la calvitie couronnée d’épais cheveux noirs, se tenait aux côtés d’Elsine, semblant parler avec animation. Boris fronça les sourcils.

– C’est Eltsine ?

– Oui, monsieur. La photo date de 92.

– Et en quoi ça nous concerne ?

– L’homme à qui il parle est Boris Berezovsky.

– Hin, hin..., grogna Boris en lui rendant la photo. Vous allez nous excuser mais j’ai eu une rude journée, poursuivit-il en se levant et en

allant vers la sortie avec un geste du bras non équivoque.

Les deux visiteurs échangèrent un coup d'œil, sourirent à Barbra, puis se décidèrent à décoller.

– D'accord, excusez-nous de vous avoir dérangés, dit l'agent Green avec un sourire faux. Lieutenant Berezovsky, si vous le permettez, nous aimerions vous revoir... pour éclaircir certains points...

– Je suis très occupé, coupa Boris et je ne peux vous éclaircir en rien. Comme je vous l'ai dit, j'ai appris récemment par mon père l'existence de ce cousin, et je n'ai absolument aucune information sur ce qu'il a fait en Russie ou chez vous. Vous saurez retrouver la route du centre-ville ?

– Oui... merci pour le whisky. – Il se tourna vers Barbra. – Et excusez cette intrusion, madame. Nous ne vous importunerons plus. Bonsoir.

Elle les salua et Boris referma la porte derrière eux.

Il rejoignit sa femme.

– Tu as passé une bonne journée ? demanda-t-il, affectant un ton léger en lui caressant la joue.

– Que voulaient ces hommes ? coupa-t-elle.

– Oh, un sous-fifre quelque part qui veut se faire mousser. On a les mêmes nom et prénom, ce que je trouve complètement stupide de la part de nos parents. Ils croyaient que je pourrais les aider, répondit-il d'un ton évasif.

– Les aider à quoi ?

– J'en sais rien. Ce Boris-là n'était pas un enfant de chœur ! Alors ils enquêtent.

– Je préviens mon père.

Boris soupira. Il détestait ce réflexe qui à son avis revenait trop souvent. Dès qu'un problème, fût-il sans rapport avec la justice, survenait, Barbra évoquait son père.

– Laisse tomber, je n'ai pas envie de perdre du temps avec ça.

Il se resservit un verre de whisky. Quelle drôle de coïncidence, son père venait de lui révéler une affaire vieille de plusieurs décennies sur laquelle il avait gardé le silence, et voilà que ces deux guignols des services secrets britanniques, car il était certain que ce n'était pas des fonctionnaires des services de l'immigration, débarquaient dans son salon.

– Au fait, où est Sarah ? demanda-t-il.

– Chez mes parents. Ils organisent une fête chez eux demain. Elle voulait les aider. Mais tu ne crois pas... ?

– Une fête, pour quoi ?

– Oh, j’imagine au profit d’une association caritative pour Israël. Mais à mon sens, elle avait surtout envie de faire la fête.

– Bon, dit Boris en se levant. Et si nous allions dîner chez Mario, j’ai envie de fruits de mer ?

– Tu ne te souviens pas que nous sommes invités chez Ross et Samantha ?

– Oh, merde, soupira-t-il. À quel moment je fais quelque chose qui me plaît dans cette vie !

– Ça t’ennuie de dîner chez eux ?

– Ça m’ennuie de ne pas manger d’huîtres et de homard avec toi, face à la mer, une musique douce dans les oreilles, les lumières qui se reflètent sur l’eau, et de regarder tes yeux briller comme si tu me voyais pour la première fois !

Barbra le fixa, un sourire aux lèvres. La première fois. Elle s’en souvenait très bien.

Ils s’étaient rencontrés à une soirée organisée par la mairie au profit des nouveaux naturalisés. Elle, comme avocate d’une association de défense des immigrés, lui comme membre du service d’ordre municipal. Elle avait vingt-cinq ans et lui vingt-trois.

Comme dans les comédies américaines, il l’avait bousculée malencontreusement et renversé son verre sur sa robe. Elle l’avait d’abord foudroyé du regard puis, devant son air penaud, avait éclaté de rire. Il avait fait de même. Ils avaient ensuite dansé en oubliant un peu pourquoi ils étaient là.

Le lendemain, il avait subi une engueulade remarquable de la part de son capitaine qui lui avait souligné qu’il était là pour surveiller et pas pour emballer les riches héritières. Et elle, elle avait annoncé à ses parents avoir rencontré l’homme de sa vie.

Les mois qui avaient suivi, Boris, après une cour effrénée auprès de sa famille, dut convaincre ses propres parents que, bien que très jolie, élégante, distinguée et issue d’une riche famille, Barbra était faite pour lui autant qu’il l’était pour elle.

– Je téléphone à Samantha pour lui dire que j’ai attrapé un rhume et que je ne peux malheureusement pas sortir dîner, dit-elle.

– Alors, avant d’aller manger notre homard, je vais te soigner,

répondit-il en la prenant dans ses bras et en la poussant vers le petit salon contigu où un canapé Jean Royer, très confortable et couvert de coussins, s'était souvent fait le complice de leurs jeux.

BIEN QUE RENDU SOUCIEUX par l'irruption impromptue des deux agents anglais le soir précédent, après les révélations de son père, à peine arrivé au commissariat Boris se précipita sur les rapports envoyés par le Vicap, le Violent Criminal Apprehension Program, espérant une réponse à propos des empreintes trouvées près du corps de Lionelle Tenon.

Le service technique avait déterminé deux pointures de chaussures. Une de taille 41, l'autre de taille 49. Malheureusement, la chaussure 41 avait une semelle en élastomère lisse, et la pointure 49, bien que peu courante, possédait une semelle en gomme si usée que les dessins étaient écrasés et inutilisables.

Le seul lien avec le meurtre de l'infirmière de Winops était l'empreinte d'un grand pied. Comment O'Can avait-il fait le rapprochement ? Boris était si absorbé avec ses histoires de bottier qu'il n'avait pas encore dit un mot à Xi qui venait vers lui.

– Salut Confucius, t'as bien dormi ?

Devant le silence de son adjoint, il releva la tête pour croiser son regard contrit.

– T'as pas bien dormi ? Oh, tu vas être papa ?

– Ils ont laissé partir Holme, lâcha Xi d'une voix unie.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Il est parti avec deux types.

– Quoi ?

Xi se garda de répéter.

– D'après le directeur, ils n'avaient aucune raison légale de le retenir.

– Et ce con d'O'Can ?!

– Appelé avec ses hommes, d'après ce que j'ai cru comprendre, sur un accident de la route, ce qui l'a distrait de sa surveillance.

– Nom de Dieu ! cracha Boris en se renversant sur sa chaise.

– On n'est pas sûrs qu'il soit coupable. On n'a pas grand-chose contre lui.

– Bien sûr qu'on n'est pas sûrs ! Et avec ce shérif qui a laissé

relever les indices de la scène du crime de Winops par un couple de jardiniers, on ne le sera jamais, sûrs ! Sauf si on le prend en train de charcuter une autre nana !

Martin Tod, attiré par les vociférations de Boris, sortit la tête de son bureau.

– Ils ont laissé partir Ferris Holme de l’asile de Winops ! lui cria Boris à travers la salle.

Le capitaine, impeccable dans son costume trois-pièces gris anthracite, une élégante cravate club grise et rose sur une chemise rose, se rapprocha.

– Et ? demanda-t-il.

– ... Et près du corps de Lionelle Tenon on a relevé une empreinte de chaussure de taille 49 !

– Oui ?

– Ferris Holme mesure presque deux mètres ! Voyez le panard ! Et il a tellement la tête de l’emploi que c’est à vous faire douter !

– À part que vous n’avez pas l’air de douter, fit remarquer Tod. Il chausse du 49 ?

– J’en sais rien ! Mais je voulais le ramener ici. J’attends la réponse pour l’empreinte retrouvée près du corps de Mindy Perez.

– Une empreinte de pied aussi ? C’est tout ce que vous avez ?

Boris grogna, exaspéré. Lui sentait que ce Holme n’était pas casher. Pas casher du tout. Et il s’était barré. Et ça, c’était encore moins casher !

– Oui, parce que si les deux empreintes sont identiques, elles confortent la théorie du rasoir d’Ockham.

– La quoi ?

– Un principe de raisonnement qui dit en gros : Pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ?

Le capitaine soupira et pinça les lèvres. Le lieutenant Berezovsky pouvait parfois partir en live sur des pistes connues de lui seul. Mais il avait aussi un instinct qu’il ne fallait pas négliger. Il se tourna vers Xi.

– Et vous, qu’est-ce que vous en pensez ?

Xi, que son visage lisse et rond faisait parfois ressembler à un garçonnet, tordit la bouche de perplexité.

– Il peut être coupable... ou pas, lâcha-t-il.

Tod ferma les yeux en se demandant une fois de plus comment ce duo si disparate pouvait fonctionner si bien.

– Bon, alors lancez un avis de recherche en spécifiant que c'est pour l'interroger en tant que témoin.

– OK, sourit Boris. Je lance.

– Pas d'autres indices pour le meurtre de Mindy Perez ? interrogea Martin Tod au moment de regagner son bureau.

– Rien. Sauf si celui qui l'a tuée chausse du 49 et s'appelle Holme !

HOLME, sur le bord de la route, attendait qu'un camion veuille bien le prendre et regardait s'éloigner Margolus, agité de sentiments contradictoires. Il préférait être seul ; cependant, quand on le quittait, il ressentait une sensation d'abandon et de peur effrayante.

Il avait l'impression d'avoir toujours besoin de quelqu'un pour lui dire quoi faire. À part qu'il détestait ça. Des deux impressions, la première lui rappelait sa mère, et la seconde son père.

Le chauffeur d'un truck argenté de vingt mètres de long, ses bras bodybuildés et tatoués sortant d'un gilet de cuir, une barbe mangée aux mites lui arrivant à la poitrine et de longs cheveux crasseux dans le dos, le prit à bord et lui cassa les oreilles avec ses histoires de cul jusqu'à ce qu'il descende deux heures plus tard à la hauteur de Cordelia, un patelin assez isolé près de la 680, planté dans une plaine sans fin, mais où, curieusement, un dispensaire catholique avait été ouvert pour les indigents et les malades mentaux et où il avait séjourné après s'être enfui de chez lui.

Il en avait gardé de bons souvenirs. Un médecin s'était, à l'époque, attaché à son cas et avait tenté de comprendre ses problèmes. Holme lui avait raconté ce qu'il voulait entendre et ça s'était très bien passé entre eux. Aussi, quand il débarqua vers sept heures du soir, il demanda à voir le docteur Morris, mais on lui répondit qu'il ne serait là que le lendemain.

Il dîna moyennant une participation et on lui donna une chambre seule qui venait de se libérer. On lui proposa aussi de prendre une douche, ce qu'il fit, ne voulant en aucun cas contrarier ces gens si gentils.

Il passa une nuit reposante et, quand il eut fini de déjeuner, le lendemain matin, le médecin qui dirigeait le centre le fit appeler dans son bureau.

– Bonjour, monsieur Holme, l'accueillit cordialement le Dr Fergusson.

Fergusson avait depuis toujours été attiré par les causes problématiques ou perdues. Manifestations contre la guerre du

Vietnam, soutien actif des Black Panthers, militant contre la peine de mort au Texas, nombreuses manifestations contre le blocus de Cuba, soutien aux victimes du sida et aux sandinistes. Ce qui lui avait valu pas mal d'horions et des remarques désagréables dans le dossier que le FBI avait monté sur lui. Puis, ne trouvant pas de nouvelles causes, il était parti soigner les lépreux, là où il y en avait encore. Revenu assez désenchanté de sa mission, il avait fait le siège du gouverneur du comté de Sacramento, des mairies de Solano, Vacaville et Fairfield, pour obtenir des subventions afin de construire un dispensaire pour indigents au croisement de ces trois villes.

Et depuis plus de quatorze ans, le centre accueillait et tentait de soigner tout ce que la région comptait d'exclus, de détraqués, névrosés, schizos, mais aussi ceux qui avaient besoin de poser un temps leurs hardes sans savoir où le faire.

– Alors monsieur Holme, qu'avez-vous fait depuis que l'on s'est vus ? Allez-vous bien ?

Le problème de Ferris Holme n'était pas tant son faible quotient intellectuel que sa répulsion vis-à-vis de toute autorité. Il détestait qu'on le questionne, se sentant aussitôt cerné. Et un type comme Fergusson, directeur de la clinique, était un symbole d'autorité. Il préférait le Dr Morris, qui ne la ramenait pas. Fergusson le complexait avec ses longues phrases.

– Le Dr Morris est là ? demanda Holme.

Fergusson eut un sourire et un imperceptible soupir. Holme avait été un cas difficile. Passant d'une totale apathie à une agitation frénétique que personne ne parvenait à contrôler à moins de le mettre sous camisole chimique, ce qui était assez contre-indiqué dans son cas.

– Oui, le Dr Morris est là. Il est occupé pour l'instant. Alors, d'où venez-vous et avez-vous revu votre famille ?

Fergusson qui, tandis qu'il parlait, écrivait sur son calepin ne vit pas l'expression d'Holme changer. Il ne se souvenait plus, ou peut-être ne l'avait-il jamais su, qu'il fallait parler de sa famille avec précautions.

– Ma mère est morte, lâcha-t-il.

Fergusson releva la tête.

– Oui, je sais, je suis désolé. Il y a un petit moment déjà, non ? Mais votre sœur, votre sœur va bien ? L'avez-vous revue ?

Holme resta muet. Fergusson remarqua son regard et ressentit un

petit coup de froid sur l'échine.

– Votre sœur... votre sœur va bien, n'est-ce pas ?

Holme tourna le cou de droite à gauche comme s'il souffrait d'un torticolis. Il fixa le plafond, puis Fergusson, qui papillonna des paupières.

Holme était grand et fort, et sa haute silhouette dépliée était impressionnante, autant que le rictus sans signification planté au coin de la bouche. Le médecin sentit la nécessité de lui servir son plus gentil sourire.

– Nous sommes ravis, monsieur Holme, de vous revoir parmi nous. Nous aimons savoir ce que deviennent nos pensionnaires et les progrès qu'ils ont accomplis. Bien sûr, vous avez pris les médicaments que vous avait préconisés le Dr Morris ? – N'obtenant pas de réponse, Fergusson enchaîna. – De toute façon, un nouveau bilan va être établi. En attendant, refaites-vous une santé car il me semble que vous avez perdu un peu de poids...

Holme regarda par la fenêtre et soupira, puis, après un bref signe de tête à l'intention du Dr Fergusson, tourna les talons et sortit sans rien ajouter.

Le psy resta un moment à regarder la porte qui venait de se refermer sur son nouveau pensionnaire. Morris lui avait confié à l'époque que traiter Ferris Holme reposait sur un pari pas vraiment gagnant-gagnant.

Morris n'avait pas la naïveté emphatique de son collègue, en revanche, il était curieux et ambitieux, et Holme lui avait paru un sujet plus qu'intéressant dans la mesure où il avait l'impression de naviguer à l'aveugle avec lui. Mutique le plus souvent, regard vide, manifestations corporelles réduites au minimum, Morris avait eu bien des difficultés à faire sa religion sur son cas.

Fergusson décrocha son téléphone.

– Vous savez où se trouve le Dr Morris ? demanda-t-il au standard.

– Au gymnase, monsieur.

– Bon, merci.

Pensif, il alla à la fenêtre et vit sortir Holme. Sans son sac, donc, en déduisit-il, il ne repart pas et va juste se promener. Ce qui ne pourra lui faire que le plus grand bien.

Une épaisse forêt entourait le dispensaire. Le médecin, fervent

adepte de la théorie française de Laborde qui préconisait que les patients devaient être suivis hors les murs pour redevenir autonomes et se responsabiliser, encourageait les patients à s'y promener.

Morris, sans doute prévenu par la secrétaire, appela son patron au téléphone.

– James, tu me cherchais ?

– Oui, tu sais que Ferris Holme nous est revenu ?

– On me l'a dit. Comment est-il ?

Fergusson haussa les épaules en soupirant.

– Pareil. C'est lui qui te cherchait. Qu'est-ce que tu penses faire ?

– Il t'a dit s'il a pris ses médicaments ?

– Je ne crois pas qu'il les ait pris. Tu vas lui refaire le même traitement ?

– C'est valable que s'il se soigne quand il est dehors. Comment tu l'as trouvé ?

– Hmm... comment dire... ? très replié... méfiant...

– Agité ?

– Noon... écoute, on va le surveiller et le soigner tant qu'il restera chez nous. Il dort dans une chambre individuelle qui s'est libérée hier et j'ai l'intention de l'y laisser, qu'en penses-tu ?

– Ouais, c'est mieux qu'il soit seul, la dernière fois il avait eu des problèmes avec son voisin de chambre. Il est où en ce moment ?

– Je viens de le voir sortir, mais sans sac, donc il va revenir. Essaye de le voir à son retour...

– Ça dépendra de l'heure à laquelle il reviendra. Aujourd'hui, j'ai l'intention de finir de bonne heure.

– Ou alors, demain. Je me demande s'il n'est pas revenu pour toi. C'est la première chose dont il s'est inquiété quand il est arrivé hier soir.

– Je suis flatté de son attention... Et toi, avec le Canadien, où tu en es ?

Fergusson ne répondit pas immédiatement.

– J'ai décidé de ne pas prévenir les autorités. Dès qu'il voit un uniforme, il perd la boule.

Ce fut au tour de Morris de garder un instant le silence.

– Je ne sais pas si tu as eu raison. Ce type est un dangereux schizophrène, tu le sais. Il peut exploser sans prévenir.

– Tu sais que j'ai toujours choisi de faire confiance...

– Je sais aussi que les uniformes te font à peu près les mêmes effets qu'à lui.

Fergusson eut un petit rire.

– Ça, c'était quand j'étais jeune, c'est fini...

– Ouais... Eh bien espérons que tu aies eu raison de lui faire confiance au fils du Québec. Bon, je passe te voir dans une heure.

HOLME LONGEA la première ligne d'arbres qui entouraient le dispensaire. S'arrêta au bout d'une centaine de mètres et se dissimula derrière un tronc, inquiet à l'idée d'être suivi. Il y resta un moment et, rassuré en partie, prit un sentier qu'il savait conduire au cœur même de la forêt et rejoindre un lac.

Il faisait beau et le soleil se baladait entre les branches, poursuivant la silhouette d'Holme qui marchait avec détermination.

À un kilomètre de là, le chemin se divisait en plusieurs branches qui menaient la première à Cordelia à travers des champs d'avoine et d'orge, la deuxième jusqu'à la N680 où passaient surtout des camions militaires, qui empruntaient le raccourci pour rejoindre la Travis Air Force Base de Fairfield, et la troisième, plus à l'ouest, qui se terminait à ce bassin grand comme un petit lac qui avait servi au génie militaire à s'entraîner et était abandonné depuis un bon bout de temps.

Ce bassin aux rives envahies de joncs était le refuge et l'aire de jeux des garçons et des filles de Cordelia venus y perdre leur pucelage et s'y baigner.

Holme coupa par une hêtraie et arriva au lac en suivant un chemin parsemé d'éboulements de rochers qui débouchait en aplomb de l'eau.

Il avait gardé une image séduisante de tous ces jeunes corps excités dont l'unique souci était de se plaire et de profiter de la vie sans retenue.

Un matin, alors qu'il observait sur l'autre rive une troupe d'adolescents, un jeune garçon déboucha à quelques mètres et s'installa au bord de l'eau. Il portait une canne à pêche à laquelle il entreprit de fixer un hameçon avant de la lancer.

Il était si absorbé qu'à aucun moment il ne soupçonna la présence d'Holme, jusqu'à ce que celui-ci se montre. Il se retourna et le salua poliment.

Holme lui sourit en retour.

– Bonjour, vous aimez pêcher ?

– Oui.

– Et qu'est-ce qu'on pêche ici ?

- Des truites, surtout. Des bleues.
- Des bleues ! fit mine de s'étonner Holme qui n'y connaissait rien.
- Oui, et aussi des perches. Enfin, quand on a de la chance.

Le garçon pouvait avoir une douzaine d'années et était particulièrement séduisant avec son teint hâlé et ses cheveux blonds fins et ondulés. Il possédait une grâce particulière et Holme fut conquis.

Il le retrouva presque chaque matin durant son séjour. Pour lui plaire, il prenait soin de son apparence et lui apportait des fleurs qu'il cueillait dans la forêt en venant. Il chipait aussi des fruits à la cantine que le garçon ne mangeait jamais, sans que ça le dérange.

Mais un jour, le directeur Fergusson le fit venir dans son bureau. Il était furieux et lui annonça que la mère du garçon était venue faire un scandale en disant qu'un pervers de l'hospice embêtait son garçon et qu'elle allait prévenir la police et faire fermer l'asile.

– Mais je ne l'embête pas, avait protesté Holme, je le regarde pêcher et lui apporte des fruits et des fleurs...

Le directeur en l'entendant avait eu un haut-le-cœur. Il lui offrait des fruits et des fleurs ! Il avait vu dans un cauchemar son centre fermé, ses pensionnaires accusés de pédophilie et lui de complicité !

Il avait interdit formellement à Holme de le revoir, sous peine de renvoi immédiat. Holme était parti de lui-même deux jours plus tard et le directeur avait respiré.

Holme retrouva son coin et s'y installa. Il regarda vers l'autre rive dans l'espoir d'apercevoir les jeunes gens, mais il n'y avait personne. Le lac, la forêt, dans ce matin si lumineux, respiraient la sérénité et Holme se sentit apaisé.

Étendant les jambes, il remarqua à ses pieds une fourmilière où se croisaient des files interminables d'insectes, chargés de fardeaux plus volumineux qu'eux, escaladant les obstacles, se glissant sous les feuilles, affairés et identiques, se doublant sans jamais se heurter. Il se pencha, fasciné par leur activité démente. Les fourmis semblaient savoir exactement où aller et pourquoi.

Pour les troubler, il posa son pied en travers de leur route mais elles se contentèrent de l'éviter. Frustré, il les écrasa alors des deux pieds pour constater que ça ne ralentissait en rien leur ardeur. Furieux, il les dispersa à grands coups de pied, les ensevelissant sous la terre d'où il les vit ressortir peu après. Alors, il éventra la

fourmilière à l'aide d'une grosse branche et, pour la détruire complètement, la fouailla avec les doigts, insensible aux piqûres des guerrières qui lui grimpaient dessus. Pour en finir, il prit de l'eau dans le creux de ses mains et noya les survivantes.

Calmé, il les regarda se disperser, affolées, dans tous les sens, et réussit à écraser toutes celles qui tentaient de survivre.

Il ne resta bientôt plus sous ses pieds qu'une langue de terre bouleversée vierge de fourmis. Mais il était sûr que beaucoup lui avaient échappé et il fut tenté de creuser pour les anéantir définitivement quand à ce moment-là le jeune pêcheur déboula de la forêt.

Il n'était pas seul, un autre ado l'accompagnait. Holme sourit de plaisir bien que contrarié par la présence de l'intrus.

Les deux garçons s'installèrent et, tout en pépiançant et en riant, lancèrent leurs lignes. Holme resta à les observer, espérant de toutes ses forces que l'autre partirait. Mais il ne partit pas et Holme se décida à se montrer à son ancien ami.

Les deux garçons sursautèrent à sa vue, et Holme pensa, à voir leur expression apeurée, que le garçon l'avait oublié.

– Salut, dit-il en le regardant avec amitié.

Le gamin, muet, se rapprocha de son compagnon.

– Tu ne te souviens pas de moi ? Je te regardais pêcher, je t'apportais des fleurs..., poursuivit-il, étonné de la frayeur qu'il semblait susciter. Enfin... tu pêchais des truites bleues... on parlait ensemble...

Mais le garçon tira vivement sa ligne de l'eau, ramassa son panier sans le quitter des yeux, imité par son camarade, et sans un mot ils filèrent en courant par là où ils étaient venus.

Holme, stupéfait, les regarda s'enfuir. Qu'est-ce qu'il leur prenait ? Il ne leur avait rien fait. Alors pourquoi le garçon n'avait-il pas répondu ? Il pensa les poursuivre mais se rappela que le directeur lui avait ordonné de ne pas revoir le garçon.

Ce n'était pas sa faute. Il ne lui avait jamais rien fait. C'est lui qui était revenu avec son copain alors qu'il était tranquillement installé. Il reprit, très agité, le sentier qui conduisait à l'hospice.

Sa tête bouillonnait de honte et de colère. Il balançait ses grands abattis en parlant à voix haute. Une bile âcre lui emplissait la bouche. Si ce petit imbécile se plaignait encore, il serait obligé de repartir.

Alors qu'il n'avait rien fait.

Courant presque, il arriva en sueur à l'hospice et se précipita dans sa chambre. La tête en feu, il se jeta sur son lit. Des voix lui parvenaient du couloir et il se boucha les oreilles.

Maintenant il détestait ce garçon. Et l'autre aussi.

—**S**ALUT JAMES, dit le Dr Morris en entrant dans le bureau de Fergusson après avoir frappé.

— Salut, répondit le toubib en chef en reposant son stylo. Alors t'as fini tes visites ?

— Pas tout à fait, mais j'ai donné des instructions à Helda. Je dois filer, je suis déjà en retard.

— Où tu vas ?

— À Sacramento, pour une convention sur les désordres chromosomiques pouvant déboucher sur des pathologies neurologiques. Je prends la parole dans... moins de trois heures, dit-il en consultant sa montre.

— Convention nationale ?

— Ouais. Des labos sont en train de travailler sur les cas d'infertilité, style syndrome de Klinefelter, dont souffre précisément notre ami Holme. Curieux qu'il soit revenu juste hier. Tu sais quoi ? J'ai pris son dossier pour en parler. C'est un cas typique de méiose des gamètes. Taille au-dessus de la moyenne, retard pubertaire, petits testicules, troubles du langage... Au fait, il est revenu de sa promenade ?

— Oui, je l'ai vu rentrer. Tu veux lui parler ?

— Non, je n'ai pas le temps. Je le verrai à mon retour.

Fergusson s'approcha de la fenêtre, son collègue le suivit en allumant une courte pipe.

— Qu'est-ce que tu mets dans ton fourneau, ça sent bon ?

— De l'Amsterdamer. Ça a plus d'odeur que de goût, c'est surtout bon pour l'entourage, rit Morris.

— Je ne sais pas où est allé Holme hier, dit tout à coup Fergusson. Tu te souviens du scandale de la mère de ce gosse avec qui il s'était lié d'amitié ?

— Oui, bien sûr. On avait eu chaud.

— Je suis persuadé qu'il n'y avait pas de quoi s'alarmer.

— Oui... mais on peut comprendre une mère à qui son gosse de douze ans dit qu'il rencontre tous les jours un type qui ressemble à

Frankenstein.

– Mais ce n'est pas Frankenstein, c'est juste un pauvre type qui a tiré le mauvais numéro à la naissance.

– Ouais... J'en mettrais pas ma main au feu.

Fergusson se tourna vers son ami.

– T'es trop méfiant. Un sale type, ça se sent.

– Et toi, t'es trop confiant, repartit Morris en souriant. Un sale type... ça ne se sent justement pas, sinon ses victimes se méfieraient.

– Le syndrome de Klinefelter n'a pas été reconnu jusqu'à présent comme prédisposant à la violence. À un léger retard mental et sexuel, peut-être. Tu ne vas pas me faire le coup du chromosome X surnuméraire reconnaissable chez les meurtriers...

– Et pourtant les Klinefelter ont un chromosome X en plus.

– Mais aussi un chromosome Y.

– Bon, je verrai les réactions des « éminents collègues ». Il reste combien de temps ?

– Oh, il va sûrement t'attendre. Tu penses revenir quand ?

– Demain soir, sûrement. Après le colloque, il y a une réunion des labos à Stockton où je suis invité.

– Tu vas te faire des couilles en or avec les labos si tu leur parles de tes traitements sur l'infertilité.

– Tu plaisantes. Ils s'en foutent pas mal de l'infertilité d'individus qui sont retardés et le plus souvent inadaptés.

Il alla vers le bureau de son ami et vida le fourneau de sa pipe dans le cendrier.

– Bon, en attendant, fais-moi plaisir, lui laisse pas trop la bride sur le cou à ton Holme, c'est peut-être pas le gentil garçon que tu penses. Quand je m'occupais de lui, j'ai décelé des tendances pas très..., dit-il en grimaçant et en agitant la main.

– OK. Je vais lui passer les chaînes et l'attacher à un anneau dans le mur. Allez sauve-toi, avant que je te fasse subir le même sort.

BORIS BEREZOVSKY tapotait nerveusement son stylo sur son bord de bureau, furieux de ne pas avoir vérifié la pointure des chaussures d'Holme quand il le tenait. À part qu'il n'avait aucune raison de le faire. De toute façon, dans cette affaire tout allait de travers. Chacun, lui y compris, avait commis des tonnes de conneries.

Xi, accroché à son ordinateur, lisait les mails reçus des différents services de police de la région. Mais jusque-là, personne n'avait vu Holme. Il leva les yeux vers son patron. Il était plus de sept heures et la nuit, aidée par une journée grise qui s'était installée dès le matin, était maintenant complète.

– T'as rien ? interrogea Boris sans le regarder.

– Rien pour l'instant.

– Bon, on se tire. J'en ai marre. Tu sais quoi, ajouta-t-il en levant les yeux vers lui, dans cette histoire tout se passe comme si une force invisible nous poussait à côté de la plaque. Tu te souviens de l'enquête sur l'assassinat de la fille Mac Guil ? – Xi acquiesça. – On aurait pu la boucler dix fois si les choses avaient été faites au bon moment. Une succession de pistes foireuses et la perte de la déposition du seul témoin valable ! Et si Matheson n'était pas venu ce jour-là rendre visite au suspect, et qu'il l'ait trouvé en train de charcuter un pauvre chat, le mec continuerait ses saloperies ! T'avoueras qu'on n'est pas toujours bons !

Xi approuva.

– Allez, à demain. Au fait, tu m'as pas dit : ta femme est enceinte ou pas ?

Son adjoint hocha affirmativement la tête.

– Ah bon ? Et c'est tout ce que ça te fait ?

Xi esquissa un sourire.

– Vous savez bien, patron, que nous les Chinois avons la réputation d'être impassibles.

Boris le toisa.

– Bonne soirée, dit-il.

Il sortit et héla un taxi en maraude. Sa voiture était en révision

depuis une semaine et il devait aller la chercher. Il l'aimait sa Plymouth 1992 à caisse noire et toit gris, avec ses sièges en cuir noir, le volant et le tableau de bord en loupe d'orme. Des chromes partout, 250 chevaux sous le capot, injection directe, un monument national qu'il avait gagné dans un pari avec un mafieux géorgien, tous les deux soûls comme des bourriques. Son unique dot quand il avait épousé Barbra.

Il trouva le mécano, que tout le monde appelait Jiminy Cricket à cause de son physique ultra-malingre, enfoui jusqu'à mi-corps sous un capot, et que les connaisseurs disaient le meilleur de la côte Ouest.

– Salut Jiminy !

– B'jour..., répondit Jiminy sans bouger.

– Où elle est ma belle ?

Jiminy sortit un bras épais comme une brindille pour désigner un coin du garage. Boris se dirigea tout sourire vers la belle Plymouth, brillante comme un diamant avec laquelle il entretenait cette relation d'amour. Il posa une main caressante sur la portière en suivant les barrettes de chrome.

– Comment tu l'as trouvée ? cria-t-il.

Jiminy se racla la gorge, se dégagea à contrecœur de la Porsche qu'il soignait, se moucha, jeta un œil glauque vers la Plymouth et Boris, s'essuya vaguement les mains dans un chiffon noir de cambouis et s'approcha en traînant la jambe.

Jiminy ne souriait jamais. Pire, ne disait jamais un mot aimable à quiconque. Son visage rayé de profondes rides descendantes donnait l'impression qu'il venait tout juste d'enterrer tous ceux qu'il aimait. En fin de compte, on aurait dû l'appeler Droopy. Il passa machinalement un coup de son chiffon crasseux sur le capot de la Plymouth, et Boris frémit d'horreur.

– Elle t'emmènera bien jusque chez toi, lâcha-t-il d'un air dégoûté.

– Hé, j'espère bien ! s'exclama Boris. Même un peu plus loin. Tu sais ce que c'est que cette bagnole ?

– Une Plymouth pas jeune avec 200 000 bornes au compteur...

– Non, c'est le génie américain, c'est le drapeau planté sur Iwo Jima ! rectifia Boris.

Jiminy soupira en lui lançant un regard torve.

– Je t'ai changé les roulements et renforcé certaines choses.

– Super !

– À part que, comme je t’ai dit, ta Plymouth c’est un dinosaure, elle pèse plus de deux tonnes, elle biberonne comme un Polonais et elle a jamais eu les freins en rapport. Tu piges ?

– Ben, j’ai jamais rien emplafonné jusqu’ici.

– Ouais... Bon, je t’enverrai la note, j’ai pas eu le temps de la faire. Salut.

– Au revoir et merci.

Jiminy tourna les talons sans répondre et replongea dans les entrailles de la belle allemande.

Boris se mit au volant avec le même plaisir qu’il aurait ressenti au bras d’une jolie fille et sortit lentement du garage, regardant prudemment des deux côtés. Circulation à peu près fluide, il pourrait profiter de la conduite. Il s’inséra dans la circulation après un dernier coup d’œil par la portière, pas le moment de se faire érafler une aile, et remarqua machinalement un 4 × 4 Mercedes noir qui se dégageait au même moment du trottoir, feux en veilleuse.

Un embouteillage se noua un peu plus loin sur la rocade. Un panneau lumineux indiqua un accident à un mile et demi. Il était au niveau de la sortie Centre par l’inter 84, généralement moins encombrée mais un peu plus longue. Il hésita, puis se décida à sortir. Il se retrouva sur une large courbe qui le ramenait à l’est en passant au-dessus de la Pike. Dans le rétro, il aperçut la Mercedes bifurquer et emprunter le même chemin. Elle roulait derrière une Fiat qui l’empêchait d’accélérer.

C’était une grosse voiture comme les aimaient surtout les voyous et les gens du show-biz, qui étaient souvent les mêmes. Spectaculaire parce que chère. Vitres teintées partout, pare-chocs noirs. Un tombeau roulant.

Il prit le double huit qui débouchait près de Paradisio, ce n’était pas le plus rapide pour arriver chez lui mais il voulait acheter de la charcuterie dans un delicatessen qu’il affectionnait particulièrement. Son téléphone sonna.

– Boris, c’est Barbra.

– Bonsoir, chérie.

– Bonsoir. Tu es où ?

Il jeta un coup d’œil alentour.

– Je vais descendre par Smith Avenue, un truc comme ça. Pourquoi ?

– Mon frère Steve est là pour dîner, si tu pouvais ne pas rentrer trop tard.

– Non, je serai là dans même pas une demi-heure. Tu as besoin de quelque chose ?

– Non, à tout de suite.

Il se faufila par des rues qu'il ne connaissait pas mais que son sens de l'orientation lui désignait. Ils habitaient le quartier appelé The Mouth of the Bay, ultrarésidentiel, jouxtant le golf municipal et Phelan Beach, et qui avait impressionné défavorablement son père quand les parents de Barbra avaient offert comme cadeau de mariage leur maison aux jeunes époux.

Il regarda distraitemment dans le rétro central et revit la Mercedes, deux voitures plus loin, qui gardait la distance. Il ressentit une crispation. Ce ne serait pas le premier flic que des voyous voudraient se payer. Ils en avaient les moyens, qu'ils soient dedans ou dehors. Il essaya de se souvenir de ses dernières affaires. Pareille voiture indiquait un gang important.

Énervé, il n'arrivait pas à se rappeler qui il avait fait mettre en taule dernièrement qui correspondrait à ce profil. Soudain, il déboucha sur la rue du delicatessen, à l'angle de Stockton et Sutter, et freina pour se ranger en double file devant la boutique.

Avant de descendre, il s'assura qu'il avait son Beretta dans son étui et sortit en refermant soigneusement la portière. Il examina les alentours et vit que la Mercedes s'était garée sur une place qui venait de se libérer.

Il pénétra dans la boutique où, comme d'habitude, les clients se bousculaient. Charly avait laissé l'affaire à son fils Charly Junior qui l'avait fait encore prospérer. Avec l'arrivée des Russes, son achalandage s'était enrichi et on y trouvait à peu près tout ce qui se mangeait et se buvait à l'est de l'Europe.

Boris s'efforçait de surveiller la rue par la vitrine mais la Mercedes était trop loin. Quand son tour arriva, il demanda du pickel, du pastrami, des cornichons, du pain au cumin, des harengs, du pied de veau en gelée, qu'il était le seul de la famille à aimer, et une bouteille de slivovitz.

Ses paquets dans les bras, il rejoignit sa voiture. La Mercedes était toujours garée, feux éteints. Les vitres teintées interdisaient toute vision à l'intérieur. Il ouvrit sa portière, déposa son sac et se dirigea

vers elle. Il se pencha et cogna à la vitre.

Elle ne s'ouvrit qu'au bout de deux coups. Deux hommes étaient assis à l'avant. Le chauffeur avait le crâne rasé et le passager portait un catogan. Pour le reste, les mêmes sales gueules, jugea Boris quand ils tournèrent la tête vers lui.

Des regards vides, le bas du visage lourd, un air de mépris affiché.

– Vous désirez ? demanda le catogan.

Boris détestait les hommes qui portaient un catogan, pour la bonne raison qu'il n'avait jamais vu que des sales types en porter. Ça avait été la mode et chez eux ça l'était toujours. Il les fixa un moment sans rien dire. Ce qui ne sembla pas du tout les inquiéter ni même les intéresser.

– Je m'appelle Boris Berezovsky et je suis lieutenant de police au SFPD, comme vous le savez déjà. Mais peut-être que vous l'ignorez, alors je vous le dis, je rentre chez moi au 223 Fulton Street et je ne veux pas vous voir à moins de cinq cents mètres de cette adresse, sinon je vous embarque parce que vous aurez balancé un papier sur le trottoir. C'est vu ?

Il s'accouda à la vitre, ce qui l'obligea à se baisser davantage.

– J'ai toute la police derrière, alors vous amusez pas à emmerder les flics. Vous n'êtes pas à Moscou.

Il se redressa. Ils l'avaient écouté poliment sans dire un mot et quand il s'éloigna, le catogan remonta sa vitre.

Il reprit sa voiture, vérifia dans le rétro, vit la Mercedes sortir de sa place et faire demi-tour.

Donner son adresse avait été aussi idiot que de montrer les dents à un pitbull. Mais de toute façon n'importe qui était capable de la trouver, surtout des tordus comme ceux-là.

C'était la première fois qu'il pensait vraiment que la situation de sa famille pouvait être délicate. À cause de ces deux types. Ce n'était pas les malfrats habituels, casseurs, assassins, dealers qui faisaient sa clientèle. Ces deux-là venaient d'ailleurs et n'avaient normalement rien à faire avec lui.

Il arriva chez lui et se gara. Il entra et trouva sa femme et son frère en train de discuter joyeusement dans le salon.

Les enfants Michaëlsen s'aimaient bien. Steven était chercheur et professeur en physique atomique à Berkeley et possédait le physique de l'emploi. Grand, mince, timide, lunettes à monture carrée noire,

cheveux sombres disciplinés, veste en tweed et cravate en tricot.

Ils s'embrassèrent et Boris confia son sac à Philippa, leur employée.

– Vous mettez tout ça dans des ravers, Philippa, s'il vous plaît ?

– Oui, Monsieur.

– Qu'est-ce que tu as rapporté ?

– J'avais envie d'exotisme, sourit Boris.

– L'exotisme de Boris, c'est de la charcuterie rouge, se moqua Barbra.

Ils avaient déjà attaqué à la vodka et la slivovitz fut rangée dans le congélateur en attendant d'être glacée. Ils parlèrent de la famille et Boris demanda où était Sarah.

– Elle est dans sa chambre, dit sa mère.

– Elle va bien ?

– Je ne sais pas, quand je le lui ai demandé elle ne m'a rien répondu.

– Comment ça ?

– Elle m'a dit, enfin, dire est un euphémisme, elle m'a craché : qu'est-ce que ça peut te faire, il n'y a que tes dossiers qui t'intéressent !

– Mais...

– Votre fille, charmante au demeurant, intervint Steven, puisque c'est ma nièce, est dans sa période hérisson. Picasso a eu la période bleue, Monet les nénuphars, Magritte, sa pipe, elle, c'est la période hérisson.

– Et ça dure combien de temps ?

Steven fit mine de réfléchir.

– Cinq, six ans. Après ce sera sa période « mes parents ne savent rien et ne comprennent rien au monde et c'est vraiment pénible ».

– Ah ?

– C'est moins violent... mais... comment dire... ? ça fragilise l'ego.

– Bon, décida Boris, on se la finit cette bouteille ?

– On n'en a plus pour longtemps, répliqua Steven, demande à Philippa de nous apporter les délices que tu nous a ramenés.

Le dîner fut gai, Steven racontant des anecdotes sur ses étudiants, qui firent penser à sa sœur et son beau-frère que leur calvaire avec Sarah n'était pas fini, mais Boris réussit à se détendre.

— ILS L'ONT ! dit soudain Xi en levant les yeux sur son patron.

– Quoi ?

– Pour Holme.

Boris reposa l'écouteur du téléphone sans penser à s'excuser auprès de son correspondant.

– Où ?

– Morada, un trou, apparemment, perdu entre Sacramento et Stockton sur la 99.

– Comment ?

– Le hasard. Holme monte dans un bus et refuse de payer le prix du billet que lui réclame le chauffeur. Ça s'envenime et notre doux ami se met à lui taper dessus. Panique à bord. À part que dans le bus il y a un Ranger qui rentre chez lui et veut s'interposer. Notre ami le balance entre les sièges. L'autre s'énerve, sort son flingue et lui passe les bracelets. Ils arrivent à Morada et le Ranger le remet aux autorités, comme on dit.

Boris resta un petit moment muet, ne sachant pas s'il devait s'étonner davantage de ce coup de pot ou de la longue phrase ininterrompue de Xi.

– Téléphone à Morada, qu'ils le gardent au frais !

– OK, consentit Xi en décrochant et en transmettant l'ordre. – Il regarda son patron. – Ils veulent savoir ce qu'on lui reproche ? Y a rien sur l'avis de recherche.

Boris réfléchit.

– Heu... témoin dans une affaire d'homicide involontaire. Dis-leur qu'on arrive.

Il fonça chez Tod pour lui faire part de la nouvelle.

– Vous êtes toujours sur sa piste ?

– Vous en avez une autre, capitaine ?

Martin Tod se frotta la joue en fixant Boris.

– C'est où Morada ?

– À quelques heures de route.

– Ils l'ont eu comment ?

– Il a refusé de payer son ticket de bus.

Tod arrondit les orbites et se redressa.

– Quoi ?

– Il s'est bagarré avec le chauffeur, un Ranger a voulu intervenir, a dû le braquer pour le faire tenir tranquille et l'a déposé au premier poste venu.

– Bon, demandez-leur de nous l'amener, on ne sait jamais.

Boris grimaça.

– Je vais essayer, dit-il sans trop y croire.

Il eut tort. Apparemment le shérif de Morada fut enchanté de se débarrasser de son locataire.

– Il est trop bizarre ce type, avec ses paluches grandes comme des poêles et son regard de cinglé ! dit-il à Boris. Il a passé la nuit dans la cellule à secouer les barreaux comme un dingue en foutant la trouille au bleu chargé de le garder qui n'a pas fermé l'œil !

– Heu... vous le faites venir comment, alors ? demanda Boris, tout sucré.

– Par la route. Avec deux flics. Vous êtes où ?

– San Francisco.

Au silence qui suivit Boris comprit que l'autre s'affolait déjà de se retrouver dans une mégapole inconnue à jouer les explorateurs.

– Voilà ce que je vous propose, shérif : vous l'amenez jusqu'à San Lorenzo sur la rive est de la baie par la 580, et là on vient vous le prendre. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Ne quittez pas je regarde la carte.

Il reprit la parole après trois bonnes minutes :

– Où, à San Lorenzo ?

– À l'hôtel de ville, c'est très bien indiqué. On vous attendra devant. Téléphonez-nous quand vous êtes à une petite heure.

– Bon...

– Je vous en suis très reconnaissant, shérif, on est en dette.

– Bon, ben, j'espère que vous aurez jamais à la régler, ricana le shérif.

– Moi aussi, mais ça n'empêche pas. Vous pensez venir quand ?

– Ma foi, si j'ai des gars, je les envoie maintenant. Ils seront là-bas en fin d'après-midi, sinon, demain. Je vous tiens au courant, mais de vous à moi j'aimerais autant m'en débarrasser le plus vite possible de cet engin !

– D'accord, ce sera parfait, au revoir shérif, et merci, répondit Boris avec l'amabilité d'une démonstratrice en parfums.

C'EURENT Lanzmann et Kolbert, les deux inspecteurs de première classe de la brigade de Boris, qui eurent le bonheur de se trimbaler en plein embouteillage jusqu'à San Lorenzo. Ils en revinrent avec Holme et le shérif Talman qui voulait rendre visite à un neveu à San Francisco.

Ils débarquèrent au poste à huit heures et demie, exténués et suants. Boris, Tod et Xi les y attendaient.

Lanzmann et Kolbert n'étaient pas spécialement des nains, mais, encadrant Holme, ils ressemblaient à des serre-livres. Un homme en uniforme de la police menait le train.

– Shérif Talman ? l'accueillit Boris, tout sourire. Je suis le lieutenant Berezovsky et voici le capitaine Martin Tod et le sergent Xi.

Des mains furent serrées, des amabilités échangées, pendant que Ferris Holme, imperturbable, paraissait naviguer sur une planète éloignée de quelques centaines d'années-lumière. Boris se tourna vers lui.

– Ferris, nous sommes ravis de vous revoir.

Mais Holme n'était pas redescendu sur terre et le fixa comme s'il le voyait pour la première fois. Boris lança un coup d'œil à Tod et lui dit :

– Capitaine, pendant que le shérif Talman se rafraîchit, est-ce que nous pourrions parler à M. Holme ?

– Mais bien sûr, lieutenant, répondit Tod. Mais peut-être que le shérif Talman préfère reprendre sa route ?

– Non, non, répondit le shérif qui ressemblait à un shérif de bande dessinée – pas jeune, rondouillard et attendant la retraite, mais qui pressentait un épisode intéressant. J'ai le temps. Je reprends l'avion demain, c'est réglé.

– Dans ce cas, enchaîna Boris, nous vous laissons pendant que le sergent Xi et moi allons parler avec Ferris. Vous nous suivez ? invita-t-il ce dernier après avoir demandé à Talman de lui ôter ses menottes.

Voyant qu'il ne bougeait pas, il le prit par le bras et l'entraîna vers la salle d'interrogatoire où, avec Xi, il l'installa d'un côté de la table

pendant qu'ils s'asseyaient tous deux face à lui.

Dans la pièce qui jouxtait, Tod, Lanzmann, Kolbert et le shérif prirent place devant les écrans qui retransmettaient la vidéo des interrogatoires.

– Bon, commença Boris en mettant en marche le magnéto. Vous êtes bien installé ?

Holme acquiesça, étendit ses grandes mains blanches sur la table, et Boris se dit qu'avec de pareils battoirs il lui était facile d'étrangler quelqu'un.

– Alors, vous ne vouliez pas payer votre passage en bus ? commença Boris sur le ton de la plaisanterie.

Holme, respira, réfléchit et répondit :

– Je voulais descendre avant.

– Avant quoi ?

– Avant le terminus.

– Vous alliez où ?

Holme battit plusieurs fois des paupières.

– Pas au terminus, lâcha-t-il.

– Et vous veniez d'où ?

Même temps de réflexion difficile. Il regarda Xi, Boris, les murs, puis :

– Cordelia. Chez le Dr Morris.

– Le Dr Morris ? Il vous soignait ?

– Pas cette fois, avant.

– Avant ? Il a un cabinet le Dr Morris ?

– Une clinique. Un très bon docteur.

– Ah ? Et pourquoi êtes-vous parti ?

Holme s'absorba si longtemps dans la contemplation de ses mains que Boris jeta un coup d'œil perplexe à Xi. Comme le silence s'éternisait, il reprit :

– Pourquoi êtes-vous parti ?

– Parce qu'il ne m'a pas soigné, lâcha Holme à contrecœur.

– Ah bon ? Pourquoi ?

À ce moment, on frappa à la porte et Lanzmann entra.

– Lieutenant, vous pouvez venir une minute ?

– D'accord. Sergent Xi, si M. Holme a besoin de quelque chose... vous avez soif ou faim, Ferris ?

L'homme prit son temps avant de secouer négativement la tête.

– D'accord. Je reviens tout de suite.

Il alla dans l'autre pièce où il trouva les collègues avec des mines à l'envers.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le shérif Talman vient de se rappeler que les deux jeunes garçons qui ont disparu en début de semaine étaient de Cordelia, un patelin proche de Morada, annonça Martin Tod, la mine sombre.

Une enclume passa dans l'atmosphère.

– Quoi !

– Je n'ai pas fait le rapport expliqua, embarrassé, le shérif, j'ignorais que ce cinglé venait de Cordelia... Enfin, ça veut rien dire. Ça peut être une coïncidence. Mais je voulais vous le signaler. Le capitaine Tod m'a fait part des soupçons qui pèsent sur ce type.

Les cinq hommes se regardèrent en silence.

– Vous pensez qu'il pourrait être dans le coup ? s'étonna Tod. Il ne s'est pas attaqué à des enfants jusque-là.

– On a reçu le rapport sur ces disparitions ? demanda Boris.

– Évidemment, ça fait la une de la presse depuis une semaine, répondit Tod.

– J'ai vu l'info. Mais moi non plus je n'ai pas fait le rapprochement, murmura Boris. Je vais chercher les photos, décida-t-il.

– Vous allez les lui montrer ? demanda le capitaine.

– Je vais voir comment ça se passe.

Il alla dans la salle de briefing des inspecteurs et décrocha les portraits des adolescents. Son cœur se serra devant les deux petits blonds disparus depuis quatre jours et dont on ne savait rien, malgré des recherches qui avaient impliqué tous les services de police de la région et des comtés avoisinants, des armées de volontaires qui avaient ratissé tout le coin, jusque-là sans succès.

Il plaça les photos dans une chemise et repartit dans la salle d'interrogatoire où il retrouva Xi et Holme dans la même posture. Xi raide sur sa chaise et Holme en contemplation devant ses mains.

– Bien, commença Boris en s'installant.

Xi jeta un coup d'œil sur le dossier posé sur la table et reprit sa pose figée.

– Vous vous appelez Ferris Holme et vous êtes né le 25 février 1963 à Dae Dam dans le Dakota du Sud, c'est bien ça ? commença

Boris d'un ton léger. – Holme baissa les paupières, ce qui pouvait passer pour un oui. – Votre père était électricien et votre mère femme au foyer ?

La réponse fut longue à venir, comme si chez lui les questions mettaient le triple du temps normal pour aller des oreilles au cortex.

– ... Oui.

– Vous avez une sœur qui est mariée et a deux enfants ?

– Je connais pas les enfants.

– Ferris, dit soudain Boris comme si l'idée venait de lui venir, puisque vous êtes avec nous, nos services, pour compléter leurs fichiers, ont besoin de vérifier différentes pièces de vêtements des personnes interrogées, comme les gants, les chaussures, parfois les chemises... Voudriez-vous confier vos chaussures, ou même une seule, à nos techniciens ?

Juridiquement, Holme, qui n'était interrogé que comme témoin, pouvait parfaitement refuser. D'autant qu'en temps que témoin on ne lui avait pas proposé de se faire assister par un avocat. Et sans la lecture de ses droits et la présence d'un avocat, même s'il avouait avoir assassiné Lionelle Tenon, Mindy Perez et les deux garçons, son témoignage serait irrecevable pour vice de forme. Avec Holme, Boris jouait les funambules sur une ligne de crête. Il pouvait tomber du bon ou du mauvais côté.

Il fit mine de patienter en rangeant ses dossiers sur la table. Il étira sa nuque et regarda Holme qui n'avait pas bougé d'un iota.

– Ferris, vous m'avez entendu ?

Il le vit serrer les mâchoires mais demeurer muet.

– Ce n'est pas douloureux, plaisanta-t-il. C'est pour les statistiques.

Il craignit d'être allé trop loin. Même un gogol comme Holme n'était pas idiot au point de ne pas comprendre qu'il l'enfumait.

– Pour quoi faire ? lâcha-t-il enfin d'un ton méfiant.

– Pour nos statistiques, je vous l'ai dit, réaffirma Boris avec un sourire encourageant.

Il sentit Xi bouger à ses côtés et racler des pieds. Certainement que comme lui le sergent craignait qu'Holme, se sentant au pied du mur, demande l'assistance d'un avocat ou refuse tout simplement de répondre.

Le silence s'éternisa. Holme fixait Boris comme s'il cherchait à deviner où était le piège. Il se doutait être là pour le meurtre de la

plage. C'était le seul où l'on pouvait prouver qu'il était plus ou moins sur les lieux au moment où il s'était produit.

Mais il était sûr de ne pas voir laissé d'indices, ayant pris soin de se déshabiller entièrement avant de poignarder la femme et de s'être ensuite baigné pour enlever toute trace.

Quand ce flic l'avait interrogé, il avait pris un malin plaisir à le narguer. Il savait que s'il reconnaissait être allé sur la plage ce soir-là, cela démontrait son innocence. Quant au gardien idiot... Il s'était glissé dehors par la fenêtre des toilettes. Mais pourquoi les chaussures ?

– Elles sont sales, laissa-t-il tomber.

– Oh, ils ne vont pas les nettoyer – Boris rit –, rassurez-vous, c'est pour leurs fichiers. Vous savez, dans la police, on aime les fichiers.

Il y eut encore un long silence, puis Holme se pencha pour regarder ses pieds. Ce flic n'était pas bête, ça il l'avait compris depuis le début, mais en quoi ses baskets pourries l'intéressaient-elles ?

– Elles n'ont pas de marque, dit-il, je les ai achetées à un copain.

– On ne travaille pas pour faire de la pub, grimaça Boris qui sentit que c'était mal parti.

– Juste pour vos statistiques ? enchaîna Holme.

– C'est ça.

– Vous savez monsieur Holme, intervint soudain Xi, resté muet jusque-là, plus on élimine, plus on avance.

Holme le regarda en fronçant les sourcils. Que voulait dire cette face de lune ? On avance où ? Il ne savait pas s'il avait le droit de refuser. Mais, peut-être qu'en se montrant coopératif, il prouverait sa bonne foi. Les flics adoraient qu'on se montre coopératifs.

Il se pencha, ôta sa chaussure droite avec l'autre pied et la tendit à Boris qui, après un instant d'hésitation, dit à Xi :

– Sergent, voulez-vous porter cette chaussure à M. Lanzmann pour qu'il s'en occupe ?

Xi jeta un regard furibond à son patron qui lui sourit benoîtement. La basket, élimée et à moitié écrasée, puait comme une poubelle de morgue. Il soupira, hésita à son tour, conclut qu'il n'avait pas le choix et s'en saisit entre l'index et le pouce la portant à bout de bras comme un rat mort.

– Merci sergent, sourit Boris quand il quitta la pièce. Bien, alors, revenons à nos affaires. Vous arrivez de chez le Dr Morris à Cordelia

qui n'a pas eu le temps de s'occuper de vous ? C'est ça ?

Holme resta muet, comme à son habitude. Boris prenait son temps, attendant que Xi confirme la pointure de la chaussure.

– Vous étiez déjà venu le voir ? Il vous soignait pour quelle affection ? Je veux dire, pour quel problème ?

Holme haussa les épaules.

– Il me donnait des cachets.

– Il vous donnait des cachets ? Et ces cachets... ça vous faisait dormir... ou quelque chose comme ça... Vous étiez moins nerveux... ? Ou quoi ?

Holme regarda à droite et à gauche, tapota la table de ses doigts repliés, revint vers Boris en serrant les lèvres, les réduisant à un fil, jeta un œil autour de lui et, se penchant :

– Il disait que c'était pour ma maladie.

– Votre maladie ? C'est quoi votre maladie ?

– Le syndrome de Kli-ne-felter, répondit Holme d'une voix étouffée mais presque joyeuse.

– Syndrome de Klinefelter, répéta Boris qui ne savait absolument pas ce que c'était. Ah bon ?

– C'est la raison pourquoi je suis grand, expliqua Holme.

– Ah bon ?

Boris eut un demi-sourire destiné à rassurer l'homme. C'était quoi cette foutue maladie ? Est-ce que ses avocats pourraient s'en servir pour plaider l'irresponsabilité pour le cas où on arriverait à le juger ?

La porte s'ouvrit devant Xi et Lanzmann qui portait la basket dans un sac en papier. L'inspecteur lança un coup d'œil à son patron.

– On n'a pas retrouvé la marque, annonça-t-il comme si c'était le point important.

– M. Holme nous a dit qu'elle n'en avait pas, confirma Boris.

– Enfin, pas visible, dit Lanzmann, à cause de l'usure. C'est une chaussure de grande pointure, peut-être 50, plus ou moins. Pas facile d'être précis vu son état, grimaça-t-il.

Boris sentit des picotements dans les doigts. Nom de Dieu, c'était le seul premier putain d'indice intéressant ! Bien sûr, totalement inutilisable dans un procès. On ne condamne pas un homme parce qu'il a de très grands pieds, même si cette pointure peu courante correspondait à celle retrouvée près d'un cadavre. À moins que les autres empreintes relevées sur le sable par les pseudo-scientifiques de

Winops et dont ils n'avaient toujours pas confirmation soient de la même peinture.

– Merci, inspecteur, voulez-vous rendre sa chaussure à M. Holme ?

Holme se rechaussa sans se servir de ses mains. Xi reprit sa place et Lanzmann sortit après avoir lancé un coup d'œil interrogateur à son chef. Celui-ci se leva et alla décrocher le téléphone qui le reliait à Tod et aux autres.

– Pourriez-vous venir, capitaine ? merci.

Boris se rassit et attendit que Tod les rejoigne.

– Capitaine, monsieur Holme..., commença-t-il, puis il se tourna soudain vers ce dernier en le fixant comme si l'idée venait de le frapper. Vous savez que l'empreinte retrouvée près du cadavre d'une jeune fille tuée et violée à San Francisco, il y a un peu moins d'un mois, c'était aussi du 49 ou du 50 ? – Holme cligna fébrilement des paupières. – Comment expliquez-vous ça ? C'est une sacrée taille, qui correspond à un homme grand comme vous... Qu'est-ce qu'elle faisait près du cadavre de cette pauvre fille ? Un témoin assure avoir vu deux hommes, un blanc à lunette, comme vous, et un autre, de type mexicain, l'embarquer dans une camionnette...

Le visage crispé d'Holme le transforma en gargouille. Il ôta brusquement ses mains qu'il avait étalées sur la table et les posa sur ses genoux en se penchant en avant et en se secouant comme un rabbin devant le Mur des Lamentations.

Boris bluffa :

– ... et on a une autre empreinte de cette taille, trouvée celle-là près du corps de Mindy Perez, vous savez cette infirmière tuée sur la plage de Winops... Vous y étiez aussi à Winops... Vous avez même déclaré être descendu sur la plage à l'heure où cette malheureuse a été massacrée !

Holme releva la tête et fixa Boris de ses yeux sans couleur.

– Vous comprenez ce que je vous dis ? Il n'y a pas trente-six bonshommes qui chaussent du 49 ou du 50 et dont on retrouve l'empreinte près de deux cadavres ! – Il se leva et se rapprocha de lui. – Alors, Holme, reconnaissez que c'est vous qui les avez tuées ces pauvres filles ! martela-t-il en changeant brusquement de ton et en se collant contre lui. Ce ne sont pas des coïncidences, ça, Holme, ce sont des preuves ! Et je suis certain que ce ne sont pas les seuls crimes que vous avez commis, il y aussi ces deux pauvres...

À ce moment le téléphone sonna, sa sonnerie stridente interrompit Boris et les fit se tourner tous vers l'appareil.

– Oui ? dit Tod en décrochant. – Il écouta et lança un regard à Boris. – D'accord. On vient. On nous demande aux archives, dit-il. Sergent, vous restez avec Holme.

Ils sortirent et regagnèrent l'autre pièce.

– Qu'est-ce que vous racontez shérif ? demanda Tod avant que Boris puisse dire un mot.

– On vient de m'appeler de chez moi sur mon portable. Le FBI a retrouvé les corps des enfants tués à Cordelia près d'une voie de chemin de fer désaffectée et ils ont arrêté un suspect, répondit le shérif Talman en grimaçant.

Boris se sentit pâlir.

– Quel genre de suspect ? demanda Tod.

– Un gars pas fini de cuire, enfin, je veux dire... un peu lent... un gars du coin. Ils l'ont interrogé pendant trente-six heures et il a fini par reconnaître les faits.

– Comment l'ont-ils retrouvé ?

– Coup de téléphone anonyme. D'après les voisins, c'était son coin de balade préféré. Au bout de la ligne de chemin de fer y a un bunker qui date d'au moins un siècle ; ils y ont retrouvé les corps des petits. Ah, quelle horreur ! à moitié bouffés par les bêtes mais déjà esquintés avant.

– Des mutilations ? demanda Boris.

– Ouais... sur l'un.

– Violés ?

– Ils savent pas encore, l'autopsie n'est pas terminée et ces pauvres gosses reposaient dans un sale coin. D'après mon sergent qui m'a donné l'info, le suspect aurait déjà été condamné pour voies de fait et attouchements sur mineurs mais comme il était lui aussi mineur il a fait moins d'un an de prison.

– Il n'a jamais tué avant... ? demanda Boris.

– Peut-être, qui sait, rétorqua Talman. Ils l'ont arrêté et il a avoué.

Tod regarda Boris

– Ça ne change rien pour les autres meurtres, dit-il.

– Il venait d'un patelin où deux mômes disparaissent alors qu'il y était, et maintenant..., bougonna Boris.

– Et maintenant les flics semblent avoir arrêté le bon coupable.

Retournez voir Holme et interrogez-le sur les deux autres meurtres.

– Vous avez vu ce que j’ai comme preuves ? Une pointure de chaussures pourries dont on ne distingue même pas les empreintes de semelles !

– Faites-le avouer...

– Ah, oui, comment ? Vous avez vu l’engin ? Même avec un fer rouge enfoncé dans le cul, il ne broncherait pas !

– Pour l’infirmière on sait qu’il était sur les lieux du crime et vous avez deux pointures identiques de chaussures..., rétorqua Tod.

– Non ! j’ai bluffé ! Pour l’infirmière, j’ai encore rien ! Il a juste reconnu être allé sur la plage et l’autre ivrogne qui garde le refuge affirme qu’il n’a pas pu sortir. En plus, le patron de ce bouge est un adepte de Krishna, tous gentils, tous victimes ! Des témoins comme eux, c’est à décharge dans un procès ! Ce dingo m’a en outre appris qu’il souffre d’une maladie avec un nom à coucher dehors, le syndrome de Kline-quelque-chose pour lequel le soignait un certain Dr Morris à Cordelia... – Il s’interrompit brusquement. – Mais il faudrait peut-être lui demander ce qu’il en pense, ce toubib ? Il éclairerait peut-être notre lanterne sur le gentil M. Holme...

– Qui c’est ce Morris ?

– Holme nous a dit avoir quitté Cordelia parce que ce médecin ne l’avait pas soigné cette fois. Faudrait peut-être savoir pourquoi ?

– Téléphonez-lui.

– Vous avez déjà vu un toubib répondre par téléphone à propos d’un de ses malades ?

– Vous voulez y aller ?

– On n’a pas le choix. Faut savoir.

– Qu’allez-vous faire d’Holme en attendant ? Vous n’avez rien pour le retenir ?

– Non.

Tod soupira et regarda l’écran où Xi surveillait Holme, paraissant s’ennuyer ferme.

– S’il n’a pas d’argent sur lui on peut le garder pour vagabondage. Il s’est aussi livré à des voies de fait sur agent de la force publique, intervint Lanzmann. Et si le shérif Talman désire un supplément d’enquête ou s’il n’a pas la place pour garder un individu qui peut s’avérer dangereux, on peut lui proposer de nous en charger jusqu’à sa comparution devant un tribunal, n’est-ce pas shérif ?

– T'es un génie, Lanzmann ! – Puis à Talman – : Vous seriez d'accord pour nous le confier ?

Talman les regarda tout à tour, semblant peser le pour et le contre. Cette affaire semblait valoir son pesant d'or, mais aussi son content d'emmerdements.

– C'est vrai, dit-il au bout d'un moment, que vous êtes mieux outillés que nous... et puis c'est vous qui avez commencé l'enquête. Moi, ce mec, on peut juste lui filer une amende qu'il pourra pas payer et trente jours de tôle pour avoir boxé un chauffeur de bus et bousculé un Ranger. S'il a vraiment fait ce que vous craignez, vaut peut-être mieux que vous le gardiez, reconnut-il.

– Merci shérif. – Tod sourit. – De toute façon, si le juge de votre comté est d'accord pour nous déléguer l'autorité avec changement de juridiction, on le jugera déjà pour ce qu'il a fait chez vous... mais c'est vrai que ça nous donne du temps...

– OK.

Tod appela un flic pour qu'il emmène Holme au dépôt.

– Qu'on lui prenne ses empreintes digitales, précisa-t-il.

Tod regarda Holme sur l'écran, agrandissant l'image pendant qu'un officier le faisait sortir de la salle d'interrogatoire. Cet homme n'était visiblement pas normal au sens où la société l'entendait. Mais était-il seulement un malade qu'on devait soigner ou un prédateur dont il fallait se débarrasser ? Il se tourna vers le shérif et regarda sa montre.

– Je crois qu'il est temps que la journée se termine, shérif, votre neveu doit se demander ce que vous êtes devenu. Vous voulez lui téléphoner ?

– Ben, ce serait une bonne idée.

– Kolbert, emmenez le shérif téléphoner dans mon bureau.

– D'accord, capitaine.

Puis il s'adressa à Boris.

– J'espère que vous avez raison et que vous ne courez pas dans tous les sens comme un chien après sa queue. Allez demain interroger ce toubib. Reconstituez l'itinéraire d'Holme et ramenez-nous du concret.

– On va reprendre depuis le début, décida Boris. Bon Dieu, si on pouvait avoir la taille des empreintes des chaussures sur le sable de Winops, ça confirmerait grave !

À ce moment, le téléphone sonna.

– Je vous le passe, monsieur, répondit Xi qui avait décroché. Je crois que c'est votre père, dit-il à Boris en lui tendant le combiné.

Boris fronça les sourcils en regardant sa montre. Son père ne l'appelait jamais à cette heure et encore moins au bureau. S'il avait un problème, il appelait sur le portable.

– Papa ? qu'est ce qui se passe ? – Il écouta et Xi le vit se crisper. – Tu veux que je vienne maintenant ? – Il regarda de nouveau son bracelet-montre. – C'est qu'il est tard, je viens juste de finir, je pensais rentrer. Ça ne peut pas attendre demain matin ?

Xi, qui finissait de se préparer, comprit que quelque chose clochait rien qu'à l'expression de son patron.

– OK, OK, j'arrive... Une demi-heure, à tout de suite.

Il raccrocha et enfila sa veste.

– Quelque chose ne va pas ? s'enquit Xi précautionneusement.

– J'en sais rien. Pas le genre de mon père, les caprices. J'espère qu'il n'a pas eu un malaise...

– Il vous l'aurait dit.

– Plutôt se couper une main que d'admettre qu'il vieillit. Bon à demain.

– À demain, patron. Si vous avez besoin...

Mais Boris était déjà dans l'escalier.

Il courut au parking prendre sa voiture. Vraiment pas le genre de son père de lui demander de venir à plus de dix heures du soir et sans explications, encore. En chemin, il prévint Barbra qu'il se rendait chez son père.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a ? Une mauvaise émission à la télé ?

Sa femme et ses parents n'avaient jamais tenté de s'entendre. Il en était encore à se demander lesquels avaient commencé la brouille. Son père était un vieil anarchiste et l'argent des Michaëlsen l'avait toujours dérangé, et surtout il avait craint au moment du mariage que son fils ne se laisse prendre à ce mirage, comme il appelait le dollar.

Artisan tailleur, Vladimir avait passé autant de temps dans les réunions de sa cellule d'anarchistes russes et dans les groupes sionistes que devant sa table de coupe. C'était sa femme, la merveilleuse Anna, comme il disait toujours, qui avait dirigé la maisonnée, acheté l'appartement à Castro quand ils étaient revenus de Chicago, pressant ce que ce quartier présentait de potentiel, et fait quelques placements intelligents. Si elle avait écouté son mari, ils seraient

encore locataires et avec sa pension son père n'aurait plus de quoi payer le loyer.

Mais Boris l'aimait comme on aime un enfant difficile. Il avait adoré sa mère et quand elle était morte, il s'était senti orphelin. Puis, il s'était rapproché de son père que son veuvage avait affaibli. C'était lui maintenant le fils et Boris le parent.

Il trouva une place presque devant l'immeuble, monta les escaliers quatre à quatre, négligeant d'attendre l'ascenseur, sonna à la porte et entra.

– Oh, papa, où es-tu ?

N'obtenant pas de réponse, il se précipita dans le salon où il trouva son père penché vers la télé en train de la régler. Barbra avait-elle raison ?

– Qu'est-ce que tu fais avec ton poste ? demanda-t-il un peu sèchement.

Son père se retourna.

– Qu'est-ce que je fais ? Je règle l'image. Elle vient de se débiter.

– C'est pour ça que tu m'as appelé ?

Son père le regarda d'un air ahuri.

– Pour ça que je t'ai appelé ? À dix heures du soir ? Tu m'as déjà vu t'appeler pour une histoire de télé ?

Boris se mordit les lèvres.

– Excuse-moi, dit-il en s'approchant pour l'embrasser. Je suis crevé. T'as un coup à boire ?

– Léger ou lourd ?

– Lourd, avec un truc à grignoter, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil.

Son père partit dans la cuisine et revint avec un plateau où trônaient une bouteille de schnaps, les habituelles rondelles de saucisson et du pain noir.

– Un seul verre ? Tu bois pas avec moi ?

– C'est déjà fait, répondit Vladimir en posant le plateau sur la table basse et en s'asseyant en face de son fils.

Celui-ci se servit un grand verre de vodka et avala deux tranches de saucisson sans respirer, s'apercevant qu'il n'avait rien pris depuis le matin.

– Alors, qu'est-ce qui se passe ? Tu vas te marier avec ta joueuse d'échecs ?

Vladimir leva la main dans un geste énervé.

– Toi, la moquerie, c’est ton affaire, cracha-t-il, et Boris comprit que son père était ou de très mauvaise humeur ou très inquiet.

– Bon, alors qu’est-ce qui se passe ?

Son père pinça les lèvres et regarda autour de lui comme s’il ne savait pas par où commencer. Il étira ses jambes, croisa ses doigts, regarda son fils.

– Deux types sont venus ce soir, lâcha-t-il comme on se débarrasse d’un truc entre les dents.

– Oui ? Ils voulaient quoi ?

– J’en sais rien. Ils m’ont soûlé avec des questions que je ne comprenais pas... Genre, est-ce que vous le fréquentez, est-il venu ici ? Savez-vous qui il voyait... Êtes-vous toujours anarchiste... Et qu’en pense votre fils... ? Est-ce que je sais moi, ils m’ont soûlé, j’té dis !

– Mais de qui ils parlaient ?

– Mon neveu ! Boris Berezovsky ! Celui qui s’est paraît-il suicidé à Londres !

Boris se retint de sursauter.

– Ton neveu ? Qui étaient-ils ? Ils t’ont montré des papiers ?

– Quels papiers ? Ils ont sonné, je croyais... que c’était Edith, elle devait passer et en fin de compte, elle est pas passée. J’ouvre et je trouve deux tranches de cake sur mon palier !

– Et alors ?

– Et alors ? Ils m’ont demandé s’ils pouvaient entrer au lieu de parler sur le palier parce qu’ils voulaient me poser des questions...

– Mais des questions sur quoi ?

– Sur mon neveu ! J viens de te dire !

– Ton neveu ? Le fils de ton frère ? Celui qui s’est suicidé ?

– Et alors, j’en ai d’autres ?

– Bon, bon, calme-toi, tenta de l’apaiser Boris. Alors, ils sont entrés ?

– Oui, enfin ils sont restés dans l’entrée.

– Et que t’ont-ils demandé ?

– Si on se connaissait, pourquoi mon fils s’appelait comme mon neveu ! Tu parles d’une question ! T’as deux frères qui se voient plus et ils appellent leur fils avec le même prénom ! Et c’est grave pour ces schmoks !

– À part ça ?

– À part ça, répondit vivement son père en se relevant brusquement, à part ça, qu'est-ce que je savais de lui, est-ce que j'avais travaillé avec lui... Enfin que des conneries ! Et moi pendant ce temps-là je leur expliquais que je l'avais jamais vu ce foutu neveu ! Mais je savais plus quoi dire moi à ces deux branques...

– Qui ressemblaient à quoi ?

– Ressemblaient à quoi ? C'que j'sais ? Tu crois que j'ai pris des photos. – Vladimir fixa son fils, les yeux plissés par la réflexion. – Y'en avait un, celui qui posait les questions, une sale gueule, avec un chignon, un chignon pour un homme ! Et l'autre, il l'ouvrait pas, un gros lourdaud avec le crâne comme un œuf comme ils l'ont tous maintenant !

Boris se raidit. Les mêmes que les deux mecs en Mercedes.

– Après, ils sont partis ?

– Ben oui, tu voulais qu'ils restent coucher avec moi ? Je leur ai répété que je le connaissais pas ce Boris-là, que celui que je connaissais, c'était mon fils, et que même il serait pas très content qu'on vienne emmerder son père au milieu de la nuit !

– Et alors ?

– Et alors ? Attends, je bois un coup, moi, ça me sèche ces conneries !

Vladimir se leva pour prendre un verre qu'il remplit à moitié de vodka et qu'il vida d'un trait en claquant la langue. Il soupira de satisfaction et se rassit.

– Si je te fais le portrait de ces gars, tu peux me dire si ce sont eux ? demanda Boris.

– Tu les connais ? s'ébahit Vladimir.

– Peut-être.

– Ben, c'est eux ! s'esclaffa Vladimir quand Boris eut fini. C'est bien leurs tronches ! D'où tu les connais ?

– Du commissariat, mentit Boris, ne voulant pas l'inquiéter. Ils sont venus me demander la même chose qu'à toi.

– Mais qu'est-ce qui-z-ont à venir nous emmerder ?

– Tu sais, ton neveu, c'était un oligarque, je serais pas étonné que Poutine soit derrière tout ça.

– Poutine ! Mais tu rigoles ! Ici, en Amérique !

– Poutine n'est pas en Amérique, mais ils se renseignent, c'est pas

grave.

– Pas grave ! Et notre gouvernement, il est au courant ou pas ?

Boris se mit à rire.

– Arrête, papa, la guerre froide, c'est fini, c'est plus avec les Soviets qu'on est en guerre maintenant. Tu vois, je serais plus inquiet que ce soit des barbus qu'on ait aux fesses.

– Ouais, ben chbarbus ou Chpoutine, j'ai pas envie qu'ils viennent fouiner par ici. Bon, allez, merci d'être venu, sauve-toi maintenant. Ta femme doit s'impatienter et penser que tu la trompes avec une rouquine.

– Pourquoi rouquine ?

– Parce que j'ai jamais su si elle était une vraie blonde ou une fausse brune et j'ai jamais osé te le demander !

Boris se sentit soulagé. Son père allait mieux. Mais pas lui. Il prit encore deux petits verres de vodka aux herbes, se fit un sandwich de pain noir et de saucisson et repartit.

Il resta un moment sous le porche à manger son sandwich et à inspecter les environs, mais rien ne lui parut suspect. Il appela Barbra.

– C'est moi, je quitte mon père... Non, pas grave, un papier de la mairie tellement bien rédigé qu'il croyait qu'on allait l'exproprier. Écoute, je viens de recevoir un appel, j'ai une vérification à faire et je rentre... dans moins d'une heure. Je vais me dépêcher. Tout va bien à la maison ? Sarah est là ? Elle est sortie ? Tu sais que je ne suis pas chaud pour qu'elle ressorte le soir. Elle le sait. Bon, je lui parlerai. À tout à l'heure. Je t'embrasse.

Il remonta en voiture et prit la route de Richmond District, entre le Golden Gate Park et Presidio, une bonne trotte d'où il était, mais c'était là qu'il pouvait rencontrer ceux qui l'intéressaient.

Il avait travaillé en début de carrière au Richmond Police District sous les ordres du capitaine Sharon Ferrigno et avait gardé de bons rapports avec cette femme aussi dure qu'intègre. C'est d'elle qu'il tenait une partie de son expérience. Depuis qu'elle était partie à la retraite, deux ans plus tôt, ils se téléphonaient régulièrement et même, quand c'était possible, déjeunaient ensemble. Sharon, célibataire, avait eu du mal à quitter ses fonctions. Au début, pour tromper son ennui elle avait voyagé, puis avait fini par « s'installer chez elle », comme elle disait.

Il prit San Francisco avenue, embouteillée malgré l'heure. Le

district de Richmond était un des quartiers les plus appréciés des San-Franciscains et était plus connu des résidents que des touristes malgré son charme indéniable. L'émigration russe de 1993 l'avait investi et on y trouvait des restaurants et des boîtes de nuit russes tenus pour la plupart par la mafia géorgienne, tandis que les concessionnaires de voitures, les organismes de voyages, les sociétés d'import-export l'étaient plutôt par des ressortissants ukrainiens ou albanais. Tous étaient en concurrence avec la communauté chinoise installée jusque-là à l'ouest de la ville, mais qui peu à peu était descendue vers le sud où l'activité commerciale était plus prospère.

Il prit Desmond Street sur presque toute sa longueur, tourna en direction du Golden Gate, se perdit un peu dans les sens interdits, et enfin déboucha devant « La Place Rouge », un restaurant au style tapageur, au toit surmonté de bulbes d'églises russes, la façade couverte de néons représentant une imitation de la forteresse Pierre-et-Paul de Saint-Petersbourg.

Un voiturier le débarrassa de sa Plymouth et il pénétra dans le restaurant assez vide malgré l'heure. Un maître d'hôtel voulut le conduire à une table mais il déclina l'invitation et se dirigea vers le fond du restaurant où quatre hommes étaient assis autour d'une table ronde surchargée de zakouskis et de bouteilles de vodka.

Il en connaissait deux. Le patron du lieu, Sergueï Tadirof, un Géorgien pur sucre de cent kilos mal répartis sur cent soixante centimètres de hauteur, et Svelna, son garde du corps, confident, homme lige, cent trente-cinq kilos répartis, eux, aux endroits clés sur cent quatre-vingt-dix centimètres de haut.

Il se planta sans un mot devant eux et Sergueï Tadirof, après avoir relevé les yeux sur lui, esquissa un ersatz de sourire.

– Lieutenant Berezovsky, ça fait toujours plaisir de rencontrer un compatriote.

Avant même que Boris ait atteint la table, Svelna le crocodile l'avait repéré, avait interrompu ses agapes et glissé la main sous la table.

– De même, répondit Boris. Pour une fois que je ne suis pas obligé de vous passer les menottes, fit-il avec un sourire torve que l'autre compléta par un gloussement.

– Lieutenant, il y a tellement longtemps que nous nous connaissons...

– Je peux ? demanda Boris en tirant une chaise.

– Allez-y, l'invita le maître des lieux.

Les deux autres avaient interrompu les plaisirs de Lucullus et regardaient ailleurs.

– Voilà, commença Boris en sortant les deux portraits-robots et en les étalant sur la table après avoir repoussé sans beaucoup de ménagement ce qui l'encombraient. Ça vous dit quoi, ces deux sympathiques binettes ?

Tadirof jeta un coup d'œil, haussa les sourcils dans une volonté de montrer son ignorance, fit une moue qui l'enlaidit davantage si c'était possible, et demanda :

– Qui sont ces hommes ?

– Précisément ma question, répondit Boris en tordant la bouche. Vous savez quoi, Tadirof, je m'attendais à votre question qui est en fait une réponse. Alors voilà. Vous ne les connaissez pas, pas davantage que les aimables pique-assiettes qui vous tiennent compagnie, pas plus que le gentil Svelna avec sa gueule d'orang-outan dégénéré. Alors, je n'insiste pas, vous allez juste me servir de messenger et dire à leurs employeurs, que bien sûr vous ne connaissez pas non plus, que si ces deux débiles continuent à me filer le train ou reviennent une seule fois chez mon père, ils n'auront pas le temps de prendre leur brosse à dents qu'ils seront dans le premier coucou qui s'envolera pour l'ex-paradis des travailleurs. Je dois répéter, Tadirof, ou vous avez retenu le message ?

Une certaine crispation se fit sentir du côté de l'homme de confiance. Puis :

– Comme vous venez de le souligner, *tovaritch* Berezovsky, au fait, êtes-vous allié avec l'autre Boris Berezovsky qui s'est suicidé à Londres ? Bon, je n'insiste pas, Berezovsky est un nom courant dans notre chère patrie. Comme vous l'avez souligné, je ne connais pas plus les employeurs de ces deux hommes, qu'eux-mêmes. Vous savez, *tovaritch*, ajouta-t-il en se penchant sur la table au risque, vu sa courte taille, de se planter le menton dans le caviar, San Francisco est une très grande ville, et bien que mon établissement soit honorablement connu de la gentry, moi, je ne connais pas tout le monde...

– C'est pas grave, Tadirof, mon gros, t'as compris ce que je voulais. Je reprends mes images parce que je n'ai pas eu le temps d'en faire des photocopies et que je sais que tu es suffisamment physionomiste

pour t'en souvenir. L'essentiel, c'est que tu retiennes le message et que tu le fasses passer. – Il se pencha sur son oreille. – Écoute moi bien, bouffeur de queues de hareng, si vraiment tes compatriotes nous emmerdent trop on a une batterie de lois pour s'en débarrasser. Tu peux pas imaginer ce que le *Patriot Act* nous aide. Je peux ? ajouta Boris en plongeant un toast dans le saladier de caviar gris qui trônait dans un récipient glacé et en en ramenant une bouchée grosse comme une boule de glace. Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, mais je meurs de faim.

Il dégusta son toast en prenant son temps, négligeant les regards meurtriers de ses vis-à-vis, surveillant sous la nappe la main de Svelna – qu'il imagina serrée autour de la crosse de son .45 –, prit un verre propre sur la table voisine, le remplit de vodka qu'il avala d'une seule lampée.

– Bon Dieu, Tadirof, voilà ce que j'appelle bien vivre ! Au revoir camarade, n'oublie pas ta mission. Tu peux lâcher ton arme, Machin, dit-il en s'adressant à Svelna. Tu crois vraiment pouvoir faire un carton sur un flic en plein service de restauration ? T'es décidément trop con !

Le voiturier l'attendait, ses clés en main, comme s'il avait compris qu'il ne s'attarderait pas.

– Merci, camarade. Au nom de la probité socialiste, je te file pas de pourboire, tu le refuserais.

HOLME REGARDA la porte se refermer derrière lui avec un sentiment de soulagement. Pourtant, s'il étendait les bras, ses doigts toucheraient les murs de cette cellule tout en longueur avec une couchette trop courte pour lui, meublée d'un lavabo et d'une tinette crasseuse. Il posa la couverture et la serviette de toilette qu'on lui avait remises et s'assit sans même lever les yeux vers la minuscule ouverture située en haut du mur et qui laissait apercevoir du ciel l'équivalent d'un timbre-poste.

Les murs ne le gênaient pas, lui donnaient plutôt un sentiment de protection. Quand son père le poursuivait pour le frapper, il s'enfermait dans l'appentis où il était à l'abri en attendant qu'il dessoûle.

Il ôta son blouson en jean qui s'effilochait de partout et retira ses chaussures qu'il considéra avec perplexité. Pourquoi le flic malin qu'il trouvait sympathique avait-il voulu les mesurer ? Il n'avait pas bien compris son histoire de marque dans le sable. Dans le sable, tous les pas s'impriment et disparaissent aussi vite. Il soupira et examina ses mains qu'il aimait bien. Évidemment qu'il savait que les bouts des doigts, les cheveux, les liquides du corps permettaient souvent de retrouver quelqu'un. Comme tout le monde, il regardait la télé. Mais une paire de chaussures ? Combien de millions d'hommes en Amérique avaient des grands pieds ? Cependant, le lieutenant était rusé, il posait les bonnes questions. Il gloussa. Il aurait bien voulu lui faire plaisir et se dit que si un jour il parlait à quelqu'un, ce serait à lui. Il était sûr qu'il le comprendrait et qu'ils pourraient presque devenir amis. Il l'avait senti la toute première fois. Il avait été davantage en confiance avec lui qu'en ceux qui se disaient ses copains et ne pensaient qu'à le dépouiller ou le trahir. Et il avait toujours été poli.

Il s'allongea, ses mains entrelacées posées sur sa poitrine. Il repensait rarement à ses victimes. Mais il revit clairement le visage de son ami qui lui avait appris les noms des poissons qu'il pêchait.

Il les avait attendus dans le chemin, et le lendemain, quand il les

avait entendus arriver, il s'était dissimulé avec une grosse pierre dans la main.

Il ne voulait pas tuer son ami, seulement l'autre. Mais ça ne s'était pas passé comme il l'avait cru. Une fois qu'il avait éclaté le crâne du premier garçon, il avait vu dans les yeux de l'autre une telle terreur qu'il avait essayé de lui expliquer que maintenant ils pourraient redevenir copains comme la première fois, pêcher ensemble sans être dérangés, regarder les fleurs et les petits animaux de la forêt, se promener, enfin faire toutes ces choses agréables qu'on fait entre amis. Mais le garçon dont il ne se souvenait pas du prénom semblait ne rien entendre.

Il avait crispé les poings devant ses yeux en tremblant, mais Holme savait qu'à travers eux, il fixait le cadavre de l'autre. Il se mit devant pour lui éviter de voir le sang couler du crâne fracassé, mais le garçon semblait avoir perdu la raison.

Il se mit à hurler, et Holme avait dû lui plaquer la main sur la bouche, sa si grande main qui pouvait couvrir un visage entier. Le garçon se débattait contre lui comme un fou, pendant qu'Holme tentait de l'apaiser, de lui expliquer pourquoi il avait été obligé de tuer le petit morveux qui l'aurait sûrement dénoncé et les aurait empêchés de se voir.

Le garçon secouait la tête, se tortillait, donnait des coups de pied, tentait de toutes ses forces d'écarter la main d'Holme. Mais, au bout d'un moment, Holme l'avait senti se ramollir. Il l'avait lâché et le garçon avait glissé sur le sol où il était resté les yeux grands ouverts.

Affolé, ne comprenant pas ce qui s'était passé, il l'avait secoué et supplié de se réveiller. Il avait longuement pleuré en contemplant le visage aimé. Puis, il les avait hissés tous les deux sur ses épaules et précipités dans une tranchée qu'il avait recouverte de branches et de pierres. Ils étaient dans un de ces trous sombres de la forêt que les grands arbres et les buissons s'amusaient à créer.

Il était reparti à la clinique sans se retourner, le cœur gonflé de chagrin, mais la nuit, en y repensant, il craignit qu'on les découvre trop vite et il était retourné les chercher. Il les avait sortis du trou, s'apercevant avec colère que le corps de son ami était déjà la proie de la vermine. Il chassa rageusement les insectes qui couraient sur lui, et porta les deux garçons, aveuglé de larmes, jusqu'à ce bunker envahi de broussailles qu'il connaissait.

Il avait écarté avec précaution les ronces qui coinçaient la porte, ne voulant pas alerter les gens qui, dès le lendemain, il le savait, parcourraient la forêt en tous sens à leur recherche. Les avait déposés dans le fond, nettoyant le sol du mieux qu'il avait pu, les recouvrant de tout ce qui traînait. Puis, après une dernière caresse, il était parti en sanglotant sur la mort de ce garçon qui savait tant de choses sur les poissons et n'avait pas eu peur de lui.

Le regard fixé sur le plafond, il revoyait tout comme dans un film. Il pensa qu'il n'avait pas de chance et qu'il lui arrivait toujours des pépins.

C'était sûrement à cause de sa maladie.

Mais qu'est-ce qu'il y pouvait ?

BORIS N'ATTENDIT PAS longtemps dans la grande antichambre dorée pour que le consul le reçoive.

Il était parti de chez lui de bonne heure, le 2790 Green Street, l'adresse du consulat, n'étant pas spécialement près de son domicile, et il ne voulait pas perdre de temps.

Le consul vint lui-même le chercher et le fit entrer aimablement dans son bureau.

– Bonjour, Monsieur le Consul, merci de me recevoir si vite.

– C'est normal, lieutenant Berezovsky, on est toujours disponible pour un compatriote.

– À ceci près, Monsieur le Consul, que je suis né aux States, et n'ai conservé de mes origines russes que le goût de la vodka et du caviar.

– Vous voyez, tout n'est pas perdu. – Le consul rit courtoisement en le priant de s'asseoir. – Que puis-je faire pour vous, lieutenant ? s'enquit-il après avoir regagné son bureau.

– Me donner un renseignement, Monsieur le Consul, répondit Boris en sortant les portraits-robots de sa poche.

– Un renseignement ? Renseigner la police est un devoir quand on le peut. Mais dites-moi, lieutenant, avez-vous quelque chose à voir avec le Boris Abramovitch Berezovsky qui s'est suicidé à Londres ?

Boris se crispa. Le consul le prenait pour un con, ou quoi ?

– J'ai appris récemment que c'était le neveu de mon père qui ne le connaissait pas davantage, et, voyez-vous, Monsieur le Consul, c'est justement pour ça que je suis là.

– Ah bon ?

– Oui. Il se trouve que mon père, et son frère, disparu dans la tourmente soviétique, sourit-il sournement, ont eu la mauvaise idée de donner le même prénom à leurs fils à quelques années de distance.

Le consul, suffisamment distingué pour justifier son poste, haussa un sourcil tout aussi distingué.

– Ça arrive souvent chez nous. Une certaine tradition familiale.

– À part que cette... tradition familiale est en train de nous causer quelques soucis à mon père et moi...

Le consul encouragea du regard Boris à s'expliquer.

– Comment ça ?

– Mon cousin grenouillait dans le cercle des amis d'Eltsine et a blousé votre fisc de plusieurs millions de dollars que Poutine aimerait sûrement bien récupérer, ce que je peux comprendre. Ce Berezovsky-là était un mafieux qui a trempé dans les coups les plus tordus, aidé bien sûr par vos dirigeants de l'époque qui y trouvaient leur compte...

– Oui, lieutenant, sourit le consul, je vois que vous appréhendez bien votre histoire politique, mais vous avez parlé d'un renseignement que je pourrais vous donner ? Vous écrivez peut-être un livre sur votre cousin et avez besoin de matériaux ? Dans ce cas je crains de vous décevoir, je n'en sais pas plus que vous sur Boris Abramovitch Berezovsky, qui est effectivement connu pour avoir participé au pillage de la Russie post-soviétique avec la protection et la complicité, je dois le reconnaître, du président Eltsine et de tous ceux qui l'entouraient. Pillage auquel, comme vous le savez, le président Poutine a mis fin en arrêtant les coupables. Malheureusement, Berezovsky et quelques autres ont eu le temps de fuir à l'étranger. Mais tout ça est très ancien, cher lieutenant, et je ne comprends pas votre intérêt.

– Mon souci, davantage que mon intérêt, est que j'ai deux tocards suspendus aux basques et qui se sont permis d'aller interroger mon père hier soir chez lui sur ce fameux neveu qu'il n'a jamais rencontré. Il a soixante-treize ans, a connu l'enfer soviétique qu'il a fui étant enfant, et je n'ai pas envie qu'on l'embête. – Tout en parlant, il déposa les deux portraits-robots sur le bureau. – Voilà les hommes en question.

Le consul regarda les portraits avec la même indifférence qu'il aurait eue pour un plat de macaronis froids.

– Je ne vois pas qui ils sont, bien sûr. Vous avez leur identité ?

– Non.

– Alors, que puis-je faire ?

Boris ne répondit pas tout de suite, se contentant de fixer le consul.
Puis :

– Vous avez j'imagine des fiches sur vos compatriotes qui sont sur notre sol. J'ai pensé que vos services pourraient mettre un nom sur ces visages.

Le consul haussa le même sourcil distingué qu'auparavant, soupira,

prit les portraits-robots en main, les examina et les reposa sur le bureau.

– En admettant que nous les identifions, ils n'ont rien fait de répréhensible en allant chez votre père que j'imagine ils n'ont pas molesté.

– Ils ne l'ont pas molesté. Moi non plus. Ils m'ont juste suivi. Je veux savoir pourquoi.

Le consul soupira en examinant ses ongles qu'il avait manucurés.

– À moins de le leur demander, je ne vois pas comment nous le saurons, sourit-il.

Boris se renversa dans son fauteuil et regarda autour de lui.

– Vous ne voulez pas m'aider ? lâcha-t-il au bout d'un moment.

– Lieutenant, nos services collaborent avec votre police à chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Mais dans le cas présent, ce ne sont pas des hommes recherchés par la police pour un crime ou un délit, mais une requête personnelle. Et ces hommes n'ont pas commis, vous le reconnaissez vous-même, la moindre infraction à votre loi.

Boris se leva pesamment et ramassa les portraits dessinés.

– Pas la peine de vous les laisser, vous ne chercherez pas ?

Le consul se leva à son tour en écartant les bras dans un geste d'impuissance.

– Je suis vraiment désolé, lieutenant, j'aurais voulu vous rendre service, mais légalement je ne peux rien faire. Et j'ignore tout de ces hommes.

Il accompagna Boris à la porte.

– Vous avez un bien beau pays, lieutenant Berezovsky, qui a aussi ses problèmes avec ses citoyens. Au revoir lieutenant, ravi de vous avoir connu et désolé de ne pouvoir vous aider.

Boris se retrouva dans l'antichambre chargée de dorures qu'il traversa à grandes enjambées. Il bouillait de colère autant contre cet imbécile que contre lui-même. Qu'espérait-il de cette démarche ? Qu'un fonctionnaire qui devait éviter le moindre faux pas pour ne pas se retrouver chargé d'affaires à Oulan-Bator ou attaché culturel en Moldavie lui fournisse les pédigrées de deux tordus probablement payés par ses patrons ?

Il retrouva une contredanse sur son pare-brise et la déchira rageusement devant le regard impavide d'un flic qui lui en dressa aussitôt une autre.

EN DESCENDANT à l'aéroport de Stockton de la navette qui les avait amenés Xi et lui de Frisco, et avant de prendre chez Hertz leur voiture de location, Boris appela son père.

– Allô, papa, comment ça va ce matin ? Comment ? Pourquoi je prends de tes nouvelles ?... Je prends jamais de tes nouvelles, peut-être ? Pas le matin. Bon, d'accord. Comment vas-tu ? Est-ce que les deux branques sont revenus ? Non... ? Si jamais ils reviennent, ce que je ne crois pas, tu ne les fais pas entrer et tu dis que je suis justement en train de garer ma voiture et que j'arrive... Hein ? Non, je ne m'inquiète pas, mais si on ne met pas un stop à des gars comme ça, c'est comme pour les représentants en aspirateurs... Bon, je te laisse, je ne suis pas au bureau... Je t'embrasse. Ah, bordel, les parents ! soupira-t-il en refermant son portable. Si tu les appelles pas, c'est parce que tu t'en fous, et si t'appelles, ils te disent que tu les déranges !

Xi ne répondit pas. Les rapports familiaux des Occidentaux l'avaient toujours étonné. Chez les Asiatiques, c'était simple. Plus les parents vieillissaient plus ils étaient respectés et basta. Les jeunes devaient s'occuper d'eux avant que leurs propres jeunes fassent la même chose.

Il devait pourtant reconnaître que ces traditions ancestrales se perdaient depuis que les Jaunes vivaient chez les Blancs. Non seulement, ils mangeaient moins de riz et plus de barbecue et grossissaient, mais les enfants, du moins ce qu'il en avait vu chez ses amis, perdaient très vite le respect. Il se demanda avec angoisse comment il s'y prendrait pour élever les siens, avec une mère de Seattle qui ne mangeait pas de riz mais des pizzas. Son patron se mit au volant.

– Bon, en route. Bon Dieu qu'il fait chaud, se plaignit-il en branchant la clim' à fond. C'est pas très loin, mais on va se taper des petites routes et j'aimerais bien qu'on loupe pas le dernier avion ce soir.

Boris eut raison pour les petites routes, la chaleur, la monotonie du

paysage et, quand ils arrivèrent enfin à Cordelia, il était à bout.

Ils sonnèrent à la porte qui s'ouvrit automatiquement. Derrière un comptoir, un homme les regarda entrer.

– Bonjour messieurs, c'est pour quoi ?

Boris montra sa carte.

– Nous avons rendez-vous avec le Dr Fergusson...

L'homme leva les yeux vers une pendule derrière lui.

– Je ne sais pas s'il est encore dans son bureau, c'est l'heure du déjeuner. Je l'appelle. Allô, docteur ? J'ai à l'accueil deux policiers qui... d'accord, je vous les envoie. Il vous attend, dit-il en désignant l'escalier avec le combiné du téléphone. Premier étage, porte en cuir du fond.

– Merci.

Bien qu'il les ait accueilli aimablement, Boris sentit chez le médecin une pointe de méfiance et d'aigreur.

– Ravi de vous recevoir, messieurs, mais comme vous arrivez à l'heure du déjeuner et que c'est ma semaine de veille, je vais vous demander de m'accompagner à la salle à manger où vous aurez ainsi l'occasion de partager notre repas.

Boris grimaça un sourire. Manger à la cantine d'un asile avec une flopée de mabouls avait toujours été le vœu de sa vie.

– Écoutez, monsieur le directeur, c'est très aimable à vous, mais mon adjoint et moi allons trouver un restaurant à l'extérieur et...

– Ah, si vous voulez refaire vingt-cinq kilomètres en sens inverse et manger dans un café de routiers, libre à vous, mais de vous à moi, vous serez mieux ici.

– Le Dr Fergusson a sans doute raison, patron, dit Xi en souriant.

La cantine ressemblait trait pour trait à toutes les salles à manger de ce genre d'endroit. Des murs beigeasses, un lino décoloré et fendu par endroits, d'étroites fenêtres dans le haut du dernier tiers du mur, une odeur de nourriture et de senteurs humaines, le tout un peu recuit.

Deux hommes et une femme étaient assis à une table surélevée sur une estrade. Costauds, visages fermés, habillés tous trois d'une blouse blanche.

– Nos infirmiers de jour, présenta Fergusson.

Ils saluèrent d'un mouvement de tête.

Deux longues tables en bois étaient installées perpendiculairement

à la leur. Une pour les femmes, une pour les hommes. Cinq femmes à l'une, et une bonne douzaine d'hommes à l'autre. Point commun : intense curiosité à l'égard des nouveaux arrivants. Autre point commun : visages tavelés, air abattu, regards méfiants et fuyants.

Ils attendaient devant leurs assiettes que celui qui venait d'apparaître en bout de table avec une grande bassine fumante les remplisse, animant en même temps leurs regards.

Boris considéra son assiette avec méfiance avant de goûter, mais fut surpris par la qualité de la nourriture.

– On a un bon cuisinier, dit Fergusson, le remarquant.

– Effectivement, oui.

Hormis les bruits de bouche et de couverts des convives, c'était assez calme. Les pensionnaires se parlaient à voix basse comme s'ils craignaient d'être entendus.

– Ils sont tous là ? demanda Boris.

– Sûrement, ils ne manqueraient le repas pour rien au monde.

– De quoi souffrent-ils ?

– Pour la plupart... de malchance. Foyers désunis, alcoolisme, analphabétisme, maladies nerveuses... brutalités...

Boris pensa qu'il n'allait pas apprendre grand-chose en interrogeant le médecin qui semblait considérer ses pensionnaires avant tout comme des victimes. Ce qu'ils étaient pour la plupart. Mais parmi ces victimes, il pouvait aussi y avoir un bourreau.

– ... Et Ferris Holme ? Pas senti un tempérament... plus violent que les autres ?

Fergusson le toisa.

– Qui vous a dit ça ?

À ce moment, une cloche retentit et les pensionnaires se levèrent dans un grand bruit de pieds et de chaises repoussées. Certains saluèrent Fergusson, d'autres pas. Une femme se mit à rire nerveusement et Boris crut que Fergusson allait la rappeler à l'ordre tant l'endroit ressemblait à une cantine d'école. Les infirmiers, qui n'avaient pas ouvert la bouche de tout le repas, quittèrent la table à leur tour, saluant les invités d'un bref signe de tête.

– On le soupçonne d'avoir commis un crime...

Fergusson sursauta comme s'il avait posé la main sur un réchaud et tourna vers son hôte un regard horrifié.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Nous avons des soupçons...

Un homme entra dans la salle et se dirigea vers eux. La petite trentaine, un peu dégarni, néanmoins un visage juvénile.

– Salut, excusez-moi je suis en retard, j'ai mangé sur la route, dit-il à Fergusson. – Il se tourna vers Boris et Xi. – Dr Morris, se présenta-t-il.

– Lieutenant Boris Berezovsky, j'appartiens ainsi que le sergent Xi à la police de San Francisco.

Le toubib eut un haut-le-corps.

– Excusez-moi... Police de San Francisco ?

– Le lieutenant vient de me dire qu'ils soupçonnaient Ferris Holme d'avoir commis un délit..., s'esclaffa Fergusson.

– Pas un délit, un crime, rectifia Boris.

– Un crime, c'est ça. Et qui aurait-il tué ? demanda Fergusson, mi-furieux, mi-sarcastique.

– Hé, vous me mettez au courant ? protesta Morris planté devant eux.

– Ça y est, t'es au courant ! répondit sèchement son confrère. Je l'apprends en même temps que toi. – Il se tourna vers Boris. – Je croyais que vous étiez là pour une vérification à propos d'un patient. Mais vous ne vérifiez pas, vous accusez.

Boris s'absorba un instant dans la contemplation de la table. Puis s'adressa à Morris :

– Docteur Morris, Holme nous a appris que c'était vous qui le soigniez, c'est exact ?

– Exact, quand il est venu la dernière fois. Mais cette fois, il est reparti avant que je puisse m'en occuper.

– Oui... – Boris hocha la tête et les regarda alternativement lui et Fergusson. – Et êtes-vous de l'avis du Dr Fergusson à propos de Ferris Holme.

– Quel est son avis ?

– Eh bien, il semble surpris qu'il soit suspecté dans une affaire d'homicide.

– Vous avez des preuves ? coupa Fergusson... parce que je dois dire...

– Indirectes, à ce stade de l'enquête, répondit Boris. En réalité... – Il hésita, cherchant une formule appropriée. – ... Ferris Holme a pu se trouver par deux fois sur les lieux ou à proximité d'une scène de

crime. – Il attendit une réaction qui ne vint pas. – Savez-vous, reprit-il, que deux jeunes garçons ont disparu près d'ici, pendant qu'Holme était là ?

– On a retrouvé le monstre qui les a tués. Et ce n'est pas Holme ! tonna Fergusson.

– Non, il s'appelle Kiel, et il a avoué, consentit Boris, nous savons.

– Eh bien alors ?

– Voyez-vous, docteur, c'est que le suspect en question est un... enfin du style à passer ses jours dans les jupons de sa mère et à ne pas en sortir. Un type fragile, comme vous diriez, questionné par la police plus de trente-six heures de suite sur la foi d'un coup de fil anonyme. Qui résisterait à une telle pression ?

– Où voulez-vous en venir ? s'écria Fergusson qui semblait au bord de la crise de nerfs.

– À rien, docteur. Ce Kiel a été trouvé très vite, vous ne trouvez pas ?

– Il avait déjà été condamné pour avoir agressé des jeunes.

– Ouais. – Boris se tourna vers Morris. – Docteur, que pensez-vous d'Holme ?

Ils étaient seuls dans la salle, les tables, pas encore débarrassées, exhalaient une odeur désagréable. On entendait par les fenêtres ouvertes le bruit des pensionnaires dans la cour. Fergusson se leva.

– Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous, inspecteur. Holme est parti il y a quelques jours, nous ne savons pas où. Ces gens-là ne donnent jamais d'adresse. Ils préfèrent rester libres et tailler la route, comme ils disent.

Boris se leva aussi, imité par Xi.

– Docteur, nous avons pris une journée pour venir vous voir, je reconnais que nous avons bien déjeuné, et je vous en remercie, mais je ne peux pas me contenter de votre réponse. Holme a peut-être tué deux femmes de manière... barbare. Des empreintes de chaussures correspondant à sa pointure ont été retrouvées près des cadavres de ces femmes. Elles ont été étranglées et mutilées... et l'une d'elles a été violée.

– Je vous arrête tout de suite, coupa Fergusson, la mine horrifiée. Holme souffre d'une maladie génétique qui le rend quasiment impuissant.

– Nous le savons, docteur. Il y a plusieurs façons de violer. Pour la

première victime, il n'était pas seul, et la seconde, pour ce que nous en savons, n'a pas été violée, seulement mutilée.

– Je ne vois pas où vous voulez en venir. Vous avez retrouvé des empreintes de chaussures ? Et alors ?

Boris jeta un coup d'œil à Xi. Si ce toubib ne s'était pas aperçu de la duplicité de son patient, de son côté manipulateur, qu'en serait-il des jurés ?

Fergusson se redressa et regarda son confrère.

– Quel est ton avis ?

Le toubib hocha la tête et tira une chaise.

– Si on doit tenir une conférence ici, autant bien s'installer. Tu sais ce que j'en pense, James. Holme est un personnage instable, ses problèmes sexuels n'arrangent rien et il est suffisamment rusé pour tromper son monde. Je ne l'ai pas gardé assez longtemps pour me forger une opinion. Toi, non plus, d'ailleurs. – Il s'adressa à Boris : – Votre histoire de chaussures ne fait pas de lui un assassin.

– Non.

– Il a avoué quelque chose ?

– Oui et non, il nous embrouille. Vous savez comment il est. Pour la deuxième victime le mode opératoire était le même que pour le crime précédent et on sait que dans les deux cas il était sur les lieux du crime. Il présentait en outre sur les mains des blessures dont il n'a pas pu préciser la cause.

– Avec quoi les a-t-il mutilées ? Un poignard, un scalpel ? demanda le Dr Morris.

– Une lame longue et fine. Les corps étaient si abîmés que les légistes ne sont pas sûrs. Nous avons aussi un témoin qui a vu deux hommes embarquer la première victime, Lionelle Tenon, à bord d'une camionnette et dont la description pour l'un correspond à celle d'Holme.

– Vous êtes bien placé pour apprécier la fiabilité des témoignages ! s'écria Fergusson.

Boris hocha la tête.

– C'était un meurtre sanglant ? demanda le Dr Morris.

– Très, et il n'y a pas de meurtres qui ne le soient pas. L'un et l'autre peuvent être qualifiés de meurtres barbares.

– Et pas d'autres indices ? Du sang sur ses vêtements ? de l'ADN des victimes ou de lui ?

– Paul ! interrompit Fergusson. Tu imagines Holme, dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre, tuer et mutiler une femme !

– Et le petit garçon ? dit Morris d'une voix douce.

– Quel petit garçon ? demanda Boris.

– Rien du tout ! Une folle ! cracha Fergusson.

– La mère d'un de ces pauvres petits qui viennent d'être tués s'est plainte la dernière fois qu'Holme était chez nous... il y a de ça... quoi, deux ans, qu'il embêtait son fils, et nous a menacés de porter plainte, expliqua Morris.

– Mais il s'est expliqué ! intervint Fergusson. Ils pêchaient ensemble, ils parlaient, il lui apportait des fruits, c'était peut-être la première fois qu'il avait un vrai ami, et cette mégère...

– James, reprends-toi, cette mégère comme tu dis vient de perdre son fils !

– Mais c'est pas Holme ! Ils l'ont le coupable ! Nom de Dieu, Paul, tu veux toi aussi participer à la curée !

– Il n'y a pas de curée, docteur, intervint calmement Boris. Holme est un manipulateur, votre confrère le confirme. Il se cache derrière son physique d'halluciné pour calculer ce qu'il va dire et à qui. Il est très fort et beaucoup moins démuni que vous semblez le penser. Si c'est lui le tueur, c'est un criminel organisé, c'est-à-dire qu'il ne laisse aucun indice. Et c'est ce qui nous trompe. On n'attend pas ça d'un individu tel que lui. Mais c'est une erreur. Organisé ne veut pas dire intelligent. Ça veut dire habile ou rusé ou prudent. Holme, si c'est lui, tue au hasard, sans préméditation, poussé par des pulsions incontrôlables. Il ne cache pas les corps. Pourquoi ? Parce qu'il se croit fort. Plus fort que la police, plus fort que ceux qui le soignent. Son jeu est de savoir jusqu'où il peut nous balader. Ses victimes, toujours dans l'hypothèse que ce soit lui le tueur, et nous en sommes de plus en plus convaincus, se trouvent simplement au mauvais endroit au mauvais moment. Ces assassins sont souvent des hommes complexés qui veulent contrôler leurs victimes, les dominer. Et Ferris Holme, avec ses tares qu'il n'ignore pas, correspond à ce portrait.

– Vous savez parfaitement qu'avec son... intelligence amoindrie, il est incapable de tels calculs, rétorqua Fergusson.

– Je viens de vous expliquer...

– Vous divaguez ! Il souffre d'une anomalie génétique et en plus sa réflexion ne dépasse pas celle d'un adolescent !

– Oui, mais c’est un dissimulateur. Les adolescents peuvent l’être aussi. J’aimerais savoir ce que vous en pensez, docteur Morris, poursuivit Boris en se tournant vers lui.

Celui-ci regarda son collègue, visiblement embarrassé. Fergusson s’était rassis, la tête dans les mains, l’air accablé.

– Rien d’autre que ce que j’ai dit, soupira le médecin. Je ne connais pas assez Holme pour formuler un jugement. C’est vrai que c’est un homme qui peut être violent, mais comme beaucoup d’entre eux et d’entre nous, grimaça-t-il.

– Vous l’avez soigné, vous lui avez parlé ?

– Oui...

– Il ne vous a jamais rien dit... ? A-t-il affabulé ou s’est-il vanté de quelque chose ?

– Comme quoi ?

– N’importe quoi qui aurait pu vous alerter...

– Non... je ne vois pas... peut-être...

– Oui ?

– Une fois... il... nous étions en thérapie de groupe, peut-être six, je n’en prends jamais plus... Il a raconté avoir tué un homme de soixante-cinq ans à coups de marteau. – Le toubib se tut, fouillant visiblement dans sa mémoire. – L’un des participants a eu l’air effrayé. Vous savez ces gens sont parfois assez comédiens. Il a fait mine de vouloir quitter la pièce en faisant un grand détour pour ne pas passer près de lui. Les autres ont ri comme d’une blague et Holme s’est énervé et a dit avoir rêvé ce drame la nuit d’avant.

– Il a donné des détails ?

– Oui... c’est ce qui était assez effrayant. Il a raconté être entré chez cet homme qu’il connaissait vaguement pour lui demander de lui donner quelque chose à boire, du vin, si je me souviens bien. Holme est alcoolique, vous le saviez ?

– Oui.

– Et l’autre aurait refusé, disant qu’il n’en avait pas. Il se serait alors énervé, aurait trouvé un marteau et aurait tué l’homme. Puis il aurait nettoyé et enlevé le corps dans un tapis, précisant que l’homme était cancéreux, donc amaigri et léger, et qu’il l’aurait fourré dans un puits abandonné à un kilomètre de là. Un luxe de détails...

– Et qu’est-ce qui s’est passé ?

– Un deuxième patient lui a demandé si c’était vrai, mais Holme l’a

envoyé promener en répétant qu'il avait seulement rêvé.

– Vous l'avez cru ?

Morris se mordit les lèvres d'un air pensif.

– Il ne s'était rien passé dans le coin qui ressemblait à ce meurtre...

– Holme est un routard. Vous n'avez pas pensé à prévenir la police ?

– Pour lui dire qu'un de nos patients avait rêvé avoir tué un homme ? Vous savez, nous avons ici un certain nombre de délirants, et si nous devions prendre au sérieux ce dont parfois ils aiment se vanter... Ce n'était pas la première fois qu'il racontait des histoires où il se donnait tantôt le rôle de la victime, tantôt celui du coupable. Ça fait partie de son état névrotique, cette manière d'inventer des choses. Ces hommes n'ont pas de vie sociale, alors ils s'en créent une.

Boris, pensif, fit quelques pas de long en large. Le portable de Fergusson sonna.

– Oui... qui... ? ... où ? Bon, nous arrivons.

Il coupa et regarda Boris.

– Voilà qui va conforter ce que vous venez d'entendre. Un de nos pensionnaires a semble-t-il pété les plombs et tient son voisin de table sous la menace de son couteau en hurlant que celui-ci lui a pris sa part de crème au lait hier soir.

– On peut faire quelque chose ?

– Rien, merci. Surtout ne faites rien ! Sinon vous allez penser que vous avez partagé un banquet de psychopathes !

– Docteur...

– Vous savez, lieutenant, toute ma vie je me suis battu contre l'arbitraire de ce qu'on appelle la normalité. Cet homme n'égorgera pas son ami, il a juste besoin qu'on s'occupe de lui, d'exister. La plupart d'entre eux même s'ils ont encore de la famille ne la voient jamais. Ils sont morts pour elle bien avant de l'être réellement. Nous, on essaye de les tenir en vie, pas plus. Je vous laisse regagner votre voiture et si Holme réapparaît, on vous fera signe. Tu viens, Paul, on ne sera pas trop de deux.

Morris le suivit en lançant un regard ambivalent au policier.

— TU NE TROUVES PAS que ces psys sont aussi chtarbés que leurs pensionnaires ? dit Boris à Xi au moment où ils reprenaient leur voiture. Que ce soit Kerkerian ou celui-là, ils adorent jouer les mères poules et les considèrent seulement comme des gosses mal élevés.

— C'est-à-dire, vous savez ce que c'est, quand on vit avec les gens..., hasarda Xi, on s'habitue à eux. Ils vous entendent les accuser de meurtre, mais eux les nourrissent, les soignent, jouent peut-être au Scrabble. Regardez, quand un jeune est accusé de meurtre et qu'on l'annonce aux parents y'en a pas un qui ne proteste pas : ce n'est pas possible, je connais mon fils ! Il est incapable de faire ce dont vous l'accusez ! Et moi jusque-là, ça m'énervait. J'avais envie de leur répondre : mais cet assassin est bien le fils de quelqu'un ! Ils ont tous des parents ! Arrêtez de dire que le vôtre est obligatoirement innocent ! Vous ne pouvez pas savoir ce que ça m'énervait ! Mais maintenant que je vais peut-être avoir un fils, comment croyez-vous que je réagisais si on m'apprenait un jour que c'est un psychopathe ?

Boris démarra sans répondre. Songeur, il se dit que même si un type comme Xi qu'on ne pouvait pas accuser d'être un bavard compulsif, ni un extraverti délirant, se posait déjà la question pour son hypothétique lardon, il pouvait peut-être comprendre ces gens dont la vie se passait à éviter à leurs protégés de prendre trop de coups. Mais ce n'étaient pas des curés tenus par le secret de la confession. Les médecins avaient le devoir de signaler les individus dont le comportement leur semblait suspect, voire dangereux.

La plupart du temps, les gens assistant à une interpellation par les flics et sans même en connaître le motif se rangeaient instinctivement du côté de l'interpellé. Se donnant ainsi bonne conscience à bon compte.

Et Holme, dans tout ça ? Une victime, un coupable ? Les deux ? Certainement. Mais leur job à eux était de mettre hors d'état de nuire les coupables. Point à la ligne.

— FAITES-LES ENTRER, ordonna le consul répondant à l'appel de sa secrétaire.

Il se redressa dans son fauteuil, respira profondément, rectifia son nœud de cravate et regarda avec l'inquiétude habituelle la porte de son bureau s'ouvrir devant ses deux visiteurs. Que lui voulait le FSB ?

Victor Grochenko, agent action du FSB, le regard glacé ne perdant pas un pouce de sa taille, les cheveux noués en catogan, entra d'un pas assuré suivi de son second, Dimitri Voivoïde, une baraque au regard voilé.

— Bonjour messieurs, asseyez-vous, les convia le consul sans se donner la peine de se lever.

Ils prirent place sans un mot. Grochenko, les mains enfoncées dans les poches de son manteau, Voivoïde, embarrassé par les siennes.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda le consul.

— Nous sommes chargés d'obtenir des informations sur les relations entre Boris Abramovitch Berezovsky mort récemment à Londres, répondit Grochenko, et son oncle Vladimir Berezovsky qui vit ici.

— Oui ?

— Nous avons interrogé Vladimir Berezovsky qui nous a dit ne pas l'avoir connu.

— Et alors ?

— Ils ment, lâcha Grochenko.

Le consul se renversa sur sa chaise.

— Pourquoi ?

— Nous ne sommes pas les seuls à nous y intéresser. Des hommes du MI5 se sont rendus au domicile de son fils pour lui poser les mêmes questions.

— Et ?

— Et il a nié également le connaître.

— Vous aviez mis des micros chez lui ?

— Dehors, directionnels.

— Et le fait que le lieutenant Berezovsky prétend ne pas le connaître vous persuade qu'ils mentent tous les deux ? fit mine de

s'étonner Admidev.

Grochenko ne répondit pas, se contentant de le fixer.

Grochenko méprisait le consul Admidev et ne le cachait pas. Ce n'était pas personnel. Pour lui, tous les hommes qui occupaient ce genre de fonction étaient des parasites et des profiteurs, des larbins du pouvoir. Non qu'il y mît une quelconque conviction politique, il les trouvait seulement grasement payés à ne rien faire.

Le consul se leva et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur un jardin dont les arbres en bordure dissimulaient cette partie du bâtiment. Ses activités habituelles consistaient le plus souvent à faciliter les démarches des citoyens russes aux États-Unis, à fournir des visas aux Américains voulant se rendre en Russie, à organiser des soirées protocolaires, à envoyer des « petits bleus » au ministère des Affaires étrangères au Kremlin sur l'atmosphère politique de la Californie, et à faire voyager la valise diplomatique. Pour les choses sérieuses, c'était l'ambassade à Washington qui s'en occupait.

Cette histoire l'embarrassait au plus haut point. Si le système soviétique était officiellement mort avec la chute du Mur, après la prise de pouvoir de Poutine en 99 il s'était refait une santé sous un autre nom. Et même si le goulag n'existait plus officiellement, les moyens employés contre les « maladroits » ou ceux qui gênaient restaient très efficaces. Accidents, assassinats, jugements expéditifs, préventive interminable, déportations aux confins de la Russie, disparitions inexpliquées.

Dans le cas présent, Poutine craignait probablement que l'oligarque qui s'était si fort frotté aux différents pouvoirs ait emporté avec lui des documents compromettants. Il considérait sans doute que l'homme, après l'avoir servi, l'avait trahi. Et Poutine avait sa façon bien à lui de se débarrasser de ceux qu'il considérait comme des traîtres. Personne n'ignorait que tous ceux qui s'étaient de près ou de loin intéressés à Berezovsky n'étaient plus là pour en parler. Mais que cherchait ces deux clowns qui ressemblaient tellement à ce qu'ils étaient ? Il se tourna vers eux.

– J'ai reçu ici le lieutenant Boris Berezovsky venu se plaindre, effectivement, d'avoir été lui et son père harcelés par deux citoyens russes. Auriez-vous des informations que je n'aurais pas ? dit-il d'un ton ironique.

La question tomba dans un silence glacial qui fit courir un frisson

sur l'échine du consul. Il considéra les deux pithécanthropes assis, raides, devant lui et comprit qu'il était allé un peu loin.

Grochenko se leva et jeta un coup d'œil aux tableaux accrochés aux murs. Depuis Lénine, l'art avait évolué. Plus de travailleur athlétique brandissant l'outil libérateur, ou de larges drapeaux rouges frappés de la faucille et du marteau enveloppant dans leurs plis des paysannes rayonnantes de joie sur fond de champs de blé, mais des toiles anciennes, des meubles d'époque, datant du siècle où la Grande Catherine entretenait des rapports avec les artistes de son temps, comme si la nouvelle Russie voulait effacer la période maudite.

– Vladimir Berezovsky s'est rendu avec sa femme en Russie en 94, annonça Grochenko, sans se retourner. Leur fils était en vacances en Israël. Ils sont allés à Moscou et Saint-Petersbourg et y sont restés deux semaines. À cette époque, poursuivait-il en regagnant sa chaise sans regarder le consul, leur neveu était le principal actionnaire de la chaîne de télévision ORT et propriétaire des journaux *Noveïa Gazetta* et *Nezavissimaïa Gazetta*. Entre autres.

Il sortit un étui en argent de sa poche et en tira un fin cigare qu'il alluma, s'emparant d'une coupelle en vermeil posée sur le bureau pour y jeter son allumette.

– Berezovsky était très proche de Boris Eltsine, comme vous le savez, Monsieur le Consul, ajouta-t-il d'un ton sarcastique. Nous ignorons si Vladimir et sa femme ont vu leur neveu, mais il y a de fortes chances. À l'époque, le KGB agonisait et le FSB n'était pas encore ce qu'il est devenu. Et puis, qui irait espionner des gens dont la famille était si proche du pouvoir ?

Grochenko tira une longue bouffée de son cigare et secoua la cendre dans la coupelle, feignant de ne pas s'apercevoir du regard désapprobateur de son hôte.

– Ensuite, on les retrouve en 2001 dans le sud de la France, la même année où Berezovsky y prend ses quartiers. Puis à Londres en 2004 où, après avoir hésité et visité plusieurs pays, leur neveu s'installe. Mais les services anglais à l'époque ne s'en occupent pas encore.

Le consul reprit sa place derrière son bureau. Il abhorrait le tabac, et l'homme au catogan ne devait pas l'ignorer.

– Et Moscou craint que Berezovsky leur ait transmis des secrets d'État ? demanda Admidev avec une moue sceptique. Qui ignore

encore les turpitudes de cet homme qui a volé des millions de dollars à notre pays, s'est compromis avec les mafieux et les Tchétchènes, leur a vendu des armes qui ont tué nos soldats, qui a fréquenté Chamil Bassaïev, le chef de la branche islamique des indépendantistes tchétchènes, l'a vendu après l'avoir acheté, et en fin de compte s'est retourné contre notre président dont il était le meilleur ami ? Personne à l'Ouest n'ignore ses exploits. En tout cas, je n'ai pas reçu d'ordre de notre ministère des Affaires étrangères de m'en occuper...

Grochenko écrasa son cigare dans la délicate coupelle où deux angelots se fixaient d'un œil tendre. Il leva les yeux vers le consul.

– À vous, on ne demande rien d'autre que d'être efficace au moment où nous en aurons besoin, Monsieur le Consul, lâcha-t-il. C'est juste pour vous le rappeler que je suis là...

Le consul soutint son regard autant qu'il put. Cet homme était la vulgarité incarnée. Comment le nouveau régime pouvait-il encore employer de tels individus ?

Admidev savait qu'il était un ovni dans l'organigramme de la Russie contemporaine. Ils étaient quelques-uns envoyés en mission dans des postes sensibles où ils étaient chargés de représenter le nouveau visage du pays.

Le plus souvent surdiplômés, issus d'anciennes familles bourgeoises qui avaient pactisé avec le diable et survécu au cataclysme, possédant une solide culture générale, le Kremlin s'en servait comme trompe-l'œil.

– Je suis au service de mon ministre et de mon pays, répondit-il sèchement.

Grochenko se leva, imité par Voivoïde.

– C'est tout ce qu'on vous demande, grinça-t-il. À bientôt, Monsieur le Consul.

— VOUS AVEZ RAMENÉ quelque chose de Cordelia ? demanda Tod qui connaissait d'avance la réponse rien qu'à voir l'expression de son lieutenant.

— Que dalle ! Un saint, à les écouter ! Un mec qui a rêvé qu'il massacrait un vieux à coups de marteau ! Seulement rêvé ! Un type normal, quoi !

— Alors on ne peut pas le garder...

Boris lui lança un regard noir.

— Et toujours rien sur les empreintes de Winops ?

— Rien de plus. Je ne sais pas ce qu'ils foutent dans ce labo, j'arrête pas de les appeler ! Il leur faut combien de temps à ces foutus fonctionnaires pour sortir une putain de peinture de chaussures. Je finis par me demander s'ils ne les ont pas perdues ! Merde, je sais que c'est lui ! Il embobine tout le monde avec ses airs d'abruti !

— Prouvez-le, soupira Tod.

Boris haussa rageusement les épaules.

— Il va falloir attendre qu'il en tue combien d'autres pour le coincer ? Vous savez quoi ? Le mec accusé d'avoir tué les deux mômes de Cordelia à coups de marteau, j'ai lu les rapports des flics. Un môme, couvé comme un œuf de pingouin par sa mère et qui tremble dès qu'il s'éloigne d'elle ! Il pleurait devant chaque question, réclamait sa mère comme un bébé ! Il a pissé sur lui parce qu'il n'osait pas demander d'aller aux toilettes ! Il a quand même tenu trente-six heures avant d'avouer les meurtres, mais à la fin les poulets n'étaient sûrs de rien !

— Quel rapport avec Holme ?

— D'après un des toubibs qui l'a soigné la première fois qu'il était dans cet asile, la mère d'un des deux gosses a fait un scandale parce qu'il fréquentait son fils !

— Et ?

— Et rien. Il a filé et n'est revenu que cette année.

— Ça veut dire quoi « fréquenté » ?

— Il pêchait avec lui, lui offrait des fruits, se baladait...

- C'est tout ?
- D'après eux.

Tod soupira. Il comprenait la frustration de son lieutenant. Un puzzle de faits qui ne s'emboîtaient pas. Mais au bout peut-être la personnalité complète d'un assassin.

– Bon, on le lâche. Désolé, lieutenant. – Il regarda sa montre. – On a déjà dépassé le temps de la garde à vue de trois heures.

Boris ne répondit pas. Depuis un moment, il avait l'impression que tout lui claquait dans les mains. Son père l'avait appelé en disant qu'il avait cru voir en descendant ce matin les deux types qui étaient venus chez lui. Il n'était pas sûr. Il croyait.

Boris prit sa veste sur le dossier de sa chaise.

– Tant qu'on sera ligotés par des règles stupides, les crapules ont de beaux jours devant eux !

– C'est le système, lieutenant. C'est le système.

HOLME SE RETROUVA sur l'avenue devant le commissariat du 12^e district avec soulagement mais inquiétude. On ne l'avait pas transféré dans un centre de détention, néanmoins, il avait mal supporté son incarcération. Il avait à peine touché à la nourriture et pas décroché un seul mot. Il était resté prostré, assourdi et effrayé par les cris et la violence de ses voisins.

Il regarda autour de lui et fut, là aussi, saisi d'appréhension devant l'agitation et le brouhaha incessants. Les voitures, les piétons, leurs bousculades, le bruit assourdissant qui venait de partout lui donnaient le vertige. Il avait peur de traverser, de se faire écraser. Il n'était pas habitué aux grandes villes, elles étaient pour lui des terres hostiles et inconnues.

Il se glissa au milieu d'un groupe de piétons qui traversaient, calquant son attitude sur la leur. Il mourait de faim et avisa plus loin sur le trottoir un fast-food dans lequel il se précipita.

– Deux burgers s'il vous plaît, deux frites et un Coca.

Il s'assit seul à une table et engloutit son repas. Il s'était tourné contre le mur pour ne pas voir les gens manger. Ça l'avait toujours dégoûté. Les bouches qui s'ouvraient et se refermaient tels des pièges, les dents qui écrasaient et malaxaient cette nourriture qui coulait à l'intérieur du corps. Il sortit en évitant de croiser les regards. Il avait à présent un irrésistible besoin d'alcool. Il marcha droit devant lui jusqu'à trouver une épicerie, mais resta un moment à surveiller les environs. Les médecins lui avaient toujours conseillé de se méfier de l'alcool.

La désintoxication n'avait pas marché. Il l'avait suivie pour leur faire plaisir. Il aimait boire depuis qu'il était jeune. Quand il était soûl, les autres lui faisaient moins peur.

Des gens sortaient et entraient dans l'épicerie et il préféra attendre que la boutique soit vide. Le patron était un étranger avec un turban sur la tête et une barbe fournie. Il voyait du trottoir les bouteilles d'alcool alignées derrière le comptoir. N'y tenant plus, il se décida à entrer.

– Monsieur ?

Holme désigna du doigt une bouteille de brandy d'un litre qui était en réclame.

L'homme se retourna et la saisit.

– Celle-là ?

Holme acquiesça.

– Deux, dit-il en brandissant ses doigts.

Le type en prit une autre mais les garda en main, examinant Holme avec méfiance.

– Vingt dollars, annonça-t-il.

Holme fut étonné du prix mais fouilla dans ses poches à la recherche de l'argent. Il lui en restait mais il savait qu'il lui faudrait toucher sa pension au plus vite.

Il ignorait où trouver le bureau de bienfaisance de la ville et savait aussi qu'il n'oserait peut-être pas demander. C'est pour ça qu'il aimait rester dans les mêmes coins, il y avait ses repères. C'était partout à peu près pareil. Les bureaux de bienfaisance dans les petites villes, on les trouvait dans les mairies. Mais ici, est-ce qu'il y avait seulement des mairies ?

Il déplia ses billets sur le comptoir et le commerçant ne lui tendit les bouteilles dans un sac en papier que lorsque le dernier dollar fut posé.

Il s'en saisit et sortit. Maintenant il n'avait qu'une idée : trouver un coin tranquille pour boire. Il se remit en marche mais s'aperçut, énervé, que ce quartier était trop habité pour s'y arrêter. Partout des boutiques où la foule se pressait, des gens qui marchaient presque épaule contre épaule tant ils étaient nombreux.

Il vit passer un tram et sauta dedans en ignorant où il allait. Se souvenant du dernier incident où il avait refusé de payer, il mit ses pièces dans le monnayeur et alla s'asseoir à côté d'un voyageur, le sac en papier serré dans sa main.

Au bout de quelques minutes, son voisin se leva et resta debout. Une femme examina Holme, de côté, en fronçant les sourcils. Il se détourna, gêné, et descendit au hasard, et le hasard le déposa au port.

Il n'avait jamais vu un port avec de si hauts bâtiments et de si grands navires et fut impressionné. Des grues gigantesques porteuses de flèches démesurées soulevaient des palettes monstrueuses qu'elles balançaient dans les airs avant de les engloutir dans les entrailles des

paquebots dans un bruit démentiel de cornes, de sirènes et de cris de marins. D'interminables trains de wagonnets circulaient en tous sens en ferraillant bruyamment tandis qu'une multitude d'hommes travaillaient dans un bruit assourdissant, se croisant telles des files de fourmis. Régulièrement, des trompes déchiraient l'air de leurs roulements dramatiques ajoutant à la cacophonie.

Il se sentit minuscule. Partout des recoins, des ruelles encombrées, des hangars, des montagnes de marchandises qui divisaient les quais en autant de quartiers. Les dockers le croisaient sans même le voir. Il était invisible et se sentit rassuré.

Il se glissa entre deux hangars dont les parois étaient aussi hautes qu'un immeuble de dix étages et s'accroupit derrière un container rouillé à moitié déginglé qui puait la mort.

Il sortit une bouteille du sac, la déboucha et laissa couler l'alcool ambré dans sa gorge. Il la but entièrement jusqu'au soir, se sentant de mieux en mieux au fur et à mesure que l'ivresse l'envahissait.

Personne ne passait par là. Pourtant, il y avait foule sur ces quais. Des vieux, des jeunes, en groupes ou seuls, mais tous affairés. Pas de femmes. Il voulait voir une femme. Cela faisait si longtemps.

Il sortit de sa cachette à la nuit noire, abritant ses affaires derrière une poubelle. Il marchait droit malgré le litre d'alcool avalé. Il déboucha sur le quai, se coula dans la nuit et partit en chasse.

X_I TENDIT le téléphone à son chef.

– Pour vous, lieutenant.

– Oui ? Berezovsky à l'appareil. – Il écouta et Xi vit ses yeux s'agrandir. – Il est où ? comment va-t-il ? J'arrive ! conclut-il en raccrochant brutalement et en se levant dans la foulée.

– Que se passe-t-il, patron ?

– Mon père s'est fait attaquer chez lui. Il est à l'hôpital !

Xi n'eut pas le temps de lui demander quoi que ce soit, Boris avait quitté la salle des inspecteurs au pas de course et disparu dans le couloir. Il resta figé, la mine renfrognée d'être tenu à l'écart, acceptant en même temps que son patron ne lui dise rien. Pour les siens, confier ses soucis à un étranger était impensable. Presque obscène. Mais chez les Blancs, c'était tout le contraire. Ils aimaient raconter leurs malheurs qu'ils se plaisaient le plus souvent à évoquer sur plusieurs modes. Alors pourquoi Berezovsky se comportait-il autrement ? Berezovsky aimait tout savoir sur les autres, mais détestait la réciprocité. Depuis deux ans qu'il travaillait avec lui, il n'en connaissait pas davantage sur sa vie que la première semaine. Il savait qu'il avait une femme, une fille et un père. Les flics cancaniaient comme des pipelettes. Boris, lui, n'était pas curieux. C'était aux autres de se dévoiler. S'ils ne le faisaient pas, ça ne le gênait pas. Il ne demandait jamais rien. À d'autres moments, il pouvait discuter politique ou religion comme le font, paraît-il, les Européens, mais jamais les Asiatiques, non plus que les Américains. Par exemple, il pouvait arriver en gueulant contre la politique du gouvernement et déclarer dans la même phrase que les religions le faisaient chier. Tel que.

Il appuya sur la touche de rappel du dernier numéro et apprit que c'était celui de l'hôpital de Mount Zion. Il raccrocha et soupira. De nouveaux soucis pour son boss.

— IL SE TROUVE dans la chambre 242, monsieur.

— Comment est-il ?

— Je ne sais pas, le médecin vous le dira.

— Merci.

Boris poussa la porte.

— Ah te voilà ! s'exclama son père en grimaçant.

— Salut papa ! Tu joues les vedettes ? sourit Boris en tirant une chaise près du lit.

— Vedette, chmedette ! Tu crois que ça m'amuse !

Vladimir était furieux. Boris fut rassuré, mais ça ne dura pas quand il le vit se soulever avec difficulté de ses oreillers.

— Reste tranquille, lui conseilla-t-il en le retenant par l'épaule.

— Ils m'ont battu, même quand j'étais par terre !

Boris sentit son estomac se serrer.

— Qui ? Qui t'a battu ? Pourquoi tu les as laissés entrer ?

— Parce que je suis un con ! Voilà pourquoi !

— Ne bouge pas, tu vas te faire mal.

— Ils m'ont dit venir de ta part, moi, j'étais au téléphone avec Edith, tu sais, Edith ? Celle avec qui je joue aux échecs ?

— Oui...

— J'ai ouvert machinalement. Ils m'ont... Ouille, se plaignit Vladimir en se tenant les côtes. Ils m'ont fichu par terre et pendant que l'un me maintenait, l'autre me posait des questions en m'étranglant à moitié !

— Ceux qui étaient déjà venus te voir ? Des questions sur quoi ?

— J'en sais rien ! des conneries ! Toujours sur mon neveu ! Si c'étaient ces putains de Russes ? Sûrement ! Qui veux-tu !

— Tu les as reconnus ?

— Comment j'aurais fait ! Ils étaient cagoulés, ces salopards ! Ils m'ont foutu la trouille, ces cons !

Il se laissa retomber sur ses oreillers. Il était pâle et semblait souffrir.

— Tu as deux côtes cassées et des contusions, tu seras dehors dans

un jour ou deux. Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé ?

– Tu le fais exprès ou quoi ! Qu'est-ce que ces salopards m'ont demandé ? Si j'avais vu et parlé à mon neveu ! Voilà ce qu'ils m'ont demandé ! Tu sais quoi, dit-il en se redressant, les yeux noirs de fureur, qu'ils soient soviets ou tout bonnement russes, ces gens sont des brutes ! Des barbares !

Boris se recula sur sa chaise et considéra son père. Il ne comprenait rien. Pourquoi les Russes croyaient-ils que Vladimir connaissait son neveu ? À quel moment l'aurait-il rencontré ? Et surtout en quoi ça les intéressait ? Et pourquoi son père le lui cacherait ? Les Russes pensaient-ils que le fameux neveu lui avait passé la main de son empire mafieux ? Tout ça ne tenait pas debout. Il repensa aux Anglais Tom et Jerry qui étaient venus chez lui. Et ceux-là, deux ans après la mort de l'oligarque, pourquoi ils se manifestaient ? Si son père avait raison et que son neveu ne s'était pas suicidé, mais avait été tué, peut-être reprenaient-ils l'enquête ? Mais *quid* de Vladimir dans l'histoire ?

– Et tu es sûr que ce sont les mêmes ?

– Mais enfin, qui veux-tu que ce soit ? T'en as combien qui s'intéressent à mon pauvre neveu ? Ils étaient masqués, j'te dis !

– Et l'accent ? Ils avaient un accent ?

– Qu'est-ce tu crois ? Que je leur ai fait passer un examen linguistique pendant qu'ils me tabassaient !

– Tu leur as redis que tu ne le connaissais pas ?

Son père haussa les épaules en levant les yeux au ciel. Une infirmière entra.

– Monsieur Berezovsky, votre piquêre.

– J'en veux pas, foutez-moi la paix !

– Papa...

– J'en veux pas ! Je veux sortir !

L'infirmière se tourna vers Boris.

– Je peux vous demander de nous laisser un moment, monsieur ?

– Reste ici ! glapit son père. Elle est peut-être de mèche !

Boris eut un regard d'excuses vers la jeune femme.

– À tout de suite.

Pensif, il s'adossa au mur du couloir, suivant d'un œil distrait les allées et venues. Il se sentait largué. Ces types existaient bien puisqu'il les avait vus. Sinon, il aurait cru que son père devenait gâteux. Ce qu'il n'arrivait pas à comprendre, c'est pourquoi les services russes

s'intéressaient à lui en même temps que les Anglais ? En quoi ça concernait Vladimir qui n'avait jamais rencontré son neveu, n'avait pas remis les pieds en Russie depuis soixante ans et n'était jamais allé en Angleterre ?

Les voyous post-soviétiques s'étaient répandus partout. Autant en Europe qu'aux États-Unis et qu'en Afrique. Ils achetaient autant qu'ils pouvaient, déroulant des liasses de dollars épaisses comme des bottins. Le pus de leurs différentes mafias avait empoisonné l'Occident qu'ils avaient jusque-là convoité de loin. À New York, ils avaient investi Brighton Beach qu'on appelait désormais la Petite Odessa. La mafia russe y régnait en maître au point que Louis Freeh, directeur du FBI, avait annoncé devant le Congrès, dès 1994, que la lutte contre le crime russe organisé était officiellement décrétée « priorité » par les autorités américaines, au même rang que la lutte contre les mafias italo-siciliennes ou les gangs asiatiques. Et ici, à Frisco, ils avaient investi les quartiers d'affaires et de plaisir et donnaient pas mal de travail aux flics.

– Vous pouvez y aller, monsieur.

– Merci. Il est difficile comme malade ? lui demanda-t-il aimablement.

– Difficile ? S'il n'y en avait que des comme lui, je préférerais faire des ménages.

Elle tourna les talons. Il entra dans la chambre de son père, bien décidé à lui dire ce qu'il pensait. Mais il s'arrêta près du lit.

Vladimir semblait avoir cent ans. Il était recroquevillé et paraissait dormir. Ses cheveux blancs éparpillés autour de sa tête le faisaient ressembler à Einstein. Ses mains posées sur le drap étaient maigres et jaunes. Il comprit que son père en faisait des tonnes pour ne pas laisser voir combien il se sentait vulnérable. Se faire attaquer chez soi, dans un pays comme les États-Unis, par les fils de ceux qui avaient tué ses parents et ceux de son Anna l'avait traumatisé au point de lui ôter sa combativité.

Il s'assit et le regarda dormir. Il avait toujours été plus proche de sa mère. Son père, il le voyait le soir quand il revenait de sa boutique où il taillait les costumes aussi bien des gommeux, comme il les appelait, que des hommes d'affaires.

Ce qu'il savait de lui, c'est qu'en arrivant à quatorze ans il avait été hébergé dans un foyer où il avait appris à lire et à écrire dans sa

nouvelle langue, lui permettant d'aller jusqu'au diplôme d'enseignement supérieur. Après, il avait voulu travailler tout de suite et était entré chez un tailleur comme apprenti. Puis il avait repris la boutique de son patron et s'était arrêté de travailler l'année de ses soixante-dix ans. Il ne voulait pas rester seul à la maison après la mort de sa femme, et c'était une alerte cardiaque qui l'avait obligé à mettre les pouces.

Comment pouvait-on battre un homme comme lui ? se demanda Boris. Il devait peser à tout casser soixante kilos. Il n'avait jamais été gros mais, depuis son veuvage, il avait perdu une bonne trentaine de livres malgré sa copine Edith qui lui faisait la cuisine.

– Je vais les retrouver, papa, murmura-t-il. Je vais les retrouver tes deux schmocks. Tu vas rentrer chez toi et ne plus penser à eux. Ni aux camps, ni au KGB. Et pour ton neveu, je vais essayer d'en savoir davantage.

HOLME, à présent qu'il se trouvait protégé par la nuit, se sentait mieux. Il marcha un bon moment le long des quais, humant l'air rafraîchissant de la mer. L'activité du port, de jour comme de nuit, ne semblait jamais devoir s'arrêter. Plus au nord, il aperçut une muraille de containers qui s'étendait sur des centaines de mètres, illuminée par les bateaux à quai qui lui firent penser aux arbres de Noël de son village.

Il arriva dans la partie des cafés, encore plus animée que les autres. Des dockers et des marins bruyants et à moitié ivres entraient et sortaient des établissements. Ils venaient de tous les coins du monde, mais Asiates et Latinos dominaient. Qui dit marins, dit filles, et il y en avait assez pour tous. Elles aussi de toutes couleurs et de tous physiques. Noires, Asiatiques, du Moyen-Orient, d'Amérique latine, d'Europe de l'Est, d'Afrique. De tous les âges et à tous les prix. Objets de convoitise devenus des choses que l'on se repassait.

Il resta dans l'ombre à observer les manèges des hommes et des femmes que leur solitude et leur dépendance à la drogue et à l'alcool, à la misère, réunissaient un moment. L'une d'elle attira son regard. Jeune, blanche, maigre, mal habillée et mal coiffée, vacillant sur des talons trop hauts, le regard vague. Il sentit sa poitrine se crispier.

Elle titubait, telle une somnambule, le long des murs aveugles des hangars, s'éloignant instinctivement des lumières trop fortes des cafés, tentant à peine d'attirer le chaland, comme certaine d'être repoussée. Pas loin d'elle, d'autres filles riaient fort et criaient, s'interpellaient et partaient parfois à plusieurs avec des clients.

Il la suivit des yeux, se rapprochant imperceptiblement. Elle était trop jeune pour faire ce métier, pensa-t-il. Elle ne savait pas. Il traversa une large zone d'ombre et alla vers elle. Elle ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il la prit par le bras et l'entraîna avec lui.

—LE CADAVRE d'une femme a été trouvé ce matin sur le port, annonça Xi, laconique.

Tout à ses soucis filiaux, Boris réagit à retardement. Xi lui tendit le fax.

— « Jeune femme caucasienne, la vingtaine, retrouvée à la hauteur de Pier 9, au nord de Broadway Street, dissimulée sous des chiffons. Les premières constatations effectuées sur place par le Dr Emmanuel indiquent une strangulation manuelle comme cause probable de la mort. La victime était dénudée et portait de nombreuses et profondes blessures infligées vraisemblablement à l'aide d'une lame effilée, des seins au pubis. Le corps a été emmené à la morgue dans la "section morts violentes" dirigée par le Dr Emmanuel qui procédera à l'autopsie », lut Boris.

Il fixa son adjoint.

— Le buste tailladé ? Une prostituée ?

— Prostituée ? Sans doute. Elle venait d'arriver sur les quais. D'après ses collègues, elle était droguée en permanence.

— On aura quand les résultats de l'autopsie ?

— D'après le médecin, pas avant demain. La nuit a été chaude à Frisco.

— Bon, va sur place, moi j'ai pas le temps. Tu sais qui s'en occupe ?

Xi regarda le fax.

— Inspecteur Foster du 15^e.

— Quand tu en sauras plus, téléphone-lui. Et après, téléphone-moi.

Xi regarda son chef. C'était à lui de le faire. Mais depuis le matin, il était plongé dans des documents qu'il était allé chercher aux archives comme s'ils dataient d'avant l'informatique. Xi savait qu'il devait sortir son père de l'hôpital et le ramener chez lui. Et quand il lui avait demandé comment il allait, Boris s'était contenté de hocher la tête.

— J'y vais maintenant ?

— Ouais.

— Foster va pas râler ?

– Non, si celui qui a tué cette fille est Holme.

Xi releva les sourcils.

– Holme ? C'est pas le seul assassin de Frisco.

– Non, mais c'est le seul qui en ce moment aime sculpter les femmes.

– Vous pensez qu'il est encore ici ?

– Je pense. Bon, vas-y, comme ça on sera sûrs.

Xi faillit lui demander ce que lui comptait faire, mais n'osa pas. Il avait beau être né à Baltimore, avoir épousé une femme de Seattle et vivre à San Francisco, les réflexes ancestraux de respect des supérieurs jouaient encore à plein.

– Bon, j'y vais et je vous tiens au courant.

– C'est ça, répondit Boris sans relever les yeux de son bureau.

Xi arrêta sa voiture à proximité des rubans jaunes qui isolaient le lieu du crime. Deux flics, les pouces dans leur ceinturon, le regardèrent s'approcher. Il présenta sa carte.

– Sergent Xi Hong, je voudrais aller sur la scène de crime.

– C'est vous qui vous en occupez, sergent ? demanda l'un des poulets d'un air surpris.

– Je viens de parler à l'inspecteur Foster qui était le premier arrivé, mais je dois vérifier si nous ne connaissons pas déjà le client.

Ce qui faisait l'autorité de Xi n'était pas sa taille, plutôt modeste, ni son gabarit, mais peut-être son visage quasi imberbe, rond et impavide, ou ses cheveux raides et noirs plaqués comme un casque sur sa tête sans qu'en dépasse la moindre pointe. Enfin, ça ou autre chose. Le flic souleva le ruban.

– Allez-y.

Xi se glissa en dessous et alla jusqu'à la poubelle où le docker matinal, venu là se soulager, était tombé sur le cadavre de la fille dissimulé sous un tas de chiffons malpropres.

Le sol était pourri depuis si longtemps que sa structure en était transformée. Partant de sous l'énorme poubelle et s'étendant largement, une tache, sombre, luisante, le maculait davantage. Xi s'accroupit et grimaça. Le sang plus l'odeur fétide qui s'échappait de la poubelle, c'était beaucoup pour ce début de matinée où déjà le soleil s'en donnait à cœur joie.

D'après l'importance de la tache, il jugea que la fille s'était

quasiment vidée de ses cinq litres de sang. Il essaya de repérer des empreintes de chaussures mais n'en trouva pas. Il faudrait envoyer la scientifique pour des relevés plus larges.

Il se releva, examinant attentivement chaque pouce de terrain. Au bout de la longue ruelle que formaient les murs des hangars voisins, des files d'hommes allaient et venaient sans interruption. Toutes les quelques minutes une sirène beuglait comme un avertissement. Comment avait fait l'assassin pour tuer au milieu de cette foule ? Il regarda la poubelle, haute comme un homme. N'importe qui aurait pu se dissimuler derrière. Tout le temps qu'il resta, il remarqua que personne n'empruntait cette voie.

Il remercia les flics en faction et allait repartir quand il vit arriver de loin un flic qui courait vers eux.

– Hé, les mecs, ramenez-vous ! On en a encore un !

– Encore un quoi ? demanda l'un des deux gardes.

– Un macchab' !

À ce moment, il reconnut Xi.

– Sergent ? Ça tombe bien que vous soyez là, on a un autre cadavre dans le coin des SDF !

Xi referma sa portière.

– C'est quoi le coin des SDF ?

– Là-bas, désigna le flic en étendant le bras derrière lui. Deux cents mètres à peu près. Y se regroupent là-bas.

Xi reprit sa voiture pour s'arrêter trente secondes plus tard devant un ruban jaune déjà tendu.

Il descendit, se coula en dessous et se dirigea vers un corps recouvert d'une couverture.

– Que s'est-il passé ici ?

– On vient de le trouver, répondit le policier en soulevant la couverture, dévoilant le cadavre d'un homme à moitié étendu sur le dos, une jambe repliée sous lui.

Xi remarqua aussitôt ses vêtements couverts de sang.

– On sait comment il a été tué ?

– Il a été étranglé, regardez y'a encore le lien. Et il a une plaie au thorax, expliqua l'officier. J'ai prévenu la scientifique, ils vont arriver.

Xi se pencha pour examiner le cadavre. Il n'en revenait pas. Deux assassinats sur moins de trois cents mètres la même nuit. Il regarda autour de lui, cherchant éventuellement un témoin, mais il comprit en

voyant l'attitude des gens autour qu'il ne fallait pas compter dessus. Apparemment, ils se foutaient complètement du cadavre. Ils vaquaient à leurs occupations comme s'il ne s'était rien passé.

Xi fit part de ses réflexions au policier.

– Ils ne veulent pas d'ennuis et sont en compétition permanente pour un bon coin où dormir ou faire la manche. Celui-là, poursuivit le policier en désignant le corps, était un habitué, d'après ce que j'ai compris. Voyez, il s'était construit une sorte d'abri. Mais il causait à personne. Enfin, c'est ce que les autres m'ont dit.

– Qui l'a trouvé ?

– Une femme. Elle était venue lui apporter un café.

– Où est-elle ?

Le flic ricana en haussant les épaules.

– Disparue.

– Et elle vous a prévenu comment ? Vous étiez là ?

– Non, on passait dans le coin avec mon collègue, on allait repartir. On l'a vue de loin nous faire signe, on y est allés, mais elle s'était déjà tirée.

Autour de l'abri du clochard, c'était comme si on avait craint une épidémie. Jamais Xi n'avait constaté une telle attitude. D'habitude, le moindre fait divers agrégeait une foule avide et, quand il s'agissait d'un crime, il fallait des escouades de flics pour les repousser.

Il prit son téléphone.

– Patron, je suis sur le quai. Oui... Elle a été étranglée et mutilée et a été emmenée à la morgue. Mais il y a un autre mort. Étranglé lui aussi et blessé au thorax. Un clodo. Je sais pas s'il y a un rapport... Pas loin l'un de l'autre... Je sais pas... Ses vêtements sont pleins de sang alors que la blessure au thorax ne m'a pas semblé si profonde que ça. Les scènes sont gardées et on attend la scientifique et le légiste... Vous voulez que je reste ! Bon, d'accord. – Il raccrocha. Le flic l'interrogea du regard. – Lieutenant Berezovsky, c'est mon boss. Il veut que j'attende avec vous, expliqua Xi.

– C'est vous qui en serez chargé alors...

– De celui-là ? Peut-être, on verra.

BORIS, XI HONG et les inspecteurs Foster et Garland regardaient, figés en rang d'oignons, les deux cadavres couchés côte à côte sur les tables d'examen.

Point commun des deux victimes : leur anonymat. Seulement des prénoms consentis du bout des lèvres par leurs compagnons d'infortune. Olga pour la femme, Joe pour l'homme.

Le Dr Emmanuel, le légiste qui les avait ouverts et refermés, relisait son rapport, ses lunettes calées sur le nez, sa barbichette grise coupée au cordeau posée comme une collerette sur ses joues roses.

– Bon, alors, après examen, commença-t-il, on peut penser que nous avons devant nous une jeune femme de type caucasien souffrant de graves carences alimentaires. Compte tenu qu'elle n'a jamais vu un dentiste, je ne peux rien affirmer sur son origine ou son identité, mais elle pourrait être d'Europe de l'Est. L'épaisseur de ses clavicules et les points d'ossification de ses os longs indiquent qu'elle pourrait avoir entre quatorze et seize ans. Des examens toxicologiques en cours devraient confirmer la présence de drogues dures, style héroïne ou dérivés, et/ou d'alcool, acheva-t-il.

– Heure de la mort ? demanda Boris.

– Vraisemblablement, compte tenu de la température assez douce de la nuit et du fait que le corps soit resté dehors, je l'estimerai entre dix heures du soir et deux heures du matin. Je ne peux pas être plus précis. Désolé. J'essayerai d'affiner.

– Cause de la mort ?

– Strangulation manuelle facilitée par la fragilité de la victime, et nombreuses hémorragies. – Le médecin descendit le drap qui couvrait la jeune femme. – « Marques de doigts visibles sur la totalité du cou indiquant un individu vraisemblablement pourvu de grandes mains. Cyanose et ecchymoses du visage, pétéchies des cornées. Infiltration hémorragique des parties molles du tissu sous-cutané et des gaines musculaires. Lésion des carotides. Vingt-deux blessures étagées à partir des seins et jusqu'au bas-ventre, non létales parce que superficielles, portées à l'oblique par une lame tranchante et fine.

Contusions sur les bras indiquant qu'elle a été saisie et fortement secouée », lut le médecin.

– A-t-elle été attachée ?

– Non, aucune marque visible ni sur les poignets ni sur les chevilles et pas de marques défensives. D'après moi, ou elle connaissait son agresseur, ou la drogue, ou l'alcool, expliquerait son apathie. On remarque aussi deux plaies profondes sur les artères fémorales portées *ante mortem* ayant occasionné de graves hémorragies, la laissant presque exsangue, ajouta-t-il en les désignant du doigt. – Il regarda Boris. – On a affaire à un assassin particulier, dit-il en pinçant les lèvres. Il aime faire souffrir.

– On a parlé d'un enfoncement du temporal droit, intervint l'inspecteur Foster.

– Oui, mais c'est pas ça qui l'a tuée. Juste assommée.

– Violée ? demanda Boris.

Le médecin inclina la tête.

– C'était une prostituée, difficile à dire. Les contusions de ses organes génitaux pourraient être professionnelles. Ses sous-vêtements semblent avoir été arrachés plutôt qu'ôtés, grimaça le médecin. Mais à part ça...

– Des indices ? demanda Foster. ADN, cheveux, poils ? Sperme ?

– D'après le rapport partiel de l'équipe technique qui a relevé sur ses vêtements de nombreux fluides, taches, poussière, il faudra du temps pour les analyser. Du temps et de l'argent. Et compte tenu des restrictions budgétaires, ce n'est pas gagné.

– C'est dingue ! s'exclama Foster. Et comment ils veulent qu'on travaille ?

Le toubib haussa les épaules et regarda l'inspecteur de côté.

– Comme vos prédécesseurs, inspecteur. Avant la technologie. Avec de la tête, du flair et de l'opiniâtreté. L'équipe scientifique a tout passé au crible, même les contenus des poubelles voisines.

– Et l'autre victime ? interrompit Boris.

– Joe ? – Le légiste se déplaça près du deuxième cadavre. – Étranglé avec un lien en cuir par une femme ou un homme se tenant assis derrière lui, et s'étant vraisemblablement arc-bouté compte tenu des contusions relevées sur son dos au niveau des basses côtes, sûrement pour se donner plus de force. On retrouve une injection des conjonctives, une déchirure transversale du corps thyroïdien et des

ecchymoses rétro-pharyngées. Également un coup porté par un instrument tranchant, long et mince, au niveau de la troisième côte gauche, ayant pénétré sur trois centimètres, assez comparable, selon l'examen de la plaie, à l'arme dont s'est servi l'assassin d'Olga. L'agresseur se tenant cette fois de face, vu l'orientation de la blessure... sûrement un droitier... Coup porté *post mortem*.

– Donc, c'est pas ça qui l'a tué ? remarqua Xi.

– Non, le coup n'est pas assez profond et a été dévié par la côte. C'est la fracture de l'os hyoïde qui a fait le travail. Je continue. Le dénommé Joe, lui, d'après l'aspect de ses organes, principalement le foie, les poumons et le reste, devait être d'un âge situé entre le début et la fin de la quarantaine. – Il leva les yeux de son rapport. – Désolé pour le manque de précision. Heure de la mort, probablement en fin de nuit. Entre quatre et six heures.

Foster soupira.

– T'en penses quoi, Beré ?

Foster était inspecteur depuis trois ans et moyennement noté. Avant la Crim', il avait travaillé au service narcotiques et armes à feu. C'était plus ou moins un copain de Boris. Il portait des jeans délavés et des baskets pourries qui lui permettaient de ne pas se faire remarquer sur le port où il travaillait. Garland, plus jeune, plus grand et plus fort, s'habillait chez le même tailleur avec en plus un anneau à l'oreille droite.

Boris le fixa d'un air pensif, secoua la tête, puis se tourna vers le médecin comme saisi d'une idée.

– Ses fringues, à Joe, vous les avez fait analyser ? Le sergent a remarqué qu'elles étaient maculées de sang.

– C'est en cours, répondit le toubib. Parce que ce n'est pas sa blessure qui a pu les saloper comme ça étant donné qu'elle a été faite *post mortem* et était plutôt superficielle.

– Vous pensez quoi ? Que le sang n'est pas le sien ?

– On le saura à l'examen. Mais j'ai pensé que ça pourrait être celui de la fille si c'était lui qui l'avait tuée, parce qu'elle en a perdu beaucoup. Mais qui l'aurait tué, lui, et pourquoi ? Pour la venger ? Qui s'en serait chargé ? Son mac ? grimaça le toubib en secouant la tête, indiquant qu'il ne croyait pas vraiment à cette hypothèse.

– Ouais, murmura Boris. – Il fronça les sourcils. – Ses vêtements, à Joe, comment étaient-ils ?

Le toubib prit un autre bordereau.

– Pantalon de toile marron, enfin, disons de couleur indéterminée, blouson en toile denim, très usé, chemise bleue ou grise, ensanglantée sur le plastron, les poignets...

– Des chaussures ?

– Évidemment.

– Quelle pointure ?

– Quelle pointure ? – Le toubib chercha du doigt l'information. –

42.

– Bon, dès que vous avez les résultats des analyses du sang sur ses vêtements, vous pouvez me les transmettre ? – Il se tourna vers Foster. – Gary, je ne veux pas te prendre ton casse-croûte, simplement il se peut que pour le premier crime on ait déjà un suspect qui conséquemment pourrait être celui de Joe.

– Ça veut dire quoi ?

Boris grimaça un sourire.

– Voilà, c'est juste une hypothèse. – Il plissa un œil comme quand on veut expliquer une idée pas facile à faire admettre. – Si ce n'était pas le sang de Joe, ça pourrait vouloir dire que les vêtements ne sont pas non plus les siens... Au fait, docteur, quelle était la taille de Joe ?

– Sa taille ? répéta le légiste en cherchant dans son rapport. Sa taille, un mètre soixante-quatorze pour soixante-trois kilos. – Il regarda Boris par en dessous. – Vous voulez lui offrir un costume en sapin ? Parce que ça, c'est déjà fait.

– Et diriez-vous que les vêtements que vous lui avez enlevés étaient à sa taille ?

Emmanuel écarquilla les yeux.

– Et si vous me disiez ce que vous cherchez ?

– J'ai une théorie que votre examen et vos réponses confirmeront ou non, lâcha Boris.

– Je ne te suis pas, soupira Foster qui sentait poindre une migraine.

– Le Dr Emmanuel a dit que sa blessure costale était trop superficielle pour avoir salopé ses fringues. – Il s'adressa de nouveau au toubib : – Ses vêtements vous ont-ils semblé trop grands pour sa taille ?

– J'ai pensé, effectivement, que le pantalon avait bien vingt centimètres de trop en longueur, et le blouson n'était nettement pas à

sa taille. Mais vous savez, inspecteur, ces gars ne s'habillent pas chez Bloomingdale's. Ils mettent ce qu'on leur donne dans les centres.

– On s'arrange tout de même pour ne pas leur fournir des vêtements dans lesquels ils se prennent les pieds !

– Ouais... peut-être, ouais...

– Où tu veux en venir avec cette histoire de vêtements ? s'énerva Foster.

– Une hypothèse. Et jusqu'à ce qu'on ait l'ADN du sang analysé sur les vêtements de Joe, ça en restera une.

– Bon, accouche...

Foster semblait à bout de fatigue ou de nerfs, et il sentait, sans voir par où, lui échapper l'affaire que cet enfoiré de Juif allait s'attribuer et peut-être résoudre pendant que lui et Gardner se chargeraient du café et des donuts.

– Suis-moi, reprit Boris. 1. Joe porte des fringues pas à sa taille. 2. Possibilité pour que le sang qui les macule ne soit pas le sien. 3. Absence de mobile. Encore que, pour ce genre de crime, ce ne soit pas un argument. 4. C'est la même arme qui a servi apparemment à poignarder les deux victimes, et elles ont été toutes les deux étranglées. Même méthode.

Foster resta de marbre.

– Et quoi ? demanda-t-il enfin. C'est quoi ton idée ?

– Que celui qui a tué Joe est le même, qui, quelque temps avant, a tué Olga, dont le Dr Emmanuel nous a dit qu'elle avait été littéralement saignée. – Il fixa Foster qui l'écoutait d'un air atone. – Ça veut dire que son sang a pu se retrouver sur les vêtements de son assassin qui les a échangés contre ceux de Joe.

Tous le regardaient maintenant comme s'il venait de trouver la quadrature du cercle, mais que personne ne savait à quoi elle servait.

– T'expliques ? Pourquoi il aurait fait ça ? grogna Foster qui se sentait très con et détestait ça.

– Tu te baladerais, toi, avec des fringues trempées de sang ? Même à Frisco, ça peut inquiéter. Donc il en cherche d'autres et tombe sur Joe.

– Mais dis donc, c'est un grand malade, ton gars ! Il tue un mec parce qu'il a des fringues plus convenables après avoir saigné une fille. Au fait, comment tu as su qu'elles n'étaient pas à sa taille ?

– Parce que je crois connaître l'assassin d'Olga.

Les regards, à part celui de Xi, restèrent vides.

– Tu connais l’assassin d’Olga ?

– Possible.

– J’comprends pas, grinça Foster. C’est qui ?

Boris jeta un bref regard à Xi.

– On est sur la piste d’un tueur qui aurait étranglé et fait subir à ses victimes le même genre de mutilations qu’à Olga.

Foster exhala un soupir accablé.

– Ouais. J’en ai entendu parler. – Il jeta un coup d’œil à son partenaire. – Qu’est-ce t’en dis Garland, on bosse ensemble ? Parce que le port, c’est quand même notre rayon, grimaça-t-il à l’intention de Boris. D’ailleurs, ton adjoint, là, il était venu pourquoi ?

– Comme je t’ai expliqué, Foster, reprit Boris d’une voix calme, on est sur la piste d’un meurtrier et le *modus operandi* nous a semblé familier pour le meurtre d’Olga... alors j’ai chargé le sergent Xi Hong d’aller vérifier.

– Ouais... n’empêche, c’est pas votre secteur... côté territorial...

– D’accord, mais si j’ai raison, le meurtre d’Olga est pour nous, et dans ce cas celui de Joe aussi, s’il s’avère que c’est le même assassin qui a tué les deux. Tu connais la règle du PSLC qui s’applique en l’occurrence ?

Foster se renfroigna et regarda son partenaire qui haussa les épaules dans un geste d’ignorance.

– Explique-lui, Foster, dit Boris.

– Le PSLC signifie que la règle du premier sur le coup s’applique, grogna-t-il.

– J’c’omprends pas, lança Garland. C’est nous qu’on a appelés en premier.

– Merde, t’es lourd ! s’emporta Foster. Ça veut dire que le mec qui a déjà un suspect pour des meurtres se charge des autres s’ils sont du même genre ! Oh merde ! Fais un effort, quoi !

Il se tourna vers Boris.

– C’est qui ton patron ?

– Martin Tod. Il est clean.

Foster le fixa un long moment, semblant évaluer la situation.

– Ouais... au pire on turbine ensemble, dit-il d’un ton hargneux. On est du 15^e Est, vous êtes du 12^e Nord... Si on bosse, vous nous donnez tout ce que vous avez déjà.

– On n’a pas grand-chose...

– Pourquoi j’étais sûr de ta réponse ? ricana Foster.

– Parce que c’est vrai. Si on avait du matériel, le gars, vu son CV, serait déjà en cabane, répliqua Boris. Je demande à Tod de t’envoyer le dossier, ça te va comme ça ? Seulement si j’ai raison et que c’est le nôtre qui a fait le coup, vous dégagez.

– Tu rigoles ! s’insurgea Foster qui sentait ce que l’affaire aurait de médiatique s’il s’agissait d’un serial killer.

– Écoute-moi, trou-du-cul, grinça Boris en se rapprochant jusqu’à le toucher, toi et ton porte-torchons, si on ne vous avait rien dit vous passiez moins d’une semaine sur l’affaire. Un clodo et une pute, ça passionne la hiérarchie, hein ? Ça fait avancer les promos ?

– J’t’aime pas, Berezovsky, souffla Foster. Ta grande gueule finira par te faire du tort. On reste sur le coup Gardner et moi. À prendre ou à laisser.

Boris, pour se donner du temps, se tourna vers Xi.

– T’en penses quoi ?

– J’en pense... j’en pense, gazouilla Xi, qu’on n’a pas tellement le choix si on veut garder la piste à la bonne température.

– Il veut dire quoi ? grinça Foster.

– Qu’on est d’accord, répondit Boris avec un sourire aussi faux qu’un dollar africain.

DÉCIDÉMENT, San Francisco ne plaisait pas à Holme. Son instinct lui disait que cette ville ne lui réussissait pas.

Il avait été arrêté par la police, ce n'était pas nouveau, mais c'était la première fois qu'un flic l'avait soupçonné au point de l'enfermer. D'habitude, il s'en sortait mieux. Il s'amusait à les embrouiller en jouant les débiles, faisant mine de ne pas comprendre ce qu'ils lui demandaient, ou répondant à leurs questions par des discours qu'il rendait délirants tout en faisant preuve d'un désir de parfaite collaboration. Même chose avec les psys chez qui il avait séjourné, encore plus faciles à bernier. Patient exemplaire, sauf pendant ses crises dont il s'excusait après en pleurant. Dans tous les cas, il manifestait une parfaite bonne volonté et un vrai repentir.

Il s'estimait bien plus fort que tous ces spécialistes qui ne comprenaient rien. Sauf pour le dernier. Celui-là, il le sentait, n'avait pas été dupe. Mais une fois encore, il n'avait rien pu faire contre lui. S'ils se revoyaient, ce serait intéressant.

Tout en fuyant la zone portuaire à la recherche d'un moyen de quitter la ville, il se demanda s'il n'avait pas eu tort de s'emporter au point de tuer la jeune fille. Bien sûr, c'était pour la sauver de sa condition de prostituée, indigne d'elle. La preuve, elle ne lui avait opposé aucune résistance quand il l'avait entraînée.

Il lui avait dit avec ses mots qu'il ne voulait pas qu'elle reste là à faire ce qu'elle faisait. Elle l'avait écouté sans réagir et il s'était étonné de sa passivité, ne s'étant pas rendu compte qu'elle était complètement stone, et que même si elle l'entendait, elle ne comprenait pas son discours. Elle ne parlait pas l'anglais.

Il l'avait secouée par les bras en lui martelant que les hommes étaient des salauds et qu'elle devait les éviter. Elle avait acquiescé en souriant et caressé sa joue. Ça l'avait énervé. Seules sa mère et sa sœur avaient le droit de le faire.

Il la trouvait jolie mais mal habillée. Elle portait un caraco noir si serré que ses maigres seins en jaillissaient comme des petites pommes. Une jupe aussi étroite qu'une ceinture laissait voir sa petite culotte dès

qu'elle marchait.

Il lui avait vertement reproché son allure mais elle s'était contentée de rire. Sa tête ballottait comme si elle était sur le point de s'endormir et il l'avait giflée.

Il avait caressé ses seins et passé les mains sous sa jupe et elle s'était laissé faire. Elle était si fatiguée qu'elle avait posé sa tête contre lui et coulé dans ses bras.

Ils étaient seuls. Aussi seuls qu'ils l'auraient été au milieu du Grand Canyon auquel les murailles de métal qui les entouraient faisaient penser.

Il avait serré de ses grandes mains son cou si malingre que ses doigts s'étaient croisés derrière. Il avait appuyé plus fort et elle avait gémi. De la salive était apparue au coin de ses lèvres et il lui avait écrasé le larynx. Elle l'avait fixé de ses yeux affolés. Il lui avait souri, et elle était morte en hoquetant.

Il l'avait contemplée un long moment avant de la déshabiller. Elle avait un corps de petite fille. Le tohu-bohu du port s'était apaisé et il fut content pour elle. Puis il avait pris sa lame qui depuis sa rencontre avec Moralès ne l'avait jamais quitté, sauf le temps de son incarcération à Frisco.

Il avait d'ailleurs craint qu'on ne la lui rende pas, mais le flic qui l'avait accompagné en cellule et pris ses affaires l'avait mise avec le reste dans une enveloppe qu'il avait récupérée à sa sortie.

Les flics ne sont pas tous des flèches.

Elle avait une peau très blanche parcourue de fines veines bleues. Couché à moitié sur elle, il l'avait saignée superficiellement des seins au bassin, puis lui avait sectionné les artères fémorales. Absorbé par le spectacle du sang, il s'était aperçu trop tard qu'il en était complètement imprégné.

Furieux, il s'était relevé d'un bond, réalisant que ce sang allait le trahir. Il ne possédait pas d'autres vêtements et connut un moment de panique. À la position de la lune, il avait vu que la nuit était bien avancée. Il avait traîné le corps entre le mur et la poubelle et l'avait recouvert de tout ce qu'il avait pu trouver dans le container, dérangeant quelques rongeurs qui détalèrent en piaillant.

Ses vêtements étaient si imbibés qu'il comprit qu'il devait en changer. Il était allé au bout de la ruelle et avait vu des feux allumés plus loin sur le quai et des silhouettes s'agiter autour. C'étaient des

gens de la rue et il se dit qu'il pourrait peut-être voler une veste ou une chemise.

Il avait attendu que tout se calme et avait marché précautionneusement jusqu'à eux. Les feux mourants éclairaient des corps endormis. Chacun semblait avoir son coin mais il avait jugé qu'ils étaient trop proches les uns des autres pour s'y risquer. Il avait patienté dans l'ombre et s'était glissé silencieusement au milieu d'eux et avait aperçu une guitoune à l'écart fabriquée de bouts de cartons et de chiffons. Il n'avait pas compris tout de suite ce que c'était et s'en était approché.

Un homme était occupé à bricoler à la lueur d'une lampe à gaz. Holme avait hésité, puis s'était décidé à l'appeler :

– Hé... – L'homme s'était retourné et l'avait regardé. – Salut...

– Qu'est-ce tu veux ?

Le ton était méfiant au point d'être hostile. Holme ne savait pas ce qui l'avait poussé à interpeller le clochard.

– Rien... je... je passais...

– Eh ben, continue, avait répliqué l'homme en se remettant à son activité.

– J'ai... j'ai de quoi boire, avait annoncé Holme au bout d'un moment.

L'autre s'était retourné.

– T'as quoi ?

– Du brandy.

Une lueur avait brillé dans les prunelles du clochard qui avait tordu la bouche, dans un sourire qui dévoilait ses gencives.

– Alors amène-toi, camarade.

Holme était entré après avoir jeté un coup d'œil au-dehors. La guitoune était suffisamment à l'écart pour que personne ne le remarque.

L'homme, sans se lever, s'était poussé pour lui faire de la place.

– Qu'est-ce tu fais ? lui avait demandé Holme.

– J'bricole. Un peu de tout. Des cendriers, des poupées, ça dépend c'que j'trouve.

– Pourquoi ?

– Ben mon con, pour les r'fourguer à des cons qui m'les achèt' !

Holme avait regardé l'artisanat du collègue.

– Y t'achètent ça ?

– Ben après, ils le foutent en l'air, sûrement, mais y croient faire une bonne action ! – Il avait ri. – Alors, où elle est ta boutanche ?

Ils l'avaient vidée en se racontant leur vie, enfin pas tout à fait. Puis quand Holme avait jugé que l'homme était assez cuit pour voir à peine clair, il avait attrapé un bout de cuir qui traînait, l'avait glissé autour de son cou et s'arc-boutant, les genoux calés contre son dos, il l'avait étranglé. Le clochard avait émis quelques gargouillis mais son état général délabré ne lui avait pas laissé le loisir de résister.

Holme était resté un moment à fouiller sans rien trouver d'intéressant avant de se décider à le déshabiller. À un moment, alors qu'il ne lui restait qu'un bout de slip sans forme et sans couleur, Holme eut l'impression qu'il n'était pas complètement mort et, affolé, il lui avait plongé sa lame dans la poitrine.

Dehors, on commençait à se réveiller et Holme fut saisi de panique. Il avait enfilé en toute hâte les vêtements du clochard. Ils n'étaient pas de la même taille. Le pantalon lui arrivait aux mollets et la veste ne fermait pas. Mais c'était toujours mieux.

Il s'était glissé au-dehors de l'espèce de guitoune et avait profité de la confusion du réveil pour s'esquiver à toutes jambes.

Le soleil jaillit à l'horizon, faisant miroiter l'eau huileuse du port en même temps que les premières sirènes se mettaient à beugler.

Il faisait frais. Des cars bondés d'ouvriers déversaient leur cargaison. Holme, collé aux murs, au point de s'y incruster, avait cherché désespérément une issue. Il parvint enfin à retrouver l'arrêt du bus qui l'avait déposé, mais renonça à le prendre à cause de son allure.

BORIS avait quitté la morgue sans prendre congé de Foster et Garland, secoué d'une colère qu'il avait eu du mal à contrôler devant eux et qui maintenant l'envahissait.

Des meurtres qu'il n'avait pas su éviter et que, pourtant, il avait prévus. Deux victimes que leur vulnérabilité désignait à un prédateur tel qu'Holme et qu'il n'avait pas su protéger. Et combien à venir maintenant qu'on avait relâché le tueur, faute d'un système adapté à la prévention des crimes.

L'antiterrorisme pouvait agir en amont. Mais les flics devaient réunir des preuves formelles avant d'intervenir ou, pire, attendre que le crime se produise. Le jeu était inégal. Un manipulateur pervers comme Holme qui jouait sur la crédulité, voire la naïveté de ceux qui le soignaient et des policiers qui le poursuivaient, était un cas d'école. Combien de fois Holme avait-il été arrêté et relâché ? Combien de rapports médicaux attestant de sa non-dangereusité avaient-ils été rédigés, le remettant en liberté ?

Boris était persuadé que Ferris Holme était bien l'assassin de Lionelle Tenon et de Mindy Perez, ainsi que de Joe le clochard et d'Olga la prostituée. Les crimes avaient la même « odeur ».

Il ne croyait pas non plus à la culpabilité de Kiel, le suspect du meurtre des deux petits garçons, en raison de sa personnalité. Ce que lui avait confié l'un des inspecteurs qui avait recueilli ses aveux l'avait convaincu que le jeune homme était d'une nature si fragile qu'il se serait laissé accuser du meurtre de Kennedy.

Chaque nouveau crime le ramenait à Holme. C'était comme si un lien s'était établi entre eux, il n'osait pas dire une complicité, mais c'était tout comme. Chaque fois qu'ils s'étaient rencontrés, le tueur avait essayé de nouer un contact privilégié au point que Boris s'en était trouvé mal à l'aise. Mais ce qui était troublant, compte tenu de sa faible intelligence, c'était sa rouerie.

Il s'assit sur un banc, essayant de repousser l'idée de sa responsabilité dans ces meurtres. Il aurait dû garder Ferris Holme sous n'importe quel prétexte. Maintenant il était dans la nature.

Il pensa à son père qui devait être arrivé chez lui et lui avait intimé de ne pas venir le chercher, lui disant qu'il était assez grand pour rentrer seul à la maison. Pour ménager sa susceptibilité, il avait accepté, ajoutant qu'il passerait le soir lui apporter de quoi manger.

– Pas besoin, Edith a déjà tout préparé ! Tu crois quoi ? Que je suis un pauvre schmock esseulé !

Il allait téléphoner à Barbra quand il aperçut de l'autre côté de la rue l'agent Green appuyé à un lampadaire et qui le regardait. Après avoir hésité, il se leva et traversa.

– Vous me suivez ?

– On m'a dit à votre bureau que vous étiez là.

Boris soupira.

– Vous avez faim ? lui demanda Green.

– Rarement après une visite à la morgue.

– Alors un café, je vous invite.

Ils s'installèrent dans le café le plus proche. Boris se doutait de ce qui amenait l'Anglais.

– Seulement un café ?

– Ouais...

Ils attendirent d'être servis. L'air était frais mais lumineux, un temps de saison agréable. Les employés, en pause-déjeuner, s'étaient installés un peu partout. Les hommes avec des sandwiches, les femmes avec des salades. Ils étaient le plus souvent réunis par sexes comme si en dehors du sexe, précisément, chacun se plaisait mieux avec les siens.

– Votre père va bien ? commença Green d'un ton aimable.

– Pourquoi ?

L'Anglais hocha la tête en avalant une gorgée de café.

– Parce que je crois savoir qu'il a eu récemment quelques ennuis...

– C'est déjà dans les journaux ?

Green regarda autour de lui.

– Il n'y a pas de secret entre amis..., sourit-il.

Boris n'aimait pas ce type. Et se dit qu'il n'aimait pas grand monde de ce genre et que ça ne changeait rien à l'affaire.

– Si vous savez des choses, dit-il au bout d'un moment, je serais curieux de les entendre.

– Votre père intéresse beaucoup de gens, on dirait.

– On dirait. Sans que je comprenne pourquoi, mais c'est sans

importance. Comme le proverbe arabe : « Bats ta femme tous les matins, si tu ne sais pas pourquoi, elle, elle sait. »

Green sourit.

– Je reprendrais bien un café, pas vous ? – Il recommanda deux cafés et une tarte, Boris ayant décliné la tarte. – Le neveu de votre père a occupé une place de choix quand la Russie... s'est démocratisée, commença-t-il en entamant sa part de gâteau. – Comme Boris ne répondait pas, Green poursuivit : – Il s'est trouvé très proche du pouvoir au point de se faire élire député à la Douma pour la circonscription de Karatchaïévo-Tcherkessie, une charmante localité du Caucase du Nord où nous savons qu'il ne s'est pas rendu une seule fois.

– Passionnant. Vous avez trouvé ça sur Internet ?

– Oh, ce sont des choses qui se savent dans les... milieux autorisés, ricana l'Anglais. Mais il y a pire. Quand il était conseiller national à la Sécurité, par la grâce de son ami Eltsine durant la première guerre de Tchétchénie, on dit qu'il aurait été très proche de la branche tchéchène de la mafia russe... On dit même qu'il serait à l'origine de l'industrie du kidnapping. – Green se tamponna la bouche avec sa serviette. – Très bonne cette tarte, vous auriez dû en prendre. Vous et nous avons la réputation de ne pas savoir cuisiner, et pourtant je me régale toujours chez vous. C'est le mauvais esprit et la prétention des Français, vous ne croyez pas ?

Boris ne répondit pas. Green héla la serveuse.

– Maintenant je voudrais une bière, c'est possible ? Et pour vous ?

– Rien, répondit Boris en se levant, je vous laisse à vos agapes, moi on me paye pour travailler.

– Attendez, attendez, riposta Green en le retenant par la manche. J'ai des choses à vous montrer.

Green n'avait pas encore lâché la manche de Boris que la serveuse apportait la bière.

– Asseyez-vous, je vous en prie. Asseyez-vous.

Il repoussa sa chope et, se penchant vers la serviette à ses pieds, en tira un épais dossier qu'il déposa devant Boris.

– Ça va vous intéresser, accordez-moi une minute.

Boris se rassit, visiblement à contrecœur.

Green le fixa un instant puis sortit du dossier trois clichés qu'il posa à l'envers sur la table.

– D’abord, je voudrais que vous soyez convaincu que ce que vous allez voir n’est pas le résultat d’un montage.

Pour toute réponse, Boris saisit les clichés, les retourna et les étala. Il les examina brièvement et releva la tête vers l’Anglais.

– Sur celui-ci, dit-il en posant l’index sur le premier, je vois Eltsine en conversation avec un homme de trois quarts dos, et un autre de face. Fascinant.

– Reconnaissez-vous ces deux hommes ? demanda Green.

– Non. Je devrais ? Je ne suis pas un spécialiste de la Russie, je ne connais que les têtes d’affiche.

Green esquissa un sourire. Il pointa l’homme de dos.

– Vladimir Berezovsky, votre père. Et lui là, dit-il en posant le doigt sur le troisième homme, c’est le chef de l’administration présidentielle, Alexandre Volochine. – Il tourna le deuxième cliché. – Toujours Eltsine, avec sa fille Tatiana Diatchenko, amis proches et alliés de votre cousin. Et votre maman, que vous reconnaissez sans doute. Enfin sur celle-ci, votre père à Londres en 2004, photographié avec son neveu alors qu’ils sortaient du club des avocats que vous apercevez derrière. Regardez, ils ont l’air heureux d’être ensemble. Votre cousin menait grande vie chez nous avec ses compatriotes. Ce n’était pas le seul, d’ailleurs. Vous voyez l’homme qui prend congé de lui ? À côté de votre père ? C’est David Owen, ancien ministre et pair du royaume. Un proche de votre cousin. Il semble aussi bien connaître votre père.

– Mes parents ne m’ont jamais parlé de cette histoire, dit Boris d’une voix blanche. Pourtant nous n’avions pas de secrets les uns pour les autres. En plus, s’ils avaient été en Russie, ce qui est inimaginable compte tenu de ce qu’ils pensaient l’un et l’autre de ce pays, ils me l’auraient dit, on en aurait parlé. Ces clichés sont bidouillés !

Green fixa un instant Boris.

– Voilà ce que je vous propose : vous prenez ces photos et vous les faites analyser par vos services techniques. Eux sauront vous dire si elles ont été trafiquées. Qu’en pensez-vous ? Je comprends votre surprise, lieutenant, mais votre père et même votre mère n’ont pas cessé depuis qu’ils sont arrivés ici de militer au sein de différentes associations pseudo-anarchistes mais surtout anticomunistes. Votre père a même écrit un article publié dans un journal local quand ils étaient à Chicago, déclarant que, s’il réprouvait les méthodes du

sénateur McCarthy, il pouvait comprendre ses motivations. Il ajoutait que lui et les siens, il pensait je crois aux Juifs qui avaient adhéré au Parti, avaient été davantage bernés par les communistes que par les nazis qui, eux, n'avaient pas avancé masqués.

– Mon père était un lutteur mais un pacifiste, grogna Boris qui sentait enserrées dans un étau ses tempes. Où voulez-vous en venir ? Et en quoi le fait qu'ils aient peut-être rencontré leur neveu vous importe ? En quoi ça regarde les Anglais ?

– Tous les pays aiment savoir ce qui se passe chez eux, sourit Green. Surtout quand il s'agit d'un homme comme votre cousin.

– Votre police refait l'enquête sur la mort de Boris Berezovsky ? Elle ne croit plus au suicide ? demanda brutalement Boris.

Green sursauta et son regard se durcit.

– L'enquête a été menée par la Special Branch en son temps et a conclu au suicide, répondit sèchement l'agent.

– On dit qu'il aurait été assassiné par les Russes et que votre police a fermé les yeux ? Pourquoi ?

Green haussa les épaules et cligna plusieurs fois des paupières en secouant la tête.

– Il était paranoïaque comme tous ces gens qui ont vécu longtemps dans le mensonge. Il a fait un procès, qu'il a d'ailleurs perdu, à son ami Roman Abramovich, autre transfuge, qu'il accusait de l'avoir trahi, et l'on sait qu'il l'a très mal vécu. Il disait que le procès avait été truqué. Ensuite, d'après ses proches, il n'a plus été le même homme. Il était devenu très dépressif.

– Au point de se suicider ?

– Apparemment. Et...

– Pourquoi êtes-vous venu chez moi demander si je le connaissais ? le coupa Boris, l'air buté.

Green esquissa un sourire contraint.

– Service de l'immigration. Nos responsables se sont aperçus après coup que votre cousin avait monté une filière de faux papiers au bénéfice de certains de ses amis qui désiraient immigrer chez nous. On voulait savoir si vous étiez au courant.

– Deux ans après sa mort ? Vous vous foutez de moi.

– Nous savions que votre cousin et votre père s'étaient rencontrés et qu'il aurait pu lui en parler ou lui laisser des documents. Ou à vous.

– Mais à présent qu'il est mort, il ne peut plus raconter grand-

chose.

– Il y a des morts plus bavards que les vivants ou qui ont été bavards du temps de leur vivant...

Boris ne répondit pas. Il était persuadé à présent que les photos de son père et de son neveu étaient authentiques. Comme disait Green, il avait les moyens de vérifier.

– Bon, et alors ? reprit-il hargneusement. Mes parents connaissaient leur neveu. Ça les regarde, non ? La guerre froide est finie. On a le droit de préserver certaines choses. Peut-être que mon père a été content de retrouver le fils de son frère mort dans les geôles communistes et n'avait pas envie d'en parler.

– Même à vous ?

Boris, hésita, troublé par cette hypothèse.

– La famille de ma femme est très en vue, mes beaux-parents sont amis avec presque tous les édiles de cette ville et, en tant qu'avocat, mon beau-père était au courant des petits secrets de beaucoup. Peut-être mes parents ont-ils eu peur d'une indiscretion de ma part.

– Peut-être, consentit Green d'un ton ironique. Ou peut-être est-ce pour une autre raison.

– Vous accusez mes parents d'avoir espionné au profit de la Russie ? s'emporta Boris. Vous êtes cinglé, mes parents haïssaient le monde soviétique presque autant que l'Allemagne. Ils y ont laissé autant de morts ! Ils sont restés en vie en s'échappant à quinze ans comme des proscrits. Ils étaient programmés pour crever en Sibérie !

Green se pencha vers Boris et posa une main sur son bras.

– Calmez-vous, personne n'accuse votre père d'avoir espionné l'Occident au profit des communistes, ce serait plutôt le contraire...

– Plutôt le contraire ? J'pige rien à vos conneries, Green, gronda Boris, les mâchoires serrées, et ôtez votre putain de main de mon bras ou je vous fais avaler vos dents ! Vous allez bientôt me dire qu'il était un honorable correspondant de la CIA ! Mon père était tailleur et ma mère passait son temps à aider les autres, elle y a laissé sa santé, alors, ne touchez pas à eux !

Boris avait parlé suffisamment fort pour que quelques têtes se tournent vers leur table. Green tendit les clichés à Boris.

– Faites-les analyser, on se reverra après. – Il appela la serveuse et tira des billets de sa poche. – J'ai réglé pour deux tartes, prenez-en une, elles sont vraiment bonnes.

Il attrapa sa serviette et partit sans se retourner. Boris le regarda s'éloigner et sortit derrière lui. Il était sonné comme s'il venait de faire dix rounds avec Mike Tyson.

Il voyait s'écrouler autour de lui les repères qui l'avaient accompagné sur le chemin de la vie. Anna et Vladimir, son ANNA, son VLADIMIR, qui n'avaient pas de mots assez durs pour fustiger l'Union soviétique quand elle armait à mort les pays arabes dans leurs conflits avec Israël. Qui votait toutes les résolutions contre. Qui fournissait aux dictateurs arabes les armes les plus sophistiquées de leur arsenal et envoyait des milliers de soldats et de techniciens leur apprendre à s'en servir. Ces salopards de dirigeants soviétiques qui avaient oublié que c'étaient les Juifs qui avaient inventé le communisme, l'avaient fait prospérer au détriment de leur propre peuple, portés par un idéal absurde et mortel d'égalité ! Et ses parents auraient été des espions !

Il se mit en marche d'une manière automatique. Il allait les faire analyser, ces foutues photos, et les coller dans la gueule de ce Green et de ces deux connards de putains de Russes parce qu'il refusait quand même de croire qu'elles soient authentiques. C'était trop dur.

Les gens le bousculaient, mais son cerveau ne lui transmettait d'autre émotion que la stupéfaction et le chagrin d'apprendre, à plus de quarante ans, que ceux à qui il avait fait le plus confiance, qu'il avait toujours respectés et aimés, lui avaient menti comme n'importe quel étranger l'aurait fait.

Il releva les yeux et s'aperçut qu'il prenait la mauvaise direction. Le SFPD était dans l'autre sens. Il était confus comme s'il avait bu. Il devait en parler à quelqu'un, Barbra ? Pourrait-elle comprendre la situation ? Il sortit son téléphone pour l'appeler au moment où il sonnait.

– Oui ? Barbra ? Je prenais mon téléphone pour t'appeler, commençait-il. Comment ? Dans la rue. Je... je retourne au bureau. Que se passe-t-il ? – Il écouta et sentit une onde froide se propager dans son dos. – Ton père veut s'occuper de quoi ? De mon père ?

Que lui voulait son beau-père ? Il eut ce dernier au bout du fil et fut sidéré, il ne comprenait pas pourquoi William Michaëlsen, associé dans le plus grand cabinet d'avocats d'affaires de San Francisco, voulait entreprendre des démarches pour retrouver les deux voyous qui avaient molesté Vladimir. Il essaya de tempérer :

– William, je vous remercie, mais vous savez combien il y a

d'agressions contre les personnes et les biens dans notre ville ? Comment ? Oui... il portera plainte... mais... oui je vous remercie de votre sollicitude... – Il se força à rire. – Vous connaissez mon père, il détesterait qu'on en fasse une histoire, il préférera dire qu'il les a mis en fuite... Eh oui, c'est un batailleur. Il est rentré chez lui. Tout va bien, William, merci.

Il coupa et soupira. Si jamais sa belle famille apprenait la vraie raison de l'agression de Vladimir... Il se mit à rire. Voilà qu'il se mettait lui aussi dans la peau d'un menteur. Et tout ça parce que ses idiots de parents avaient voulu à eux tout seuls continuer la guerre froide.

C'EST SEULEMENT en fin de journée que Boris se décida à aller voir son père. Xi était reparti à la morgue, impatient de récupérer les rapports du Dr Emmanuel. Lui aussi s'en voulait de n'avoir pas réussi à garder Holme.

Il descendit chercher sa voiture et, une demi-heure plus tard, il se gara dans un parking assez proche du domicile de Vladimir.

Il monta et sonna, incapable aujourd'hui d'entrer directement avec ses clés comme il l'avait toujours fait. La personne qui lui ouvrit n'était pas son père, mais une séduisante femme dans la soixantaine, les cheveux blonds striés de gris, tirés en arrière, découpant un visage avenant aux yeux marron pétillants de bonne humeur.

Boris resta interdit quelques secondes, mais la femme lui tendit la main en souriant.

– Lieutenant Boris, je présume ? le taquina-t-elle.

– La charmante Edith ? renvoya Boris, jouant le jeu. La muse de Vladimir ?

Ils éclatèrent de rire, et Boris fut conquis dans la minute. Plutôt petite, on devinait à la voir une boule d'énergie. Un jean et un polo bleu électrique convenaient parfaitement à sa silhouette encore jeune.

– Entrez, il vous attend.

Quelle curieuse sensation, pensa-t-il alors qu'il la précédait et que son père apparaissait à la porte du salon. C'était la première fois depuis la mort d'Anna qu'il voyait une femme chez son père, et il eut l'impression d'être chez un inconnu. Il n'eut pas le temps d'analyser ses émotions que son père ronchonna :

– T'as mis le temps ! On peut mourir cinquante fois avec toi !

Il regarda Edith qui lui fit un clin d'œil, cacha un sourire et prit son manteau.

– Vous ne partez pas ? s'écria-t-il.

– Pas à cause de vous, Boris, mais j'ai un rendez-vous et suis déjà en retard. Je vous promets que la prochaine fois je resterai plus longtemps.

Elle se haussa pour l'embrasser et embrassa Vladimir dans la

foulée en lui tapotant le bras.

– N’oubliez pas le gâteau, je viens de le sortir du four, faites-en goûter à Boris, je suis sûre que lui appréciera. J’ai été très contente de vous connaître, dit-elle, souriant largement en ouvrant la porte.

– Moi aussi, Edith, et je vous remercie.

– Sympa, hein, dit son père, quand elle fut partie.

Boris acquiesça. Les surprises lui tombaient sur la tête à la manière d’une pile d’assiettes.

Vladimir entra dans le salon et se laissa tomber dans son fauteuil préféré en cuir râpé.

– Alors, quoi de neuf ? demanda-t-il à son fils. Cette femme vient de me mettre mat en douze coups, tu y crois ?

Boris hocha la tête. Dans sa poche les photos que lui avait données Green pesaient leur poids en plomb. Les services du labo son et photos avaient manqué de temps pour les analyser à fond, mais le technicien pensait qu’elles étaient « bonnes ».

Boris s’assit face à son père qui parut ne pas se rendre compte de son malaise.

– T’as faim ?

– Non... comment tu te sens ? repartit son fils.

– Tu sais quoi, l’hôpital ? Je déteste ! Tu rentres pour un cor au pied et tu ressors sans ta jambe !

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Justement, j’en ai entendu en quatre jours de ces histoires ! Et ces cons ne voulaient pas me laisser sortir !

– Ils t’ont mis en observation...

– Quelle observation ? Fallait que je sonne pendant des heures avant qu’une de ces demoiselles daigne se déranger ! J’avais pas le droit de me lever, paraît-il, et quand je devais pisser, je faisais comment ?

Il semblait furieux mais Boris savait qu’il y avait une part de comédie. Vladimir avait un rôle à tenir, celui du râleur qui ne s’en laisse pas conter. Pourtant, il l’avait vu badiner avec ses infirmières.

– Tu as toujours mal ?

– Nan. Tu crois pas que ces deux pedzouilles m’ont eu ! J’ai mal nulle part ! J’en ai juste marre d’être traité comme un handicapé !

– Qui te traite comme un handicapé ?

Vladimir se contenta de hausser les épaules et de regarder devant lui, mâchoires serrées et l'air furieux.

Boris ne savait pas comment aborder le sujet. Il était plus mal à l'aise que s'il avait trouvé son père en compagnie d'une pute de bas étage.

– Tu sais quoi ? dit soudain Vladimir, Edith a apporté une bouteille de vodka, de Suède ou de Norvège, je crois, enfin je ne sais pas ce que ça vaut mais j'ai envie d'y goûter !

– Tu prends pas de médicaments qui seraient contre-indiqués ?

– Quels médicaments ? Pour des côtes cassées ? Y a rien à faire pour ça, c'est ce qu'ils m'ont dit après, ces schmocks ! Alors, pourquoi ils voulaient pas me laisser sortir, tu peux me dire ?

– Elle est au congélo, la bouteille ?

– Oui, apporte aussi du pastrami, Edith en a acheté.

En temps normal, Boris aurait fait une plaisanterie sur les rapports de son père et de son amie, mais ce soir il se sentait incapable de s'amuser de quoi que ce soit.

Il revint avec la vodka et les tranches de poitrine de bœuf épicée.

– Elle est jolie la bouteille, dit-il, histoire de dire quelque chose. Absolut, lut-il.

– Elle m'a dit que c'était suédois, c'est vrai ? Depuis quand ces bouffeurs de saumon font de la vodka ? ronchonna Vladimir.

Boris évita de répondre et les servit. Il posa quelques tranches de pastrami dans une assiette et la tendit à son père.

– Merci. – Vladimir regarda son fils. – Qu'est-ce t'as ? depuis que t'es arrivé on dirait que t'as avalé un *schmalz herring* avec ses arêtes !

Boris s'assit en soupirant et fixa son père.

– Ben qu'est-ce t'as ? répéta celui-ci en fronçant les sourcils. Tout va bien ? Sarah, ta femme ?

Boris posa son verre sans y avoir touché.

– Pourquoi m'avez-vous menti ?

– Comment ça, menti ? Pourquoi ?

Boris hésita, puis plongeant la main dans sa poche, sortit les trois photos qu'il étala sur la table.

– Pour ça.

Son père se pencha, se recula, chercha ses lunettes.

– Passe-moi mes lunettes, s'il te plaît, là sur le guéridon, je ne vois rien.

Il les chaussa, regarda longuement le premier cliché, dégagea le second qui s'était glissé en dessous, et enfin celui pris à Londres. Il releva la tête, ôta ses lunettes, parut réfléchir et dit :

– D'après toi ?

– C'est ce que je te demande.

– T'as pas idée ? Et si je te disais que c'était pour pas que tu te fasses des *sourrès*2.

– Pourquoi je m'en serais fait ?

– C'est ta maman qui ne voulait pas. Elle disait que tu étais un trop honnête garçon américain pour comprendre.

– C'est vrai, je ne comprends pas.

– Elle disait : « On l'a élevé comme un petit yankee. Collège, lycée, université, baseball, Coca-Cola et campus. Qu'est-ce qu'il peut savoir de ce qu'a vécu ton neveu en Russie ? »

– Je vois pas le rapport.

– Justement. Je sais ce que tu penses de ton cousin, et de ce que tu en aurais pensé à l'époque. Que c'était un gangster, un voyou.

– C'est ce qu'il était.

– Ah ouais ? Et le pays dans lequel il est né et a grandi, c'était pas un pays de voyous ? – Boris resta muet. – Il a à peine connu son père, mon frère, déporté en Sibérie sans qu'on sache pourquoi, ni ce qu'il est devenu. Il a été à l'université soviétique et a vu là-bas comment on traitait les Juifs. Avec des quotas ! Comment on traitait ceux que Staline le paranoïaque et sa clique de criminels considéraient comme des déviationnistes. Et ses grands-parents, les tiens aussi, dont on n'a jamais rien su et qui ont crevé dans les glaces du Paradis soviétique. C'était quoi, ceux qui ont fait ça ? Nous étions sa seule famille, et il était le fils de mon frère, et on a été contents de se retrouver !

La voix de Vladimir enflait au fur et à mesure de son discours, emportée par la colère. Debout, il agitait ses bras comme des sémaphores, ses côtes cassées oubliées.

– Je vois toujours pas le rapport..., commença Boris d'une voix hésitante.

– Ah, tu vois pas le rapport, le coupa Vladimir. Ta mère avait raison, elle savait que tu ne comprendrais pas, toi qui as été élevé au beurre de cacahuètes et qui bouffait la dinde farcie à Thanksgiving ! Tu ne comprendrais pas ce qu'a pu ressentir un garçon comme ton cousin, super doué, mais qui savait qu'il ne serait jamais rien parce

qu'il avait un passeport marqué Juif et qu'à cause de ça, il serait à vie un citoyen de seconde zone ! – Boris serra les lèvres. – Alors, quand la Nomenklatura a changé de propriétaires et qu'il a vu que les nouveaux patrons se foutaient pas mal de qui était quoi et que leur seul souci était de s'en mettre plein les poches, qu'est-ce qu'il a fait ton cousin ? Il a ouvert les siennes et a fait comme eux !

– Tu l'excuses ?

– Non seulement je l'excuse, mais je le comprends ! Il m'a dit avoir bien aimé baiser ceux qui avaient liquidé sa famille, et la famille de sa famille, et tous les cons morts pour l'idéal rouge. Les camps, là-bas, sont remplis de charniers ! Qui c'est qu'est d'dans tu crois ? Tu sais qu'il existe une route de deux mille kilomètres, droit vers la Sibérie, pavée des cadavres de ceux qui l'ont construite ? Ils étaient tellement gelés qu'ils étaient plus durs que la pierre. Elle ne bouge pas, cette route. Solide comme l'enfer, elle est ! C'était ça le Paradis des travailleurs ! Tu sais combien de Russes il a fait tuer Staline entre juillet 37 et novembre 38 ? Huit cent mille ! Des traîtres, qu'il disait ! Et cinq millions d'Ukrainiens en 33 qu'il a affamés ! enfin, ça c'est autre chose ! Les gardes ukrainiens à Treblinka et ailleurs étaient pires que les SS. Alors quoi, mon fils, tu veux que je pleure sur Staline, sur Eltsine, sur Poutine ?

Boris se leva pour aller se placer devant la fenêtre qui donnait sur la rue. Dolores Heights était l'une des rues principales de Castro, et l'une des plus animées bien qu'un peu excentrée par rapport au cœur du quartier gay. Ses parents avaient été forcés de poser des doubles fenêtres pour échapper au bruit incessant, et regarder s'agiter les gens en silence était comme de voir un film à la télé, son éteint. Il entendit son père se resservir de la vodka.

– En fin de compte, elle est bonne cette Suédoise, marmonna-t-il.

Il ne savait pas comment reprendre le dialogue. Comme s'il suivait ses pensées, son père reprit :

– Ce n'est pas seulement pour l'argent que Boris a agi de cette façon, dit-il d'une voix sourde. Il a été d'une incroyable générosité pour tous ses amis dès qu'il a pu, dépensant sans compter. Il s'est vite aperçu de la crapulerie du gouvernement de Poutine et n'a eu de cesse, au mépris de ses intérêts, de le combattre. S'il n'avait rien fait, comme tous ces compatriotes qui se sont enrichis sans savoir d'où provenait leur fortune, il n'aurait pas eu besoin de s'exiler pour sauver

sa peau.

Tout ça, Boris le savait. Comme il savait qu'un autre oligarque, Mikhaïl Khodorkovski, un ami proche de son cousin, pour avoir voulu créer un parti démocratique venait juste d'être libéré après dix ans passés dans une colonie pénitentiaire à six mille cinq cents kilomètres de Moscou que n'aurait pas désavouée Kafka. Il connaissait tous les crimes de la nouvelle Russie autant que ceux de l'ancienne. Les journalistes assassinés, la mafia complice du régime, les atrocités commises en Tchétchénie par l'armée russe ; celles perpétrées par les officiers de cette même armée contre leurs propres soldats et que la journaliste Anna Politkovskaïa avait dénoncées en le payant de sa vie. Le racisme et l'antisémitisme plus virulents que jamais qui envahissaient toutes les couches de la société sous la protection de l'Église orthodoxe, proche de l'extrême droite. L'homophobie meurtrière qui tuait et fédérait la racaille. Il savait, tout le monde savait, et tout le monde fermait sa gueule parce que la Russie, même usée, même démantelée, restait une menace. Il revint vers son père.

– Alors, à part retrouver sa famille, qu'est-ce qu'il voulait de toi, Boris ?

Vladimir le toisa, si tant est que l'on puisse toiser quelqu'un qui mesure quinze centimètres de plus, mais Vladimir était comme ça. Il avait toujours toisé les géants.

– Il voulait mettre en sûreté son assurance-vie. Il voulait aussi que le monde, si flagorneur, si lâche, uniquement préoccupé de son propre sort et de son fric, sache ce qu'était la nouvelle Russie. Il disait que le peuple russe était passé du servage impérial au servage rouge et au servage des marchés financiers, mais continuait d'asservir ses voisins. Il disait que ces pauvres gens, esclaves successifs de la Grande Catherine et d'Ivan le Terrible, et après des communistes, seraient incapables de reconnaître la démocratie ou la liberté s'ils la voyaient !

– Et... c'était quoi, son assurance-vie ?

Vladimir respira un grand coup, jeta un coup d'œil oblique à son fils et sortit de la pièce. Boris l'entendit tirer un meuble et son père réapparut peu après avec un DVD à la main.

– C'était ça son assurance-vie. Mais hélas, elle n'a pas marché.

1.

Hareng mariné, en yiddish. (*Les notes sont de l'auteur.*)

2.

Soucis, en yiddish.

EN RESSORTANT DU PORT, Holme tomba sur la gare routière centrale Est et alla directement consulter le tableau des départs.

Ça lui prit un moment. Ce n'était pas un prince de la lecture. Enfin, il déchiffra que deux cars étaient sur le départ, l'un vers le sud, par la San Joachim Valley, l'autre pour l'est, par la 88.

Il n'avait pas de préférence, ne connaissant aucune des deux destinations. Il alla vers le bus dont il entendait chauffer le moteur.

Il se présenta au chauffeur et lui tendit deux dollars et quelques cents dans la paume de sa main. Le gars leva les yeux vers lui, l'examina de haut en bas, haussa des sourcils amusés devant son accoutrement, son pantalon qui lui arrivait à mi-mollet, sa veste pas plus grande qu'un boléro, esquissa un sourire moqueur et malveillant et dit :

– Qu'est-ce que tu veux avec ta monnaie ?

– Je peux aller jusqu'où avec ça ?

Le chauffeur gloussa, décidé à s'amuser, mais jetant un coup d'œil derrière lui vit que plusieurs voyageurs attendaient de monter. Il soupira d'un air dégoûté et cracha :

– Avec ça, mon pote, tu vas presque à Modesto ! Bon, dit-il en lui tendant un billet, va t'asseoir.

Holme n'aimait pas qu'on le tutoie ou qu'on lui parle mal.

– Allez, avance, y'a du monde derrière ! grogna le chauffeur, soudain mal à l'aise.

Holme se décida à bouger et prit l'allée centrale jusqu'au fond où la banquette occupait la largeur du car. Il s'assit au milieu et étendit les jambes.

Les voyageurs déjà placés ne l'avaient pas regardé passer, comme ne l'avaient pas regardé non plus les passants qu'il avait croisés pour venir à la gare.

Seule, deux rangs devant, sur la gauche, une femme s'était retournée. Holme croisa son regard et, éberlué, la vit lui sourire. Il fut si surpris qu'il ne broncha pas, et elle agita la main comme pour dire bonjour ou que ça n'avait pas d'importance.

Il serra son grand sac en plastique contre lui et elle eut un hochement de tête indiquant qu'il faisait bien.

Le car se mit en route après que le chauffeur eut jeté un œil pour vérifier, sans doute, que tout était en place, mais son regard n'alla pas jusqu'au fond du véhicule. Passant ses vitesses, il égreña d'une voix inaudible ce qui semblait être la liste des arrêts.

Quelques voyageurs montés après Holme s'étaient dirigés vers l'arrière, mais rebroussèrent chemin quand ils l'aperçurent étalé au milieu de l'allée. La voyageuse qui lui avait fait signe gloussa.

Le bus avait à peine quitté la gare que certains fermaient déjà les yeux. Pas Holme, intéressé par ce qu'il voyait. La ville lui sembla ne pas devoir finir et il soupira de soulagement quand, enfin, le car atteignit les faubourgs puis, au bout d'une bonne demi-heure, la campagne.

Le bus s'arrêta une heure plus tard dans une petite ville, et deux contrôleurs y montèrent en même temps que des voyageurs. Holme, en les voyant, se crispa. L'incident avec le chauffeur et le Ranger lui revint. C'est à cause de ça qu'il s'était retrouvé en prison. Il chercha son ticket et le tint à la main. La femme se tourna vers lui et lui sourit une nouvelle fois comme pour l'encourager.

L'un des contrôleurs resta à parler avec le chauffeur, mais le second se déplaça pour vérifier les tickets. Il arriva à Holme et celui-ci le lui tendit, bras raidi. L'employé le regarda.

– Vous allez jusqu'à Modesto... ? C'est le prochain arrêt.

Quand il rejoignit son collègue, il le vit lui parler, et celui-ci l'examina sans discrétion. Il dit quelques mots au chauffeur et ils rirent tous les trois.

La femme se tourna vers Holme et, par quelques signes et murmures, lui indiqua qu'elle descendait aussi à Modesto.

Le voyage dura encore une bonne quinzaine de minutes et Holme ne détacha pas son regard des trois employés qui bavassaient ensemble. Il comprit qu'ils parlaient de lui et il sentit monter une colère qui lui fit serrer les mains sur les accoudoirs, à les blanchir.

Puis le bus s'arrêta et la femme en se levant fit signe à Holme que c'était leur arrêt.

– C'est là, Modesto, dit-elle.

Holme n'osait pas bouger, appréhendant de passer devant les contrôleurs. Mais ils prirent congé du chauffeur et descendirent. Alors,

il se leva pour suivre la femme qui l'attendait sur la route.

Le car repartit et Holme constata qu'ils étaient au milieu de nulle part. L'arrêt se trouvait au croisement de deux routes sans rien autour, si ce n'étaient des champs à perte de vue.

– Vous allez où ? demanda la voyageuse.

Holme haussa les épaules.

– Moi, j'habite là, dit-elle en désignant un point qui ne montrait rien. Ici, c'est le désert, ricana-t-elle. Si vous savez pas où aller vous pouvez venir chez moi.

Holme parut seulement s'apercevoir de sa présence.

– Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

– Parce que j'ai de la place, répondit-elle comme une évidence.

Il ne comprenait pas ce qu'elle lui voulait, mais il ne sentait pas en elle une ennemie. Dans son village de naissance, il y en avait une comme ça. Une dingo, comme l'appelaient les autres. Elle proposait spontanément à ceux qui s'y arrêtaient de les héberger. Mais elle était si sale que tout le monde refusait, ce qui faisait s'esclaffer les gens. Celle-ci n'était pas sale, c'était d'ailleurs un paramètre dont Holme ne tenait pas compte. Elle portait un grand sac en plastique dans le genre du sien.

– J'ai de quoi vous faire dormir, continua-t-elle. Et si ça vous dit, y'a quelques travaux que vous pourrez faire en contrepartie.

Puis sans rien ajouter, elle prit une petite route perpendiculaire à la principale.

Holme hésita, examina les alentours, puis devant le grand vide dans lequel il se trouvait, se décida à la suivre.

BORIS SE GARA devant son allée, contre le trottoir. La voiture de Barbra était restée dehors. Le rez-de-chaussée de la maison était illuminé et il supposa qu'elle et Sarah devaient s'y trouver.

Il arrêta le moteur mais resta au volant. En fin de compte dans cette histoire ce qui le contrariait le plus était que ses parents n'avaient pas cru bon de lui faire confiance. Ou alors, comme l'avait dit son père, ne voulaient-ils pas le soucier ? La deuxième hypothèse était plus agréable. Car comment aurait-il réagi, s'il s'était trouvé en présence de son cousin ressuscité ?

– Bonjour, je suis Boris Berezovsky.

– Enchanté, je suis aussi Boris Berezovsky.

Il soupira et trouva une fois de plus que sa vie, qui aurait dû être facile, chacun s'ingéniait à la compliquer. Bon, son cousin était un escroc. Pire, un marchand d'armes sans foi ni loi. Comme tous les marchands d'armes. Comment Vladimir et Anna, si à cheval sur l'éthique, avaient-ils bien pu le tolérer ? Ou avaient-ils conservé tant de rancœur contre leur ancienne patrie que tout ce qui pouvait l'affaiblir les réjouissait ?

Il sortit de la voiture et se dirigea vers sa maison, ouvrit la porte et entra. Philippa traversait le hall, les bras chargés d'un plat.

– Bonsoir, Monsieur.

– Bonsoir, Philippa.

– Vous dînez, Monsieur ?

– Oui, mes femmes sont à table ?

– Oui.

– J'arrive, je vais me laver les mains.

Il passa dans le cabinet de toilette. Il se lava soigneusement les mains, se donna un coup de peigne, examina dans la glace son col de chemise qu'il trouva moyen, mais eut la flemme d'aller se changer. Peut-être que Barbra ne le remarquerait pas.

– Bonjour les filles ! s'exclama-t-il joyeusement en entrant.

– Tu es déjà là ? s'étonna Barbra quand il se pencha pour l'embrasser.

– Je savais qu’il y avait du gigot, répondit-il en allant embrasser sa fille qui tendit la joue sans lâcher son iPhone. Les nouvelles sont bonnes ? lui demanda-t-il.

– Hein ?

– La Chine et la Russie, qu’ont-elles décidé pour la Syrie ?

– Mais de quoi tu me parles ! répondit la gamine, d’un ton irrité.

– Ah, excuse-moi, je te voyais si attentive et si occupée que j’ai cru que tu étais en correspondance avec l’ONU.

Sarah haussa les épaules et lui envoya un regard meurtrier qui fit pouffer sa mère. Boris s’assit, lança un coup d’œil dubitatif à sa femme, qui lui répondit pas un geste négligeant de la main. Sarah, vexée, s’était concentrée davantage sur son écran.

La viande était bonne et, laissant de côté les haricots verts, Boris se servit copieusement de pommes de terre.

– J’avais faim, constata-t-il, étonné. – Il se tourna vers sa fille. – Tu comptes aller voir quand ton grand-père ? Demain ?

Elle ne répondit pas immédiatement, continuant à tapoter sur son clavier. Son père jeta un œil sur ses aliments qui refroidissaient.

– Sûrement pas ! Demain j’ai interrogé toute la journée !

– Jusqu’au soir ? demanda son père d’un ton qu’il voulut plus aimable que sarcastique.

Elle soupira :

– Quatre heures.

– Ça te laisse le temps...

Il sentit la main de Barbra sur son bras. Il la regarda et elle lui fit une mimique d’apaisement.

– Après, j’ai des devoirs.

– Écoute. – Boris se pencha vers sa fille. – Ton grand-père vient de se faire tabasser par des voyous, il vient juste de rentrer chez lui et je suis certain que te voir lui ferait un grand plaisir.

– D’accord, j’irai, mais pas demain, lâcha Sarah d’un ton excédé. Si je ne travaille pas vous râlez, et si je travaille vous râlez aussi !

Boris sentit monter en lui une bouffée de colère. Ils avaient, Barbra et lui, l’habitude de ce genre d’échanges avec leur fille. Ça datait bien maintenant de deux, trois ans. Son beau-frère les avait prévenus que sa nièce entraînait dans la période des quarantièmes rugissants, mais ce soir il était incapable de le supporter.

Il jeta sa serviette sur la table et se leva brusquement.

– Tu sais que ton grand-père a presque soixante-quinze ans, qu’il n’a que nous comme famille, qu’il t’adore, bien que tu ne le lui rendes pas ! – elle le regarda avec des yeux effarés –, qu’à ton âge il débarquait avec Anna, ta grand-mère, dans un pays étranger dont ils ne connaissaient rien, sinon qu’on leur avait seriné depuis leur naissance que c’était celui de leurs ennemis ! Sans famille, sans soutien, hébergés par des étrangers ! Ils ont dû apprendre l’anglais le soir, après avoir travaillé douze heures par jour, ta grand-mère comme bonne et ton grand-père comme commis dans une épicerie ! Et après, ils se sont endettés pour pouvoir m’élever comme un vrai petit Américain et réaliser ce fameux rêve ! – Barbra le fixait, elle aussi, si stupéfiée par son attitude qu’elle n’osa pas intervenir. – Et quand tu es née, c’était comme si tu étais le premier bébé du monde !

Il se tut d’un coup, aussi surpris qu’elles de son emportement. Qu’est-ce qu’il lui avait pris ? Il regarda sa fille qui s’était enfin arrêtée de tripoter son téléphone.

– Excusez-moi, je suis fatigué.

Il sortit de la pièce, laissant la mère et la fille aussi perplexes l’une que l’autre.

LA ROUTE DE TERRE que prirent Holme et la femme était pleine d'ornières. Elle serpentait à travers les champs de céréales qui s'étendaient à perte de vue dans un camaïeu qui allait du blond tendre au vert vif. Le vent en les caressant les faisait murmurer et charriait leurs odeurs.

Holme avait vécu dans un bourg industriel plus que campagnard, et sa famille détestait tout ce qui aurait pu lui rappeler son origine paysanne.

La femme marchait devant. Elle était trapue mais vive. Elle ne se retourna pas une seule fois jusqu'à ce qu'ils arrivent à une maison en pierre et en bardeaux, basse, posée au milieu d'une cour d'où surgit en aboyant un chien aux poils jaunes, hirsute, qui sauta joyeusement sur la femme en gémissant de plaisir.

Il n'avait pas accordé un regard à Holme, resté en arrière, et qui s'en trouva bien car il détestait autant les chiens qu'il les craignait.

La femme s'était penchée vers l'animal et le caressait en lui parlant :

– Mon Bobby, comment tu vas mon Bobby, tu t'es pas trop ennuyé ? – Elle se redressa et s'adressa à Holme : – Celui-là, c'est mon ami Bobby. Je suis partie deux jours, et il craint toujours que je ne revienne pas. Il a été abandonné et il en a gardé une trouille bleue que ça recommence...

Elle souriait en parlant, caressant le chien qui fixait Holme, et elle le sentit gronder sous ses doigts.

– Allons Bobby, c'est un ami, il va se reposer quelques jours avec nous. Vous pouvez entrer, dit-elle à Holme. Il ne vous fera rien. Il est juste un peu jaloux et il n'a pas l'habitude de voir quelqu'un ici.

Elle passa la main au-dessus de la porte basse et prit une clé avec laquelle elle ouvrit.

Holme, indécis, restait sur place, ne quittant pas le chien des yeux.

– Allez, entrez, l'encouragea-t-elle.

Il la suivit et se retrouva dans une pièce aux murs épais, au plafond bas, qui servait apparemment de cuisine et de salle à manger.

Au sud, une fenêtre étroite était percée dans l'épaisseur du mur. À gauche en entrant, alignés contre un mur en crépi, un évier, un frigo, une plaque de cuisson et des placards. Au centre, une table rectangulaire en bois et deux chaises. Appuyé au mur opposé, un canapé moderne à deux places de couleur vive, une table basse et un écran plat de télé. L'ensemble était hétéroclite comme si l'habitante n'y accordait pas d'importance.

La femme posa son barda et, sans plus s'occuper de son hôte, prit un sac de croquettes dont elle remplit une assiette en métal qu'elle sortit du placard.

– Tu dois avoir faim, mon grand, quoique j'aie vu que tu avais fini ta pâté dehors... Voilà, dit-elle en se redressant et en se tournant vers Holme : Tu vois cette petite pièce, continua-t-elle en lui désignant une porte, ce sera ta chambre. C'est pas grand mais tu as un lit et une chaise. Là, t'as une douche et les W.-C. Jette rien d'autre dedans que du papier, c'est une fosse septique. Va t'installer et après tu prendras une douche, ça te fera du bien...

Holme restait figé au milieu de la pièce. Il ne comprenait pas ce qu'il faisait là. Il n'avait rien demandé, avait seulement suivi. Elle ouvrit une autre porte et y entra après avoir repris son sac.

– Je pose ça et je vais nous faire quelque chose à manger, lança-t-elle de l'intérieur. Va te laver en attendant, je vais te chercher des affaires pour te changer.

Elle ressortit et le fixa, étonnée de le retrouver à la même place.

– Au fait, tu m'entends ? demanda-t-elle. – Il acquiesça. – Ah, bon. J'ai cru un moment que t'étais sourd. Alors, tu préfères manger avant de te laver ?

Il mourait de faim mais il ne voulait pas la contrarier. Elle semblait gentille.

– Non, non...

Il bougea enfin et entra dans la petite pièce, pas plus grande que sa cellule de Frisco.

– Bon, je te mets une serviette près du bac, dit-elle en ressortant de la maison. Je vais te chercher de quoi te changer parce que tes fringues, elles puent, excuse-moi.

Il alla se laver. Il s'étonnait qu'on le lui propose à chaque fois qu'il arrivait quelque part. Tout en se savonnant sous la douche qui coulait en filet, il surveillait le chien qui s'était installé en travers de la porte.

Le chien, qu'il trouvait grand, avait les yeux jaunes comme son poil. Il entendit revenir la femme.

– Je t'ai mis les vêtements sur ton lit. Je prends les tiens et, si t'y vois pas d'inconvénient, je vais les brûler. J'ai pas envie qu'ils m'apportent des puces ! – Elle se mit à rire. – Je sais pas d'où tu viens, mais c'est pas du Hilton !

Il l'entendit plus tard fourrager dans ses casseroles et il s'enveloppa dans le morceau de serviette qu'elle lui avait donné pour regagner son gourbi. Il y trouva un slip, un maillot de corps et une salopette. La salopette lui fit penser à son père, et il se crispa. Il ne l'avait jamais vu habillé autrement. Elle était presque à sa taille et il fut content d'être propre.

– Si t'es prêt, tu viens manger, cria-t-elle.

Il sortit, cherchant le chien des yeux. Elle le remarqua.

– N'aie pas peur, je t'ai dit, il devient méchant que si on m'embête. Allez, mets-toi à table.

Il dévora les œufs et le bacon qu'elle avait servis, trempant dedans de larges tranches de pain. Il crut qu'il ne serait jamais rassasié. Il avait l'habitude de manger quand il le pouvait. Il n'y avait que l'alcool qui risquait de lui manquer.

– Ben, dis donc, rit-elle, t'as pas mangé depuis Pâques !

– J'avais faim.

– Ben, on dirait. Tiens, reprends des patates !

Il se gava sans vergogne. Le chien restait collé à sa maîtresse et se déplaçait avec elle. Il lançait des coups d'œil sur Holme qui s'efforçait de les éviter.

Elle débarrassa et lui demanda s'il savait se servir d'un marteau.

– Tu vois la barrière, là, dit-elle en sortant. Si tu peux m'y mettre quelques clous, je t'en serai reconnaissante. Je suis très en retard, j'aurais dû le faire dix fois déjà !

Il s'étonnait de son naturel. Elle ne lui avait rien demandé, même pas son nom, et ne lui avait pas donné non plus le sien. Il ne connaissait que celui du chien.

Elle alla chercher un marteau, une scie épaisse et de gros clous d'acier.

– Fais pas pour l'esthétique, faut que ce soit solide.

Il prit le marteau. Il se savait maladroit et avait horreur de bricoler. Son père, quand il ne se foutait pas en rogne, passait son

temps à ça. « Il passe son temps à défaire ce qu'il fait, ronchonait sa mère dans son dos. Il commence et ne finit jamais. »

Partout dans la cour, dans la maison, il y avait des outils ou des vieux matériaux qui traînaient.

La femme disparut à l'intérieur en lui disant qu'elle remplissait des papiers urgents dans sa chambre et que s'il avait besoin de quelque chose il n'avait qu'à appeler. Elle lui expliqua qu'elle travaillait au service administratif de l'hôpital de Modesto et que c'étaient des dossiers. Comme il s'en foutait, il ne répondit pas. Elle le regarda en plissant un œil, paraissant s'étonner de son mutisme.

– T'es pas un grand bavard, toi, hein ? À mon avis, t'as dû en voir dans ta vie...

Il ne répondit pas non plus et s'éloigna vers la barrière avec ses outils. Il ne savait pas quoi penser de cette femme à part qu'elle commençait à l'énervier. Depuis qu'il l'avait rencontrée, il n'avait fait qu'obéir. Et il détestait son chien.

Il alla à la barrière et la considéra d'un œil critique. Plusieurs planches étaient cassées et il n'avait pas vraiment envie de planter des clous dans ces morceaux de bois à moitié pourris. Il regarda autour de lui. Les champs s'étendaient jusqu'à l'horizon, coupés de petits bois. Il s'assit dans l'herbe, s'offrant au soleil. Il se sentait à la fois fatigué et agacé. Angoissé par le silence. Il suivit des yeux un rapace qui planait, le vit fondre sur une proie et sourit de plaisir.

Quand il était jeune, il s'était amusé avec des animaux. Une fois, sa mère l'avait découvert et il se rappelait l'avoir vue pleurer. Plissant les yeux contre le soleil, il aperçut vers l'ouest une baraque. Mais d'où il était, il ne pouvait savoir si elle était habitée.

Il sursauta et se retourna. Le chien s'était rapproché au point de le frôler et il se releva précipitamment.

– Barre-toi, gronda-t-il en levant le marteau.

Il n'osait pas crier pour ne pas alerter la bonne femme. Maintenant qu'il n'avait plus faim et portait des bons vêtements, il se demandait ce qu'il faisait là.

– Barre-toi...

À ce moment, la femme apparut à l'entrée de la maison. Elle les regarda et vint vers eux. Elle jeta un coup d'œil sur la barrière qu'il n'avait pas touchée.

– Tu n'y es pas arrivé ?

– J’ai pas commencé, grogna-t-il.

Elle secoua la tête.

– Qu’est-ce t’as fait pendant tout ce temps ? – Il ne répondit pas. – Tu sais que tu y as passé l’après-midi ? – Elle fronça les sourcils... – Allez, viens, dit-elle au chien, on rentre mon garçon. – Elle prit sa grosse tête entre ses mains. – J’ai jamais vu des yeux aussi gentils que les tiens. – Elle regarda Holme. – Tu n’aimes pas les chiens ? – Il ne répondit pas. – C’est pourtant plus gentil que les humains. Bon, si tu veux venir manger, parce que moi, je me couche tôt. Je commence de bonne heure, demain.

QUAND BORIS BEREZOVSKY se gara devant « La Place Rouge », le restaurant de Sergueï Tadirof, le voiturier se précipita.

– Laissez, monsieur, je vais vous la ranger.

Boris ne répondit pas parce que son téléphone sonna au même moment.

– Oui, Xi, répondit-il, reconnaissant le numéro.

– Où êtes-vous patron ?

– Pourquoi ?

– Heu... ce serait bien que vous reveniez...

– À cause ?

– On a peut-être retrouvé la piste de Ferris Holme.

Boris garda le silence le temps de digérer la nouvelle.

– Où ?

– Au sud-est de Stockton, un patelin appelé Modesto.

– Ils l'ont arrêté ?

– Pas encore... mais ils pensent qu'il est dans le coin.

– D'accord, j'arrive. – Il descendit sa vitre et dit au voiturier. – Désolé, camarade, si tu vois ton patron, tu lui diras que je repasserai.

Il attendit que le gars arrête la file de voitures et fit un demi-tour acrobatique. Il ne respecta ni les limitations de vitesse, ni les priorités, bien décidé cette fois à ne pas louper le tueur.

Il alla directement au sous-sol ranger sa belle Plymouth, veillant à ne pas la garer trop près d'une autre, et grimpa les deux étages à la volée.

Quand il arriva dans la salle de réunion, il trouva son équipe face au capitaine et Xi. Sur le mur, derrière eux, une carte de la Californie était affichée avec les photos des personnes disparues et des dernières victimes de meurtres perpétrés dans la région. Il resta à l'écart, se contentant de saluer de loin le capitaine d'un signe de tête.

– Ravi de votre retour parmi nous, lieutenant, grinça Martin Tod d'un ton sarcastique. – Boris se contenta de hocher la tête. – Comme nous l'a appris le sergent Xi Hong qui vous remplace quand vous vaquez à vos nombreuses occupations, la police du comté de Clark a

signalé le meurtre d'une certaine Mme Lauren Hatwork retrouvée chez elle, décapitée, à côté de son chien qui lui a eu les pattes coupées.

Un murmure parcourut la rangée de flics. Curieusement, il semblait que ce dernier détail sordide les impressionnait davantage. Quel genre de cinglé prenait le temps de mutiler un chien après avoir décapité sa maîtresse ?

– Pourquoi on soupçonne notre grand copain ? s'étonna Boris qui ne reconnaissait pas dans ce crime la façon de procéder d'Holme.

– On ne le soupçonne pas vraiment sur ce coup, intervint Xi après avoir demandé d'un regard la permission à son capitaine, mais comme Holme figure en bonne place sur la liste des suspects répertoriés par le VICAP, le fichier central a fait circuler l'info aux postes de police opérant de chaque côté de la San Joachin Valley. C'est... heu... moi, vu la barbarie des crimes, qui ai pensé, après en avoir discuté avec le capitaine Tod, que peut-être « notre homme », entre guillemets, ne serait pas étranger à l'affaire. Et vous allez voir pourquoi, grimaça Xi d'un ton confus, comme s'il en avait trop dit.

– Holme tue, mutile, mais ne décapite pas, objecta Boris, craignant de se réjouir trop vite.

– D'accord... mais ce ne serait pas le premier qui changerait de *modus operandi* en cours de carrière, intervint Martin Tod, d'un ton malgré tout peu convaincu. Ce qui nous a fait penser à lui, c'est le témoignage d'un chauffeur de car affirmant avoir chargé à la gare routière centrale est de San Francisco un homme de grande taille, mal habillé et d'allure louche qui serait monté dans son bus, le 219, en direction de Fresno par la I-39, mardi matin à onze heures, et lui avoir vendu un billet pour Modesto. Deux contrôleurs confirment avoir remarqué cet homme dans le car et contrôlé son billet. L'employé s'en souvient car il s'est moqué avec ses collègues de ce type grand comme un jour sans pain portant les fringues de son petit frère. Je rapporte, souligna le capitaine. Cet homme est descendu à un arrêt avant Modesto en même temps qu'une femme qui lui a parlé durant le voyage. Le chauffeur connaît bien cette femme qui circule presque tous les jours dans son bus car elle travaille à l'hôpital de Modesto aux services administratifs.

– Et c'est elle qui a été tuée ? demanda Lanzmann.

Tod acquiesça.

– Alors, il faut y aller, lança Boris. Et vite, en plus. Si on tarde et

que c'est lui, ce salopard va encore nous échapper !

Martin Tod pinça les lèvres et regarda autour de lui d'un air embarrassé.

– Si c'est lui, répéta-t-il, d'un ton dubitatif. Parce que la maison où a été commis le crime a en grande partie brûlé et les corps ont été aux trois quarts carbonisés. Du coup, l'équipe technique n'a pu relever aucun indice. Si le tueur, appelons-le X pour l'instant, n'avait pas tué la femme et l'animal d'une façon aussi barbare, on aurait pu croire à un banal incendie domestique.

– Vous venez de dire que plusieurs témoins ont reconnu Holme sur les lieux, objecta Boris.

– Ils n'ont pas *reconnu* Holme, pour la bonne raison qu'ils ne le connaissaient pas, répliqua Tod. Ils ont seulement vu un grand type mal habillé parler à la future victime. Mais on ignore s'il a suivi la voyageuse quand ils sont descendus. Le car est reparti immédiatement.

– Alors pourquoi on est là ? grogna Boris.

– Cette station de cars est la plus proche de Pier 9 où ont été commis les deux crimes dans la nuit du lundi au mardi, intervint Xi.

– On tourne en rond, on n'a qu'à aller sur place ! s'emporta Boris. Vous dites une chose et son contraire !

– Non, lieutenant, on raisonne comme le feraient une douzaine de jurés, grogna Tod.

– Pourquoi l'incendie n'a alerté personne ? s'étonna Kolbert.

– La maison est isolée et se trouve dans le creux d'un terrain. Le feu a dû prendre au début du jour et, selon les pompiers, s'est étendu horizontalement. Vers neuf heures, un violent orage s'est abattu sur le coin, a collé la fumée au sol et sûrement aussi les derniers brasiers. Résultat, l'équipe technique continue de racler et de récolter les débris à la recherche d'indices, sans résultat jusqu'ici, à part un jerrican d'essence, cause probable de l'incendie. Vous voyez quelque chose qui indique qu'Holme est dans le coup ? demanda Tod d'un ton sarcastique. Ça peut être n'importe qui.

Boris se rapprocha et plongea son regard dans celui du capitaine.

– Personne n'a jamais recueilli le moindre indice pour aucun de ses précédents meurtres. Pourquoi voulez-vous que ce soit autrement pour celui-ci ? Un géant mal fringué avec une tronche qui fait rigoler et peur à la fois, descend au même arrêt qu'une femme que l'on retrouve le lendemain décapitée, ça ressemble à qui ?

– À beaucoup d'autres tueurs. Il a mutilé, torturé, pas décapité comme vous l'avez fait remarquer, objecta le capitaine en serrant les lèvres. Et pas mis le feu, jusque-là non plus.

– Je sais que c'est lui ! martela Boris.

Le capitaine soutint son regard, jeta un œil sur les papiers qu'il tenait à la main et se retourna vers la carte affichée derrière lui.

– Pour les meurtres du port de San Francisco, le sang retrouvé sur les vêtements du clochard est celui d'Olga, annonça-t-il.

– J'avais raison ! Holme a échangé ses vêtements contre les siens ! s'emporta Boris.

– Si nous retenons l'hypothèse que c'est lui l'assassin, Holme porterait maintenant les vêtements de Jo, le clochard. Ce qui explique qu'ils soient trop petits. J'imagine que si l'on parvient à l'arrêter il nous restera à convaincre un juge des mises en accusation que le lien qui le relie aux meurtres du port est qu'il porte des vêtements qui ne sont pas les siens, et qui ont peut-être appartenu à l'une des victimes, lâcha Tod d'un ton aussi désabusé que dubitatif, assaisonné d'un brin d'ironie. Une preuve irréfutable comme on les aime. – Il regarda Boris d'un air féroce. – Vous en avez beaucoup des comme ça, lieutenant ?

– Pourquoi le clochard aurait-il été tué et déshabillé ? rétorqua Boris. Et pourquoi portait-il des fringues trois fois trop grandes pour lui trempées de sang qui n'était ni le sien ni celui de son assassin ?

– Je suis sûr que l'excellent avocat qui représentera notre héros, escomptant une supercouverture médiatique pour une affaire si... excitante, saura expliquer aux jurés le pourquoi et le comment. Vous reconnaissez vous-même que Ferris Holme s'est toujours servi de son extraordinaire habileté à confondre son entourage pour ne jamais être inculpé, ou seulement pour des délits mineurs. Eh bien, on est en plein dans ce cas de figure ! Peu de chose, à part une empreinte de chaussure illisible de pointure 49 retrouvée près du cadavre de Lionelle Tenon, et son seul aveu d'être descendu sur la plage de Winops où on a retrouvé le corps d'une certaine Mindy Perez, mais, sans qu'on ait, ni sur la victime ni sur lui, relevé la moindre trace les reliant... jusqu'à l'assassinat de Mme Lauren Hatwork et de son chien, dont personne ne peut dire qu'il en est responsable puisque la maison de la malheureuse a entièrement brûlé, effaçant toutes traces.

– Vous croyez aux coïncidences, capitaine ? railla Boris. Parce que là, voyez, à vous écouter, j'entends que de l'enculage de mouches !

Tod se redressa, vérifia le nœud de sa cravate comme pour se donner du temps ou de l'air et, le regard dur, répliqua :

– Je crois aux preuves, et sur ce coup nous en manquons diablement. Des preuves, pas des suppositions, pas des raisonnements spécieux que l'on essaye de faire coller. Quand je dis preuves, ça veut dire : ADN, cheveux, empreintes digitales, arme du crime, mobiles, témoins, enfin des preuves, quoi ! Parce que si nous parvenons à présenter Ferris Holme à la justice, je veux un dossier béton dont même une anguille comme lui ne pourra se sortir. Et là, on a quoi ? Pas d'aveux, pas de témoins, pas d'indices et pas de mobile. Et je ne parle pas de l'arme du crime !

– Il était sur la plage à l'heure du crime ! Il l'a reconnu ! Et ce type de tueur n'a pas besoin de mobile, protesta Boris.

– N'importe quel avocat vous démontrera que son client se sera fait piéger par la pression policière compte tenu de son léger handicap intellectuel. Et nous n'avons pour l'instant que des présomptions à présenter à un juge. Pourquoi on a eu une alerte sur ce meurtre de Modesto ? Parce que notre bureau a été prévenu comme tous ceux qui enquêtent en ce moment sur des crimes non résolus plus ou moins en rapport avec ce genre d'affaires. Et..., enchaîna-t-il en levant la main pour arrêter Boris qui s'apprêtait à l'interrompre, ils se sont produits dans différents États. Vous voyez ce que je veux dire ?

Les flics échangèrent un coup d'œil entendu.

– FBI ? grogna Boris en s'avançant.

– FBI, confirma Tod.

– Merde ! jura Boris, ils nous débarquent ?

Tod leva les mains dans un geste d'apaisement, destiné à faire taire le brouhaha qui s'était élevé.

– Noon... l'agent Hillary qui dirige l'enquête et que je connais sait qu'Holme est notre suspect pour une série d'autres meurtres. Il m'a dit accepter que nous participions à la chasse à condition de garder la main. Autrement dit...

– ... autrement dit, acheva Boris, on lui balance toutes nos infos, et on commence à en avoir quelques-unes, et on s'assoit sur notre cul en attendant !

Tod soupira encore une fois en secouant la tête.

– Lieutenant, dans notre système, il existe des règles, et l'une d'elles veut que lorsqu'un suspect commet des crimes dans différents

États de l'Union, c'est le FBI qui s'en charge.

– Alors, on les laisse tirer les marrons du feu..., grinça Boris.

– En accord avec l'agent Hillary, vous et Xi irez à Modesto, seulement pour vérifier si les témoignages rapportés concernent Ferris Holme.

– On fait comment si on trouve des indices, on garde lesquels, on leur balance lesquels ? ironisa Boris.

Le capitaine lui renvoya un regard assassin.

– Lieutenant Berezovsky, si vous ne vous sentez pas de taille, j'ai d'autres hommes dans cette brigade qui se feront un plaisir de reprendre l'enquête.

Boris leva les paumes en signe de reddition.

– D'accord, patron, on s'en occupe.

– Parfait. – Tod jeta un dernier coup d'œil circulaire sur sa troupe et se dirigea vers son bureau. Au moment d'ouvrir la porte il dit, sans se retourner : – Lieutenant Berezovsky et sergent Xi Hong Chen, dans mon bureau.

Ils restèrent debout tandis que Tod s'installait à sa table et posait ses deux mains bien à plat devant lui. Il regarda fixement Boris.

– À aucun moment vous ne devrez interférer dans l'enquête menée par l'agent Hillary et ses hommes, commença-t-il d'un ton sec. – Boris acquiesça à contrecœur. Le capitaine se recula dans sa chaise sans le quitter des yeux. – De vous à moi, il y a de grandes chances pour que l'homme qui a été décrit par les témoins du car soit bien Holme, et peut-être est-ce lui qui a massacré cette pauvre femme et son chien. Mais Hillary n'en est pas du tout persuadé, car à Baskerfield, dans le comté de Delano, qui n'est pas très loin, on a retrouvé la semaine dernière les corps d'un couple de fermiers éventrés. On a d'abord cru à une attaque de coyotes ou de n'importe quelle autre saloperie, mais pas du tout. Alors voilà où nous en sommes. D'un côté notre pseudo-tueur, et pas loin, un ou plusieurs tueurs sadiques. Alors, qui est qui ? Et qui est responsable de quoi ?

Boris et Xi échangèrent un regard.

– Vous avez tout compris, reprit Tod avec un sourire sarcastique.

HOLME MARCHAIT du bon côté de la route, c'est-à-dire face aux voitures. C'est sa sœur qui le lui avait appris. « Tourner le dos aux voitures, c'est se mettre en danger », lui avait-elle expliqué.

Cette route n'était pas très fréquentée parce que parallèle à la 99 qui partait de Stockton jusqu'à Merced. Il l'avait choisie pour cette raison, se doutant que la femme et son chien seraient vite découverts.

Elle serpentait à travers des champs de betteraves et d'autres plantes qu'il ne connaissait pas. La terre était si dure qu'elle remplaçait le macadam. Deux fois, il avait plongé dans le fossé. La première quand un tracteur avait surgi de derrière un virage, et l'autre, au passage d'un pick-up qui transportait des ouvriers agricoles. Il s'y était aplati, le nez dans la poussière, et avait attendu de ne plus entendre aucun bruit pour se relever.

Il était parti tôt le matin de la maison après y avoir séjourné deux jours. La veille, la femme était allée travailler et l'avait laissé chez elle visiblement à contrecœur. Son attitude était nettement moins amicale. Pendant la soirée, elle ne l'avait pas quitté des yeux et la nuit il l'avait entendue s'enfermer dans sa chambre avec son chien.

Il avait attendu qu'elle ait fini de déjeuner pour se lever. Et quand il l'avait fait, il avait constaté qu'il était tout seul. Même le chien était absent.

Il en avait profité pour fouiller partout, espérant trouver de l'argent ou des objets de valeur, mais n'avait pu dénicher que quelques pièces. Quand il eut faim, il ouvrit le frigidaire et trouva du fromage et de la viande froide qu'il engloutit sur de larges tranches de pain, mais il lui fut impossible de déguster la moindre goutte d'alcool et ça le rendit furieux.

Il était au milieu d'une cambrousse complètement à l'écart de tout, et il passa sa journée à tourner en rond et à souffrir du manque d'alcool.

Quand elle était revenue, le soleil avait déjà entamé son déclin et elle débarqua avec son chien sur les talons. Elle lui demanda ce qu'il avait fait dans la journée et il haussa les épaules sans répondre.

Il s'installa à table comme quelqu'un qui a l'habitude qu'on le serve. Méfiante, elle ne le quittait pas des yeux. Elle fit d'abord manger son chien et sembla surprise de ne plus trouver la viande dans le frigo.

– Ben, j'ai pas grand-chose pour ce soir, dit-elle aigrement, je comptais sur le rôti.

Il ne répondit pas. Elle battit des œufs avec de la mie de pain jusqu'à obtenir une belle galette. Pendant tout ce temps, ils ne s'adressèrent pas la parole. Elle les servit et s'assit à sa place, le chien collé contre sa jambe.

– Ben, je crois qu'il va falloir que tu t'en ailles, lui avait-elle dit au milieu du repas. Moi, j'ai pas beaucoup d'argent et je peux pas nourrir quelqu'un comme ça. T'es reposé, à présent tu peux repartir. Je te donnerai un peu de lard et du pain pour ta route. – Comme il ne répondait pas, elle avait ajouté : – T'as qu'à prendre le car de huit heures qui va à Modesto. Là-bas, tu trouveras peut-être du boulot.

Il s'était contenté de hocher la tête et le repas s'était poursuivi dans le silence. Puis elle avait débarrassé et fait la vaisselle. Le chien s'était couché sur sa couverture, la tête posée sur ses pattes, tourné vers Holme.

Elle ne chercha pas à lier conversation, parlant juste à son chien.

– Qu'est-ce que t'as Bobby à avoir ton cou tout hérissé ? s'était-elle étonnée en lui posant la main sur la tête. – Regardant Holme et remarquant son expression de dégoût, elle dit : – T'as eu des ennuis avec les chiens pour être si méfiant ?

Il avait serré les poings et tordu la bouche dans un rictus. C'est plutôt les chiens qui avaient eu des ennuis avec lui, avait-il pensé. Ça avait commencé avec le chien de leurs voisins, une espèce de bâtard qui l'avait pris en grippe au point qu'il ne pouvait pas passer devant leur barrière sans que ce sale cabot se mette en rage. Son maître avait répliqué à son père qui se plaignait : « Les chiens, ça a un sixième sens, ça sent aussi bien le bon que le mauvais. »

Les deux hommes avaient failli en venir aux mains, mais c'est Ferris qui avait résolu son problème de manière définitive en empoisonnant le cabot avec de la mort-aux-rats et en le regardant agoniser en se tordant de douleur. Le premier d'une longue liste.

– Je vais me coucher, avait-il annoncé.

La femme acquiesça.

– Je te réveillerai pour pas que tu loupes ton car.

Il passa dans sa chambre, les nerfs en pelote. Elle l'avait mis dehors. Insupportable. Surtout de la part d'une femme. Il crevait d'envie de boire. Il se coucha et l'entendit encore parler à son chien.

Il ne put trouver le sommeil et, tremblant de colère, se leva. En slip, il sortit de sa chambre sur la pointe des pieds et colla son oreille contre la porte de l'autre chambre. Tout semblait calme. Il pensa au chien qui devait être couché au pied du lit et prit dans le tiroir un couteau épais qu'il avait remarqué. Celui que lui avait donné Molinès lui semblait trop fragile.

Son cœur battait la chamade et il avait les mains moites de peur. La femme ce ne serait rien, mais il y avait le chien. Il tourna la poignée qui céda avec un petit bruit qui déclencha instantanément un grognement de l'autre côté du battant. Il imagina le chien debout, raide sur ses pattes, l'attendant babines retroussées, derrière la porte.

Il poussa brutalement le battant et le chien bondit sur lui. Il l'avait prévu. Il se laissa tomber sur le côté, brandit le couteau et le chien vint s'y empaler. Il s'en débarrassa, se remit debout et se trouva en face de la femme qui, devant le spectacle de son chien hurlant et baignant dans son sang, poussa un cri d'horreur.

Avant qu'elle puisse réagir, il lui plongea plusieurs fois avec rage le couteau dans le corps. Elle s'accrocha à son bras et il la secoua pour l'éloigner. Tous deux étaient couverts de sang, et si ce n'avait été la lame sanglante qu'il tenait, on aurait pu se demander qui était la victime. Enfin, elle roula sur le sol presque sur son chien agité des derniers soubresauts de l'agonie.

Holme respira lourdement, cherchant son souffle. Il regarda les deux cadavres.

– Vous ne vous quittez pas, comme ça, avait-il ricané.

Les chaises étaient tombées, mais si l'on exceptait les flots de sang qui s'échappaient des deux corps en se répandant sur le carrelage, et avaient giclé sur les murs jusqu'au plafond, la pièce était restée dans le même état.

Holme se sentait abruti de fatigue. Tout s'était passé si vite qu'il en était encore secoué.

Il posa le couteau, releva une chaise, s'assit et regarda le sang se figer peu à peu jusqu'à ne plus couler.

Il avait toujours été fasciné par la transformation des expressions

des morts. Comme si un voile se posait sur les visages et gommait ce qu'ils avaient vécu, effaçait les malheurs et les souvenirs de leur vie, les ramenait au jour de leur naissance. Et c'était lui qui décidait. Qui décidait de les laisser vivre ou pas. Il eut un grand sourire. Quoi d'autre donnait tant de pouvoir ? Sa mère l'avait mis au monde, mais l'avait-elle décidé ? Sûrement pas. S'il avait connu le mot « démiurge », il se le serait appliqué.

La pendule murale au-dessus du placard indiquait trois heures cinq. Le jour ne se lèverait pas avant deux bonnes heures. Il somnola sur sa chaise jusque vers quatre heures, puis il se leva et sortit chercher la scie dans la remise. Il trouva des papiers journaux, les plaça sous les cadavres et entreprit de décapiter la femme. Il avait d'abord eu l'intention de la démembrer mais le travail lui avait paru trop difficile et inutile. Ensuite, par pure rancœur, il scia les pattes du chien au ras de l'abdomen.

Il regarda l'heure. Cinq heures quarante. Il alla se doucher et s'habiller. Il sortit dans l'air frais, le huma avec plaisir après l'odeur lourde du sang qu'il avait respirée, et retourna à la remise prendre un bidon d'essence. Il revint dans la petite maison et l'arrosa généreusement.

Il restait encore à peu près une demi-heure d'obscurité. Il valait mieux attendre qu'il fasse jour pour que les flammes se remarquent moins. En réalité, il s'en fichait. Le feu purifiait tout, nettoyait tout.

Il prit son sac, les dernières victuailles qui restaient, frotta une grosse allumette destinée à allumer le feu dans la cheminée, la lança dans la pièce et referma rapidement la porte.

Il n'avait pas atteint la route principale que la maison s'embrasait d'un coup.

XI ET BORIS expédièrent les rapports des autres affaires jusqu'au milieu de l'après-midi, puis Boris appela, dans l'ordre, Sergueï Tadirof puis son père.

Le mafieux lui répondit jovialement qui l'attendait pour lui donner ce qu'il lui avait demandé.

– Je serai là dans moins d'une heure, lui dit Boris.

Il aurait aimé aller chez son père avant de partir mais il se dit qu'il n'aurait pas le temps. Le téléphone sonna six fois avant que Vladimir ne décroche.

– Allô pa', t'étais allé faire ton jogging ?

– C'est ça, je m'entraîne pour le marathon de New York.

Boris sentit aussitôt, malgré la plaisanterie, la fatigue dans sa voix.

– Très bien, t'as encore le temps de t'inscrire chez les minimes. T'es un peu sorti ?

– Non, j'avais autre chose à faire...

– Ah bon, quoi donc ? Tu sais que tu dois prendre l'air...

– De San Francisco ? T'as raison, l'odeur du cannabis revigore...

Il y eut un grand silence que Boris chercha à combler.

– Écoute, je suis obligé de m'absenter un ou deux jours mais si tu as besoin de quoi que ce soit, bien sûr, Barbra est là. – Il y eut un autre grand silence. – T'es là ?

– Je suis là.

– Bon, qu'est-ce tu fais ?

– Ce que je fais ? J'écris mes mémoires...

– Qu'est-ce tu racontes ?

– Quand Sarah est venue me rendre visite l'autre jour on a parlé comme ça à bâtons rompus... Et tu sais quoi ? Je me suis aperçu qu'elle ignorait totalement tout de notre histoire...

– Quelle histoire ?

– La nôtre, la sienne, celle de sa famille, de son peuple. Le bolchevisme, le nazisme. Pourquoi sa grand-mère et moi on a été obligés de fuir comme des voleurs de notre pays parce qu'on était juifs et que ses arrière-grands-parents avaient été congelés pour la même

raison... Ce qui se passait en Russie pendant que l'Occident roucoulait d'amour pour Staline et ses successeurs... Comment le monde avait détourné pudiquement les yeux du grand massacre des Juifs... Tout ce qu'elle aurait dû savoir en tant que petite-fille juive et que ni toi ni ta femme n'avez cru bon de lui raconter...

Boris garda un silence embarrassé. Pourquoi son père revenait maintenant sur cette histoire, que, bien qu'elle ait constitué la colonne vertébrale de sa vie et de ses engagements, il n'évoquait jamais.

– Écoute, elle a à peine quinze ans, elle a le temps de savoir...

– Elle sait déjà beaucoup de choses, le coupa Vladimir. Mais pas l'Histoire. Elle sait les noms des chanteurs et des acteurs à la mode, elle sait où sont les meilleures pistes de ski, où une petite princesse yiddish doit acheter ses vêtements, mais elle ne sait rien de la vie...

– La vie ce n'est plus les camps nazis ni les goulags soviétiques, protesta Boris, mal à l'aise. On ne va pas la culpabiliser d'être heureuse parce que d'autres ont souffert...

– La connaissance n'engendre pas la culpabilité. Peut-être même est-ce le contraire, rétorqua Vladimir. Ça peut aider à se sentir plus heureux parce que ça montre que rien n'est acquis.

– Mais qu'est-ce qui te prend ?

– J'ai réfléchi à cet adage qui dit que lorsqu'un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle...

– Je connais. Écoute papa, laisse-nous élever notre fille comme on l'entend. Ni Barbra ni moi n'avons envie que son héritage soit plus dramatique que nécessaire. Elle apprendra assez tôt. Et arrête avec tes histoires de bibliothèques qui brûlent.

– Je vais écrire ce livre à son intention et j'espère qu'elle le lira, ou sinon que tu lui expliqueras.

– Bon, écris, ça ne peut pas faire de mal. Quoique, à ressasser le passé, on risque d'oublier le présent et louer l'avenir. Tu as une famille qui t'aime, t'es peut-être un vieux schnock mais tu es solide et, à mon avis, tu as tout le temps d'apprendre à Sarah ce qu'était la vie avant qu'elle naisse. Elle a l'âge que vous aviez maman et toi quand vous êtes arrivés ici. D'accord, raconte comment vous vous êtes aimés, comment vous vous êtes battus pour vous en sortir, pour faire de moi un *mensch*, pour qu'elle soit ce qu'elle est, elle, mais je t'en prie, ne la fais pas pleurer.

– Je ne la ferai pas pleurer, je veux juste être un transmetteur.

Qu'elle soit mon héritière. Maintenant, laisse-moi, j'ai du travail. Embrasse sa mère et elle pour moi.

Boris resta avec le combiné dans la main. Il regarda Xi qui s'affairait sur ses dossiers. Est-ce que tout le monde avait les mêmes soucis ? Chez les Asiatiques aussi l'Histoire avait une grande place, avec en plus le culte des ancêtres, ce qui quelque part revenait au même. Mais il ne voyait pas chez eux ce besoin de transmettre autre chose que les traditions familiales... quoique. Et les Irlandais, les Italiens... Eux aussi aimaient transmettre. Leur musique, leurs combats, leur histoire. Il raccrocha doucement. Qu'est-ce qu'il avait tout à coup, Vladimir ? Un coup de grisou parce qu'il se sentait vieillir ? Il décida qu'à son retour il aurait avec lui la discussion qu'ils n'avaient jamais eue.

1.

Un homme.

LE RESTAURANT ÉTAIT VIDE, à l'exception des petites mains qui s'affairaient pour mettre de l'ordre, quand Boris le traversa pour gagner le bureau de Tadirof.

En haut des marches qui y menaient, il trouva son fidèle garde du corps, Svelna, et se demanda si la nuit il se couchait devant sa porte comme les grognards de Napoléon. Puis il remarqua combien il ressemblait à Joe Viterelli, le comédien qui jouait l'acolyte de Robert de Niro dans le film *Mafia Blues*, avec ses yeux de basset hound accablé, ses paupières tombantes en double capote de fiacre qui ne laissaient rien passer de son regard éteint, son visage mafflu, ses épaules tombantes et son muflle prognathe.

– Bonjour Einstein, ton maître m'attend.

Il ne savait pas pourquoi il avait tendance à chercher des histoires à ce genre d'individu. N'importe quel homme normalement constitué les éviterait. Puis il se rappela qu'il était d'origine juive ashkénaze et que la prise de risques et le lot d'emmerdements qui va avec faisaient partie de son héritage génétique.

Le faux Viterelli ne releva ni les propos ni les paupières, se contentant d'ouvrir la porte. Boris franchit le seuil.

– Bonjour *tovarich* Berezovsky ! s'exclama gaiement Tadirof en se levant de derrière son bureau.

– Salut Tadirof. Vous avez ce que j'ai demandé ?

– Bien sûr ! Qui peut me refuser quelque chose dans cette ville ! s'exclama le mafieux en sortant un papier d'un tiroir. Mon credo, c'est d'aider les amis autant que je peux !

Boris prit le papier. Deux noms étaient inscrits : Victor Grochenko, Dimitri Voïvoïde. 2314 Bergman et Stone.

– Même l'adresse, murmura Boris.

– Même l'adresse. Et autre chose encore, poursuivit Tadirof d'un ton suffisant, ils appartiennent tous deux au FSB et étaient là en mission. Je le dis parce que c'est pas un secret. D'après ce que j'ai cru comprendre de mon... ami, c'est même bien que mes compatriotes ici le sachent.

– Ah, bon, pourquoi ?

– Parce que comme ça, ils se tiennent tranquilles, s’esclaffa le gros homme. Remarquez, *tovarich*, tous nos compatriotes se tiennent tranquilles ici. Mais c’est bien que Poutine y veille. Il ne veut pas d’ennuis avec ses amis américains. Vous savez combien tout ça est fragile. L’amitié, la confiance, etc., s’esclaffa bruyamment Tadirof.

– Oui. Bon, merci, dit pensivement Boris en relisant les noms.

Si le FSB s’intéressait à son père, ça devenait chaud. Mais Bon Dieu qu’avait donc fait Vladimir pour que le FSB et le MI5 soient sur le même coup ? Même si ses parents avaient rencontré leur neveu... Et puis il se rappela le DVD que lui avait montré son père et sentit passer un frisson dans son dos. Il regarda Tadirof.

– Je vous revaudrai ça, dit-il. On est en comptes.

– Pas de comptes avec les amis ! s’exclama Tadirof en lui posant une grosse patte amicale sur l’épaule. Juste se rappeler qui sont ses amis !

Boris acquiesça.

– Oui, merci, Tadirof, à plus tard.

Il retraversa le restaurant et gagna sa voiture dont le voiturier lui remit solennellement les clés. Boris les prit distraitement et démarra.

Tout en conduisant pour rentrer chez lui, il pensa à nouveau qu’il devrait avoir une conversation sérieuse avec Vladimir à son retour. Puis concomitamment, se dit qu’il allait emmener Sarah et Barbra dîner dehors. Peut-être bien, en fin de compte, avaient-ils négligé l’éducation de leur fille. Accablés de boulot, crevés quand ils rentraient, à quel moment prenaient-ils le temps de passer des moments ensemble ? Un week-end de temps en temps, où chacun se livrait à ses loisirs. Piscine et bain de soleil pour Barbra, téléphone et iPad pour Sarah, gym et tennis pour lui.

Il remarqua que la voiture de Barbra n’était pas encore là. Pas grave. Il avait envie de prendre son temps pour se préparer. Cette soirée était importante. Il entra et trouva Philippa dans la cuisine en train de vaquer à ses occupations.

– Bonsoir Philippa, ma fille est là ?

– Oui, Monsieur, dans sa chambre.

– Merci. Ah, ne préparez pas le dîner, on dînera dehors.

– Bien, Monsieur.

Il monta pour rejoindre Sarah et, dès les premières marches, fut

accablé par les grincements et les hurlements d'un groupe musical aux accents si tendres qu'il eut l'impression que les murs allaient se fendre. Il se raidit, frappa à sa porte plusieurs fois sans qu'elle réagisse, et se décida à tourner la poignée.

Debout devant un miroir, en short ultracourt et nombril à l'air, elle dansait en cadence au rythme des braillements. Elle sursauta en apercevant son père mais continua sa gesticulation. Il lui sourit et lui fit signe de baisser le son. Ce qu'elle fit après avoir longuement hésité.

– Salut l'artiste ! s'exclama Boris. Ça c'est de la musique dis donc ! C'est qui ?

– Un nouveau groupe, tu connais pas, lâcha-t-elle avec une moue.

– En tout cas, ils déchirent !

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-elle, prête à la bagarre.

– J'ai pensé vous emmener maman et toi dîner chez le meilleur italien de San Francisco. Un rêve, dit-il en se penchant pour l'embrasser. T'as jamais mangé des antipasti comme ça !

– Chez qui ? s'enquit-elle d'une voix lasse.

– Di Stefano ! attends, si on peut avoir une table... même Obama doit faire la queue !

– Quand, ce soir ? coupa-t-elle. Pas possible. Je vais dîner chez une copine.

– Tu remets !

– C'est ça, deux heures avant !

– Vous êtes nombreux ?

– J'sais pas, de tout' façon j'ai promis.

Elle remit la musique et recommença à se balancer devant la glace comme si son père était déjà reparti. Il alla l'éteindre d'un geste sec.

– Ça nous ferait plaisir à maman et moi de dîner tous ensemble dehors. Il y a longtemps que ça ne nous est pas arrivé.

Elle lui lança un regard exaspéré.

– T'as pas l'impression de jouer les dictateurs ! s'exclama-t-elle. T'arrives, tu ordonnes, comme si les autres n'existaient pas ! Figure-toi que j'ai aussi ma vie !

Il regarda sa fille comme s'il la découvrait. Qu'avait-il loupé avec elle ? Il lui semblait qu'elle avait tout eu. Vladimir avait-il raison ?

– Donc, tu ne veux pas venir ?

– Non, je peux pas, répondit-elle en détachant les mots. Excuse, j'suis sur un pas là ! dit-elle en remettant la musique à fond.

Il attendit un petit moment, la regardant se trémousser en pensant que si elle dansait de cette manière devant des hommes... Il faillit lui en faire la remarque, mais renonça. Quinze ans dans l'année, et il avait l'impression d'avoir perdu sa place.

Il sortit de la chambre et redescendit. Barbra arriva à ce moment, les bras chargés de dossiers.

– J'en peux plus ! dit-elle en soupirant. – Elle se laissa tomber sur un canapé, enleva ses escarpins en les balançant, renversa sa tête en arrière sur le coussin. – Ils vont me tuer ! Ils vont m'avoir ! cracha-t-elle. – Elle regarda son mari resté debout au pied de l'escalier. – Qu'est-ce que tu fais ?

– Je suis allée dire bonsoir à Sarah parce que j'avais envie de...

– C'est quoi ce boucan ?

– Oh ça ! Un nouveau groupe sorti des cavernes...

Elle le regarda sans comprendre.

– De la musique. Je voulais vous emmener dîner chez Di Stefano, commença-t-il, mais...

– Ça aurait été avec plaisir, coupa-t-elle, mais j'ai juste envie de prendre un bain, de grignoter trois bricoles et me replonger dans ces satanés dossiers parce que demain j'ai une comparution à neuf heures du matin devant le juge le plus effrayant de toute la cour. Une autre fois avec plaisir.

Il resta muet un moment, se demandant comment réamorcer les choses, et se trouva assez démuni.

– Demain, je pars pour quelques jours dans la vallée de San Joachim ramener un suspect...

– Ah bon ? Toujours ton histoire de tueur ?

– Heu... oui. Tu... tu pourras éventuellement téléphoner à mon père, je le trouve un peu fatigué...

– Évidemment. Ma secrétaire appellera deux fois par jour, ne t'en fais pas.

– Parfait. Je... tu dînes pas alors ?

– Non, je vais demander à Philippa de me préparer un plateau. Je grignoterai en travaillant. Qu'est-ce que fait Sarah ?

– Elle a un dîner chez une amie.

– Parfait.

Il se sentit encombré de sa carcasse comme si elle prenait subitement une place qui n'était pas à elle, ou même, qu'elle n'avait

rien à faire là.

– Tu n’as pas envie... qu’on dîne ensemble ?

Elle secoua la tête et lui sourit.

– Tu sais bien que j’aurais adoré, mais là, vois-tu, c’est tout simplement impossible. Je te promets, quand tu reviens, on se prend the big week-end tous les trois à Monterey ou Big Sur. Rien que pour nous.

Il la regarda se lever sans se rechausser, attraper ses dossiers et marcher d’un pas las vers son bureau.

– Vite, vite, un bain, l’entendit-il murmurer quand elle passa devant lui.

V LADIMIR REVENAIT CHEZ LUI les bras chargés d'un sac en papier contenant une bouteille de bourgogne aligoté, un camembert et une baguette de pain français, le tout acheté chez ses copains, Peter et Jean, les deux garçons qui tenaient la vinothèque où Boris achetait son vin, et qui avaient depuis peu élargi leur pratique en proposant de l'épicerie et de la boulangerie qu'un Français, établi depuis peu, leur livrait chaque jour.

Il se réjouissait du gueuleton qu'il allait faire ce soir devant un film français de Claude Miller : *Garde à vue*, qu'il avait déjà visionné deux fois, mais qui continuait de l'enchanter.

En remontant sa rue, il passa son temps à saluer l'un ou l'autre, à échanger quelques mots avec un tel ou une telle, et se dit avec nostalgie que si son Anna ne l'avait pas quitté, ce serait avec elle qu'il partagerait ce festin.

Elle ne le ferait toutefois pas de bon cœur, estimant que ce n'était pas un vrai repas avec tous les éléments nutritifs nécessaires à une bonne santé, et s'avisa que son amie Edith ajouterait en plus avec une grimace de réprobation que l'on était ce que l'on mangeait.

Il se dit qu'avec les femmes, il jouait les récidivistes.

Puis il pensa à son fils Boris qui lui avait téléphoné plus tôt dans la journée pour lui annoncer qu'il quittait la ville quelques jours pour son travail.

Il avait lu quelque part que les parents devenus vieux, les rôles parents-enfants s'inversaient. Et ça, il n'en était pas question. Cependant, la révélation de l'existence de son neveu à son fils l'avait perturbé plus qu'il ne se l'avouait, parce que son fils avait été, lui, très perturbé. Lui aurait-il dit un jour ? Il ne le croyait pas. Et Anna aurait été de son avis. Leur neveu était mort, les Berezovsky s'arrêteraient là. Mais s'il voulait être honnête, et parfois ça lui arrivait comme à n'importe qui, il reconnaissait que, connaissant la rigueur morale de son fils, il admettait qu'il ait pu être bouleversé.

Il arriva devant son immeuble, tapa son code et entra pour constater que la minuterie ne fonctionnait pas dans le hall. L'ascenseur

néanmoins semblait marcher. Il le prit et appuya sur le bouton du troisième. Il sortit sur son palier, faisant passer son sac d'un bras à l'autre pour saisir ses clés, s'avança vers sa porte et s'immobilisa.

Elle était ouverte. Plutôt, à moitié fermée, avec le chambranle forcé et la boiserie arrachée. Il se mit à trembler de la tête aux pieds, au point de laisser glisser son sac à terre, ses bras et ses jambes soudain dépourvus de force.

Il fixait sa porte, essayant d'écouter si les voleurs étaient encore là, l'esprit en pagaille, incapable de bouger, inondé d'une sueur glacée.

Il se décida enfin à pousser avec mille précautions le battant, se morigénant pour sa couardise qu'il jugeait insupportable, avança d'un pas hésitant, épiant le moindre bruit, puis, s'enhardissant, entra d'un coup, mort de honte de sa pleutrerie, et découvrit l'étendue du désastre de son salon bouleversé, des petits meubles et des lampes renversés, des tiroirs arrachés, les livres écrasés en tas au sol les uns sur les autres, ouverts à moitié, certaines pages arrachées, balancés sur les canapés renversés. Les portes du buffet ouvertes, vomissant leur contenu de vaisselle et tous ces objets que l'on range sans savoir quoi en faire mais qui représentent des épisodes de sa vie que l'on ne veut pas oublier.

Il aperçut par la porte ouverte de la salle de bains l'armoire à pharmacie vidée de son contenu qui remplissait le lavabo. Dans sa chambre, le matelas, éventré, avait été jeté sur le sol et les chevets balayés avec ce qu'il y avait dessus.

Il s'y dirigea comme un somnambule et, d'une main tremblante, écarta les doubles rideaux derrière lesquels Anna avait creusé une cachette dans le mur et où il avait dissimulé le DVD de leur neveu.

Mais, dans sa panique, il fut incapable de le trouver. Il eut un étourdissement qui lui occasionna une nausée et chercha en vain où s'asseoir, puis se retournant, aperçut sur la commode sa montre Omega, seul objet de luxe qu'il possédait, offerte par Anna pour leurs cinquante ans de mariage.

Il sentit à ce moment-là une douleur lancinante lui creuser l'estomac, monter le long de sa poitrine jusqu'à ses mâchoires, qu'elle sembla broyer. Ses épaules se firent lourdes, il se voûta, replia ses bras écrasé dans un étau.

Il hoqueta, tituba, sa vue se brouilla et il s'écrasa sur le sol sans avoir pu se protéger.

XI ET BORIS s'étaient retrouvés à la pointe du jour au garage du 12^e district où une Subaru 4 × 4 gris métallisé leur avait été réservée.

– Tod veut se faire pardonner le FBI, sourit Boris en s'installant au volant et en examinant en connaisseur l'intérieur de l'habitacle.

– Elles sont très bonnes les japonaises, murmura Xi. Hélas.

– Pourquoi, hélas ?

– Parce que je n'aime pas les Japonais.

– Ah ? Nankin ?

Xi ne répondit pas.

– Remarque, je te comprends. J'ai jamais eu envie d'acheter une Volkswagen. Tu sais que c'était la voiture des dignitaires nazis ?

Boris embraya et démarra. Il était huit heures et quart et, dans moins de dix minutes, San Francisco serait intraversable. Il décida de prendre par l'ouest, ce serait plus long mais plus dégagé, se glissa dans la 102 déjà encombrée, la quitta au niveau où elle remontait vers le nord, se faufila sur la 25 qu'il suivit sur dix kilomètres pour enfin se diriger vers l'est par la 145, évitant ainsi les ponts et les tunnels toujours encombrés.

– Belle balade, remarqua Xi, laconique.

– En tout cas on a peut-être gagné une heure.

Xi, les yeux fixés sur la route, ne répondit pas.

– Comment on va procéder avec les collègues ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Boris haussa les épaules.

– Comme d'habitude. On va interroger les employés du bus et voir ce que les flics ont pu récolter sur Holme.

– Et le FBI ?

– On improvisera. Qu'est-ce que t'as ?

Xi soupira.

– Vous vous rendez compte qu'on cavale après un type parce qu'il chausse du 49 et qu'on a trouvé cette pointure près d'une morte ?

– Deux mortes. Et alors ?

– Quel jury sera assez courageux pour conclure à sa

culpabilité avec ce genre de preuve ? Vous avez vu comment réagissent les gens ?

Boris ne répondit pas parce qu'il essayait de doubler un camion qui refusait de se ranger.

– Quel con ! Il doit déjà être plein à neuf heures du matin ! Écoute, si on se pose trop de questions, on n'a plus qu'à aller jouer au golf. Je sais que c'est lui le coupable !

– C'est pas vous qui le jugerez, répliqua Xi.

– Bon Dieu, mais qu'est-ce que tu as ! Combien faut-il qu'il en tue pour te convaincre ! Tu veux quoi ? Des aveux signés et des témoins fiables ? Où t'as vu que ça se passait comme ça ?

Ils se firent la gueule presque jusqu'à leur arrivée devant la maison brûlée, une heure et demie plus tard. Ils s'avancèrent dans la cour et contemplèrent ce qui restait de la petite ferme où avaient vécu paisiblement la femme et son chien.

– Il a tout cramé, murmura Boris. Quel fumier !

– Vous savez ce qui m'étonne le plus ? C'est qu'il soit capable, crétin comme il est, de penser à effacer ses traces.

– Il ne pense pas. Il a l'instinct de survie. Il l'a à donf, cet instinct. Comme tout le monde. Il est tordu, il n'est pas intelligent. Tu saisis la nuance ? Allez, viens.

Ils repartirent vers Merced qu'ils atteignirent au bout d'une demi-heure. Ils y dégottèrent le bureau du shérif coincé entre celui des Affaires indiennes repérable à la statue d'un Indien grandeur nature, planté sur la galerie, emplumé jusqu'aux oreilles, et un pub country aux vitres agrémentées de scènes de western hyper-kitsch.

– Un village d'artistes, ici, maugréa Boris en descendant de voiture et en gagnant avec Xi le bureau du shérif qui aurait pu, lui, servir de décor au film *Histoire de détective* de William Wyler sortit dans les années 50.

Mêmes couleurs délavées des murs et du lino avec les coins relevés et déchirés, même odeurs diffuses de vieux bois et de café bouilli, complétées par l'usure des éléments, y compris du personnel et, au milieu de tout ça, le shérif, mince, vif, les fesses moulées dans un uniforme marron, chaussé de bottes lustrées à s'y mirer dedans, le chef coiffé d'un Stetson crème qui aurait pu en couvrir deux, et qui s'avança vers eux comme s'il avait les génitoires en porcelaine fine.

– Bonjour shérif, lieutenant Berezovsky et sergent Xi Hong Chen de

la police criminelle de San Francisco, ravis de vous rencontrer, sourit Boris en lui tendant la main.

– De même. Shérif Morgan. Que puis-je faire pour vous ?

– Comme le capitaine Tod vous l’a dit au téléphone nous sommes là pour un suspect dont nous pensons qu’il a perpétré plusieurs meurtres et qui aurait été repéré dans la région.

Le sémillant shérif ne broncha pas pendant un moment, comme s’il assimilait difficilement l’information.

– Vous voulez parler de ce type qui était dans le bus ? se décida-t-il.

– Exactement. Et nous voudrions interroger les employés de ce bus.

– L’agent Hillary l’a déjà fait, répliqua le shérif en plissant les lèvres, ce qui permit à Boris de remarquer la moustache, épaisse comme une crotte de rat, qui ombrait sa lèvre supérieure.

– C’est très bien, on va recommencer. – Boris sourit de toutes ses dents. – Où se trouvent ces braves gens ?

– À Appelgart. C’est le dépôt de la ligne.

– Bien. C’est loin, ce patelin ?

– C’est un bourg, rectifia Morgan en pinçant les joues, comme Merced est la capitale du comté.

– Bien sûr. Et c’est loin ce bourg ?

– Je vais vous y emmener.

– Vous êtes très aimable.

En arrivant, Boris et Xi avaient salué les autres flics et la secrétaire permanente qui semblait monter la garde devant le bureau du shérif d’un grand sourire et d’un sonore : « Bonjour. » Auquel ils avaient répondu par un bref hochement de tête.

– Messieurs, madame, claironna Boris en sortant du poste.

Ce qui ne provoqua aucune réaction. Il soupira et regarda Xi en secouant la tête et en levant les yeux au ciel. Morgan surprit sa mimique et se planta devant eux au moment où ils allaient traverser.

– Mes hommes, dit-il, oubliant la secrétaire, subissent depuis l’arrivée des fédéraux et à présent de la vôtre une pression à laquelle ils ne sont pas habitués. Nous avons nos façons pour mener nos enquêtes et ce ne sont pas nécessairement les mêmes que les vôtres.

– Je ne comprends pas, dit Boris en penchant la tête.

– Nous aurions pu parfaitement conduire l’enquête sur le crime de Modesto, mais le chef de la police du comté en a jugé autrement. Et

maintenant, on nous envoie, en plus des fédéraux, deux inspecteurs de San Francisco.

Boris prit l'accent plouc.

– Hé, shérif, mais je ne pige pas votre discours. Nous n'y sommes pour rien pour les Feds... Et ce type nous le suivons depuis des semaines. S'il y a doublon, il faut vous en prendre à votre chef. Mais on peut peut-être se donner un coup de main ?

Le shérif se remit en route sans répondre et s'approcha d'un pick-up qui avait dû voir le jour trois décennies plus tôt.

– Simplement pour vous rappelez, dit-il d'un ton sec en ouvrant la portière, que vous êtes dans ma juridiction et que rien ne sera fait sans mon accord.

Le soleil tapait de face, et Boris prit son temps pour sortir de sa poche ses Ray-Ban, les nettoyer avec soin, ranger le chiffon idoine et enfin les chausser. Il toisa le shérif derrière ses verres-miroir.

– Je me fous de la façon de procéder, je me fous de votre territorialité, je suis venu dans ce coin pour mettre la main avec mon sergent sur un épouvantable criminel, et je ferai tout ce qu'il faut pour y arriver, lâcha-t-il dans un grand sourire. – Et, sur un ton confidentiel, penché sur l'oreille du shérif : – Alors, shérif, ou vous nous donnez un coup de main ou vous retournez à votre macramé...

Le silence qui tomba fut juste troublé à cet instant par le moteur diesel d'un tracteur qui passa en crachotant et en secouant toutes ses tôles.

– Très bien, allons-y, se décida le shérif au bout d'un moment, fixant Boris d'un regard noir.

Il ouvrit sa portière d'un geste nerveux.

– Dans votre bétailière ? grimaça Boris en plaquant sa main sur la portière. Souffrez, shérif, que l'on vous invite dans notre voiture, j'ai le dos fragile...

Morgan ne répliqua pas, se crispa davantage, hésita, mais finit par rejoindre la Subaru.

– Montez devant, l'invita Boris en se mettant au volant, vous nous indiquerez la route.

Vingt minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant le dépôt des bus à Appelgart.

– George Feider est un de nos plus anciens employés, indiqua le chef de poste à qui ils se présentèrent.

Il les fit entrer dans une petite pièce qui servait visiblement de salle de repos. Machine à café, poste télé, journaux locaux, posters de filles en rollers sur les murs.

Feider était assis devant une tasse à café vide.

Boris et Xi se présentèrent et s'installèrent en face de lui. Le shérif et le chef de poste allèrent se servir du café.

– Monsieur Feider, commença Boris en posant devant lui la photo d'Holme prise lors de son incarcération à San Francisco, c'est bien cet homme qui est monté dans votre bus à la gare centrale est, mardi matin ?

Feider était rond et courtaud. Les quelques cheveux qu'il avait pu conserver étaient plaqués en arrière et alignés en sillons impeccables sur son crâne gras. Il haussa les épaules.

– Ça a l'air... Remarquez, j'l'ai pas vu longtemps...

– Quand vous lui avez vendu un ticket, quand il était dans votre car et quand il est descendu de votre car..., répliqua Boris avec ce sourire qui peut précéder une tentative d'homicide.

L'homme hocha la tête.

– J'ai conduit pas avec les yeux derrière...

Boris leva les yeux vers le plafond comme si un ange s'y promenait. Ou une araignée.

– ... Un grand type, maigre, avec des lunettes, mal habillé, et qui semblait... comment dire ? Un peu à l'ouest ? reprit-il toujours les yeux levés.

Feider tourna la tête vers le chef de poste comme pour lui demander son avis.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-il.

– Regardez la photo et dites-moi si c'est lui.

Feider tressaillit et crispa les poings. Il regarda le cliché suffisamment longtemps pour l'imprimer à vie.

– Ouais... ouais...

– Bien, reprit Boris. Maintenant racontez-nous exactement ce qui s'est passé dans votre bus.

Il avait employé intentionnellement le pronom possessif pour mieux l'impliquer. Ce qui n'empêcha pas Feider de prendre le temps d'un long week-end pour répondre.

– OK, soupira Boris quand l'autre eut raconté l'épisode. C'est lui, dit-il à l'intention du shérif resté à distance. Je veux dire, c'est Ferris

Holme qui a tué Lauren Hatwork et son chien. J'en mettrais ma main à couper.

Il se leva, se tourna vers Feider resté collé sur sa chaise.

– Merci, vous pouvez disposer, mais nous aurons peut-être encore besoin de vous. – Il s'adressa au chef de poste : – J'imagine que les deux contrôleurs corroboreront ce que vient de dire M. Feider.

– Ils ont fait leur rapport, répondit le chef de poste. Ils sont dans mon bureau. Oui, c'est la même histoire. Enfin, ils ont décrit le type pareil.

Ils se retrouvèrent sur le trottoir.

– Voilà comment je vois les choses, shérif Morgan, commença Boris en se plantant devant lui. Nous allons établir notre QG opérationnel à Merced que vous voudrez bien coordonner. Parallèlement, nous allons demander l'aide du FBI en leur démontrant que nous chassons le même gibier. Qu'en pensez-vous, shérif ?

Morgan fixa Boris en réfléchissant, soupesant sans doute l'importance qu'on lui accordait dans cet organigramme.

– On va faire comme ça, lâcha-t-il, comme si l'idée venait de lui.

– On va convoquer les médias locaux pour une conférence de presse et demander l'insertion dans toutes leurs éditions du portrait de Ferris Holme, reprit Boris en se mettant au volant.

– Il y en a qu'une par jour, répliqua Morgan en s'asseyant.

– Alors, dit Boris en démarrant, demandons aux chaînes télé locales de passer une bande en boucle accompagnée de son portrait. Holme ne peut pas être loin. Il faut alerter l'ensemble des transports, cars, routiers, chemins de fer, quoique je pense qu'il privilégiera le stop. Les routiers qui traversent le pays ne lisent pas forcément les journaux locaux et ne regardent pas toujours la télé. Les postes de police du comté et des comtés alentour recevront sa photo et son glorieux CV, avec ordre de l'appréhender en soulignant sa dangerosité... et sans prendre de risques.

Sans prendre de risques dans le langage policier signifiait : mort ou vif. Une formulation que personne n'osait plus employer, Boris le savait. Il l'avait fait intentionnellement en raison de la maladie du tueur qui pouvait, à cause d'elle, être déclaré irresponsable par le juge.

Ils traversèrent une espèce de hameau où se serraient une demi-douzaine d'habitations.

– Voyez, shérif, reprit-il quand ils l'eurent dépassé, ces gens-là

doivent être alertés, car vulnérables.

– Vous voulez paniquer les gens ? grogna Morgan.

Boris se tourna vers lui et le toisa, mâchoires serrées.

– Exactement. Je veux qu'ils crèvent de peur, qu'ils ferment leurs portes et leurs fenêtres, qu'ils accompagnent leurs gosses à l'école et que leurs femmes ne sortent qu'à plusieurs...

Morgan ne répondit pas et s'absorba dans le paysage.

Ils arrivaient devant son bureau à Merced, quand le téléphone de Boris joua la musique du *Parrain*.

– Allô, oui ? répondit-il en l'ouvrant. Edith ? Oui c'est moi. Comment ça va ? Que se passe-t-il ? Comment ? Quand ?

Xi observa son chef qui, à demi descendu de voiture, restait figé un pied sur le marchepied, le visage soudain crispé.

– ... D'accord... J'arrive... je suis au sud de Stockton... Non, deux, trois heures de route... Où est ma femme ? Vous l'avez prévenue ? J'y serai. S'il vous plaît, ne le quittez pas. Je dois rentrer à San Francisco, dit-il à Xi, mon père est... a eu une crise cardiaque. Il n'est pas bien du tout.

– Je suis désolé, murmura Xi, impressionné par son air désespéré.

– Tu vas rester et prendre la main jusqu'à ce que je revienne. D'accord ?

– Quand ?

– Je ne sais pas. Dès que je pourrai. Le plus vite possible. Je vais demander à Tod de t'envoyer Lanzmann et Kolbert. De toute façon, on aura besoin d'être nombreux.

Il rejoignit le shérif.

– Le sergent Xi Hong se chargera de mettre en place toutes les dispositions que nous avons évoquées car je dois filer. Je vous remercie de lui apporter votre concours, shérif Morgan.

– Comptez sur nous, lieutenant Berezovsky. Nous ferons ce qu'il faut ici. Occupez-vous de votre père, nous, nous allons attraper votre cinglé.

Ébahi, Boris fixa le shérif. Avait-il touché une corde sensible chez cet homme qui lui avait semblé n'en avoir aucune ?

– Merci. Xi, tu t'occuperas de récupérer une voiture, je repars avec celle-ci. On reste en contact, shérif.

Morgan et Xi regardèrent la Subaru s'éloigner jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans un virage.

– Votre lieutenant, il s'inquiète pour son père, hein ?

– Il s'inquiète pour tout, répondit sombrement Xi. Bon, maintenant il faut faire ce qu'il a demandé, c'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre.

QUAND BORIS ARRIVA au service des soins intensifs, après avoir roulé comme un dingue, il trouva Edith en compagnie de Barbra.

– Comment est-il, on peut voir le médecin ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il a eu un gros malaise cardiaque, répondit Edith. Le médecin va venir nous expliquer. Pour l'instant, il est en salle d'op'. Ne vous inquiétez pas.

– Il vous a appelée ?

– Non. Je n'avais pas de nouvelles alors que nous devons aller au cinéma. Je lui ai téléphoné plusieurs fois et, n'obtenant pas de réponse, j'y suis allée...

– Heureusement que vous aviez ses clés...

Les deux femmes se lancèrent un coup d'œil.

– C'est-à-dire que je n'en ai pas eu besoin. Sa porte avait été forcée et, d'après ce que j'ai compris, il venait de rentrer. Enfin bref, j'ai appelé le 911 et ils sont arrivés en dix minutes.

– La porte forcée ? Comment ça ? Un cambriolage ?

– Oui, sûrement. Mais je ne sais pas ce qu'on lui a pris. Il était sans connaissance...

Boris crut comprendre dans la minute qui étaient les cambrioleurs. Une fureur noire le saisit qui le fit trembler au point que Barbra et Edith le regardèrent, alarmées.

– Il va s'en remettre, chéri, ton père est un roc ! C'est le premier malaise qu'il fait. Il est en très bonnes mains. Ma famille connaît le cardiologue qui s'occupe de lui. C'est un crack.

Boris ne répondit pas. S'il arrivait quelque chose à Vladimir... il avait le nom et l'adresse des deux salopards de Russes. Pour lui, il ne faisait aucun doute qu'ils étaient venus pour récupérer le DVD du neveu.

– Allons nous asseoir, proposa Edith d'un ton calme. Vous n'étiez pas en ville, Boris ?

– Nom de Dieu, si vous n'aviez pas été là !

– De toute façon, je lui aurais téléphoné ce soir, dit Barbra d'un

ton pincé.

– Ça'aurait été trop tard, ce soir !

Barbra allait répliquer quand elle vit Edith lui adresser un clin d'œil d'avertissement. Dans l'état d'inquiétude où était Boris, on ne pouvait pas lui parler raison.

Elle se demanda si Boris allait lancer cette fois une vraie enquête et si ce cambriolage était lié à l'agression dont son beau-père avait été récemment victime. Boris était resté très inactif dans cette histoire et ça l'avait étonnée. Son mari était plutôt du genre œil pour œil. Surtout en ce qui concernait sa famille.

Quand elle lui avait demandé pourquoi, à son avis, son beau-père avait été frappé chez lui, il lui avait répondu que Vladimir, dont on connaissait le caractère ombrageux, avait peut-être eu une altercation avec deux racailles dans la rue. Il suffisait de pas grand-chose à présent pour se faire tabasser. Une remarque que ces voyous jugeaient insultante, un coup d'œil suffisaient, surtout quand le coupable était un monsieur d'un certain âge.

– Je vais chercher du café, dit Edith en se levant.

– Laissez, j'y vais, fit Boris.

Mais à ce moment-là, le médecin apparut et se dirigea vers eux. Barbra se rapprocha de lui.

– Albert, comme je suis heureuse que ce soit vous qui vous occupiez de mon beau-père...

Le médecin leur serra la main.

– Vous êtes son fils ? demanda-t-il à Boris.

– Oui, comment va-t-il ?

– Il a eu un infarctus de classe 2 avec un pic de troponine à 10 Ug/L, ce qui ne vous dit sûrement pas grand-chose. C'est assez sérieux, mais il a été pris à temps. Savez-vous si votre père a déjà eu des alertes ?

– Non, ou alors il ne m'en a pas parlé.

– Du stress, récemment ?

Tous trois se regardèrent.

– Dois-je en conclure, reprit le médecin avec un sourire, que c'est le cas ?

– Mon père est un homme angoissé, tout le stresse, répondit Boris, peu désireux de s'étendre sur le sujet. Et il semble que cet accident soit lié... il est arrivé chez lui et a trouvé sa porte fracturée et...

– ... son appartement dévasté, acheva Edith.
– Oh, mon Dieu ! s'exclama Barbra.
– Ne cherchez pas plus loin, soupira le médecin. Il n'est pas tout jeune, une vie de travail et je suppose une certaine désinvolture concernant sa santé...

– Dites-moi s'il va s'en tirer ? le coupa Boris.
– On en saura davantage dans quarante-huit heures.
– Et après, comment sera-t-il ?
– Comment il sera dépendra de son mode de vie. Après un infarctus, il faut adapter. Il fume ?

– Un cigare ou deux par jour.
– Vaudrait mieux pas. Je ne pense pas que ce soit un grand buveur... ?

– Un peu de vodka...
– Alors, plutôt un peu de whisky. Et marcher, nager, se détendre... Enfin, ce qu'on devrait tous faire. Un bon mode de vie, quoi !

– Il sera bon, intervint Edith avec un sourire, nous allons tous y veiller.

Edith, sur les prières de Boris, repartit avec Barbra. Boris demanda à passer la nuit à l'hôpital et on lui installa un fauteuil de repos dans une salle d'attente.

Il la passa à se lever pour surveiller son père à travers la vitre de sa chambre des soins intensifs, et à téléphoner à Xi.

HOLME ÉTAIT ÉPUISE. Il marchait depuis qu'il avait quitté la ferme de la bonne femme et de son cabot deux jours plus tôt. Le peu de nourriture qu'il avait pu emporter était englouti depuis longtemps et il s'était désaltéré dans les abreuvoirs des pacages.

Par instinct, il n'avait pas cherché à faire du stop, d'ailleurs aucun camion n'était passé sur les petites routes qu'il empruntait, et il savait qu'une voiture particulière ne s'arrêterait pas.

Il avait fait des détours à chaque fois qu'il risquait de traverser un hameau et n'avait de ce fait croisé personne. Pourtant, il sentait peser une menace.

Derrière lui ne restaient que des cendres, mais il se doutait que les gens du car l'avaient remarqué. Il n'aurait pas dû la tuer, mais il n'avait pas pu résister.

Il s'arrêta sur le bord de la route et s'assit sur le talus. Il crevait littéralement de faim et de soif. Depuis un moment, il traversait des bois touffus et ne trouvait plus de quoi seulement se désaltérer.

La chaîne de montagnes à l'ouest renvoyait des reflets violets dans le soleil qui baissait, déchirant le ciel de ses pics acérés. Il aurait voulu la franchir, disparaître dans les forêts qui grimpaient sur ses flancs, ne plus errer solitaire et sans but, tellement visible au milieu de ces étendues sans fin.

Ses pieds étaient en feu et ses chaussures éculées, au contrefort écrasé, le blessaient. Il se déchaussa et considéra ses chaussettes, trop petites et à présent en lambeaux, que lui avait données la femme, et qui le gênaient davantage qu'elles ne le protégeaient. Il regarda avec inquiétude ses orteils rouges et gonflés. Il devait trouver un abri pour dormir.

Gardant ses baskets à la main, il se remit en marche, s'écorchant les pieds sur les pierres du chemin, titubant de fatigue et sentant monter la colère et le désespoir.

Il arriva enfin au bout de la route qui coupait la forêt et aperçut à quelques centaines de mètres une maison précédée d'une petite cour.

Il s'arrêta pour examiner les environs. De là où il était, il ne

pouvait se rendre compte si elle était habitée. Rien ne l'indiquait et il s'en rapprocha avec précaution, se servant de la topographie du terrain pour se cacher. Il s'aplatit derrière une butte, épiant de tous côtés, tendant l'oreille vers de possibles aboiements ou l'indication d'une présence. Aucune lumière n'apparaissait à l'intérieur de la maison. Ni au rez-de-chaussée, ni à l'étage.

Peut-être était-ce seulement une maison de week-end ? Il décida d'attendre encore un peu et s'allongea pour se reposer. Un large virage cachait la route au-delà.

Impatient, il s'enhardit et, pour mieux voir, grimpa sur le talus. La nuit tombait maintenant rapidement et il remarqua quelques lumières s'allumer plus loin. Il se crispa. Il avait cru la maison isolée.

Énervé d'attendre, il descendit du talus et s'apprêtait à rejoindre la maison quand il entendit un bruit de moteur et une voiture apparut, au sortir du virage. Elle ralentit et s'engagea dans la cour où elle s'arrêta. Une femme et un jeune garçon en descendirent.

– Viens m'aider à sortir les trucs du coffre, dit-elle au gosse.

Les bras chargés, ils se dirigèrent vers la maison et entrèrent. La lumière s'alluma.

Rasant les murs, se dissimulant derrière les buissons, il se rapprocha. La femme déballa ses affaires dans ce qu'il vit être une cuisine. Elle dit quelque chose à son fils qui grimpa à l'étage.

Courbé, Il se faufila jusqu'à la porte. Certainement que le mari allait arriver et il devait se montrer prudent. Même s'il ne semblait pas y avoir de chien.

Il hésitait sur la façon de procéder. Avec ou sans le mari, il était exclu de demander à ce genre de famille de l'héberger. Il regarda s'il y avait un appentis où il pourrait se cacher pour dormir mais ne vit que la porte du garage fermée.

Il se coula sous la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. La femme faisait frire des légumes qu'elle mélangeait à des bouts de viande qu'elle coupait. Il sentit son estomac se tordre de faim. Il aperçut le gosse redescendre et mettre la table. Il compta les assiettes. Trois. Il y avait bien un mari.

À ce moment, le gosse regarda vers la fenêtre et écarquilla les yeux. Il dit quelque chose à sa mère qui se retourna vivement.

Holme se releva d'un bond et, d'un coup de pied, enfonça la porte.

XI HONG SORTIT du restaurant mexicain que lui avait indiqué Morgan, le cœur au bord des lèvres, tant la nourriture lui avait paru grasse et baignant dans des sauces rouges et inconnues.

Il se dirigea vers le motel, aussi avenant que le restaurant, s'interrogeant sur la raison qui faisait que dans ce pays toutes les chambres du genre étaient moches et tristes, et raccrochant son téléphone après avoir assuré pour la troisième fois à Boris que tout était en place.

Forces de police en alerte dans tout l'État, transports publics et privés prévenus sur tous les axes, conférence de presse organisée par l'agent Hillary du FBI avec le portrait d'Holme sur les chaînes locales plus une bande passante dans tous les journaux télévisés ; publication de sa photo dans la presse écrite avec avertissement à la population de se mettre en rapport avec les forces de police au cas où il serait aperçu, assorti de conseils de prudence.

– Si Holme arrive à se glisser au travers du filet, avait assuré Xi à son chef, c'est qu'il se sera déguisé en virus.

– C'est justement ce qu'il est.

Xi entra et sentit aussitôt son cafard prendre le dessus. Il détestait être seul dans ce trou. Il se faisait du souci pour sa femme qu'il avait appelée deux fois pour s'inquiéter de son état de grossesse. Shirley avait tenté de le rassurer en lui expliquant qu'au bout de vingt-trois jours le fœtus était grand comme un pouce et qu'il ne lui causait pas encore de soucis.

L'image d'un pouce dans le ventre de sa femme l'avait perturbé. Déjà qu'il ne se sentait pas le roi du monde en devenant père.

Mais il y avait la volonté de Shirley, de ses parents, des siens, et de quelques proches qui ne voulaient sûrement pas vivre seuls, avait-il pensé. Négligent l'épreuve d'avoir des enfants, de les élever dans ce monde courant à la catastrophe et de devoir les préserver de tout ce qui les attendait.

Il soupira en refermant sa porte sur le vide de la rue qu'il venait de quitter. Il se retint de retéléphoner à Shirley qui lui avait fait

comprendre que, fatiguée, elle allait se coucher tôt. Il s'allongea sur le lit, les mains derrière la tête, fixant le plafond dont les fissures le firent penser à une carte routière particulièrement dense.

Il haïssait sa situation actuelle : devoir prendre seul la responsabilité de l'arrestation d'un psychopathe derrière lequel son chef avait couru depuis des semaines. Et être loin de sa femme. En bref, il se sentait dans la peau d'un orphelin.

Le mot orphelin amena une association d'idées avec le père de Boris qu'il avait rencontré un soir que celui-ci était venu attendre son fils.

– Mais papa, pourquoi tu n'es pas monté ! s'était exclamé son chef en le trouvant sur le trottoir.

– Tu sais bien qu'entrer chez les flics est une épreuve au-dessus de mes forces, avait répondu sérieusement son père.

Xi s'était esclaffé et Boris les avait présentés. Vladimir s'était montré très aimable, l'interrogeant sur lui, sa famille, ses origines, avec une empathie que Xi n'avait pas toujours connue dans le pays.

Et, pour la première fois depuis qu'ils travaillaient ensemble, Boris lui avait raconté l'histoire de ses parents, leur fuite de l'Union soviétique, leur arrivée en Amérique et leurs efforts pour s'en sortir.

Xi avait écouté, comme si on lui lisait un livre d'aventures, l'histoire de ces deux enfants poursuivis par un système que couvraient onze fuseaux horaires et qui occupait le sixième de la surface de la planète.

Et comme ce soir il se sentait cafardeux et fragile, il repensa à l'histoire de sa propre famille et se rendit compte qu'elle était similaire.

Son grand-père, Xi Dong Hu, était colonel dans l'armée de Tchang Kaï-chek et avait fait toutes les guerres au sein du Kuomintang, aussi bien contre les seigneurs de la guerre chinois que contre les Japonais et les communistes de Mao, après avoir été un temps les alliés de ces derniers. En 1949, au début de la Longue Marche, il avait été fait prisonnier par eux, torturé et pendu.

Sa femme, véritable bombe de quarante-cinq kilos et vrai chef de famille en l'absence de son mari toujours en campagne, avait réussi à rallier Hong Kong avec son fils, Xueliang, où elle avait occupé trois emplois par jour pour subsister. Puis, après trois ans, elle avait réussi à gagner les États-Unis où elle était morte d'épuisement quatre ans plus

tard, laissant un orphelin de douze ans.

Xueliang, le père de Xi, avait fait une bonne dizaine de métiers avant de devenir vendeur dans une librairie du quartier chinois de New York où, au cours de la fête qui commémorait l'année du Tigre, il avait rencontré sa future femme, Li Huoning, de la famille des Li, venue en 1870 participer à la construction du chemin de fer de l'Ouest et qui comptait à présent parmi les honorables et riches familles de la communauté chinoise de New York. Il l'avait épousée, malgré la vive opposition de sa future belle-famille.

Ils avaient ouvert une librairie dédiée aux ouvrages zodiacaux chinois, puis déménagé à Baltimore où ils avaient monté une maison d'édition spécialisée dans la traduction et la publication de livres de sciences humaines avec la Chine, qui devint vite prospère.

Xi soupira et étendit ses bras qui s'étaient ankylosés. Il se leva d'un bond souple et alla dans la salle de bains où la glace lui renvoya l'image d'un Sino-Américain aux traits tirés et au mince corps d'adolescent.

Il retourna se coucher, reçut vers deux heures du matin un coup de fil de son chef s'enquérant une fois de plus de la bonne mise en place de leur opération, ce qui ne le gêna pas car il ne s'endormit qu'au jour naissant, où il fut réveillé une demi-heure plus tard par un coup de fil hystérique du shérif Morgan lui annonçant qu'Holme avait été « logé » dans une maison où il retenait les habitants en otages, après en avoir expulsé le père pour qu'il prévienne les autorités.

– Quoi ! s'était exclamé Xi, dans le cirage. Expulsé qui ?

– Le père. Ouais.

– Mais où ?

– ... Dix miles après Merced, en pleine brousse. Je viens vous chercher dans dix minutes.

– Je dois prévenir le lieutenant Berezovsky ! vociféra Xi.

– Il est loin, on n'en a pas besoin !

– Je DOIS le prévenir, brailla Xi en raccrochant brutalement.

BORIS, incapable lui aussi de dormir, après avoir vérifié une dernière fois l'état de son père, toujours plongé dans un coma artificiel, avait quitté l'hôpital avec l'intention de s'assurer que le DVD était toujours en place, bien décidé ensuite à se farcir les deux tordus de Russes qui, il en était certain, étaient responsables du cambriolage qui avait failli tuer son père.

Il appela un taxi. À cinq heures du matin, San Francisco n'était pas complètement réveillé. Les monts alentour et les infrastructures des ponts émergeaient lentement du brouillard laiteux et les larges avenues étaient principalement encombrées par les véhicules de nettoyage qui les lavaient à grands jets.

Il croisa les derniers groupes de noctambules et observa les premiers acteurs de la vie de la cité ouvrir les étals, les kiosques, remonter les stores, décharger l'ordinaire qui allait nourrir, abreuver, distraire une agglomération d'un million d'habitants qui s'aimeraient, travailleraient, se disputeraient, pour certains même se tueraient, sans pouvoir deviner qui parviendrait indemne au soir pour recommencer le lendemain.

Le taxi l'arrêta devant l'immeuble et il entra rapidement.

Depuis le taxi, il avait réveillé le capitaine Tod et lui avait demandé d'envoyer une équipe technique de recherches d'indices chez son père.

– Comment va-t-il ? demanda le capitaine.

– Il se bat.

– Quand il se réveillera, dites-lui qu'on pense bien à lui.

Arrivé sur le palier il s'aperçut qu'Edith avait fait le nécessaire pour refermer provisoirement la porte fracturée. Il tira sur la planchette de bois posée en travers et entra.

Bien qu'il s'y attendît, il fut effondré de constater ce que les vandales avaient fait de l'appartement et s'inquiéta pour la première fois de la façon dont il s'y prendrait contre les deux Russes qui n'étaient ni enfants de chœur ni rachitiques.

Il ne pouvait pas demander à ses collègues de l'aider car il devrait

donner des explications, mais il savait aussi qu'il n'était pas de taille à lutter contre des tueurs chevronnés.

Il n'y avait qu'un seul homme qui pourrait le dépanner : Tadirof et les intellos du genre Svelna qu'il employait.

Il entra, jurant à chaque pas tandis qu'il se faufilait parmi les objets jetés au sol, évitant de s'attarder sur les dégâts. Mais il lui était impossible de ne pas voir les canapés éventrés, les tiroirs arrachés et leur contenu dispersé.

Il aperçut en entrant dans la chambre la penderie béante de son père et ses vêtements jetés en tas sur le sol, et ce détail augmenta encore sa fureur.

Il entreprit de chercher la cachette de son père, passant la main sur les murs, examinant les plinthes, tapant sur le plancher pour déceler un espace vide puis, ne trouvant rien, allait repartir, quand il se souvint tout à coup que sa mère avait aménagé derrière les doubles rideaux de leur chambre une cache où elle mettait ce qu'elle considérait comme précieux – leur certificat de naturalisation à Vladimir et elle, une lettre que sa mère avait réussi à lui envoyer avant d'être déportée en Sibérie, un dessin de Boris à deux ans, des attestations de ses premiers employeurs. Sa vie.

Il fouilla derrière les rideaux et ses doigts accrochèrent une saillie du mur qui faisait comme une poche d'air.

Il gratta avec précaution et découvrit une trappe en bois qu'il ouvrit avec l'ongle. Deux petites étagères encastrées et, dessus, des papiers jaunis et un DVD. Il défroissa les papiers. Les lettres avaient tellement pâli qu'elles étaient quasi illisibles. Il sortit le DVD qui ne portait aucune étiquette, tenaillé par l'envie d'en prendre connaissance, mais ne crut pas en avoir le droit. C'était à son père que son cousin l'avait confié, et tant qu'il serait vivant, il était leur secret.

Au moment de quitter la chambre, il aperçut sur la commode la montre luxueuse que lui avait offerte Anna. Ce qui lui confirma que ceux qui étaient venus n'étaient pas des cambrioleurs ordinaires. Il la prit pour la lui donner.

Il ne croyait pas que ses collègues trouveraient des empreintes. Des pros comme ces deux tordus n'en laissaient pas. Mais ça ne changeait rien au problème. Il les connaissait.

Il revint dans le salon, remit en place un coussin sur le canapé, s'assit, et appela Tadirof chez lui.

– Oui, *tovarich* ! Comment ça va ?!

Boris était toujours surpris par la jovialité du Russe à son égard.

– Bonjour, Tadirof. Je vous réveille ?

– Non, à sept heures du matin, j'ai déjà fait ma journée ! répondit le Russe dans un tonnerre de rires.

– Excusez-moi, mais c'est important. J'ai besoin d'un service.

– Je vous écoute mon ami.

– Heu... Les deux compatriotes dont vous m'avez donné l'identité et l'adresse, Grochenko et Voivoïde, j'aurais besoin...

Il s'arrêta, subitement honteux de sa démarche.

– Oui ? reprit Tadirof, toujours aussi tonitruant.

– Ils m'ont fait du tort, enfin à mon père. J'aurais besoin... j'aurais besoin d'un ou deux de vos... de vos soldats pour m'aider.

Il y eut un silence au bout du fil et Boris craignit que le Russe ait mal pris sa requête.

– Ça aurait été avec plaisir mon ami, mais c'est qu'ils ne sont plus là.

– Comment ça ?

– La fois où je vous ai donné leurs noms et leur adresse, j'ai su le lendemain qu'ils étaient partis... comme je ne savais pas ce que vous leur vouliez, j'avoue que j'ai oublié de vous en parler...

– Ils sont partis quand ?

– Laissez-moi réfléchir... Oh... il y a bien quinze jours, trois semaines. Vous savez mon ami, ces hommes-là, ça vient, ça va. Trois petits tours et puis s'en vont. – Tadirof se remit à rire bruyamment. – Mais dites-moi, *tovarich*, qu'est-ce qu'ils ont fait à votre papa ?

Ce fut au tour de Boris de rester muet. Si les Russes étaient repartis depuis deux, trois semaines, ce n'étaient pas eux qui avaient tabassé son père et, en tout cas, ils n'étaient pas les cambrieurs.

– Vous êtes certain de l'information ? insista-t-il.

– Absolument. Mais si vous avez besoin d'un service, je peux...

– Non, oubliez, merci Tadirof. À charge de revanche.

– C'est toujours un plaisir de rendre service à ses amis !

Boris raccrocha, l'estomac en vrille. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qui avait tabassé Vladimir et l'avait cambriolé ? Le coup de la montre prouvait que ce n'était pas des junkies. Il se leva et retourna à la cachette. Il devait prendre le DVD et le lire. Peut-être qu'il en apprendrait davantage. Il espérait que son père ne lui en voudrait pas

de son indiscretion. Il ouvrit la trappe, saisit le disque et le glissa dans sa poche. Il jeta un dernier regard autour de lui. Le ménage pourrait attendre.

Tandis qu'il s'apprêtait à téléphoner, dans l'ordre, à Barbra, puis Edith, ce fut Xi qui l'appela en hurlant.

– Patron, on a retrouvé Holme. Il est cerné dans une maison !

– Où ?

– Pas loin de Merced, j'y vais... Attendez. – Il l'entendit parler avec quelqu'un. – Le shérif Morgan dit que, si vous venez, il faut vous arrêter au poste de Merced pour que quelqu'un vous conduise. Sinon, c'est introuvable.

– D'accord. Je viens tout de suite.

Il raccrocha et appela Tod.

– Capitaine, ils ont coincé Holme. Xi vient de me prévenir. J'y retourne.

Tod resta muet de surprise.

– Attendez, j'avais prévenu Lanzmann et Kolbert de rejoindre Xi ce matin. Ils vont embarquer dans un hélicoptère que j'ai réussi à obtenir de la mairie. Où ça se trouve exactement ?

– Après Merced. Qu'ils m'attendent, j'embarque avec eux.

– Ils partent dans moins d'une heure de l'héliport de la SFPD centrale. Alors, grouillez-vous.

– J'y serai.

Il raccrocha et rappela Xi tout en arrêtant un taxi.

– Donne-moi les coordonnées, on arrive en hélico, Lanzmann, Kolbert et moi.

– Ça tombe bien, Holme a dit qu'il ne parlerait qu'à vous, répondit Xi d'une voix excitée. Bougez pas, je demande au shérif Morgan. Alors... C'est à dix miles avant le réservoir de Pine Flat... Suivez la... N89. – Boris l'entendit discuter avec Morgan. – Le shérif précise que c'est à l'est de la vallée de Sacramento près d'un village appelé Sequoia. Quand vous arriverez, vous verrez les voitures de police. Il me dit qu'il fera dégager un espace pour que vous vous posiez. Même sur la route. Vous pourrez pas nous louper. On reste en contact.

– D'accord, on est là dans une heure. Tiens-moi au courant du moindre changement.

– À vos ordres, patron.

LA MAISON DES HARDING était cernée par les forces de police qui avaient rattrapé de tous les commissariats voisins. S'y trouvait même une dizaine de volontaires de la milice civile de Fresno arrivés dans des pick-up ou des Ranger qui, pour rien au monde, n'auraient manqué l'hallali, plus quatre ou cinq cars de la TV et les journalistes qui allaient avec. Une douzaine de voitures aux couleurs verte et blanche des polices du comté étaient garées sur la route et la bloquaient dans les deux sens. Une troupe de flics armés de fusils d'assaut et habillés de gilets pare-balles, nerveux au point de faire vibrer l'air chaud, se planquaient derrière.

À l'écart, l'agent spécial Hillary et quatre de ses hommes s'entassaient dans leur command-car bourré d'électronique. À peine débarqué, Hillary avait pris les choses en main. Morgan ayant en vain tenté de garder sa place de leader, pendant que Xi, plus sage, s'était mis à l'écart, attendant son patron. La guerre des polices tout comme la lutte des classes ne faiblissaient jamais.

Hillary avait mis en place une ligne téléphonique directe avec le numéro des Harding. La communication avait été difficile et c'est la femme qui lui avait répondu.

Xi alla vers lui.

– Le lieutenant Berezovsky arrive avec deux inspecteurs, monsieur.

Hillary le toisa quelques secondes.

– C'est avec lui que veut parler Holme ?

– Oui, monsieur. Le lieutenant Berezovsky l'a déjà interrogé. Ce type a confiance en lui.

– Il est habilité pour les négociations de prises d'otages ? demanda Hillary avec une moue sceptique.

Xi hésita.

– Heu... pas exactement. C'est un cas particulier.

– Ah oui ? Et quand sera-t-il là ?

– Ils viennent de quitter San Francisco en hélicoptère. Ils ne devraient plus tarder.

– Hélicoptère, hein ? – Il regarda vers la maison. – Il tient une

femme et un enfant... et ce gars, ça a l'air d'être un grand cinglé, hein ?

– Oui, monsieur.

Hillary examina la troupe. Il y avait suffisamment de fusils pour attaquer une base de l'OTAN. Mais c'étaient de simples flics plus habitués à chasser les voleurs de poules, avec une milice de péquenauds abrutis qu'il fallait tenir à l'œil pour éviter les débordements. Et les deux bons tireurs amenés par le shérif Morgan n'avaient pas, à son avis, la tête de l'emploi. C'était différent d'abattre un daim ou un homme. Pas le temps pour les états d'âme. Un sniper avait parfois moins d'une seconde pour prendre sa décision. Et les deux ploucs présentés comme de fines gâchettes par Morgan ressemblaient davantage à des piliers de bistrots irascibles qu'à des marines.

D'ailleurs, le lieu ne présentait aucun endroit où un sniper aurait pu aligner le tueur en cas de nécessité. Des petites fenêtres, une cour en déclive et découverte qui ne laissait aucune chance pour arriver discrètement près de la maison, et pas un seul surplomb. À l'intérieur, une mère terrorisée avec son gosse, et le père, sous le choc, recroquevillé au fond d'une voiture de police.

– Qu'est-ce que vous comptez faire ? demanda Morgan à Hillary.

Celui-ci le regarda comme s'il venait seulement de s'apercevoir de son existence.

– Qu'est-ce que vous feriez, vous ? répliqua-t-il en mâchonnant son chewing-gum.

– Heu... je crois que je lui accorderais ce qu'il demande et j'attendrais le lieutenant Berezovsky.

– C'est-à-dire une voiture avec de l'essence et de quoi manger ? C'est ça ? Et il va se tirer où, dans ce désert ?

Morgan haussa les épaules.

– Il a trop regardé de séries télé. Et il sait conduire votre débile ?

Le shérif écarquilla les yeux d'ignorance. Mais à son avis, Holme en était incapable.

– Alors, il va demander à Mme Harding de conduire et se fera la malle avec un otage, poursuivit Hillary, et on sera encore plus baisés.

Il jeta un coup d'œil vers la voiture où était assis le mari et se dirigea vers elle. Harding le regarda arriver comme si c'était le tueur qui s'amenait.

– Monsieur Harding, votre femme et votre fils sont retenus chez vous par Ferris Holme. Je voudrais que vous me racontiez comment ça s'est passé quand vous êtes arrivé hier soir.

Harding était un grand gaillard avec une carrure de bûcheron bien qu'il soit, d'après ce qu'avait appris Hillary, courtier fiduciaire. Mais apparemment sa stature imposante ne lui donnait pas d'assurance.

– Comment ça ?

– Comment ça s'est passé quand vous vous êtes trouvé face à Holme. Que faisait-il ? Que vous a-t-il dit ? Où était votre famille ?

Harding déglutit et regarda Hillary.

– Eh bien... j'étais un peu en retard parce qu'un client m'avait fait attendre...

Il s'arrêta comme s'il fouillait dans des souvenirs lointains.

Hillary comprit qu'il était mort de trouille et qu'il ne pourrait en aucun cas compter sur lui. Il se dit aussi que ça lui ferait probablement le même effet si sa fille de six ans et sa femme étaient enfermées avec un tueur fou.

– ... L'homme tenait mon fils par le cou et le menaçait d'un couteau...

– Où était votre femme ?

– Elle était devant eux... et quand je suis entré... quand je suis entré, elle m'a crié de ne rien faire et quand j'ai vu le couteau appuyé sur la gorge de Kevin... j'ai eu très peur et je me suis rapproché de ma femme.

– Comment était votre femme ?

– Elle pleurait, elle suppliait l'homme de ne pas faire de mal à notre fils. Elle lui a dit qu'on lui donnerait ce qu'il voudrait, mais qu'on n'avait pas grand-chose. Alors, il s'est assis et a pris Kevin sur ses genoux... Et après il a voulu manger.

– Oui... et ?

– Alors, ma femme a fait cuire ce qu'elle nous avait préparé et il s'est installé à table.

– Vous avez dîné ensemble ?

– Kevin et lui ont mangé. Nous, il n'a pas voulu.

– Et qu'est-ce que vous faisiez quand il mangeait ? Où était votre fils ?

– Ben, sur une chaise...

– Sur une chaise. Et Holme, sur une autre. Et vous n'avez pas eu

l'occasion de le maîtriser ? Vous êtes costaud et lui pas très...

Harding lui jeta un coup d'œil effaré, mais ne répondit pas.

– Bon. Comment croyez-vous que votre femme va réagir si nous donnons l'assaut ?

– Donner l'assaut ? Mais il va les tuer !

– Nous avons des spécialistes, mentit Hillary. Ce que je vous demande, c'est si vous croyez que votre femme peut réagir avec sang-froid, se coucher par terre avec votre fils en cas de coups de feu, ou bien si elle va paniquer, courir dans tous les sens et risquer d'être blessée ?

Harding secoua la tête.

– Je n'en sais rien.

Hillary le fixa. Il était sûr maintenant qu'il ne pouvait pas compter sur les Harding. Ils pouvaient même être un handicap. Il devait attendre le négociant amateur de San Francisco parce que en fin de compte, il n'y avait que cinq pros dans cette affaire. Lui et ses gars.

Hillary craignait les amateurs. Un coup de feu malencontreux, une manœuvre mal maîtrisée, et le tueur pouvait dans un moment de panique trancher la gorge de la femme et du gosse d'un même mouvement.

– Et la nuit, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Ben... il nous a dit de descendre ma femme et moi au sous-sol et il a gardé Kevin, et je crois qu'ils ont dormi tous les deux dans le salon.

– Et ce matin ?

– Ce matin ? Il nous a fait remonter et ma femme a préparé le déjeuner. Et ensuite, il m'a dit de sortir pour prévenir la police, ce que j'ai fait.

– Vous n'avez pas de portable ?

– Si.

– Alors, pourquoi il vous a dit de sortir ?

Harding haussa les épaules dans un geste d'ignorance.

– Bien, merci.

Il salua Harding d'un signe de tête et rejoignit les autres. Il décrocha le téléphone et appela Mme Harding. Elle répondit après une dizaine de sonneries d'une voix hachée de reniflements et d'hésitations.

– Oui...

– Madame Harding, c’est encore l’agent Hillary. Je viens de parler à votre mari, il m’a demandé de vous dire de rester calme. Vous m’avez compris madame Harding ?

– Oui... oui...

– Holme ne veut toujours pas répondre ?

Hillary l’entendit lui demander en balbutiant s’il acceptait de prendre le téléphone. Une fois de plus, le son grêle de sa voix quand il répondit le surprit. C’était celle d’un ado attardé ou timide.

– Il ne veut pas.

– Où est votre fils en ce moment ?

Elle ne répondit pas.

– Holme le tient toujours ?

– Kevin va bien, répondit la femme au bout d’un moment. M. Holme l’a pris sur ses genoux.

– Bien, madame Harding, ne faites rien qui puisse contrarier Holme. Dites-lui qu’il va avoir une voiture et de la nourriture. Vous comprenez ?

– ... Oui...

– Dites-lui aussi que nous attendons le lieutenant Berezovsky et qu’il pourra s’entretenir avec lui...

– Berezovsky... ?

– C’est ça. Ils se connaissent, et Holme a demandé à lui parler. En attendant, madame Harding, restez calme, d’accord ? On va vous sortir de là.

– ... Oui...

Hillary raccrocha et entendit à cet instant un bruit de rotor. Comme les autres, il leva la tête et aperçut un hélicoptère en approche.

– Votre lieutenant ? demanda-t-il à Xi qui regardait lui aussi, les mains en visière.

– Sûrement, monsieur.

Mais déjà Morgan faisait déplacer les voitures sur les bas-côtés de la route qui, par chance, s’étalait au milieu de champs en jachère, plats comme le dos de la main. L’hélico aurait toute la place voulue pour se poser.

L’appareil se positionna à une vingtaine de mètres en aval de la troupe et descendit en assourdissant tout le monde. Le rotor n’était pas arrêté que les trois policiers sautèrent au sol. L’un d’eux se retourna et

parla au pilote qui repartit aussitôt.

Xi arborait un large sourire en courant vers Boris.

– Content de vous voir ! Venez, je vous présente !

Les trois flics serrèrent rapidement la main d’Hillary, mais se contentèrent de saluer de la tête les shérifs groupés autour de Morgan comme un chœur autour de son chef.

– Merci, shérif Morgan, vous avez fait du bon boulot, dit Boris en le rejoignant. Alors, où on en est ? demanda-t-il à Hillary.

L’agent spécial lui expliqua ce qui s’était passé depuis la veille et les exigences d’Holme.

– On va lui donner tout ce qu’il veut, si vous en êtes d’accord, agent Hillary, dit Boris. Je peux lui parler ? dit-il encore en tendant la main vers le téléphone.

Il dut patienter une bonne minute avant que quelqu’un décroche à l’autre bout.

– Allô ? Madame Harding ? Bonjour madame. Je suis le lieutenant Berezovsky du police département de San Francisco. Ne vous en faites pas, on va vous sortir de là. Je connais bien Ferris Holme. Pourriez-vous me le passer ? Comment ? Insistez.

Il entendit un bruit de conversation heurtée, des meubles remués, peut-être une chaise qui tombait.

– ... Oui...

– Ferris ? Lieutenant Berezovsky à l’appareil. Merci de me répondre. Qu’est-ce que vous faites dans cette maison ? – Long silence à l’autre bout de la ligne. – Je suis venu exprès de San Francisco pour vous parler. Comment ? Oui, une voiture, c’est facile. On enverra un policier en chercher une dans un garage du coin. Mais je ne crois pas que vous sachiez conduire ? ... Ah, non, Ferris, vous ne pouvez pas demander ça à Mme Harding. Pourquoi ? Parce que ça ne se fait pas comme ça. Voilà ce que je vous propose. Vous me laissez entrer pour qu’on cause, on se connaît, on se fait confiance. Je n’aurai pas d’arme et vous, en contrepartie, vous laisserez partir Kevin... Mais si, vous aurez Mme Harding et moi. Bon, voilà ce qu’on va faire : je viens et on décide ensemble, d’accord ?

Nouveau blanc. Boris entendait en bruit de fond Mme Harding sangloter.

– Je n’ai fait de mal à personne.

– C’est pas tout à fait vrai et vous le savez, Ferris. On va en parler.

Laissez-moi vous rejoindre.

– Vous... Vous allez me prendre... Me jeter en prison...

– Je ne ferai rien sans que nous parlions d'abord. Vous avez fait des bêtises, d'accord ? Mais je n'ai pas toujours été loyal envers vous ?

Nouveau silence.

– Voilà comment on va procéder : j'enlève ma veste comme ça vous verrez que je n'ai pas d'arme. J'avance vers la porte les bras écartés. Quand vous ouvrirez, vous pourrez me fouiller et, ensuite, vous laissez partir le petit Kevin.

– Attendez ! cria Xi.

Boris tourna à demi la tête vers Xi, resté en arrière.

– Qu'est-ce qui te prend ? murmura-t-il.

– Regardez en haut, susurra Xi entre ses dents.

Boris leva les yeux vers la fenêtre du premier et vit derrière la vitre Holme et le garçon qu'il tenait par le cou. Il agita la main vers lui. Holme n'avait plus le téléphone. Il entendit Mme Harding, plantée derrière la fenêtre de la cuisine, hurler dans le combiné.

– Je vous en supplie. Il va faire du mal à mon fils ! Faites quelque chose !

En même temps, lui parvint une dégringolade de pas lourds dans l'escalier.

– Calmez-vous. Repassez le téléphone à Holme.

À travers la fenêtre, ils le virent s'emparer nerveusement de l'appareil.

– C'est moi. Faites comme vous avez dit ! J'aime pas les policiers autour !

– OK. J'arrive !

Il tendit son téléphone à Xi, ôta sa veste, leva les bras, s'avança vers la maison et entendit les flics armer leur fusil.

– Ne tirez pas ! brailla-t-il. Je vais parler avec M. Holme. Reculez !

– Oui, reculez ! cria Holme dans le téléphone.

Il avança rapidement. Mais la porte resta fermée.

– Ferris, je suis devant, ouvrez-moi !

– Ils doivent reculer ! cria Holme en agitant la main derrière la vitre.

Boris vit qu'il tenait le gosse par le cou.

– Faites-les reculer, cria-t-il à Hillary qui se tenait à moins de dix mètres.

– J’ai les deux tireurs de Morgan en position derrière la baraque, prêts à tirer.

– Faites ce que je vous dis ! J’ai pas envie qu’il saigne le même ou moi.

Hillary à contrecœur appela Morgan.

– Faites revenir vos gars.

– Ils peuvent l’avoir ! protesta le shérif.

– En tirant à travers les murs ? cria Boris. Ne me compliquez pas la vie !

Morgan, furieux, obtempéra.

– OK. Alors Holme, vous l’ouvrez cette putain de porte ou il faut que je la défonce ! hurla Boris qui sentait l’affaire tourner en eau de boudin.

Qu’un cinglé comme Holme perde le peu de confiance qu’il avait en Boris, se rende compte qu’il n’avait plus rien à perdre, et il trancherait la gorge du jeune Harding et, avant que quiconque puisse intervenir, ferait subir le même sort à sa mère.

La porte s’ouvrit lentement devant Boris. Holme serrait le garçon contre lui et appuyait un couteau sur sa gorge.

– OK, Holme, je vais entrer. OK ? Voilà, j’entre.

La première idée de Boris avait été de pousser brusquement la porte derrière laquelle se tenait Holme et profiter qu’il soit déséquilibré pour le maîtriser. Mais le gosse placé entre eux le gênait.

– Salut, Ferris, dit-il en avançant, les mains à hauteur de taille.

– Levez les bras ! cria le tueur.

– D’accord, d’accord.

Mme Harding était figée au milieu de la pièce. Son visage ravagé, ses cheveux en bataille, ses yeux enfoncés et rouges, témoignaient de ce qu’elle vivait. Elle fixa Boris, comme pour lui faire passer un message. Mais son message, il le connaissait. Il baissa la tête vers Kevin et lui sourit.

– Salut petit. Drôle d’histoire, hein ? Tu vas en avoir des choses à raconter à tes copains à l’école. – Le gamin pétrifié n’ouvrit pas la bouche. Boris regarda Holme. – Nous voilà de nouveau ensemble. J’espère qu’on va aller plus loin que la dernière fois. Vous allez pouvoir relâcher Kevin maintenant que je suis là.

Tout ce que Boris savait d’une prise d’otages, c’est qu’il fallait personnaliser les victimes. Leur donner une identité pour que, dans

l'esprit du tueur, ils ne restent pas des anonymes.

– Je veux une voiture, deux mille dollars et de la nourriture, lâcha Holme de sa voix de crécelle.

Boris haussa les sourcils et pencha la tête comme s'il était étonné.

– Deux mille dollars ? C'était pas prévu...

– Deux mille dollars, répéta Holme, d'un ton têtue. Où elle est, la voiture ?

– Elle est pas loin. Pour les deux mille dollars, il faut qu'une banque soit ouverte et les donne après accord des autorités. Vous comprenez ça, Ferris ? On n'avait pas parlé de ça jusque-là.

– C'est vous qui conduirez, lâcha soudain Holme, comme si l'idée venait de lui venir.

– Moi ? Ben... oui... pourquoi pas ? Mais je peux baisser un peu les bras ? – Holme grimaça sans répondre. – Bon, admettons que ce soit moi qui conduise, il me faut une contrepartie. Un bon contrat, c'est quand chacun donne quelque chose à l'autre.

Holme n'avait pas refermé la porte et, du coin de l'œil, Boris vit Hillary se rapprocher. Il poussa le battant.

– Alors, Ferris, qu'en pensez-vous ?

– La femme n'a qu'à partir mais je garde le garçon.

Boris entendit gémir Mme Harding. Puis elle cria.

– Je n'irai nulle part sans mon fils !

– Bordel, fermez-la ! cria Boris, comme s'il prenait le parti d'Holme.

Il le vit se détendre. La stratégie, qu'il improvisait au fur et à mesure consistait à devenir l'allié de circonstance, ou tout au moins de faire croire au tueur qu'il n'était pas seul face aux autres et qu'il avait raison de lui faire confiance.

– Je négocie avec Ferris Holme, cria-t-il avec colère à la femme. Lui et moi allons arriver à un accord et vous n'avez pas à vous en mêler !

Mme Harding porta les deux mains devant sa bouche, comme pour étouffer des cris qui ne demandaient qu'à jaillir.

De son côté, Boris s'interrogeait sur le bien-fondé de sa tactique. La trouille d'échouer le figeait sur place. Il savait de quoi le tueur était capable et sentait son cerveau pédaler dans le vide. Il aperçut du coin de l'œil, à travers la vitre, se rapprocher la première ligne des flics. Il se déplaça devant la fenêtre pour la masquer.

– Holme, relâchez Kevin et sa mère. Laissez-les rejoindre M. Harding. Vous et moi, on sort après, et on part en voiture. C’est ma proposition et je n’en ai pas d’autre, martela-t-il.

Le tueur ne broncha pas plus que s’il n’avait rien entendu. Il fixait Boris de ses yeux vides, ses grandes mains blanches pour l’une posées sur l’épaule du gamin, pour l’autre pointant le poignard sur sa jugulaire.

C’étaient ces mains que Boris surveillait. Aurait-il le temps de les écarter du petit et de s’emparer de l’arme ? Il tendit la main.

– Votre couteau, Ferris, votre couteau, donnez-le-moi.

Aucune réaction du tueur.

– Vous avez vu dehors, il y plus de cent policiers armés de fusils. Au moindre mouvement, ils vous abattent. Mais moi, je ne veux pas de ça. Ce que je veux, c’est leur expliquer que vous n’êtes pas responsable de ce que vous avez fait. Je vous connais, je connais la vie difficile que vous avez eue. Vous n’êtes pas un méchant, vous n’avez pas eu de chance, voilà tout. Et ça, je voudrais le leur dire.

Boris retint son souffle quand il vit au bout d’un temps qui lui parut une éternité le poignard s’éloigner de la gorge du gosse. Mais pour qu’il puisse s’en saisir, il devait en même temps repousser le garçon. Parce que s’il se trompait sur les intentions d’Holme, ou si celui-ci regrettait son geste, il trancherait le cou de Kevin aussi froidement qu’une tranche de pâté.

Soudain, sans que rien ne le laisse prévoir, Holme s’écarta du gosse et alla poser le couteau sur la table en regardant Boris comme s’il lui faisait une blague. Celui-ci mit un peu de temps à réaliser.

– Alors, dès que la voiture est là, on part ensemble ? dit le tueur d’un ton presque léger.

C’était tellement surréaliste et inattendu, que ni Mme Harding ni son fils ni Boris ne réagirent tout de suite.

Puis soudain, comme une bobine de cinéma se mettant en marche, Mme Harding se précipita sur son fils et l’étreignit au point de lui casser les côtes, pendant que simultanément Boris s’emparait du poignard, gueulait aux flics de l’extérieur que tout allait bien, immobilisait Holme en lui tordant les bras dans le dos, gueula encore qu’ils allaient sortir tous ensemble et que tout était cool, qu’il ne fallait pas tirer, que tout allait bien et qu’ils sortaient.

BORIS CROYAIT que le plus dur avait été fait, mais c'était sans compter sur les ego des hommes. Certes, c'était lui qui avait maîtrisé Holme et délivré les otages, lui aussi qui était, avec son équipe, « le premier sur le coup ». Lui encore qui, depuis le début de l'enquête, avait soupçonné Holme d'être un assassin.

Oui, mais *quid* des fédéraux qui avaient coordonné l'ensemble de l'affaire et prêté si généreusement leurs laboratoires hypersophistiqués et leurs experts de génie ? Et les policiers du comté de Clark où s'était commis le dernier meurtre et qui avaient si professionnellement mobilisé le ban et l'arrière-ban des médias, c'étaient bien eux qui avaient localisé le tueur, non ? Et le chef de la police du comté, Bill Murray, le procureur du Nevada voisin, Kamal Harris, ne pouvaient-ils pas eux aussi récolter leur part de gloire ?

Bref, pendant que les Harding, un peu oubliés, assis comme trois bougies sur un banc de leur cour, qu'on abreuvait de liquides divers tandis qu'un médecin prenait leur tension, les examinait et décidait de les emmener à l'hôpital de Folskton pour qu'ils y subissent des examens, qu'Holme menotté dans le dos était jeté dans une voiture de police, pendant que les autres voitures se désengageaient et que leurs occupants s'interpellaient et plaisantaient comme après un barbecue, que le shérif Morgan et le chef de la police du comté, Colm Feore, grand flandrin alopécique aux oreilles en anses de pot, blanc comme un bol de lait malgré le soleil brûlant, que se poussaient sous les caméras et répondaient complaisamment aux questions aussi convenues que fébriles des journalistes qui, déjà, avaient envahi la place comme des puces sur un chien galeux, épelaient leurs noms de crainte qu'on les égratigne et étalaient leurs titres de gloire, bref, s'employaient à récolter des voix, Boris, à bout de nerfs et abruti de fatigue, tentait de convaincre l'agent spécial Hillary de lui lâcher la grappe.

– Écoutez, agent spécial, je veux tout ce que vous voulez. Mais je ne descends pas de mon arbre. Depuis le début, c'est le commissariat du 12^e SFPD, en particulier moi et le sergent Xi Hong, qui a remonté

la piste d'Holme, l'a arrêté, l'a interrogé et l'a relâché, faute de preuves. Ça n'enlève rien au fait qu'il dépend du SFPD, de la cour de justice de Californie et que la procédure pénale sera mise en place là-bas. Vous connaissez l'attorney général de San Francisco, il ne refusera pas de vous associer au procès.

Boris n'en savait rien mais il en avait tellement marre qu'il aurait promis d'aller chercher une pierre de lune sur Mars.

– Je dois en référer à mes chefs, déclara Hillary, buté.

Boris acquiesça, sans bien savoir pourquoi.

Cette affaire allait faire baver d'envie les collègues policiers et saliver les médias sûrs de doubler leurs tirages en détaillant avec de faux airs offusqués de rosières les détails les plus sordides.

– Écoutez, c'est moi qui au départ l'interrogerai, c'est Saint Quentin qui le logera, après, par quelle cour il sera jugé, c'est pas mon affaire. Merci de votre collaboration.

Il monta à côté de Xi, installé au volant, tandis que Kolbert et Lanzmann, conscients de n'avoir fait que de la figuration, tiraient la gueule, que Morgan et ses collègues poursuivaient leur discussion à grands renforts d'arguments juridiques et d'exemples, et que les Harding au même moment, installés dans une jolie chambre fraîche au nouvel hôpital de Folskton, se faisaient tirer du sang, radiographier sous toutes les coutures, scannés de bas en haut et répondaient d'un air faussement lassé, mais néanmoins gourmand, aux journalistes qui se bousculaient pour les interviewer.

Ils mirent quatre heures et demie pour retourner à San Francisco, en raison des embouteillages de fin de journée.

Boris, les yeux à moitié fermés par la fatigue qui plombait ses paupières, demanda à Xi de le déposer à l'hôpital pour aller voir son père.

– Ce serait pas mieux que vous rentriez vous reposer chez vous ? intervint Xi. Moi et les collègues, on s'occupera des rapports.

Boris, qui avait commencé à dormir dix miles après avoir quitté Sequoia et ne s'était réveillé qu'à l'arrivée à Frisco, balbutia qu'il faisait juste l'aller-retour parce que, depuis qu'il était parti, il n'avait eu aucune nouvelle de l'état de son père.

– Je vous laisse la voiture, alors, on prendra un taxi.

– Noon... je suis incapable de tenir un volant en gardant les yeux ouverts. Allez, cassez-vous, à demain.

Il se laissa glisser à l'extérieur de la voiture et rejoignit en titubant l'entrée de l'hôpital.

– Putain, il s'en est pris plein la tête notre boss. Il tient à peine debout, remarqua Lanzmann.

– Il n'a pas dormi depuis quarante-huit heures, pas sûr qu'il ait mangé ni bu, s'est trimballé en voiture, en hélico et encore en voiture, et entre-temps, pour se distraire, a libéré des otages tenus sous la menace d'un poignard par un tueur psychopathe. Je ne sais pas si vous pensez comme moi, grinça Xi, mais moi aussi, je serais crevé !

Vladimir avait été transféré au service cardiologie et Boris fut surpris de la différence d'ambiance entre les soins intensifs où le personnel chuchotait, semblait glisser en marchant sur des coussins d'air, où derrière les portes fermées des chambres les malades paraissaient déjà avoir traversé la frontière séparant les vivants des morts, et ce département où le personnel s'interpellait en cognant les chariots et en plaisantant avec les patients.

Vladimir était assis dans son lit, en train de lire le journal.

– Dis donc, c'est les vacances ! s'exclama Boris.

Vladimir ébaucha une grimace qui devait être un sourire de bienvenue, traduisit son fils.

– T'as l'air en forme, continua-t-il en lui tapotant la main.

Vladimir soupira et posa son journal.

– En forme ? répéta-t-il en secouant la tête d'un air accablé. – Il regarda son fils. – C'est quoi ta tête à toi ? D'où tu viens ?

– De la campagne. Mais vraiment t'as bonne mine. Qu'est-ce qu'ils disent, les toubibs ? Tu sors quand ?

– Bonne question. Va leur demander, moi j'en ai marre. Ils veulent me refaire des examens. C'est pas possible, ils doivent être payés à l'acte !

– Ils ont leurs raisons.

– Ils veulent surtout agrandir leur piscine !

Boris tira une chaise et s'assit près de son père.

– Écoute, je suis fatigué et je vais faire court. Je suis passé chez toi et j'ai trouvé le DVD de ton neveu. Tu m'autorises à le lire ?

– Pour quoi faire ?

– Je pense que ça me donnera des indications sur tes agresseurs.

– Quelles indications ? Ce sont ces salopards du KGB !

– FSB, rectifia son fils. Et en tout cas, pas pour le cambriolage.

– Comment ça ? Qu'est-ce t'en sais ?

Il failli répondre « parce qu'ils sont partis depuis trois semaines », mais Vladimir l'aurait alors bombardé de questions sur « ses sources ».

– Je le sais. Bon, je peux le lire ou pas ?

– Évidemment ! Ce sont pas des secrets d'État ! Si ça peut aider à trouver ces salopards ! Tiens, dit-il en tapant sur le journal. T'as vu ce que vient de faire Poutine ? Il vient de se faire cadeau de l'Ukraine !

Boris soupira, peu désireux d'entamer une discussion géopolitique.

– Bon, papa, prends patience, laisse-les faire les examens, et moi, j'espère pouvoir passer demain.

– Te force pas, se récria Vladimir. T'as ta vie, j'ai la mienne ! Je comprends. Edith s'occupe parfaitement de tout.

– OK, parfait. Je suis fatigué, je rentre chez moi, dit-il en tentant de décrisper son sourire.

Il tapota la main de Vladimir et sortit de la chambre, sur le point d'étouffer. Est-ce que tout le monde vieillissait en empirant ? Qui avait dit qu'en prenant de l'âge les qualités s'atténuent et les défauts s'accroissent ?

À peine débarqué chez lui, Boris tomba au milieu d'un conflit entre Barbra et Sarah qu'il trouva dressées l'une contre l'autre. Il attendit patiemment que l'atmosphère s'apaise pour demander le sujet de la dispute qu'il n'avait pas encore saisi.

– Oh, presque rien, cracha Barbra les yeux étincelants. Ta fille veut juste s'agrafer des piercings dans la lèvre et se faire tatouer la tête de Charles Manson sur le biceps droit !

Il réfléchit, jugea qu'il ne pouvait pas faire grand-chose de plus que sa femme qui paraissait légèrement dépassée, les salua d'un hochement de tête, leur annonça qu'il avait réussi à arrêter, si toutefois ça les intéressait, le tueur en série derrière lequel il cavalcadait depuis un moment, qu'il montait se doucher et irait se coucher et les pria de ne pas faire trop de bruit.

C'EST FUT LA KERMESSE quand Boris arriva au 12^e, le lendemain matin. Le flic de l'accueil lui balança un : « Bravo, lieutenant ! Super ! » accompagné d'applaudissements. À l'étage, une salve de bravos l'accueillit, suivie d'un roulement de félicitations soutenues par un concert de : « Putain, patron, vous l'avez quand même fait aux pattes, le tordu ! » En même temps que des : « Alors, si après ça, on fait pas la une des canards, je veux bien être pendu ! » lancés à plusieurs voix qui firent sortir Tod de son bureau pour se joindre à la joie générale. Bref, une palanquée de réflexions originales accompagnées de vigoureuses tapes sur les épaules qui le propulsèrent jusqu'à son bureau où, Xi, souriant d'une oreille à l'autre, les mains jointes devant la poitrine, s'inclina cérémonieusement devant lui, déclenchant les rires.

Boris avait envie ce matin-là d'à peu près tout, sauf de faire la fête. Sa nuit avait été si courte et agitée que même sous la douche il n'avait pas encore réalisé que c'était fini. Fini n'étant d'ailleurs pas le mot adéquat car rien n'est jamais fini en matière de flicaille et de justice.

Il y avait encore les experts, les avocats, les juges, les journalistes, les familles des victimes, des coupables, les témoins à charge, à décharge, qui disparaissent, se contredisent, les erreurs de procédure, les pièces à conviction égarées, bref des tonnes d'eau passeraient encore sous les ponts avant qu'Holme soit jugé.

Parce que comme Boris s'en était ému, le seul crime pour lequel on possédait des preuves irréfutables était le kidnapping de la famille Harding, aggravé de menaces de mort.

Tous les autres, y compris le meurtre de Lauren Hatwork, en manquaient cruellement. Seuls, et dans la mesure où les jurés appréhenderaient correctement la personnalité d'Holme, les meurtres de Joe et d'Olga pourraient lui être attribués.

Mais compte tenu que pour un procès aussi médiatique les meilleurs avocats de la Californie se battraient pour assurer sa défense, même s'ils savaient devoir travailler quasi gratuitement, Holme n'était pas encore derrière les barreaux. Et il y avait aussi sa maladie au nom imprononçable.

Ce n'était pas l'heure de l'alcool et on se contenta d'une tournée de café réchauffé. Boris, après avoir serré les mains à en avoir les métacarpiens en marmelade, fit signe à Martin Tod qu'il désirait lui parler.

– Asseyez-vous, l'invita le capitaine en entrant dans le bureau. Vous avez l'air crevé. Mais nous sommes tous très contents. Le maire a appelé et voudrait une conférence de presse avec vous et le chef de la police. Ça tombe pile cette arrestation, on ne pourra pas diminuer nos crédits.

– Oui, merci, je suis content aussi. Avez-vous fait établir les papiers de transfert de Merced à Saint Quentin, capitaine ? Je ne sais pas comment sont les cellules dans ce bled mais je voudrais être sûr qu'Holme trouvera pas une combine pour se tirer.

– Oui, le procureur les a signés. Holme sera transféré demain. Mais il n'ira pas tout de suite à Saint Quentin. On va le faire passer devant le juge du district pour qu'il soit placé en préventive au dépôt de la SFPD One, le temps des interrogatoires. Je viens de voir ça avec le chef de la police. Ce procès va faire du bruit compte tenu de la personnalité d'Holme. Il risque la prison à vie. Pourquoi faites-vous la grimace ?

– Parce que vous vous souvenez qu'il souffre d'une maladie génétique qui lui a occasionné un déficit mental dont useront certainement ses avocats pour argumenter dans le sens de son irresponsabilité.

– Oui, et alors ?

– Je pense que parallèlement à son interrogatoire, il faudrait déjà prévoir des experts.

– C'est quoi exactement cette maladie ?

– Syndrome de Klinefelter. Un problème de chromosomes. Ceux qui en souffrent ont un chromosome X surnuméraire.

– Et ça donne quoi ?

– Les symptômes vont du retard d'apprentissage du langage, à celui de la lecture et de l'écriture, qui peuvent être en partie rattrapés par un traitement précoce. Ce qui n'a pas été le cas d'Holme qui paraît présenter la palette des affections dans sa totalité, accompagnées d'excès d'affectivité ou d'agressivité et d'une grande intolérance à la frustration. Ils sont également stériles.

Tod exhala un profond soupir.

– Vous craignez qu’il soit placé en établissement de soins ?

– Ça s’est déjà produit plusieurs fois dans le passé.

– Et il y avait accusation de meurtre ?

– Oui, mais dans le genre des nôtres. Sans preuves tangibles. Résultat, internement psychiatrique, puis remise en liberté, et l’inculpé remet le couvert.

Tod haussa les sourcils et pinça la bouche adoptant ainsi la mimique classique de l’effarement.

– Vous y croyez ?

– C’est un risque. La seule chance, c’est d’obtenir des aveux.

Tod accentua son haussement de sourcils et fit quelques pas dans son bureau. Il regarda son adjoint.

– Vous pensez y arriver ?

Boris prit un temps de réflexion.

– Il paraît avoir confiance en moi, lâcha-t-il en écartant les bras, impuissant. Je table là-dessus.

– C’est pour ça que j’ai demandé au juge qu’il soit incarcéré à SFPD One. Vous pourrez le voir autant de fois que possible durant sa garde à vue. Vous voulez l’interroger seul ?

– Je ne sais pas encore. Vous savez, je vais naviguer à vue.

– On a tout de même des preuves ! Ne partez pas battu. Le procureur est décidé à mettre le paquet. On ne peut pas relâcher ce type !

– On aura qui comme proc ?

– Le meilleur ! Ou plutôt la meilleure ! Cynthia Meyer.

Boris hocha la tête. Oui, c’était une bonne. Dans les prétoires on l’appelait « même pas peur ». Une chevronnée qui s’était frottée aux pires « clients » et ne s’était jamais dégonflée devant les menaces de certains.

– Bon, on verra. Dites, je dois descendre à la salle technique dans un moment. Vous n’avez plus besoin de moi ?

– Non, allez-y. Comment va votre père ?

Boris regarda Tod en se demandant pourquoi il venait juste de faire le rapprochement.

– Ça va mieux, merci.

– D’accord. Heu... soyez... heu... laconique avec les journalistes. Il y en a bien une centaine qui vous attend en bas. Diplomate aussi.

– Je passerai par le garage, ne vous en faites pas.

Il serra la main de Tod, rayonnant, et prit le couloir des archives pour ne pas retraverser la salle des flics.

La pièce des ordinateurs se trouvait au premier sous-sol et était si bien équipée en matériel high tech que les autres postes de police y envoyaient leurs techniciens travailler les bandes audio et vidéo. Ces machines numériques étaient parmi les plus efficaces par le nombre de leurs pixels et l'étendue de leurs performances. Elles pouvaient isoler des voix au milieu d'un concert style Woodstock, des bruits ténus dans un brouhaha de station de métro, qualifier des accents et nettoyer des images au milieu du brouillard. Ces appareils avaient été donnés par la NASA au 12^e sans que personne en connaisse la raison. Un matin, un camion ignifugé était venu les livrer et les techniciens les avaient installés dans cette salle.

Boris espérait que toutes ces qualités lui permettraient de déchiffrer le DVD du cousin qui avait connu pas mal de tribulations.

Deux geeks, les écouteurs sur les oreilles, étaient installés devant leur écran quand il entra. Il les salua sans qu'ils réagissent et alla directement au bout du comptoir sur lequel étaient alignées les bécanes. Il n'était à peu près à l'aise qu'avec le lecteur de films de sa télé et espérait ne pas être obligé de leur demander un coup de main, d'autant que celles-là semblaient particulièrement compliquées.

Il examina la machine avec méfiance, essayant de comprendre plus ou moins son fonctionnement, et introduisit le DVD dans ce qui lui parut la fente la plus appropriée, appuya sur une touche, sans succès, en essaya deux autres avant que l'écran s'anime dans une pluie de neige traversée de bandes zigzagantes et colorées. Il régla au hasard et s'aperçut avec satisfaction que ça se mettait en place.

Neige encore, écran noir, puis : images brouillées et tremblotantes qui se précisent, montrant une salle luxueuse avec plafond à caissons auquel sont suspendus de gigantesques lustres en cristal ; les tableaux recouvrant les murs semblaient sortis de l'Ermitage. Une foule d'invités bruyante et animée mêlant militaires et civils, femmes et hommes, avec prédominance masculine, remplit la salle. Les images sont prises en contreplongée. Quelques plans fixes sur des visages asiatiques. Coréens ? Chinois ? Des dignitaires arabes, remarquables par leur tenue blanche au milieu des robes et des costumes foncés, discutent avec animation. Puis la foule se fend et apparaît Boris Eltsine. Une bouteille dans une main qu'il brandit au-dessus de sa tête,

avant de remplir un verre tendu... par Poutine. Boris se penche en avant, cherchant d'autres visages connus. Mais l'écran redevient noir.

Autres vues. Le Kremlin. Cliché de la place Rouge apparemment pris à bord d'un véhicule en marche. Balayage sur les dômes dorés. On entre par une porte sur le côté de la muraille qui s'ouvre sur un long couloir étroit qui mène, après une volée de marches, à une porte capitonnée de cuir. Elle s'ouvre, et Eltsine et sa fille, Tatiana Diatchenko, apparaissent, parlant et riant avec quelqu'un (celui qui filme ?) dans un immense bureau dont les murs sont là aussi entièrement recouverts d'immenses tableaux et de boiseries. Puis la fille d'Eltsine, tout en parlant avec animation, se dirige vers une des fenêtres qui ceignent la pièce et d'où l'on aperçoit la place Rouge. Son père la rejoint et la caméra filme la place de derrière son épaule, avec en face le mausolée de Lénine.

Les images sautent. Boris se penche pour chercher à comprendre d'où et par quoi elles sont filmées. Il sait que des caméras sophistiquées numériques se logent dans le chaton d'une bague. Est-ce le cas ?

Grand noir. Qui dure trop pour Boris qui, énervé, tapote des touches. L'image revient. Un autre lieu. Panoramique sur le périmètre d'une grande salle dorée, avec là encore des plafonds peints et de larges tentures qui encadrent les ouvertures. Sont assis sur plusieurs rangs des hommes et des femmes qui écoutent et prennent des notes pendant que crépitent des flashes. Pas difficile de comprendre que ce sont des journalistes.

Face à eux, trois hommes sont installés sur une estrade. Sur le mur derrière le trio une gigantesque carte mondiale zébrée de lignes rouges est accrochée. Boris reconnaît Eltsine, assis au centre, qui signe avec un énorme stylo qu'il passe ensuite, la mine hilare, à son voisin, l'oligarque Roman Abramovitch. Qui signe à son tour et tend le stylo à l'homme assis à sa droite. Un Asiatique qui lit longuement avant de signer. Le manège terminé, Eltsine se lève, étreint Abramovitch et l'embrasse. L'Asiatique se contente de s'incliner et de serrer les mains des deux hommes. Ils quittent tous la table en riant et en parlant. L'image s'arrête.

Boris retient son souffle mais ne comprend pas tout, et se dit qu'il aurait dû mieux suivre la politique russe. Dans ce qu'il a vu, pas de quoi fouetter un chat à part que celui qui filme semble être de toutes

les fêtes. Sûrement le cousin.

Neige. Noir. Boris plisse les yeux. Le noir se prolonge. C'est tout ? regrette-t-il, prêt à se lever quand, soudain, une image d'abord floue s'impose et devient nette.

Assis en chemise à une table, manches relevées sur des avant-bras velus, Boris Berezovsky le fixe d'un regard d'une incroyable acuité dans un visage flétri. Voûté, il est penché sur la table dans une attitude fatiguée. Bruits de chaises, éclaircissements de gorge. Le mort redresse la tête et sa voix s'élève :

« Bonjour mon oncle, quand tu visionneras ce DVD, je serai mort. Ce que tu as vu jusque-là a dû te sembler sans intérêt, et tu auras raison. Ce sont simplement quelques images que j'ai pu conserver pour te prouver que pendant les années Eltsine j'ai été très proche du pouvoir au point de prendre le contrôle du groupe d'édition Kommersant, de la compagnie aérienne Aeroflot et de la plus grande chaîne de télévision du pays, l'ORT. Ceci, grâce aux privatisations sauvages organisées par le maître du Kremlin. Comme on dit chez vous, j'étais à tu et à toi avec Boris Nikolaïevicht Eltsine, le patron de la deuxième puissance du monde, le tsar de la Grande Russie.

« Ce n'est pas si mal, n'est-ce pas, pour un petit Juif simple docteur en mathématiques, dont la famille a disparu dans le glacis stalinien. Mais notre coup le plus fort a été l'achat par Roman Abramovitch et moi de l'énorme compagnie pétrolière la Sibneft, que nous avons payée cent millions de dollars, alors qu'elle en valait cinq milliards, et que nous a vendue Eltsine durant la scène que tu as vue dans le film qui précède. »

Berezovsky sourit et se tait. Il remue les mains sur la table, les considère d'un air pensif. Il relève la tête et esquisse un sourire furtif. Son regard est empreint d'un incroyable magnétisme.

« Je sais ce que tu penses, mon oncle. Mais il a fallu que je vive ces années de folie et de peur pour comprendre que, non seulement je n'étais pas le faiseur de rois, le maître du monde que je croyais, mais plutôt un homme qui côtoyait d'autres hommes aussi fous que lui, mais plus mauvais.

« C'est quand je vous ai revus, ma tante et toi, que j'ai compris que la vanité était la plus mauvaise compagne d'un homme. Mais laisse-moi te raconter encore.

« Dans le monde qui est le mien, on n'a pas d'amis. Les mains

qu'on te tend et que tu crois fraternelles sont armées d'autant d'armes mortelles. Les paroles que tu penses bienveillantes sont des pièges tendus pour te perdre. Les sourires sont remplis de dents prêtes à te broyer.

« C'est mon meilleur ami d'alors, Roman Arkadieievitch Abramovitch qui va me porter le premier coup fatal. Sur l'ordre de Poutine, ce médiocre *silovik*, cet ancien espion du KGB que je reconnais n'avoir pas su juger, il va m'obliger à lui céder mes parts de la chaîne ORT, puis celles de la compagnie pétrolière Sibneft dont il ne me réglera que six cent cinquante millions sur mille quatre cents. C'est beaucoup d'argent quand même, m'objecteras-tu, et tu auras raison. Mais cet argent devait me servir à ma protection politique car Poutine me guettait. Vladimir Vladimirovitch Poutine que j'ai fortement aidé à s'imposer comme candidat présidentiel en 2000, en 2005, voulait ma peau. Ce même Poutine dans le bureau duquel peu de temps auparavant j'entrais sans frapper. Tu imagines ce que c'est d'être l'intime du tsar ? Tu hausses les épaules, mon oncle, et tu as raison. En Russie, personne n'est longtemps l'ami du tsar.

« Si tu ne vois pas le film de ces années passées avec lui, c'est parce que j'ai été cambriolé deux fois chez moi à Moscou, et que l'amie à qui je l'ai remis pour le mettre à l'abri a été assassinée. Les dictateurs sont si paranoïaques qu'ils ne sont rassurés que quand tout le monde autour d'eux est mort.

« Quand Mickhaïl Khodorkovski, mon ami, un vrai celui-là, a été envoyé en Sibérie à la suite d'un procès truqué, quand beaucoup d'autres ont été arrêtés ou ruinés, j'ai compris que je n'étais pas de taille à lutter contre Poutine. Cet homme est une machine à tuer.

« Physiquement, matériellement, psychologiquement. J'ai fui la Russie pour sauver ma vie et, en 2003, j'ai demandé l'asile politique à la Grande-Bretagne. »

Berezovsky s'arrête de parler. Il allume une cigarette et souffle une longue bouffée en renversant la tête en arrière. Un vague sourire flotte sur ses lèvres et il regarde autour de lui comme pour s'assurer qu'il est bien seul. Puis il revient vers la caméra.

« Ah, l'Angleterre, reprend-il, avec sa bonne société et ses bonnes manières. L'Angleterre toujours avide de l'argent des autres, des terres des autres, mais qui n'aime pas frayer avec ceux qu'elle vole. Si pour elle l'argent n'a pas d'odeur, il a un visage. Celui d'un mêtèque avec

un accent. Ce qu'elle déteste. Tu vas me dire, alors pourquoi y es-tu allé ? Pour l'argent, justement. Où peut-il être mieux en sûreté qu'à la City ? Et là-bas vivait Abramovitch, le traître qui m'avait volé et à qui je voulais faire un procès. Je l'ai perdu. Roman a su y faire avec eux, mieux que moi. Il s'était constitué un réseau d'importantes relations, parlait un anglais impeccable, a acheté le Chelsea Football Club qui remportait toutes les victoires, tenait avec ses amis, Len Blavatnik, Oleg Deripaska et Alexander Lebedev, la City à bout de bras. Qu'étais-je moi là-dedans ? »

Berezovsky se tait à nouveau. Examine ses mains qu'il ne peut s'empêcher de crisper, puis relève la tête.

« Tu sais quoi, mon oncle, c'est à ce moment-là que j'ai commis ma plus grosse erreur. J'ai voulu déclancher un coup d'État contre Poutine ! » Il se met à rire. « Te rends-tu compte ? Espérer déboulonner un voyou devant qui la terre entière tremble ! Un homme capable de dire qu'il poursuivra les terroristes jusque dans les chiottes ! Pourquoi j'ai fait ça ? Parce que j'étais fou de rage d'avoir perdu ce procès que je devais gagner et que je croyais avoir les preuves que Poutine était derrière les attentats de 99 à Moscou dont il accusait les Tchétchènes et qui ont fait trois cents morts. »

Berezovsky soupire et reste muet un long moment, les yeux baissés. Puis il regarde de nouveau la caméra et rallume une cigarette. « Je peux fumer maintenant que je sais que je vais mourir », dit-il avec un pâle sourire. Il tient la cigarette entre ses lèvres, ses mains croisées sur la table.

Et ce sourire, si triste, si las, frappe son cousin au cœur. Comment ne pas devenir un escroc dans un pareil régime ? Comment ne pas devenir un crocodile dans un marigot rempli de crocodiles ? S'il avait connu avant Anna et Vladimir, peut-être ne serait-il pas devenu ce qu'il a été. Anna aurait su le convaincre. Oui, c'est certain, sa mère aurait su. Capable de découvrir un diamant au milieu d'un marécage. Faire briller la plus petite parcelle de bonté existant dans le cœur le plus noir. Boris se rappelait les disputes qu'elle avait avec Vladimir qui s'énervait de son indulgence, qu'il appelait, quand vraiment il était hors de lui : sa bêtise.

« Quand ai-je été certain que Poutine voulait ma mort ? reprend le Russe en écrasant son mégot. Quand mon ami Litvinenko a tenté de me tuer. » Il secoue la tête, serre les poings. « Alexandre Litvinenko,

mon ami, ancien espion du KGB que j'ai fait venir à Londres, à qui j'ai trouvé du travail et qui, une fois naturalisé, s'est fait retourner par le MI5. Litvinenko est mort parce qu'on l'avait chargé de me tuer et qu'il n'a pas pu refuser. »

Berezovsky a un sourire triste. « Le SMERSH, reprend-il, cette organisation que Poutine a fait renaître de ses cendres, chargée d'assassiner les opposants du temps de l'Union soviétique, menaçait sa famille restée à Moscou qu'il s'évertuait à faire évader. Voilà pourquoi il devait me tuer. »

L'oligarque se lève, fait le tour de la table, sort du champ. Boris n'arrive pas à savoir où il est. La pièce dans laquelle il parle semble vide. Dans le coin à gauche, il aperçoit le demi-montant d'une fenêtre. Rien sur le mur derrière lui, rien sur la table. Seule la caméra continue de tourner. Il revient avec deux verres et une bouteille. Sourit largement vers la caméra, lève la bouteille.

« Tiens mon oncle, peut-être que celle-ci tu ne l'as pas encore goûtée. La vodka Belvedere de Pologne, aussi bonne qu'est belle sa bouteille ! » Il éclate de rire. La rapproche de l'objectif. « Regarde, bouteille satinée, arôme délicat ! Le must ! Elle est faite à Mazovia avec du seigle d'or, quadruple distillation ! » Il en verse dans les deux verres, en tend un devant lui. « À ta santé, tonton ! »

Il boit cul sec le sien en rejetant la tête en arrière, se retourne et balance le verre contre le mur où il éclate. Puis il se rassoit, se rapproche. « Écoute bien, mon oncle. Ils avaient chargé Litvinenko de m'assassiner avec le Polonium 210, ce terrible poison qui te fait mourir dans d'atroces souffrances et qu'un certain Lugovoï, Andréï Lugovoï, avait introduit en Grande-Bretagne après l'avoir obtenu du GRU, la branche militaire des services de renseignements russes. J'ai su tout ça bien après la mort de Litvinenko que Lugovoï n'avait pas hésité à m'attribuer.

« Mais, hélas pour lui, une mauvaise manœuvre lui a fait respirer quelques nanogrammes de cette horreur. Il meurt, et l'enquête mystérieusement s'enlise, malgré la fureur des Brits qui feignent ne pas supporter qu'un de leurs concitoyens soit tué chez eux par les Russes. » Il rit. « La naïveté des Occidentaux m'a toujours réjoui.

« Mais le tyran veut toujours se débarrasser de moi. Je le sais et prends énormément de précautions. Mais que peut un homme seul contre l'Empire russe ? Et en 2010 ma situation s'aggrave.

« Depuis mon arrivée en Angleterre en 2003, les relations se sont tendues entre la Russie et la Grande-Bretagne qui m'a accordé l'asile politique, ce qui a mis Poutine en fureur. » Il se met à rire doucement comme d'une bonne blague. « Tu te rends compte, mon oncle ? Un *schmendrek*¹ qui met à mal l'entente entre deux grands pays... mais aussi et surtout, parce que l'Angleterre s'est rapprochée pour des raisons économiques de la Chine.

« Cependant, quand David Cameron devient chef du gouvernement en 2010, il veut se rabibocher avec la Russie de Poutine. Il l'invite discrètement à Londres et obtient pour son pays le contrôle de la sécurité des Jeux olympiques de 2014 de Sotchi, ainsi que de nombreux accords commerciaux, et un deal liant les deux pays contre le terrorisme. En contrepartie, Poutine exige que des éléments qu'allait révéler le juge chargé de l'affaire Litvinenko et impliquant la Russie ne soient pas livrés. Et tu sais quoi, mon oncle, ou plutôt, tu sais qui intervient dans ce sens ? Le 10 Downing Street qui le signifie au juge par un ordre politique.

« Après, la bonne entente règne entre Cameron et Poutine et je me crois sauvé. Encore une erreur.

« Preuve de leur "amitié" réciproque, le London Stock Exchange accueille plus de soixante-dix sociétés russes qui couvrent les banques d'affaires telles, entre autres, que Morgan Stanley, le Crédit Suisse, les marchés à terme, la Bourse des métaux, la Lloyd, les fonds de retraite et la Banque européenne de développement. Sont également mis à la disposition des oligarques présents dans le pays le cercle des bureaux des avocats, des cabinets comptables et des consultants en sécurité. Tout ce monde se rend d'immenses services... Des investisseurs anglais, tels Roddie Fleming ou les frères Ruben, font fortune dans le négoce des métaux russes, et en contrepartie les hommes d'affaires de Moscou engagent à prix d'or des personnalités de l'establishment politique qui ont l'oreille des parlementaires de Westminster autant que celle des hauts fonctionnaires de Whitehall. Comme le disait mon meilleur ami, Nikolai Glouchkov qui a purgé trois ans de prison à Moscou, tous ces gens mangent la même soupe dans la même gamelle.

« Et pourquoi les Russes sont-ils si bien là ? Parce que la City peut leur proposer une trentaine de paradis fiscaux de la Couronne, experts en lessives des fonds baladeurs. »

Il reprend une cigarette et avale le deuxième verre de vodka. « Sur

le film qui m'a été volé, ou plutôt qui a été volé à mon amie », reprend-il d'une voix voilée, « on assistait aux magouilles de Poutine quand il est arrivé au pouvoir avant de se débarrasser des hommes qui l'y avaient porté. À ce moment-là, je faisais partie de son entourage et j'ai pu filmer, à son insu, beaucoup de ces rencontres où il leur proposait des deals auxquels ils ont cru, comme moi, d'ailleurs. »

Il se tait encore une fois, fixe la caméra comme s'il cherchait le regard de son interlocuteur. Le sien s'est adouci, peut-être comprend-il que la fin est proche et qu'il dicte son testament.

« En Angleterre, j'ai fréquenté toutes ces personnalités si distinguées qui ronronnaient comme des chats comblés devant nous. Les plus grands noms de la gentry et du gouvernement y étaient. » Il entrelace ses mains, appuie dessus son menton. « Tu vois, mon oncle, je n'étais pas le pire. Je sais aussi, par des sources sûres, que lorsque Cameron et Poutine se sont rencontrés, Poutine aurait évoqué mon cas en disant qu'il se méfiait de moi et que son nouvel ami devrait bien en faire autant. Mais on était en Angleterre, pays de droit et de démocratie, pas en Russie. Alors ils ont, d'après ce que j'ai su, et j'avais à cette époque des amis dans la place, évoqué une profonde dépression qui m'aurait frappé suite à mon procès perdu et mon exil. Dépression qui pourrait même me pousser au suicide, craignaient-ils. » Il éclate de rire. « C'est faux mon oncle. Je ne suis pas homme à me suicider.

« Voilà ce que je voulais que tu saches, mon oncle. Parce que je sais que les vautours n'attendront pas que je sois froid pour me dévorer. Tu vas peut-être te sentir frustré de ne pas en savoir davantage. Mais je détesterais vous mettre en danger. Dans le monde qui est le mien, moins on en sait, plus on a de chance de vivre vieux.

« J'ai eu beaucoup de peine quand Anna nous a quittés. Et j'ai beaucoup de peine de devoir te quitter. Je te souhaite de vivre longtemps avec ton fils, sa femme et ta petite-fille Sarah que je n'ai pas eu le bonheur de connaître. »

Il se tut. Se rapprocha de la caméra comme pour une confidence :

« JE NE ME SUICIDERAI PAS MON ONCLE. ILS ME TUERONT. »

L'image s'arrête, tremble et s'efface. Boris reste sans bouger sur sa chaise, crispé, pris d'une vague nausée. Il tourne la tête. Il est seul, les deux geeks sont partis.

Il pense à son père. Heureusement qu'il n'a pas regardé le film.

Puis une autre idée se fait jour. Si vraiment son cousin a été assassiné par les Russes, et son meurtre déguisé en suicide avec la complicité des Anglais, qui avait le plus intérêt à savoir ce qu'il avait confié à son oncle ? Un frisson le secoua. Les Anglais ont couvert son meurtre. Pas seulement. Aussi celui de Litvinenko. Un homme qui va mourir ne ment pas. Ceux qui avaient le plus à craindre des confidences de l'oligarque à son oncle étaient les Anglais, pas les Russes. Les Russes se moquent comme d'une guigne de l'opinion internationale. Pas les Brits.

Les images et les idées tournoient comme des folles dans la tête de Boris.

Mais alors pourquoi Poutine avait-il chargé Grochenko et Voïvodine d'interroger son père ? Ultime vérification d'un maniaque qui voulait tout contrôler ?

Il se leva, presque titubant, la tête en vrac.

Mais les Anglais, alliés naturels des États-Unis, auraient-ils fait tabasser un citoyen américain sur le sol américain et vandaliser son appartement ? Ça ne tenait pas debout !

Il sortit le DVD de la machine avec précaution, le manipula comme on le fait d'un objet dangereux. Dangereux il l'était, mais pour qui ? Boris respira un grand coup.

Son père avait failli mourir pour rien car, non seulement il n'avait pas regardé le DVD, mais surtout il ne pouvait lui servir à rien. Il serait allé faire chanter David Cameron ? Aurait intenté un procès au gouvernement anglais ? À Poutine ?

Boris n'avait qu'une envie, retrouver ces deux salopards de Green et Patterson, car il en était sûr à présent c'étaient eux qui étaient derrière tout ça. Mais comment faire ? Il n'avait même pas pensé à demander leur carte d'identité à ces deux clowns quand il les avait trouvés chez lui.

Quant à aller au consulat britannique se renseigner sur eux, il avait vu le succès de la démarche chez les Russes. Quel pays reconnaîtrait que deux de ses espions agissent contre un pays ami ?

Il bouillait de colère face à son impuissance et à sa bêtise. Il s'était polarisé sur les Russes par réflexe !

Son téléphone sonna dans sa poche.

– Oui, dit-il d'un ton rogue.

– Holme sera amené demain matin, annonça Martin Tod. Direct au

siège de la police, SFPD One. Vous pourrez commencer les interrogatoires aussitôt. On ne peut pas perdre de temps. Quarante-huit heures de garde à vue. Vous vous sentez prêt ?

– Je serai là-bas de bonne heure, capitaine.

Il coupa, mais le téléphone se remit à chanter.

– Oui ?

– Tu sais quoi ? – Son père avec une voix presque hystérique. – Tu connais leur dernière trouvaille ? – Et comme son fils se gardait de répondre : – Ces abrutis veulent m’envoyer dans une maison de repos pour remuscler mon cœur ! T’as déjà entendu ça ?

– Souvent, papa. Le cœur est un muscle et en tant que tel on peut le renforcer.

Grand silence à l’autre bout du fil.

– J’en ai pas besoin, je veux rentrer chez moi !

– Combien de temps ils t’envoient ?

– Quinze jours ! Quinze jours à bouffer leur saloperie de pâtes sans sel, de viande blanche et molle et de compote glacée !

Boris retint un rire.

– Tu apprécieras d’autant plus la cuisine d’Edith quand tu rentreras. – Nouveau silence lourd. – Je viendrai te voir demain...

– Pas la peine, ils m’embarquent maintenant parce qu’ils ont une ambulance à deux places et qu’il y a un autre pauvre mec comme moi qui y va !

Boris se mordit les lèvres. Pas le temps de voir son père avant son départ pour Cythère.

– Bon, alors j’irai là-bas.

– C’est ça ! Et apporte-moi de la vraie bouffe ! Sinon je vais crever !

– OK, en attendant, fais ce qu’ils te diront.

Mais son père avait déjà raccroché. Il garda l’appareil en main. Inespéré, le départ de Vladimir. Quelques jours à souffler étaient bons à prendre.

Il devait retrouver les deux Anglais avant qu’ils repartent. Et il n’aurait besoin de personne pour s’en occuper.

Il glissa le DVD dans sa poche et regarda l’heure. Il n’avait qu’une envie, rentrer chez lui et retrouver sa famille qu’il allait devoir négliger un moment car, entre l’interrogatoire d’Holme et la chasse aux deux tordus, son programme était chargé.

Il sortit par le couloir de derrière et descendit au garage par un escalier crado que personne n'utilisait.

Il monta dans sa Plymouth et s'engagea dans la circulation. Là où il en était, il ne rêvait que de se coucher aux côtés de Barbra, de se coller contre elle, de respirer l'odeur de sa peau et de ses cheveux, d'entremêler ses jambes aux siennes, de caresser son ventre, ses cuisses, d'enfouir sa tête dans son cou et de l'embrasser longuement. Ils ne feraient peut-être pas l'amour car il avait à ce moment besoin d'autre chose. Le sexe viendrait après, une fois qu'il aurait retrouvé ses bases.

Pour le moment, il se sentait flotter dans des mondes qui n'étaient pas le sien. Il avait besoin de le retrouver. Il avait besoin du regard tendre de sa femme, de sa compréhension et de son aide.

Il avait perdu ses défenses immunitaires et se savait vulnérable.

Il avait besoin d'amour.

1.

Un rien-du-tout, en yiddish.

BORIS ARRIVA à huit heures pile au 766 Vallejo Street, siège central de la police de San Francisco où avait été emmené Holme.

Il déposa son pistolet Beretta en ignorant la moue désapprobatrice du préposé. Les policiers de San Francisco étaient armés depuis 2004 de Sig Sauer semi-automatiques P226 ou P229, chambrés pour des cartouches de 10×22 en remplacement du Beretta considéré comme archaïque, même si un Rotgun 1201 FP Beretta accompagnait toujours les voitures de patrouille.

– Il n'est pas récent, mais fiable, expliqua Boris au préposé qui ne se donna pas la peine de répondre.

Il prit l'ascenseur pour descendre au deuxième sous-sol où étaient regroupées les salles d'interrogatoire situées juste au-dessus de la dizaine de cellules qui recevaient certains délinquants avant leur présentation à un juge.

Il s'installa dans une pièce aveugle, meublée d'une table métallique fixée au sol, de trois chaises, d'un téléphone mural et d'un bouton d'appel d'urgence placé sous la table.

Il vérifia le magnétophone qu'il mit en marche et plaça devant lui le dossier du tueur. Moins de cinq minutes plus tard la porte s'ouvrit devant Holme accompagné de deux gardes.

Il était cadavérique. Sa figure renfrognée comme un poing ne laissait filtrer aucune expression, pas davantage que son regard sans vie. Ses mains, menottées devant, étaient attachées à une ceinture métallique.

Boris avait déjà vu des zombies plus florissants.

– Asseyez-vous, l'invita-t-il.

Le flic lui tira la chaise et le poussa dessus.

– Veuillez détacher ses menottes de sa ceinture, dit Boris.

Le flic lui lança un coup d'œil surpris.

– On nous a dit de les laisser attachées.

– Juste les menottes aux mains, insista Boris.

Le flic eut une grimace et hésita.

– C'est un ordre, officier.

Avec un soupir réprobateur, le garde ouvrit l'anneau qui retenait les menottes à la chaîne de taille.

– Maintenant allez rejoindre votre collègue dehors.

Le flic sortit de la pièce à contrecœur. Tous ces ordres contredisaient ceux qu'il avait reçus.

Boris attendit d'être seul avec Holme pour s'adresser à lui.

– Alors, Ferris nous voilà de nouveau réunis...

– ...

– Cette fois j'espère que nous pourrons aller plus loin... Vous savez que pour l'interrogatoire qui va suivre vous avez droit à un avocat ?

– ... À chaque fois que je vais quelque part, j'ai des pépins...

– Vous m'avez compris, Holme ? Voulez-vous un avocat ?

– Pour mes pépins ?

– Oui. Vous savez que tout ce que vous direz à partir de maintenant peut être retenu contre vous et que vous avez droit à un avocat ? En voulez-vous un ?

Holme secoua la tête.

– Voulez-vous donner votre réponse à voix haute pour l'enregistrement ?

– Non.

– Non, pas d'avocat pour l'interrogatoire. Vous êtes certain ? Alors on commence.

Il ouvrit le dossier à la première page qui mentionnait l'état civil du prisonnier et ses différentes condamnations.

– Vous avez eu beaucoup de chance jusqu'ici, commença Boris en lisant. Des non-lieux, des remises en liberté faute de preuves, des séjours en établissements psychiatriques où vous manipuliez les psychiatres qui vous soignaient. – Boris qui relevait la tête à ce moment vit Holme grimacer. Être pris pour fou ne lui plaisait visiblement pas. – Comment avez-vous fait ?

– Je parle avec eux. J'explique et ils savent que c'est pas moi.

– Vous pensez être plus fort que tout le monde, n'est-ce pas ? Vous vous dites que vous pourrez toujours tromper ces pauvres idiots de flics et de médecins ?

Boris avait durci le ton sans émouvoir davantage son prisonnier.

– Pourtant aujourd'hui vous êtes avec moi et j'ai sur vous un dossier très chargé dont vous aurez du mal à vous sortir...

Il poussa le dossier vers Holme et exhiba les photos du cadavre de

Lionelle Tenon trouvée à moitié enterrée dans les broussailles près du Golden Gate.

– Regardez, Holme, regardez dans quel état vous avez mis cette pauvre fille ! Vous et votre complice. Au fait, qui c'est ce malade ?

– ...

– Tant pis pour vous. Vous serez le seul à payer. Et vous allez payer Holme, cette fois.

Il sortit ensuite les clichés de Mindy Perez, tuée et torturée sur la plage de Winops. Sur les deux corps apparaissaient nettement les mutilations mais celles de l'infirmière prises par les « amateurs » de Winops étaient presque plus horribles.

– Deux femmes, violées, étranglées et torturées. Toutes les deux par vous.

Holme releva la tête et ses yeux transparents comme de l'eau se fixèrent sur Boris.

– J'ai... j'ai eu des pépins... des pépins cette année. C'est que je passe toujours dans de mauvais endroits à de mauvais moments. À Winops, c'était comme ça.

Est-ce que ce monstre allait se décider à parler ?

– Des pépins ? C'est quoi des pépins, pour vous, Ferris ?

Le tueur hocha la tête en haussant les épaules.

– Des pépins...

– Vous voulez dire des ennuis ? C'est pour ça que vous les avez tuées ? Elles vous faisaient des ennuis.

Il devait obtenir des aveux au moins pour ces deux meurtres pour lesquels aucune preuve n'existait hormis les empreintes de ses baskets pourries. Lors de son arrestation à la maison des Harding, on n'avait pas retrouvé le poignard qui lui avait servi à mutiler les malheureuses ainsi que la jeune Olga. Et maintenant, en plus de l'absence de témoins et de mobiles, on ne possédait plus l'arme du crime.

Il avait menacé les Harding avec un couteau à découper à large lame pris dans un râtelier posé sur la paille de la cuisine.

Les flics avaient recherché en vain la lame mince et effilée à laquelle les blessures retrouvées sur les trois femmes correspondaient. Aidés par la brigade cynophile, ils avaient refait à pied la route de la maison de Lauren Hatwork jusqu'à celle des Harding, examinant chaque centimètre de terrain. Les décombres de la maison brûlée avaient été fouillés dans tous les sens.

Après le meurtre d'Olga Tatienko, dont le nom complet avait été retrouvé sur la liste passagers d'un vol de la Lufthansa, Holme ne s'était plus servi de son poignard

– Alors, Holme, comment vous les avez tuées ? Vous savez, ce que vous avouerez maintenant ne peut que vous aider. Les jurés devront tenir compte de vos aveux... Moi, je ne vous juge pas. Je veux juste savoir ce qui s'est passé. Je sais que vous avez eu une vie difficile, le jury en tiendra compte. Qu'appellez-vous des pépins ? – Holme hocha la tête sans répondre. – Des ennuis ? Ces femmes vous ont causé des ennuis ? C'est pour ça que vous les avez tuées ? À moi vous pouvez le dire, on se connaît maintenant.

Holme resta aussi muet que s'il était sourd.

Boris sortit les photos des cadavres de Joe et d'Olga.

– Et ceux-là ? Joe, un SDF, et une jeune fille...

– Pas une jeune fille, protesta soudain Holme. Une prostituée ! Il fallait la sauver !

– En la massacrant ?

– Elle était toute jeune ! Et on voyait sa culotte ! Elle marchait en se... en se dandinant... comme une prostituée ! Alors, j'ai voulu la défendre !

– Quelqu'un lui faisait du mal ?

– Oui, les hommes !

– Les hommes ? Vous avez vu des hommes lui faire du mal ?

– Bien sûr !

– Alors, vous l'avez tuée ?

Holme regarda fixement Boris.

– Vous auriez fait pareil, lâcha-t-il après un long silence.

– Qui, moi ? jamais ! J'ai jamais tué personne ! Encore moins une jeune fille sans défense. Qu'est-ce que vous racontez ?

Boris s'efforçait de garder le ton de la conversation pour que sur l'enregistrement ressorte le côté surréaliste de l'interrogatoire. Holme tentait de le rendre complice de ses crimes, ou tout au moins d'éveiller sa compassion. Mais il venait d'avouer avoir tué Olga.

– Holme, on ne tue pas une femme parce qu'elle se prostitue. Et Joe, il se prostituait ? Et Lionelle, et Mindy, l'infirmière ?

Il brûlait d'évoquer les petits garçons de Cordelia, tant il était certain que la police avait arrêté le mauvais coupable. Mais il ne fallait rien brusquer. Holme était suffisamment rusé pour se rétracter à

n'importe quel moment.

Il savait que, derrière le miroir sans tain, Tod et d'autres officiers suivaient l'interrogatoire.

Holme releva la tête et sourit.

– C'est bien qu'on se revoie, dit-il.

Boris respira doucement.

– Vous l'avez demandé...

– Je voulais vous aider.

– M'aider ? C'est bien, comment ?

– Dans ce que vous me racontez...

– ... Oui...

– Ces femmes... je les ai vues. Je les ai pas tuées mais je les ai vues.

Boris respira doucement.

– Vous les avez vues ?

– À chaque fois que je passe quelque part, il y a toujours un pépin et je suis témoin.

– D'accord... il y a eu d'autres pépins ?

– Ben... oui... pas mal. J'ai pas de chance, vous savez...

– Qu'est-ce que vous avez eu comme autres pépins ?

Holme tordit les lèvres dans un effort de réflexion.

– Quand on marche, on tombe souvent sur des pépins...

– Ce que vous appelez pépins, ce sont des meurtres ?

Holme hocha la tête.

– Tout le monde en a, dit-il au bout d'un moment.

– Quels sont les pépins que vous avez eus, à part ceux dont on parle ?

Holme regarda autour de lui comme s'il cherchait à se souvenir.

– Vous avez beaucoup marché et vous avez rencontré des gens... Vous avez été obligé de les tuer ? Comme la dame avec son chien ? Qu'est-ce qui s'est passé avec eux ?

Holme se crispa. C'est-à-dire que sa bouche disparut complètement dans ses joues et il rentra la tête dans les épaules.

– Vous voulez me mettre en prison, grinça-t-il.

– C'est ce qui va vous arriver, admit Boris. En ce moment on a de quoi vous accuser de cinq homicides plus un incendie volontaire, sans compter ce qu'on trouvera d'autre. La différence c'est que si vous avouez maintenant, la peine sera moins lourde. Vous le comprenez ?

Si vous avouez, vous échapperez peut-être à la peine de mort. Ça vaut le coup, non ?

Holme ne répondit pas mais lança à Boris un coup d'œil furieux. Venait-il de comprendre que Boris n'était pas l'allié qu'il croyait ?

– Vous ne ressortirez jamais de prison, sauf si vous avouez vos crimes et plaidez coupable. Pourquoi ? Parce que ça nous évite d'enquêter, le jugement est plus rapide, donc on gagne du temps. Et vous savez ce qu'on dit : le temps, c'est de l'argent, et les juges aiment bien économiser l'argent des contribuables. Et puis, si vous avouez, ça prouve que vous regrettez ce que vous avez fait.

Boris n'avait aucune idée, compte tenu de l'absence de réaction du tueur, de l'impact de son discours. Mais il n'arrivait pas à élaborer une stratégie qui déséquilibrerait l'homme qui était devant lui. Il était si fuyant qu'on croyait l'avoir coincé alors qu'il était déjà ailleurs.

Il avait déjà eu affaire à des pervers, des tueurs sadiques, des pédophiles, des pourris en tout genre et même des malades mentaux, mais il n'arrivait pas à ranger Holme dans une catégorie. Il le savait coupable et, pourtant, y avait quelque chose chez le tueur qui faisait douter. Il comprit que c'était justement là sa force. Être inclassable.

À un moment, il apparaissait comme un psychopathe intégral, et à un autre, comme un type qui n'avait pas conscience de ce qu'il faisait ou qui ne l'avait même pas fait. Et cette dernière hypothèse faisait frissonner Boris qui craignait précisément que ses avocats sautent sur ce raisonnement.

Il se leva et vint près de lui.

– Holme, vous avez dit me faire confiance. Prouvez-le. Dites-moi comment vous les avez tués. Quatre femmes, un homme... et un chien. Au fait, pourquoi avez-vous tué le chien de Mme Hatwork ?

Holme haussa les épaules.

– Il avait tenté de vous mordre ?

– Oui... oui... je n'aime pas les chiens...

Boris retint son souffle. Il avait peut-être trouvé un biais.

– Mais celui-là, celui de Mme Hatwork... au fait, il s'appelait comment, ce chien ?

– ...

– Vous vous rappelez ?

– Elle l'appelait... il s'appelait... je crois Bobby.

Boris se tendit, osant à peine respirer. Le tueur venait d'admettre

qu'il connaissait le chien. Et le chien n'était pas dans le bus.

– Bobby, dites-vous, il s'appelait Bobby. – Il se tourna vers le miroir sans tain où, derrière, Martin Tod écoutait. – C'était un grand chien ? – Holme crispa les lèvres sans répondre. – Moi aussi, enfin, j'aime bien les chiens mais parfois les grands me font peur. – Il posa ses mains sur les épaules d'Holme qui tressaillit si fort que Boris se recula aussitôt. – Qu'est-ce qu'elle a dit sa maîtresse quand vous avez tué Bobby pour vous défendre ? Les gens aiment beaucoup leur chien et quand ils les perdent, ils ont souvent du chagrin autant que pour un être humain, vous le savez ça ? – Il alla vérifier le magnéto. Manquait plus qu'il s'arrête à ce moment-là. – Alors, qu'est-ce qu'elle a fait sa maîtresse quand vous avez tué Bobby ?

Holme leva les yeux vers Boris.

– J'ai eu beaucoup de pépins à ce moment, murmura Holme comme s'il cherchait à se souvenir...

– Vous étiez chez Mme Hatwork et vous vous êtes énervé, vous avez tué Bobby pour vous défendre et vous avez été obligé après de vous débarrasser de sa maîtresse parce qu'elle vous menaçait, c'est ça ? C'est ça qui s'est passé ? Vous avez perdu votre sang-froid, vous avez tué Bobby et ensuite vous avez dû tuer sa maîtresse ? Vous les avez tués tous les deux et ensuite vous avez mis le feu à la maison. On le sait, Holme, on a des témoins qui vous ont vu partir avec cette femme. Elle vous a parlé dans le bus et vous êtes descendu avec elle et vous êtes allé chez elle parce que c'était une brave femme qui ne savait pas qu'elle avait affaire à une ordure comme vous qui allait la massacrer elle et son chien et foutre ensuite le feu à sa baraque ! Vous êtes un assassin Holme ! Une pourriture d'assassin et si vous n'avouez pas, vous aurez droit à la piquêre et ce ne sera que justice !

Et c'est devant son air impavide, son regard méprisant, le vague sourire ironique qui lui tirait le coin de la bouche que Boris perdit son sang-froid.

Il se jeta sur lui, le souleva de sa chaise et le projeta contre le mur où il se cogna violemment la tête. Il n'eut pas le temps d'en faire plus car la porte s'ouvrit devant les deux gardiens et Martin Tod.

Les gardes l'éloignèrent d'Holme tandis que Tod, vert de rage, le poussait à l'extérieur.

– Mais vous êtes devenu dingue ! hurla Tod quand ils furent dans le couloir. – Il avait les yeux qui lui sortaient de la tête et même sa

belle cravate était de travers. – Frappez-le et son avocat sera trop content de porter plainte contre vous ! Bon Dieu, Berezovsky, bon Dieu !

Il en bafouillait. Visionnant dans un cauchemar la plainte pour coups et blessures que lui signifierait le juge qui les déchargerait de l'enquête.

– Rentrez chez vous, et si vous ne vous pouvez pas vous maîtriser, sachez que demain vous aurez affaire à maître Goldenson lui-même, et j'attends de vous que vous vous conduisiez comme un flic, pas comme un voyou. C'est compris, Berezovsky ?

Boris grimaça. Goldenson, Stanley Goldenson, l'homme qui ne perdait pas ses procès. Qui plaidait d'une côte à l'autre du pays, passait à la télé mais refusait de défendre les criminels du crime organisé. Ce qu'il aimait Goldenson, c'étaient les franchement mauvais, dans le genre d'Holme, justement. Ceux qui faisaient vomir tout le monde. Là, il prenait son pied. Boris l'avait vu défendre John Allen Muhammad qui, avec son complice, Lee Boyd Malvo, avait tué treize femmes, deux hommes et un enfant, après avoir violé et démembré ce dernier.

Goldenson défendait Muhammad qui fut condamné à la prison à vie pour les seize meurtres, qualifiés tous de barbares, tandis que Boyd Malvo, soupçonné de complicité dans dix de ces meurtres, défendu par un autre avocat dans une autre cour, avait été condamné à la peine capitale.

C'était comme ça, la justice, fallait pas chercher à comprendre.

Holme était mûr, il l'avait senti, c'est pour ça qu'il avait pressé le mouvement. Trop. On n'était plus dans les années 60 quand, à bout de patience, on laissait le suspect avec deux ou trois flics portés sur la matraque de sable.

– Je retourne au 12^e revoir le dossier. C'est pas possible qu'on n'ait rien !

– Faites comme vous voulez, mais demain je vous veux « professionnel », sinon Goldenson vous mangera avant que vous l'ayez réalisé.

Il retourna au bureau où il dut subir les questions des collègues.

– Pour l'instant rien, grimaça-t-il. On recommence demain.

– Demain, t'as Goldenson, dit Kobler.

– Ouais...

- Le roi des tordus !
- Ouais...
- Alors, tu vas faire quoi ?
- Qu'est-ce tu croyais ? Qu'on allait avoir un commis d'office ?
- T'es en forme ?
- Arrête, Kobler ! C'est pas les Jeux olympiques !
- Non, c'est pire. Si tu loupes, tu reviens pas dans quatre ans !

IL REPARTIT dans l'après-midi, sans avoir rien trouvé de nouveau dans les dossiers, et en chemin il téléphona à son père. On lui répondit qu'il était en rééducation et qu'on lui laisserait le message.

– Il va bien ?

– Oui, ça va.

Il se gara et appela Edith.

– Hello, c'est Boris, comment allez-vous ? Je ne vous dérange pas ?

– Bonjour Boris, si, vous me dérangez, j'étais en train de régler le sort de l'Europe. Mais elle attendra un peu.

Ça c'est Edith, pensa Boris, le visage aussitôt fendu d'un sourire. Elle avait le don de rendre les choses légères. Il se demanda comment deux êtres aussi dissemblables qu'Edith et Holme pouvaient vivre à la même époque et au même endroit. Quels étaient les composés chimiques qui déterminaient l'empathie de l'un et la folie meurtrière de l'autre. Edith n'avait pas eu une jeunesse plus facile que celle d'Holme. Vladimir lui avait vaguement raconté que sa mère, seule rescapée de sa famille déportée de Bruxelles, était arrivée en 50 avec elle.

– Alors, j'ai vu votre père hier, il va très bien. Vous saviez qu'il jouait au poker ?

– Heu... pas spécialement.

– Eh bien, il a trouvé quatre copains avec qui il tape le carton, comme il dit, entre deux séances de rééducation. Deux Polaks, un Italien et un gars du Bronx. Au train où ça va, si vous espériez un héritage, il faut l'oublier, rit-elle.

– J'espère surtout que, quand il sortira, il nous fichera la paix à vous et à nous !

– Il faut pas trop y compter. C'est le genre d'homme qui aime que l'on s'occupe de lui. Demain, après la clinique, je monterai à son appartement parce qu'ils livrent des chaises. Les siennes étaient en miettes et de toute façon très moches ! dit Edith. Vous allez être surpris de ce que j'ai fait.

– Je suis sûr que c'est très bien. Vous y serez à quelle heure ?

– Vers six heures...

– Je vous y rejoindrai. Edith, je ne sais comment vous remercier. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

– Vous l'auriez fait.

Et voilà. Edith faisait partie de ces gens pour qui tout semblait aller de soi. Tout en elle, avait dit Boris à Barbra, apaise et rassure. Tu as l'impression que tu peux tout lui dire et qu'elle te comprend. Non seulement elle te comprend, mais elle te donne les clés pour te comprendre, toi.

« Tu es tombée amoureux, avait ri Barbra.

– Oui, on peut le dire comme ça. Il a beaucoup de chance ce vieux chenapan de Vladimir d'avoir connu ma mère et maintenant Edith. »

– Après la livraison des chaises, reprit-il, je vous invite à dîner à la maison parce que je veux faire plaisir à Barbra qui vous aime beaucoup.

Elle éclata de rire.

– Vous avez une façon de faire les invitations qui me fait penser à votre père. Mais d'accord, je suis très contente aussi. À demain. Je vous embrasse.

Au lieu de rentrer directement chez lui, il alla à la bibliothèque de son quartier qui possédait un département criminel parmi les plus riches dont se servaient même les profileurs de Quantico.

Les crimes et leurs auteurs étaient répertoriés par ordre alphabétique depuis le début du siècle précédent, avec leurs histoires familiales, conjugales et leurs crimes. Une liste qui semblait sans fin. Il chercha celle des tueurs en série qui faisaient partie du Top 10. Il espérait qu'à lire leurs histoires, il finirait par comprendre ce qui les animait. Qui ils étaient, d'où ils venaient. Il en prit un au hasard et tomba sur Albert Fish, l'un des plus célèbres et prolifiques tueurs américains, cumulant toutes les perversités : nécrophagie, cannibalisme, sado-masochisme, torture. Non seulement, il mangeait ses victimes mais buvait leur sang et leur urine. Sa folie le conduisit à s'enfoncer des aiguilles dans le corps et à mettre le feu à des tampons de coton qu'il s'introduisait dans l'anus.

Il fut arrêté lors d'un banal contrôle routier et passa sur la chaise en 1936 après avoir tué, croyait-on, deux cent cinquante personnes, hommes, femmes et enfants.

Holme, à côté, lui parut presque un chérubin, et il sut qu'il ne

pourrait jamais comprendre ces hommes. Il repartit l'esprit en feu, arriva chez lui pour trouver la maison vide. Grande et vide. Luxueuse et sans vie.

Il se laissa tomber dans un canapé et promena son regard autour de lui. Chaque objet était à la bonne place. Chaque meuble choisi avec soin. Pas par lui. Barbra et ses parents s'étaient occupés de tout. Il était le prince consort. Avec ses soixante-sept mille dollars annuels il aurait à peine pu payer le jardinier.

Pourquoi aujourd'hui, alors qu'il n'y avait jamais songé, ces pensées l'envahissaient-elles ? Barbra et lui avaient un compte commun qu'ils alimentaient et qui leur servait à tous les deux.

Il se releva, fit le tour du salon. Philippa apparut à ce moment.

– Bonsoir, Monsieur, je ne vous ai pas entendu arriver.

– Bonsoir. Vous... vous allez bien ?

Elle le regarda d'un air surpris.

– Mais oui, Monsieur, merci.

– Bien... bien.

Son téléphone sonna. Barbra.

– Bonsoir chéri, c'est moi, où es-tu ?

– À la maison.

– Déjà ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Un peu de fatigue.

– Écoute, je ne rentre pas dîner, avec papa je vois un gros client qui arrive de Boston. Je tâcherai de ne pas rentrer tard, mais je n'ai pas le choix. Ce type pèse plusieurs millions... Tu dînes à la maison ? Philippa a sûrement préparé quelque chose...

– Où est Sarah ?

– Mais tu sais bien, elle est en stage d'équitation. C'est toi qui hier lui as signé l'autorisation !

Il avait complètement oublié.

– Tu vas bien ? s'enquit-elle d'une voix inquiète.

– Oui. Passe une bonne soirée, dit-il en raccrochant.

Philippa s'enquit.

– Vous dînez ici, Monsieur ?

– ... Non... non, dit-il en s'emparant de son blouson et en regagnant sa voiture.

Il resta un moment au volant, l'esprit vague. Où allait-il quand il était jeune ? Dans quel bar ? Puis il se rappela. Le Yankee. Existait-il

encore ? Il devait aller voir et se soûler jusqu'à ne plus tenir debout.

1.

Voir *Le Cinquième Jour*, chez le même éditeur.

COMME LA VEILLE, il arriva au SFPD central à huit heures. Nauséeux et migraineux. Depuis combien de temps ne s'était-il pas cuité ? Dix, vingt ans ? Le Yankee existait toujours, même si à présent les patrons étaient haïtiens et leurs cocktails à base de rhum, de rhum et encore de rhum, mortels.

Quand il était rentré, Barbra ne s'était pas réveillée. Il avait passé la nuit penché sur la cuvette des W.-C. L'aube pointait quand il s'était senti un peu moins mal.

Il s'était douché pendant une bonne demi-heure, puis s'était habillé d'un costume prince-de-galles marron avec gilet, confectionné par Tomb et Grimberg, les habilleurs des hommes élégants, que lui avait offert Barbra, sur une chemise d'un beige soutenu à col boutonné avec une cravate en soie vert foncé achetée chez Charvey, et des mocassins Tod à pompons. Il avait avalé deux cafés très forts et était parti marcher dans le parc voisin.

Il avait cru y être seul à cette heure, mais déjà une armée de joggeurs l'avait investi.

Il s'était assis sur un banc, mais avait vite eu froid et était reparti. Et il était arrivé le premier dans la salle d'interrogatoire.

Il refit les mêmes gestes que la veille. Dossier, magnétophone, bouteille d'eau. Holme entra avec ses gardiens à huit heures dix. Boris remarqua un pansement sur l'arrière de son crâne.

Pour les menottes, le gardien, sans rien demander, procéda comme la veille. Holme s'assit et posa ses mains menottées sur la table.

– Bonjour, dit Boris.

Holme ne répondit pas.

À huit heures vingt, Goldenson entra, flamberge au vent. Grand, un torse puissant, une tignasse roux clair, un visage large, une grande bouche. Il alla directement serrer la main de Boris qui se félicita de s'être habillé so chic en voyant le costume de l'avocat qui devait avoir coûté autant qu'une semaine à Saint-Barth.

– Ravi, lieutenant Berezovsky, s'exclama-t-il comme heureux de retrouver un vieil ami.

– Bonjour, maître.

Goldenson se tourna vers Holme toujours figé dans la même position, le regard perdu devant lui.

– Monsieur Holme, dit-il presque joyeusement en lui tendant la main, je m'appelle Stanley Goldenson et je suis chargé de votre défense.

Holme négligea la main tendue et ne le regarda pas. Ce qui ne sembla nullement troubler l'avocat qui tira la troisième chaise vers lui et s'y assit. Il regarda Boris.

– Lieutenant, j'ai appris que vous aviez commencé hier l'interrogatoire de M. Holme hors la présence de son avocat. – Il tira de sa serviette un pli bleu et le lui tendit. – Je vais donc demander son annulation, dit-il aimablement en jetant un coup d'œil vers le magnéto que Boris avait mis en marche.

Boris négligea le pli et sourit à l'avocat.

– Attendez au moins d'en écouter le début, maître.

Goldenson eut un sourire en entendant Boris demander plusieurs fois à Holme s'il désirait un avocat, et son refus exprimé à haute voix.

– Ça aurait pu marcher, dit-il avec un petit rire complice. – Il se tourna vers Holme. – Je ne sais pas ce que vous avez dit hier, je l'écouterai au cabinet, ne perdons pas de temps. Mais, à partir de maintenant, je vous demanderai de ne plus répondre à aucune question sans que je vous y autorise. Le lieutenant Berezovsky va vous interroger mais, à moins que je juge que vous pouvez répondre, vous vous tairez. Avez-vous bien compris, monsieur Holme ?

Holme lui lança un regard mauvais que l'avocat ne vit pas, occupé qu'il était à fourrager dans sa serviette. Mais Boris l'avait intercepté.

– Bien, commença Goldenson en s'adressant à Boris. M. Holme est ici parce que soupçonné d'avoir retenu prisonniers à leur domicile M. et Mme Harding ainsi que leur fils, sans toutefois avoir cherché à leur nuire, et a de bonne grâce consenti à les relâcher sans dommage, c'est bien ça ?

– Pas seulement, répliqua Boris. Nous le soupçonnons également des meurtres de Lionelle Tenon et Mindy Perez, aggravés d'actes barbares. Ainsi que de celui d'un SDF nommé Joe Doe et d'une immigrée clandestine du nom d'Olga Tanienko. Nous le soupçonnons également d'avoir décapité Lauren Hatwork et de l'incendie volontaire de sa maison.

Goldenson regarda Boris comme si celui-ci venait de lui raconter une bonne blague. Il eut un petit sourire.

– Et bien sûr, pour toutes ces horreurs vous avez les preuves qui corroborent ?

– Bien sûr.

Goldenson secoua la tête en soupirant.

– Alors, pourquoi la défense ne les a-t-elle pas trouvées dans le dossier ?

Boris haussa les épaules.

– Il faut voir ça avec votre secrétaire...

Goldenson fit un petit bruit avec les lèvres.

– Ma secrétaire ? Cher lieutenant, j'ai cinq personnes à temps complet qui m'assistent dans ce dossier. Croyez-vous qu'elles aient toutes oublié de les classer ?

À ce moment, Holme remua sur sa chaise. Les deux hommes le regardèrent. Il s'adressa à Boris.

– Je ne veux pas de cet homme, dit-il de sa voix nasillarde.

– Pardon, de qui parlez-vous ? demanda Goldenson avec un sourire.

– Je veux parler avec vous, reprit Holme, fixant Boris. S'il est là, on ne se parle pas.

L'avocat se pencha vers lui, faillit lui poser sa main sur l'épaule, mais pressentit le mouvement de recul de son client.

– Monsieur Holme, si vous avez une chance de vous en tirer, c'est avec moi. Vous avez hier refusé d'être assisté durant votre interrogatoire, ce qui à mon avis était une erreur. Mais pour votre défense devant le tribunal, il vous faut un avocat. Ne vous préoccupez pas des honoraires, j'en fais mon affaire. La police vous accuse sans preuves mais vous ne vous en sortirez pas tout seul. Vous me comprenez ? – Holme, les mâchoires serrées, le regard fixé sur le mur, ne répondit pas. – De plus, continua Goldenson, même si la justice trouvait un motif de vous accuser, vous souffrez, pour votre chance et votre malchance, d'un handicap mental qui vous rend inapte à être jugé. Mais il faudra faire intervenir des experts médicaux.

– Ce que veut dire votre avocat, Holme, intervint Boris, c'est que coupable ou pas vous ne serez pas jugé comme un individu normal parce que vous souffrez, et vous le savez, de la maladie de Klinefelter.

Holme serra encore plus les mâchoires, avança le menton et cligna

rageusement des paupières. Boris en profita pour enfoncer le clou.

– Pour cette raison, si vous êtes reconnu coupable vous serez envoyé dans un asile de fous et pas en prison.

– Hé, mais qu'est-ce que vous racontez ! intervint Goldenson en se levant brusquement, sentant le coup fourré. Qu'est-ce que vous racontez ! Vous l'avez déjà fait examiner par des experts ? Parce que moi, les miens sont prêts ! Et M. Holme n'a aucune raison d'aller dans un asile pas plus qu'en prison !

– Il est malade ou pas ? demanda Boris du ton le plus innocent.

Goldenson lui lança un regard noir, puis se mit à rire.

– Bravo, lieutenant, j'ai failli m'y laisser prendre. – Il se tourna vers son client. – Monsieur Holme, vous ne répondez plus à aucune question du lieutenant. Je connais suffisamment votre dossier pour répondre pour vous. Vous m'avez compris ?

Goldenson connaissait peut-être le dossier, songea Boris, bien qu'il en doutât un peu, car même à six il fallait du temps dans une pareille affaire et l'avocat en avait singulièrement manqué. Mais ce que ne connaissait pas Goldenson, c'était la personnalité particulière de son client qui détestait l'autorité, qu'on lui impose quoi que ce soit, et surtout d'être pris pour un malade mental.

Alors, Holme fit un geste qui surprit tout le monde. Il se leva de sa chaise, tendit les mains vers Boris et dit :

– Je veux qu'on m'accroche les mains à ma ceinture et rentrer dans ma cellule. Je vous parlerai quand cet homme sera parti.

– Monsieur Holme ! s'exclama Goldenson, qu'est-ce que vous racontez ! Vous êtes en train de vous faire manipuler !

Holme tourna la tête vers lui.

– Allez vous faire foutre ! nasilla-t-il en se dirigeant vers la porte.

– Attendez ! s'exclama Boris en se levant. Attendez, Holme. Vous ne quitterez cette pièce que quand je vous le dirai ! Venez vous asseoir !

Il y eut un moment de flottement qui fit craindre à Boris d'être allé trop loin. Holme pouvait parfaitement refuser de répondre, avec ou sans avocat, et demander à regagner sa cellule.

– Je reviens que s'il s'en va, cracha Holme sans se retourner. Je veux qu'il parte !

– Mais c'est de la folie ! s'écria Goldenson qui perdait son flegme. Lieutenant, veuillez expliquer au prévenu les risques encourus par sa

décision !

– Expliquez-les-lui vous-même.

– Je veux voir le juge ! gronda Goldenson en refermant sa serviette. Ça ne se passera pas comme ça !

Boris appela le garde qui ramena Holme dans sa cellule. Goldenson semblait hors de lui et quitta la pièce avec fracas.

Le juge arriva deux heures plus tard. Entre-temps, Goldenson avait rameuté une partie de son équipe, et trois de ses collaborateurs, une femme et deux hommes, étaient arrivés à la rescousse.

– Que va-t-il se passer ? s'inquiéta son capitaine quand Boris, revenu au commissariat, lui apprit la décision du tueur.

– Je n'en sais rien, mais avec Goldenson ça semble plié. N'importe qui a le droit d'assurer sa défense...

– Jamais un juge n'acceptera qu'un type dans son genre se défende lui-même. C'est un déni de justice. Il sait à peine lire, coupa Martin Tod.

Boris haussa les épaules. Sa migraine, qui avait un peu cédé en début de matinée, l'envahissait de nouveau. Dégoûté de la tournure prise par les événements, il avait envie de tout plaquer.

DU RETOUR DANS SA CELLULE, Holme se dit qu'il avait parfaitement joué son coup. Sans défenseur, son procès serait une bouffonnerie. Doué d'hypermnésie, il se souvenait parfaitement des arcanes juridiques et des arguments qu'il avait si souvent entendus des uns et des autres. Des procès où il avait su jouer de ses prétendus handicaps mieux que ne l'aurait fait le meilleur des avocats. Sachant s'attirer la compassion et l'indulgence pendant qu'eux se contentaient de plaider l'irresponsabilité ou la folie, ce qui ne marchait pratiquement jamais.

Il profiterait du Cinquième amendement qui l'autorisait à ne pas plaider contre lui. Refuserait de répondre aux questions de la partie civile qui tenterait de le confondre avec les expertises psychiatriques. Il raconterait sa vie misérable comme seul il savait le faire. Étalerait sa pseudo-vulnérabilité due à sa maladie et, comme d'habitude, tous s'y laisseraient prendre. Mais pour ça, il devait être seul dans la partie.

Dans l'impossibilité d'être jugé, il serait envoyé dans un établissement pénitentiaire médicalisé où il serait censé être soigné.

Et si les jurés ou le juge se montraient sceptiques, il se servirait devant eux de son talent de comédien, d'homme broyé par le système qui avait davantage besoin de soins que de punitions. Et aucun expert ne pourrait prouver le contraire.

Lors de ses nombreux séjours en prison, il avait discuté avec les autres détenus et retenu les failles du système qui les avantageaient. Depuis le début de son *road movie* sanglant, il avait ainsi pu réfuter les accusations, mêlant de fausses révélations à des vraies, mélangeant les dates et les lieux jusqu'à ce que les enquêteurs y perdent leur latin, avouant puis se rétractant dans la même séance.

Seul celui qui s'appelait Boris avait compris. Et pour cela, il l'estimait. Mais il était dangereux pour lui. De son handicap, il tenterait encore une fois de faire sa chance.

À MIDI PASSÉ, Boris retrouva Goldenson et ses assistants chez le juge de district qui entre-temps, comme il leur indiqua, avait consulté avec ses assesseurs le dossier d'Holme.

L'entrevue fut orageuse au point que par deux fois le juge des mises en accusation, un homme près de la retraite, menaça Goldenson de l'inculper pour injures à magistrat. Les deux fois son assistant, un Noir d'une parfaite élégance physique et langagière, lui sauva la mise.

Au bout de presque deux heures de cris et de protestations, le juge, qui auparavant avait interrogé Holme dans son bureau, signifia aux parties que le suspect serait d'abord examiné par des experts psychiatriques. Il prévint qu'il l'avait fortement encouragé à se faire défendre par un avocat de son choix si celui qui s'était spontanément présenté à lui ne lui convenait pas. Mais que devant son refus obstiné et réitéré, il avait consenti à ce qu'il se défende lui-même, comme la loi le lui permettait, à ses risques et périls.

– Votre Honneur, comment un homme qui a des capacités aussi amoindries peut-il se défendre lui-même ? protesta encore Goldenson.

Le juge eut un geste agacé de la main.

– C'est son problème, maître. Ce n'est plus le vôtre ni le mien. La Constitution permet à n'importe quel prévenu de le faire.

– Mais ne seriez-vous pas d'avis, Votre Honneur, d'attendre avant toute décision l'avis des experts psychiatriques ? insista l'avocat.

Le juge, qui comme tous les juges n'aimait pas qu'on le contredise ou qu'on semble lui donner des leçons, se renfroigna. Cet avocat commençait à l'emmerder. Il avait pris sa décision et à part un certain « retard à l'allumage », le prévenu semblait parfaitement comprendre ce qu'on lui disait.

– Bien, je crois que l'affaire est entendue. Je vais rédiger le procès-verbal d'entrevue dans ce sens et le transmettre à la juridiction pénale qui le fera tenir au juge désigné. Est-ce que le procureur a été contacté ? demanda-t-il à Boris.

– Votre Honneur..., tenta encore Goldenson.

– Oui, maître, je comprends votre frustration, coupa le juge avec

un rictus d'agacement. Croyez que la mienne est égale à la vôtre. Est-ce que le procureur a déjà été contacté ?

– Non, Votre Honneur, répondit Boris. Nous ne sommes qu'au début de la procédure. Mais d'après les rôles, ce serait madame la juge Meyer qui serait en charge du dossier. J'ai commencé par interroger le prévenu après lui avoir lu ses droits qui devaient nous permettre de le présenter en audience préliminaire, mais sa décision de refuser l'assistance d'un avocat et la nécessité d'un examen psychiatrique préalable ont changé la donne. Dès que Mme la juge l'ordonnera, je transmettrai au procureur en charge les pièces du dossier.

– Oui, oui... J'avertirai ma consœur, quoique le temps d'instruire ce procès particulier...

– Votre Honneur, intervint encore l'avocat, je suis certain que si M. Holme le pouvait, il demanderait sa liberté provisoire en attendant son procès...

– ... que je lui refuserais, maître, répondit le juge avec un sourire torve.

– ... pour qu'il puisse préparer sa défense...

– Qu'il préparera en prison, le cas échéant. Nous avons beaucoup de vos confrères comme détenus, je suis sûr qu'ils se feront un point d'honneur de le guider, sourit perfidement le juge. Je me réjouis d'assister à ce procès quand il aura lieu. Messieurs..., termina-t-il en se levant, ma journée est finie.

Goldenson, le visage fermé, rangea sans un mot ses papiers. Personne ne parlait. Tous étaient conscients de leur échec.

Celui qui désormais aurait l'affaire en charge serait le district attorney qui constituerait le dossier d'accusation, avant de présenter l'accusé au grand jury qui déciderait, après avoir entendu les deux parties et avoir procédé à l'audition des experts, s'il pouvait ou non poursuivre le prévenu. Boris serait seulement interrogé comme témoin au moment du procès, s'il avait lieu.

– Quand pensez-vous, Votre Honneur, demanda Boris avant de prendre congé, que se tiendra le procès ?

– Quand le prévenu sera prêt à se défendre... ou que nous aurons les conclusions des psychiatres. N'y comptez pas avant... un an ou deux, peut-être plus, répondit le juge en agitant la main, les cours sont encombrées.

Il se leva, ôta sa robe et alla vers le perroquet où il la suspendit.

– Et en attendant, où sera-t-il incarcéré ?

– Dans un premier temps je pense au San Francisco General Hospital de Potrero Hill, son service médical pénitentiaire est réputé pour la qualité de ses praticiens et, dans le cas où il serait déclaré responsable par les experts, il sera transféré jusqu'à son procès à la prison de Saint Quentin où il disposera d'une cellule individuelle. Je ne veux pas qu'il soit tué avant le verdict, dit le juge en revenant à son bureau. – Il regarda Boris. – Vous avez bien travaillé, lieutenant, en arrêtant cet individu, mais vous allez coûter cher à la communauté. Enfin, c'est la justice.

EDITH JETA un coup d'œil distrait sur son bracelet-montre et sursauta. Cinq heures moins le quart. Les livreurs devaient venir entre cinq et six. Elle avait juste le temps de filer chez Vladimir.

Il y avait moins d'un quart d'heure de marche entre leurs appartements. Tout en se dépêchant, elle pensa que leur rencontre avait été un bienfait pour tous les deux. Presque le même âge, même histoire, divorcée pour l'une, veuf pour l'autre, et même goût pour les échecs, l'histoire et la politique. Qui avait dit que l'amitié était impossible entre une femme et un homme ? Leur âge les préservait-il ? Faux, se répondit-elle. Simplement, ils avaient compris que mêler une aléatoire histoire sentimentalo-sexuelle à leur relation était un risque que, visiblement, ni l'un ni l'autre ne voulaient prendre. Elle arriva avant cinq heures et pénétra dans l'immeuble.

Sur le trottoir d'en face un homme à bord d'une Ford Lincoln Continental la regarda arriver avec un sourire. Un vrai coup de pot. Il y avait moins d'une heure qu'il poireautait. Il attendit un peu, puis sortit de la voiture et gagna l'immeuble. Il appuya sur le bouton correspondant à Berezovsky.

– Oui ? répondit Edith.

– Bonjour madame, je m'appelle Gerald Niceday et suis un ami de Vladimir.

– Ah, c'est qu'il est absent, monsieur.

– Oh, quelle tuile ! Je suis de passage en ville et nous ne nous sommes pas vus de longtemps. Pourrais-je néanmoins lui laisser un message ?

Edith réfléchit qu'il n'y avait pas de raison de ne pas recevoir cet ami de Vladimir qui semblait bien aimable.

– Entendu, troisième étage, répondit-elle.

Il prit l'ascenseur et elle avait ouvert la porte quand il débarqua.

– Bonjour madame, je vous prie de m'excuser. J'espérais que votre époux serait là mais j'admets avoir été optimiste.

– Vladimir n'est pas mon époux, seulement un bon ami, entrez, je vous en prie, dit-elle en s'effaçant. Il sera désolé d'apprendre votre

visite, mais il est en ce moment dans un centre de rééducation.

– Ah bon, que lui est-il arrivé ?

– Un petit ennui, rien de grave, répondit Edith qui trouvait que le physique de l'homme ne correspondait pas à sa diction. Vous repartez quand ?

– Demain ! Il ne sera pas revenu ?

– Oh, non, mais je le vois tous les jours, je lui dirai de vous appeler. Monsieur... ?

– Niceday. À vrai dire, sourit-il, notre... ami possède un petit paquet que je lui avais demandé de me garder lors de mon dernier passage et que j'aimerais récupérer...

– Ah ? C'est que je ne sais pas où Vladimir a pu le ranger. Et il vient d'être victime d'un cambriolage qui a tout chamboulé ici. Comme vous voyez, rien n'est encore complètement rangé...

L'homme accentua son sourire.

– C'est un DVD, reprit-il. Pas grand-chose d'important, je le crains, pour quiconque d'autre que moi. Voyez-vous, j'ai malheureusement perdu mon fils dans un accident de voiture... et ce DVD est le dernier que j'ai de lui.

– Oh, je suis désolée, monsieur Niceday. Vraiment. Mais hélas, je n'ai aucune idée où Vladimir... À vrai dire, pourquoi le saurais-je ?

– Parce que vous le connaissez bien, n'est-ce pas ? Réfléchissez, il ne vous a jamais parlé...

– Non, jamais, coupa Edith qui, tout à coup, trouvait l'homme moins sympathique.

– Vous allez pourtant devoir le chercher, dit-il en sortant un pistolet qu'il pointa sur elle.

Ahurie, elle leva les yeux vers lui.

– Je ne sais pas qui vous êtes mais, à mon avis, vous avez faux sur toute la ligne.

Il la gifla sèchement et la bague qu'il portait lui coupa la lèvre. Il l'attrapa par le col.

– Faites un effort, grinça-t-il entre ses dents.

Furieuse, elle se dégagea.

– Vous êtes malade, j'ignore totalement de quoi vous parlez ! Fichez le camp d'ici ! J'attends des livreurs de meubles qui ne devraient plus tarder ! Vous allez tous nous tuer ?

Il la ressaisit par la gorge et la poussa violemment contre le mur.

– Je n’ai pas beaucoup de temps, tu vas m’aider à chercher. Réfléchis, mémé, tu ne voudrais pas que je te fasse sauter une rotule !

C’est à ce moment-là seulement qu’Edith eut peur.

Il appuyait le pistolet sur son genou et elle savait ce que ça signifiait. Mais ce qui alimentait le plus sa trouille, c’est qu’elle ignorait complètement ce que ce type voulait.

– Je... je vais vous aider à chercher, murmura-t-elle, espérant gagner du temps.

– Voilà qui est plus raisonnable. Procédons par ordre. Je connais tout l’appartement, dit-il avec une grimace expressive...

– C’est vous ! C’est vous qui avez tout cassé !

– Oui, m’dame. Pour vous dire que je ne rigole pas. Maintenant on va ausculter les murs et les sols.

Il y eut du bruit dans l’escalier et l’inconnu relâcha sa prise pour se tourner vers la porte. Edith en profita pour s’échapper et courir vers elle.

Mais il fut plus rapide, il la rattrapa et la jeta au sol.

– Bon sang, tu vas te tenir tranquille !

Il s’était agenouillé sur elle et appuyait avec son coude sur sa gorge. Elle étouffait et des deux mains tenta de le repousser, mais il était trop fort et elle comprit qu’elle ne pouvait pas lutter. Elle agita les mains et il se souleva pour la laisser parler.

– Ouais... ?

– Écoutez, écoutez, haleta-t-elle, essayant d’oublier la douleur qui lui broyait la gorge... je vais... je crois que je sais...

– Tu sais ? Très bien. Tu vois, j’en étais sûr. À ton âge, t’as encore envie de marcher, ricana-t-il.

Il la remit sur pied.

– Alors, où elle est cette cache ?

Maintenant qu’elle était debout, Edith reprenait un peu de courage.

– C’est quoi en fin de compte ce DVD ? demanda-t-elle.

Elle venait de se souvenir que ce n’était pas seulement les livreurs qui devaient venir, mais aussi Boris. Boris qui allait débarquer puisqu’il avait ses clés et se retrouver face à ce salopard qui n’hésiterait pas, elle en était convaincue, à lui tirer dessus.

– T’occupe, mamie, aide-moi à le récupérer et après je m’en vais.

Elle avala sa salive, ce qui lui fit un mal de chien. Ce salaud lui

avait à moitié écrasé le larynx. Elle était certaine maintenant qu'il ne la laisserait pas en vie.

– D'accord, dit-elle en regardant autour d'elle.

– Cherche pas là, y'a rien. Ou tu sais ou tu sais pas.

Elle le regarda en frissonnant. Invraisemblable. Elle allait mourir parce qu'elle ne savait rien de cette histoire. Mais avant, il allait l'estropier. Qu'est-ce qu'avait dit Vladimir quand il avait parlé une fois de l'endroit où sa femme rangeait les papiers qu'elle jugeait précieux pour elle ? Elle ne s'en souvenait pas.

– Attendez que je réfléchisse, dit-elle.

Pour toute réponse, il la frappa et sa tête fit un aller-retour.

– Espèce de brute ! hurla-t-elle.

– Et t'as encore rien vu !

Alors, folle de rage et ayant définitivement compris qu'elle ne s'en sortirait pas, elle attrapa l'unique vase resté intact sur la console et le jeta sur lui de toutes ses forces. Il l'évita, et le vase s'écrasa contre le mur. Il se redressa, le visage déformé par la rage.

– Espèce de salope ! éructa-t-il en se jetant sur elle et en tentant de la frapper avec la crosse de son arme.

Mais comme dans les films muets, pensa-t-elle plus tard, le héros débarqua, se rua sur le voyou, le jeta au sol où il le bourra de coups de pied.

Edith, tétanisée, resta sans réaction.

– Ça va, vous n'avez rien ? s'écria Boris en surveillant le type à terre. – Mais celui-ci était trop sonné pour bouger. – Vous n'êtes pas blessée ?

– Non, non, balbutia-t-elle, tentant de reprendre ses esprits. Elle avait mal à la gorge, à la nuque qu'elle avait entendue craquer quand ce salaud l'avait giflée.

– Mais qui est cette ordure ! beugla Boris, réalisant le danger qu'avait couru Edith.

– Une ordure, répondit Edith, laconique. Mais j'ignore ce qu'il voulait.

Boris la fixa, effaré, et sortit son téléphone.

– Un 10-15 avec deux blessés. Il me faut une ambulance au 213 Dolores Height, quartier de Castro. Je vous attends.

MALGRÉ SES PROTESTATIONS, Edith passa un scanner dans le même hôpital que Vladimir qui montra une subluxation cervicale et un hématome à la mâchoire, et Boris la remplaça deux fois dans ses visites à son père.

– Pourquoi Edith n'est pas là ?

– Elle s'est fait une entorse.

– En faisant quoi ? Du rock and roll ?

– Elle viendra demain, répondit Boris avec un soupir.

– Bon. Tu sais que j'en ai marre d'être ici ? Je perds tout mon argent au poker ! Je suis tombé sur un club de tricheurs ! Alors, elle vient demain, Edith ?

– Probable.

– Tu lui dis de m'apporter du schnaps et du saucisson ? J'ai tout fini.

– Vaudrait mieux que tu manges des vitamines. Des fruits, de la salade, des légumes, des bonnes choses...

– Je vais pas me mettre à brouter à mon âge ! J'ai tout ce qu'il faut comme vitamines, ici, répliqua-t-il en tapant sa tempe de l'index.

– Il s'ennuie de vous, dit Boris à Edith.

Elle sourit. Elle n'osait pas l'interroger sur ce qu'il pouvait savoir de son agression. En réalité, elle n'avait pas trop envie de savoir.

Boris ne parla de rien et elle pensa que c'était pour préserver son père.

Il lui fit la commission pour le saucisson et le schnaps.

MARTIN TOD, Boris, Kolbert, et Fish, un flic de la scientifique, se tenaient derrière le miroir sans tain de la salle d'interrogatoire aveugle où était assis l'agresseur d'Edith, après qu'il eut quitté l'infirmerie de la prison où l'avait expédié Boris.

– Drôle d'outil, marmonna Kolbert, songeur.

L'outil en question n'avait pas desserré les lèvres depuis son arrestation. Comme on lui avait diagnostiqué deux côtes cassées plus un enfoncement de la plèvre, plus une énorme bosse sur la tempe qui s'était très vite ornée d'un hématome bleu gitane à reflets fauves, les Affaires internes s'étaient alarmées et avaient sommé agressivement Boris, qui était un de leurs habitués, à s'expliquer.

– Je suis entré au moment où il frappait Mme Krys et il s'est jeté sur moi. J'ai reculé, et comme l'appartement était sens dessus dessous suite à un cambriolage, il a trébuché et est violemment tombé en se cognant à une table.

L'inspecteur Nolland était un chauve atrabilaire. Peut-être à cause précisément de son crâne ciré comme un parquet de musée, et il estimait que Beresovsky et lui s'étaient déjà beaucoup trop rencontrés. D'autant qu'à chaque fois la cause en était la maladresse des voyous qui se cognaient à peu près dans tous les obstacles qui se trouvaient sur leur route.

Nolland le fixa un long moment, mais Boris n'était pas sensible à ce sujet.

– Mme Edith Krys peut-elle confirmer le déroulement des faits ?

– Elle l'a déjà fait dans sa déposition.

Nolland jeta un coup d'œil sur Martin Tod qui suivait le dialogue d'un air détaché qui frisait le surjoué.

– Eh bien, ce sera tout, grimaça le sergent Nolland en considérant la pointe de ses chaussures.

– Désolé pour le dérangement, mais tant mieux pour le lieutenant Beresovsky, répondit gentiment Tod en hochant la tête.

– On ne peut pas gagner à tous les coups, soupira Nolland en tournant les talons.

– J’y vais, décida soudain Boris de la manière dont on se jette dans l’eau froide.

Martin Tod n’eut pas le temps de lui rappeler d’y aller mollo que Boris entraît déjà dans la pièce. Il tira la chaise en face du type, s’assit et le fixa en silence.

– Tu t’appelles comment et tu viens d’où ? commença-t-il. Ah, ouais, t’es sourd-muet, c’est ça ? Ou alors, tu ne comprends pas l’anglais ? Ou t’es le roi des cons parce que tu énerves tout le monde et que ça va te retomber sur la gueule.

L’homme releva la tête et Boris s’aperçut qu’il avait les yeux vairons.

– T’as une drôle de tronche avec tes yeux bicolores, dit-il en se penchant en avant. Bon, faisons court. Notre problème est que tu n’es pas dans nos fichiers. Alors, on sait pas qui tu es. Mais tu vas me le dire. Tu vas me dire aussi qui t’a envoyé chez Vladimir Berezovsky pour tout casser et pourquoi tu y es retourné.

L’homme, d’un air las, fit des yeux le tour de la salle, s’attarda sur le mur du miroir sans tain, esquissa un vague rictus en secouant la tête.

– Si tu ne veux pas l’ouvrir, on va t’envoyer en taule pendant que tes boss se la couleront douce. C’est ce que tu veux ?

Le type soupira profondément.

– Je m’appelle Anton Braslav et je viens de Macédoine, et j’ai une carte verte.

– Ta carte verte ne va pas beaucoup te servir à Saint Quentin...

– Vous ne me faites pas peur, je connais mes droits et j’ai des amis.

Boris fit mine d’applaudir.

– J’en suis sûr. Le monde est plein de salopards. Tu vas juste te rendre compte que quand t’es dans le caca, les amis s’éloignent à cause de l’odeur.

L’homme hésita, semblant peser le pour et le contre.

– Je sais pas qui c’est. Ils m’ont téléphoné pour me dire quoi faire et m’ont envoyé un mandat postal. – Il se redressa face au miroir. – Je suis prêt à faire une déposition, mais ce type me fait peur, dit-il en désignant Boris d’un coup de menton. Mettez-moi avec un autre et je vous parlerai.

La porte s’ouvrit l’instant d’après, et le capitaine Tod entra. Il

s'approcha du voyou.

– Pourquoi avez-vous peur de lui ?

– Parce qu'il m'a cogné comme un malade quand j'étais par terre !
Tod hocha la tête.

– Heureusement que Nolland est parti, lieutenant Berezovsky.

L'homme sursauta.

– Berezovsky ?!

– Eh oui, c'est le fils du vieux monsieur que vous avez tabassé et chez qui vous avez tout cassé, et la dame que vous avez frappée est son amie.

Le Macédonien ouvrit grand les yeux : le droit, noir, fixe, le gauche, bleu, plus flottant, et se recula instinctivement sur sa chaise. Tod se tourna vers Boris.

– Vous lui faites de l'effet, lieutenant.

– J'ai toujours été séduisant.

– Je ne veux pas rester seul avec lui ! brailla le prisonnier.

Tod plissa les lèvres et tapota l'épaule de Braslav.

– Je comprends, mais on manque de personnel, dit-il en sortant.

Boris fixa Braslav en souriant, style Fu Manchu sur le point d'enfoncer des tiges de bambou sous les ongles.

– Enfin seuls...

– Je connais mes droits, balbutia le gars. Si vous me frappez, je porterai plainte !

– Tu sais, commença Boris d'un ton uni, ici, t'es chez les flics, et ce sont tous mes amis. Tu vois ce que je veux dire ?

Braslav se raidit et ses yeux décalés tourneboulèrent. Boris se pencha en avant et le fixa.

– Elles me fascinent, tes mirettes. Bon, venons-en aux faits, continua-t-il en reculant sur sa chaise. T'es entré par effraction chez mon père, deux fois. La première, t'as tout cassé, la seconde, t'as frappé une femme qui s'y trouvait et tu m'as agressé. Même si tu n'as pas de master en droit pénal, tu sais ce que ça va te coûter ?

Le Macédonien fit rouler sa pomme d'Adam mais resta muet.

Boris se leva en soupirant et s'approcha du prisonnier qui se recroquevilla. Il se pencha et lui murmura à l'oreille :

– Je vais éteindre les micros et les caméras comme ça on sera tranquilles et tu pourras me parler avec franchise.

– Il n'a pas le droit ! cria-t-il en s'adressant au miroir. Cet homme

me menace !

Il tenta de se lever, mais ses mains menottées à la barre de la table le retinrent. Boris secoua la tête.

– Tu cries avant d’avoir mal, comment veux-tu être crédible ?

Boris tourna le dos au miroir et tendit à Braslav l’index et le médium.

– Deux.

L’autre arrondit les yeux d’incompréhension.

– Deux façons de te faire dire ce que tu sais, lui expliqua Boris.

Braslav renifla, se laissa retomber sur sa chaise, réfléchit, renifla à nouveau, fixa Boris.

– J’ai été payé pour prendre un DVD chez votre père.

– La fois où tu as tout cassé ?

Le voyou acquiesça.

– Comme j’ai rien trouvé...

Il s’arrêta en serrant les lèvres...

– Oui...

– Ils m’ont demandé d’y retourner et de ne pas revenir sans. Ils m’ont fourni la photo de cette femme en me disant que c’était son amie et de lui faire peur pour qu’elle parle parce qu’elle devait savoir. Je ne lui aurais pas fait de mal.

Boris hocha la tête comme s’il comprenait.

– Donc, t’es juste un coursier. Alors, qui sont ces « ils » qui t’emploient ?

– C’est là que ça craint, grimaça Braslav en secouant la crinière crépue qui lui servait de chevelure.

– Moins qu’ici pour toi, sourit Boris, beaucoup moins. – Le prisonnier renifla un petit coup, mais ne répondit pas. Boris se pencha vers lui. – T’as pas entendu la question ?

Devant son mutisme, il se leva, alla vers la caméra, la ferma, revint au bureau où il interrompit le magnéto. Comme Boris portait son holster vide, comme le voulait le règlement, il le détacha, enroula son poing dans la lanière de cuir, balançant négligemment l’étui.

– Qu’est-ce que vous faites ? cria Braslav.

– Je t’explique, dit Boris. Tu me donnes le nom de tes patrons et tu sors d’ici en bon état, ou tu te fais prier, et tu diras quand même ce qui m’intéresse, mais tu passeras du temps en milieu hospitalier.

– Et eux, dit le prisonnier en désignant le mur-miroir d’un coup de

menton, vous croyez qu'ils vont vous couvrir si vous me cognez ? Et vous m'interrogez sans mon avocat, ça vaut rien !

Boris secoua la tête comme devant un enfant qui ne pige pas.

– Écoute bien, tête de nœud, tu as compris que tu as tabassé le père d'un flic, celui qui t'interroge ? Alors que crois-tu que vont dire les trois collègues qui te surveillent derrière le miroir ?

– J'ai soif, dit soudain Braslav.

– Les noms, et je te fais monter un litre de bière fraîche.

Braslav sembla peser le pour et le contre.

– Ils devaient me fournir une carte de résident permanent.

– Ben, je croyais que tu avais déjà une carte verte ? s'étonna Boris.

– Pour l'Angleterre. Et j'ai pas de carte verte. J'ai menti.

– Là tu m'étonnes, c'est pas ton genre. En Angleterre ? Pourquoi, tes patrons, ce sont des Anglais ?

Il acquiesça.

– Green et Patterson ? suggéra Boris d'un ton aimable en penchant la tête de côté.

Braslav écarquilla des yeux étonnés.

– Je sais pas.

– Si, tu sais, répondit Boris en agitant son holster. Tu vois, cette boucle en acier, là, bien dirigée, ça t'ouvre une paupière aussi facilement qu'une enveloppe. D'accord, ça se recoud. Mais ça ferme jamais plus complètement après. Remarque, ça permet de ne dormir que d'un œil.

– Je veux un avocat.

Boris acquiesça.

– T'en auras un. Au tribunal. Gratuit, même.

Braslav le fixa, l'expression si fermée qu'on s'étonnait de le voir respirer.

– Green, soupira-t-il.

– Merci, dit sobrement Boris. On le trouve où ?

– J'en sais rien. On se téléphone, c'est tout.

– Bien. Alors comme on a ton téléphone... – Il se tourna vers le miroir. – Vous pouvez m'apporter son téléphone ?

Quelques instants plus tard, Xi fit son entrée avec le téléphone de Braslav.

– OK, dit Boris en tendant le téléphone à Braslav. Qui doit téléphoner à l'autre et quand ?

Braslav serra les lèvres et regarda alternativement Xi et Boris.

– Je demande à être protégé, baragouina-t-il.

– Contre qui ? ricana Boris. Les services spéciaux britanniques ? Tu crois pas que t'en fais trop ?

– Vous les connaissez pas ! gronda Braslav.

– Si, je les connais. Bon, alors, comment vous vous contactez ?

Braslav se renfroгна.

– J'dirai rien si j'suis pas protégé !

– Si, tu diras, répondit Boris qui, se penchant brusquement en avant, lui balança une gifle magistrale qui résonna fortement dans la petite pièce. Si, tu vas me dire.

Braslav, sous le choc, tomba en arrière entraînant la chaise. Xi, lança un coup d'œil atterré à son patron.

– Je vais porter plainte ! hurla Braslav en se tortillant pour se relever, les mains toujours attachées à sa barre.

Xi fit le tour de la table pour l'aider.

Boris, impassible, attendait que le voyou se rasseye.

– Tu vois ce petit Chinois, commença-t-il d'une voix calme, il t'a aidé, mais ce qu'il fait de mieux pour nous, c'est de faire parler les tordus dans ton genre sans laisser de traces. Tu crois vraiment ce qu'ils disent dans les séries TV, que les flics ont de bonnes manières ? – Il se leva, les mains dans les poches de son pantalon. – Jusque-là, t'as juste pris une gifle. Alors, réfléchis, comment vous vous contactez ?

Braslav roula les yeux et regarda alternativement Xi et Boris, s'attardant sur Xi.

– Je devais l'appeler quand ce serait fait.

– Quand tu aurais récupéré le DVD ?

Le Macédonien secoua affirmativement la tête. Boris lui tendit son téléphone.

– Appelle-le, donne-lui rendez-vous, dis qu'il y a un problème et que tu veux le voir.

– Y marchera pas ! Y veut pas qu'on se voie !

– Débrouille-toi. J'arrive au bout de ma patience.

Braslav regardait le téléphone sans le toucher, comme si c'était une tarentule.

Boris se pencha brusquement et l'attrapa par sa tignasse.

– Je te promets que si t'obtiens pas un rendez-vous, je te laisse en tête à tête avec le Chinois, cracha-t-il, évitant de regarder Xi.

Il y eut encore un long moment de réflexion, des reniflements nombreux, puis le voyou s'empara du téléphone.

HOLME ENTRA si discrètement chez le médecin que celui-ci ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il fut collé à son bureau. Il releva la tête.

– Ah, monsieur Holme ? Bonjour, je ne vous ai pas entendu entrer.

Le Dr Templeton, les cheveux teints très noirs coiffés en arrière, portait des lunettes en roues de bicyclette sur un visage rond. De courte taille, il s'arrangeait pour rester assis avec ses patients d'autant que celui-là flirtait avec les deux mètres. Il écrasa une cigarette dans un cendrier à moitié plein.

– Asseyez-vous, asseyez-vous... je vous en prie.

Holme tira une chaise et s'assit sans un mot. Templeton le regarda, un vague sourire tirant sa bouche à droite.

– Alors, monsieur Holme, commença-t-il en ouvrant le dossier devant lui et en allumant une nouvelle cigarette. Vous avez eu des problèmes, il me semble. – Il releva la tête. – Voudriez-vous m'en parler ? Oh, je ne me suis pas présenté. Docteur Templeton, médecin-psychiatre. Nous allons parler ensemble pour mieux nous connaître. Vous êtes d'accord ?

Comme à son habitude, Holme resta muet. Ce toubib, pensa-t-il, ressemblait à tous ceux qu'il avait déjà rencontrés au cours de sa vie. Il savait comment les prendre. D'abord, ne jamais trop en dire. Sinon, ils sautaient sur un mot, une phrase, et les retournaient contre vous en vous embrouillant.

– Alors, je vois là, commença le médecin, que vous avez eu des ennuis ? Des ennuis graves. Qui vous ont souvent conduit devant la justice. Voudriez-vous m'en parler ? – Holme ne broncha pas. Templeton fit mine de ne pas s'en apercevoir et reprit en tirant goulûment sur sa cigarette : – Je ne suis pas un juge, mais plutôt, comment dire... un intermédiaire. Voilà, un intermédiaire pour faire comprendre qui vous êtes. Je vois dans votre dossier que vous souffrez du syndrome de Klinefelter... Bon, ce n'est pas très grave, vous avez pris l'habitude de vivre avec...

Templeton se leva, fit le tour de son bureau, le dossier en main,

tira une chaise et se rassit derrière Holme.

– Vous avez quitté assez tôt votre famille. Vous aviez des problèmes ? Avec votre père ? – Templeton entendit la respiration d'Holme s'accélérer. – Avec votre père. Votre mère est morte alors que vous étiez absent et c'est votre sœur qui s'est occupée de vous. Quels étaient vos rapports avec votre sœur ?

Le silence d'Holme se prolongeant, Templeton regagna sa place et écrasa sa cigarette dans le cendrier rempli de mégots.

– Monsieur Holme, vous êtes soupçonné de plusieurs meurtres. Votre intérêt est de m'expliquer les raisons qui vous y ont poussé. Personne ne naît criminel, c'est la vie qu'ils mènent qui peut inciter certains à commettre des actes répréhensibles, mais il faut m'expliquer ce qui s'est passé pour vous.

– J'ai eu des pépins..., commença Holme d'une voix cassée.

– Je m'en doute. Et ces pépins, comment sont-ils arrivés ? C'est quoi des pépins, pour vous ?

– ...

– Je n'ai pas eu accès à tout votre dossier criminel, mais je peux voir dans les documents que l'on m'a remis que vous êtes accusé de nombreux meurtres... de femmes, principalement. – Le toubib s'arrêta et regarda Holme. – Des femmes ? Saurez-vous me dire ce que représente une femme pour vous ? Je lis que vous aimiez votre mère, qui vous le rendait bien... Vous vous entendiez bien avec votre sœur, alors, que s'est-il passé par la suite ?

– ...

– Monsieur Holme, je peux vous appeler par votre prénom ? Bon, quand vous serez d'accord, vous me le direz. Comme vous le savez, je serai aux termes de nos entrevues appelé à témoigner devant les jurés sur votre état psychologique. Je devrai dire, avec d'autres confrères, si vous êtes justiciable ou non. Savez-vous ce que ça veut dire ?

– Une fois, j'ai rencontré une femme sur la plage... un jour que j'étais logé chez monsieur Kerkerian... et nous avons discuté. Une autre fois... j'étais avec un ami et il voyait une femme qui lui plaisait bien et il a voulu la connaître. Je peux prendre vos mégots ?

– Mes mégots ? Vous voulez fumer ?

– Non, juste vos mégots.

Le toubib battit des paupières.

– Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

– J’aime bien jeter les mégots.

Templeton tapota des doigts sur la table en réfléchissant.

– Si vous voulez. Votre père fumait ?

– Je me rappelle pas

– Parlez-moi de la femme à qui vous avez parlé. Mindy Perez, elle était infirmière. Vous la connaissiez avant ?

Holme haussa les épaules.

– Je ne sais pas.

Templeton se mordit les lèvres. Un tic, chez lui.

Le patient se souvenait avoir rencontré une femme sur une plage mais disait avoir oublié son nom. Réaction classique. Dénier de culpabilité. Désincarnation. On ne tue pas quelqu’un qui n’existe pas. Et/ou qu’on ne connaît pas.

– Vous ne vous souvenez pas de cette femme à qui vous avez parlé sur la plage de Winops ? Que s’est-il passé avec elle ? Et qu’est devenu votre ami qui a vu une femme qui lui plaisait ?

– ...

– S’est-elle montrée agressive avec vous et vous a-t-elle dit des choses désagréables ?

– Je suis toujours à un endroit où il faut pas, lâcha Holme, comme à contrecœur.

– Oui... mais même si vous êtes là où il ne faut pas, pourquoi retrouve-t-on des cadavres où vous passez ? Holme, un meurtre est une chose grave, vous le savez. Regrettez-vous de l’avoir fait ? Vous souvenez-vous de votre conversation avec elle ?

– On n’a pas parlé.

– Mais vous venez de me dire avoir discuté avec une femme sur une plage. Vous m’avez aussi parlé d’un ami à qui elle plaisait.

Holme soupira et leva les yeux au ciel comme si les questions lui paraissaient stupides.

– Alors, Holme, que vous rappelait cette femme ? Avait-elle été cruelle avec vous ? Vous avait-elle trompé ? Menti ?

– Non, aucune femme ne me ment. Elles m’aiment.

– Bien, les femmes vous aiment. Alors, pourquoi leur faire du mal ?

– Je veux m’en aller, dit abruptement Holme en se levant.

– Attendez, nous ne faisons que commencer, sourit Templeton. Peut-être suis-je allé trop vite. Alors, racontez-moi, comment c’était chez vous quand vous étiez petit ?

Holme le regarda comme s'il ne comprenait pas. Puis sans un mot ni un regard supplémentaire, il se pencha vers le bureau et vida le cendrier dans sa poche. Templeton le regarda faire, interloqué.

– Merci de nettoyer mon bureau, dit-il d'un ton sarcastique.

Sans répondre, Holme tourna les talons et sortit.

– Déjà fini ? s'étonna le gardien qui avait attendu Holme pour le ramener à sa cellule.

Holme se mit en marche en silence et, d'instinct, le gardien resta à distance.

Ils traversèrent deux couloirs et le gardien ouvrit deux lourdes grilles avant d'arriver à la cellule d'Holme placée tout au bout. Ils passèrent devant une dizaine de cellules sans qu'Holme tourne une seule fois la tête.

L'hôpital pénitentiaire de Potrero accueillait des prévenus devant être examinés par des pys avant leur comparution devant la cour. Des hommes dangereux ou pas, mais souffrant de désordre mental ou de problèmes comportementaux.

Holme attirait l'attention des gardiens par son CV. Un tueur en série suscitait toujours de la curiosité.

– Eh ben, mon pote, tu l'as pas usé ton toubib, ricana le gardien. Faudra faire mieux demain, dit-il en ouvrant la porte métallique de sa cellule et en le poussant à l'intérieur. Tu sais que t'as une drôle de tronche ? Tu foutrais la trouille à une armée de Talibans ! – Il ricana plus fort. – Tu crois que tu vas t'en tirer en jouant les cons ? Moi, j'crois pas. C'est pas des mongols, les toubibs, et puis le tien, c'est un vicieux. T'as intérêt à pas te foutre de lui...

Holme, sur le point de rentrer, se retourna lentement et toisa le gardien qui leva la tête vers lui.

– Ben quoi, tu veux me faire peur ? – Le gardien saisit une courte matraque à sa ceinture. – Ici, c'est moi le taulier, toi, tu pisses où je te dis. Pigé ? – Mal à l'aise devant l'expression de son prisonnier, il lui enfonça sa matraque dans l'estomac. – Fais pas le mariole, j'ai quelques potes ici qui voudraient bien te faire ta fête. C'est fou ce que les détenus peuvent se casser la gueule et, après, ils se retrouvent à l'infirmerie. – Il le projeta à l'intérieur. – À demain mon pote, c'est pas moi qui fais le room-service, ce soir.

Holme s'assit sur sa couchette. La cellule était plus grande que celle où l'avait enfermé le lieutenant. Mais qu'elle soit grande ou

petite n'était pas son problème.

Il sortit les mégots de sa poche. Ils étaient assez longs parce que le toubib les fumait à moitié. C'est ce qui l'avait intéressé.

Il était là depuis deux jours pendant lesquels un médecin l'avait examiné et lui avait fait des prises de sang. Pour ça, on l'avait emmené à l'infirmierie qui était au deuxième étage, juste en dessous de celui des prisonniers, relié par un ascenseur à carte magnétique. Tout le service médico-pénitentiaire tenait sur trois niveaux. Le premier étage était consacré à la logistique. Administration, bureaux des gardiens, salle à manger des prisonniers et petite salle de cinéma. La topographie était la même pour tous les niveaux. Un long couloir percé de portes de chaque côté, une fenêtre à chaque bout, des éclairages grillagés au plafond.

La seule différence était que les fenêtres de l'étage des cellules étaient protégées par d'épaisses grilles et que celles des autres étages ne s'ouvraient pas. Celles des deux premiers étages donnaient à l'extérieur sur un square, tandis que celles des cellules s'ouvraient sur une petite cour intérieure aux murs surmontés de rouleaux de fil de fer barbelé hauts de deux mètres.

Une douzaine de gardiens armés surveillaient une dizaine de prisonniers. Deux médecins, dont un psychiatre, Templeton, et deux infirmiers, constituaient l'équipe médicale. L'infirmierie proprement dite occupait trois pièces, les autres étaient consacrées aux remises à linge, au labo et aux réserves diverses. Si ce n'étaient les violents incidents qui parfois émaillaient la vie de l'unité, on aurait pu se croire dans une clinique normale.

Holme, en habitué, n'avait pas perdu de temps. À peine arrivé, il avait mémorisé les lieux et compris que la seule voie d'issue était l'infirmierie. Ce n'était pas original. Ce qui l'était davantage, c'est qu'il était décidé à partir très vite. Son expérience lui avait prouvé que la surveillance était plus légère au début. En effet, personne ne s'imaginerait qu'un prisonnier s'évade dès les premiers jours.

Les premiers jours existe une telle tension que les détenus, même les plus chevronnés, restent le plus souvent prostrés. C'est bien plus tard que naissent les projets d'évasion, quand ils ont pris leurs repères, parlé aux autres prisonniers, eu conscience de leur enfermement.

Pas Holme. Lui était immédiatement opérationnel. Son absence de sensibilité le servait.

Il se rapprocha du lavabo épiant les bruits du couloir. Il dépiauta les mégots, roula les filtres en boule et les jeta dans la tinette. Il dut tirer plusieurs fois la chasse pour qu'ils disparaissent. Il récupéra le tabac dans une feuille de papier-toilette et, satisfait de la quantité, le versa dans le verre à dents qu'il remplit d'eau. Il tira son châlit et glissa le verre entre lui et le mur.

Personne ne viendrait le chercher là.

UNE AVENUE SOMBRE, plutôt sale, comme on en trouve dans le quartier du port du côté de Pier 70 où la zone industrielle a rejoint les friches laissées à l'abandon le long des quais, depuis que le port de San Francisco a perdu sa position dominante. Quelques décennies plus tard, les bâtiments publics encore actifs se sont délabrés, faute de crédits.

L'avenue Pacifique, orientée est-ouest, présente sur son trottoir de droite des maisons individuelles habitées par des pauvres de toutes couleurs à dominante afro-américaine, et quelques commerces à l'apparence très fatiguée : épiceries, laveries, bars, loueurs de vélos, coiffeurs, tatoueurs, cybercafés, etc.

En face, sur une longue portion, un alignement de bâtiments industriels, d'usines désaffectées, en brique brune, coupés de parkings en plein air, de garages, d'ateliers, de bureaux de la Western Union, d'officines de jeux, comme si les urbanistes, si tant est qu'il y en ait eu, avaient décidé de la répartition dans un dessein précis.

Green avait donné rendez-vous à Braslav à dix heures du soir, dans un troquet appelé le « Who ».

Boris était planqué dans le parking face au bouiboui où une clientèle de poivrots et de parieurs faisait la richesse du taulier. Il était là depuis une heure et avait vu arriver l'Anglais en taxi vingt minutes plus tôt. Sans Patterson.

Green s'était assis face à la porte, selon l'habitude des agents de terrain. Au téléphone, quand Braslav avait demandé à ce qu'ils se rencontrent, Green avait d'abord énergiquement refusé.

Boris, à l'aide d'une petite paire de jumelles et bien que le bistrot soit à peine éclairé, vit que Green s'impatiait, consultant nerveusement sa montre, dévisageant chaque client. Il comprit que Braslav ne lui avait pas menti en disant qu'ils ne s'étaient jamais vus. Ce qui ne changeait rien au problème.

Il prit soin de rester dans l'ombre en traversant l'avenue. Son plan était simple : emmener Green dans un endroit tranquille pour l'interroger. Il s'étonnait que l'Anglais ait choisi ce quartier loin du

centre, mal fréquenté, où les Blancs n'étaient sûrement pas les bienvenus.

Il avait laissé sa voiture deux blocs plus haut, devant une épicerie où il espérait, grâce à la lumière diffusée par la boutique, qu'elle serait plus en sûreté, et avait donné un billet de dix à un gamin portoricain pour la surveiller.

Il attendit que plusieurs clients entrent en même temps pour se faufiler au milieu d'eux et, longeant le mur, gagner le coin où se tenait Green.

Le bistrotier devait avoir des problèmes avec la compagnie d'électricité, ou ne tenait pas particulièrement à déchiffrer la physionomie de ses chalands car, à part trois lampes à abat-jour métallique suspendues dans la salle et deux loupottes asthmatiques au-dessus du bar, la salle avait la luminosité d'une caverne.

Il attendit que Green regarde de l'autre côté pour se glisser près de lui sur la banquette collante de crasse et lui enfoncer son pistolet contre les côtes. L'Anglais se raidit et tourna la tête. S'il fut surpris de voir Boris à la place du Macédonien, il ne le montra pas.

– Que faites-vous ici, lieutenant ? demanda-t-il en tordant la bouche.

– Tu vas sortir avec moi sans faire d'histoires, répondit Boris sans le regarder.

– Pourquoi je ferais ça ? riposta l'Anglais en saisissant son verre de bière.

– Pose ton verre, gronda Boris. J'ai un silencieux et si je tire personne ne le remarquera dans ce boucan.

Green marqua un temps d'arrêt et reposa sa bière.

– Je ne comprends pas votre attitude, lieutenant.

– T'avais bien rendez-vous avec Anton Braslav, non ? Eh ben, c'est moi qui le remplace. Allez debout, et calmos, hein...

Ils se levèrent ensemble, Boris collé à Green, et traversèrent les groupes de buveurs qui tout à leurs conversations avinées ne firent pas attention à eux.

– Où va-t-on ? demanda l'Anglais une fois arrivés sur le trottoir.

– Par là, à droite, lui indiqua Boris, le pressant.

Ils passèrent devant des groupes de jeunes qui les regardèrent d'un air indifférent. Les adultes, assis sur les marches des perrons, discutaient bruyamment d'un escalier à l'autre. Ils parvinrent à la

Plymouth et Boris sourit au jeune Portoricain assis sur le capot.

– Merci, lui dit-il en lui tendant un billet de cinq, t’as bien travaillé.

– Pas de quoi, patron, répondit le gosse en se laissant glisser à terre.

Boris attendit qu’il s’éloigne pour menotter si vite Green dans le dos qu’il n’eut pas le temps de se défendre.

– Hé, qu’est-ce que vous faites ? Vous êtes cinglé !

– Monte derrière, répondit Boris en le poussant et en lui appuyant sur la tête.

Il se mit au volant et démarra. La chaussée n’était par endroits qu’un immense nid-de-poule et il dut slalomer entre les trous en se dirigeant vers la baie. Green se taisait, mais plusieurs fois Boris croisa son regard furieux dans le rétroviseur.

– Vous savez ce que vous faites ? cracha enfin l’Anglais. Je suis un agent du MI5 envoyé par mon gouvernement. Vous allez tout droit à l’incident diplomatique !

Boris ne répondit pas. Au bout d’une dizaine de minutes, ils arrivèrent sur un vaste terrain vague en surplomb, bordé de bâtiments abandonnés, face à Oakland qui barrait l’horizon avec sa multitude de lumières se reflétant sur la noirceur de l’eau.

Boris amena la voiture près du bord.

– Descends, dit-il en faisant le tour pour ouvrir la portière.

– Vous me la jouez Al Capone ? ricana l’Anglais en s’extrayant de sa place.

Boris le poussa en avant.

– Mets-toi à genoux, ordonna-t-il.

Green tourna la tête et dit d’une voix devenue mal assurée :

– Vous faites une drôle de connerie, mon vieux.

Braslav l’avait balancé et ne se gênerait pas pour témoigner contre lui et sauver sa peau. Ce devait être le deal que lui avaient proposé les flics. Il décida de la jouer franc jeu.

– C’est l’histoire de votre père qui vous a mis en colère ? J’ignore ce qu’a fait Braslav, mais il devait juste récupérer le DVD, rien de plus.

– D’accord, l’Anglais, je te crois, tu as dit à ton homme de main d’user de câlins avec ce vieux monsieur, mais il t’a pas compris. Bon alors, à genoux. Tu vas me dire pourquoi, deux ans après sa mort, ton gouvernement voulait récupérer le DVD de l’autre Berezovsky.

Green se raidit. Il commençait à trop sentir les cailloux du sol qui lui rentraient dans les genoux.

– T’as tort, dit Boris d’un ton désabusé. Si tu savais les sombres pensées qui me viennent quand je pense qu’à cause de toi mon père a failli mourir.

Et, parallèlement, il le frappa derrière le crâne et l’envoya rouler dans la poussière.

– Bordel, vous êtes dingue ! brailla Green.

– Je répète ma question : Pourquoi tes patrons avaient besoin de récupérer ce DVD deux ans après ?

– Je n’ai rien à dire.

– Ne compte pas sur la mansuétude de la justice américaine quand je t’y traînerai. Tu as agressé un citoyen américain de soixante-quinze ans, honorablement connu, au point de l’envoyer à l’hôpital. Tu as engagé un tueur étranger pour l’obliger à lui donner un DVD qui lui venait de son neveu décédé. Tu penses bien que les juges vont se demander la raison de tout ça... et surtout vont le demander au gouvernement de ton pays...

Green ne broncha pas. Boris lui posa la main sur l’épaule en secouant la tête.

– Écoute-moi. Ça, c’était la version cool. La hard, c’est quand on te retrouvera dans la baie à moitié bouffé par les crabes, après que je me serai arrangé pour que tu ne sois pas identifiable. Tu suis ?

– Vous n’aurez pas le cran, dit Green. Vous êtes un flic.

– Un flic, mais aussi un fils, et tu sais combien on a le sens de la famille chez nous. En plus, je ne suis pas un gentil flic. Plutôt du style de l’inspecteur Harry.

– Vous avez visionné le DVD ? lâcha soudain Green.

– Je l’ai visionné, et je ne comprends toujours pas pourquoi vous vouliez le récupérer.

Green leva la tête, le fixa un moment, et dut convenir qu’il n’avait pas les bonnes cartes.

– OK, commença-t-il de mauvaise grâce. Je peux fumer ?

– Je t’en prie, mais c’est moi qui trouve tes cigarettes.

Boris prit le paquet dans la poche intérieure du veston de Green, en extraya une, l’alluma et la glissa entre les lèvres de l’Anglais. Celui-ci tira une longue bouffée.

– Quand Poutine négociait avec Cameron, il avait encore la

sympathie des Européens. Mais si l'on apprend maintenant que Scotland Yard, avec l'accord de mon gouvernement...

– Oui ?

Green regarda Boris en face.

– Vous savez, lieutenant, il y a des choses qui nous échappent, aussi bien à vous qu'à moi...

– Comme de faire assassiner deux citoyens russes résidents sur le sol anglais avec la complicité muette du gouvernement ?

– Vous ne pigez rien, soupira Green en tentant de se relever.

Boris le poussa brutalement en arrière, accentuant encore la pression en appuyant son pied de tout son poids sur la poitrine de Green qui hurla de douleur.

– Écoute-moi, gronda Boris, j'en ai vraiment rien à foutre des mamours de Cameron avec Poutine, ou de celles d'Eltsine avec la mafia russe, même de la mort de mon cousin. Je veux juste que tu me dises ce qui a tout à coup paniqué tes compatriotes au point d'envoyer un minable comme toi s'en prendre à mon père.

Sentant ses genoux sur le point de se déboîter, Green hoqueta :

– Votre père... a voulu donner le DVD à la... presse.

– Quoi ?

– Les médias, souffla-t-il. Relevez-moi, j'ai mal. Merde, j'ai mal !

– Je comprends pas.

– Il voulait révéler... – Green grimaça. – Il... il voulait révéler à la presse la complicité de mon gouvernement dans le meurtre de Litvinenko et le pseudo-suicide de votre cousin... Le MI5... a pensé que ça serait une catastrophe pour notre pays.

LE GARDIEN jeta son habituel coup d'œil en ouvrant la trappe insérée dans la porte en fer et sursauta violemment.

– Nom de Dieu ! s'exclama-t-il.

Le détenu de la cellule 29, le tueur cinglé comme ils l'appelaient tous, se tordait par terre, bavant et agité de soubresauts. Il attrapa son talkie.

– Secours cellule 29, vite, homme à terre ! Vite !

L'appel reçu au poste central expédia dans les deux minutes deux gardiens avec leur brancard qui arrivèrent en cavaland. Entre-temps le maton était entré dans la cellule d'Holme et, penché sur lui, se demandait ce que ce con avait avalé pour vomir une telle saloperie nauséabonde.

– Putain c'est quoi ? s'exclama un des gardiens qui venaient d'arriver. Magne ! attrape-le par les pieds ! ordonna-t-il au second.

Ils le hissèrent sur le brancard et, après l'avoir sanglé, repartirent au pas de course à l'infirmerie. Quasi inerte, secoué de hoquets, Holme semblait sur le point de trépasser.

– Vite ! appelez le médecin ! hurla l'infirmier quand ils arrivèrent.

Ils déposèrent le prisonnier sur un lit, remontèrent les barrières latérales et le regardèrent se tordre de douleur.

– Nom de Dieu ! mais qu'est-ce qu'il a ? marmonna l'infirmier.

Le médecin arriva et se pencha sur le malade.

– C'est arrivé quand ? demanda-t-il.

– On vient de l'amener. J'l'ai vu à travers le judas, y's'tordait par terre ! J'ai tout de suite appelé ! se défendit le gardien.

Le médecin se pencha, ouvrit la chemise d'Holme, posa son stéthoscope sur sa poitrine en prenant garde d'éviter les éclaboussures de vomi. Il haussa les sourcils.

– Bon, il fait une sacrée tachycardie, je peux rien faire ici, c'est sûrement un empoisonnement, mais je ne sais pas à quoi. Faut l'emmener à l'hôpital.

Les gardiens échangèrent des coups d'œil.

– Ben, c'est que c'est un dangereux. On peut pas le trimballer sans

précautions, objecta l'un des deux, sergent. Faut en référer à l'administration.

– Qui répondra dans combien de temps ? grimaça ironiquement le médecin. Un jour, deux ? Moi, je veux bien, mais alors je dégage ma responsabilité. Si on ne le soigne pas, il va mourir. Je sais pas ce qu'il a bouffé.

Ah le con, pensaient les matons, manquait plus que ça. Il s'était empoisonné volontairement. Un suicide. Un putain de suicide qui allait apporter des tonnes d'emmerdements pour tout le monde !

– Alors, qu'est-ce que vous décidez ? reprit le médecin d'un ton impatient.

Le sergent soupira. Le directeur de Potrero était dans l'avion qui devait le conduire à Tucson où se tenait le congrès annuel des directeurs de prison-hôpital. Pendant son absence, il était chargé d'expédier les affaires courantes.

Mais le transport à l'hôpital d'un tueur de l'importance de Ferris Holme n'était pas une affaire courante. Il regarda ses hommes.

– On est combien aujourd'hui ?

– Dix, répondit l'un d'eux.

Le sergent réfléchit encore. Sur le lit, Holme semblait avoir perdu connaissance. Le médecin reposa son stéthoscope sur son cœur.

– Bon, vous prenez une décision, ça s'arrange pas. Moi, je l'emmène, avec ou sans vous. – Il prit son téléphone. – Je demande une chambre.

– Où ?

– À Sainte Marie, ils ont un bon service gastro et antipoisons.

– Mais c'est loin ! protesta le maton.

– Et alors, on l'emmène pas à pied !

– OK. Je préviens l'administration, se décida le sergent après avoir réfléchi. Préparez-le, ordonna-t-il aux infirmiers, on va le descendre.

– Une seconde, dit le toubib, répondant au téléphone. Oui... oui, c'est urgent, soins intensifs en gastro... un empoisonnement... Je ne sais pas... vomi vert et nauséabond... Non... pas de coliques, enfin jusqu'ici... Il était à Potrero, c'est un droit commun... Oui... service pénitentiaire... presque inconscient, pouls très rapide... OK, on arrive. – Il raccrocha. – Allez, dit-il aux brancardiers, on l'emmène ! Allez grouillez !

– Et qui va le garder ? protesta le sergent, j'arrive pas à avoir les

flics.

– Est-ce que je sais ! Prenez vos hommes en attendant ! répondit le médecin, irrité.

– Mais on n'est que dix aujourd'hui !

– C'est pas mon problème ! Moi, je dois soigner ce type, point final ! – Il attrapa un bord du brancard. – Allez, merde, bougez-vous, grogna-t-il aux deux autres qui attendaient.

Ils coururent vers l'ascenseur pendant que le sergent appelait frénétiquement le poste de police du district.

– Oui, brailla-t-il l'ayant enfin obtenu, ici le sergent Murdoch du service pénitentiaire de l'hôpital de Potrero, on doit transférer un prisonnier au service des soins intensifs de l'hôpital Sainte Marie. Détenu qualifié de très dangereux. J'ai besoin d'aide. Non, pas pour l'accompagner. Ben oui, pour le garder, bordel ! Vous comprenez rien ou quoi ! Qui c'est ? Ben je vais vous dire qui c'est ! C'est Ferris Holme ! Oui, c'est ça, le Routard du Crime ! Alors *capisce* ? Il est en train de claquer ! Il s'est empoisonné ! Ben oui mon gros ! On n'est pas dans la merde ! Alors envoie fissa un de tes poulets sur place ! Le directeur n'est pas là, c'est moi qui suis responsable... Murdoch, sergent Murdoch, et toi t'es qui ? Qui ? Flatbusch, et ben officier Flatbusch, magne-toi le train le Routard est déjà en route, ricana-t-il, content de son effet.

Il coupa la communication et cavala à la suite du cortège. Bordel, fallait que ça arrive juste quand le dirlo était en goguette.

— IL FAUT LUI FAIRE une IRM, décida le spécialiste. Il a peut-être avalé une fourchette ou une connerie dans le genre, ça arrive souvent avec ces types-là.

Le jeune médecin soupira. Il avait accepté de faire des vacances à la pénitencier en attendant de travailler dans un vrai cabinet.

— Il aurait eu des hémorragies, non ?

— Ça dépend où elle s'est collée, objecta le spécialiste en regardant glisser le tapis mobile dans le tunnel magnétique.

L'appareil ronronna.

— Je vois rien, dit le médecin installé devant l'écran. Il a rien de solide dedans. À mon avis, reprit-il en se tournant vers son collègue, il a avalé une saloperie. On va lui faire un lavage d'estomac. L'odeur du vomi me fait penser à la nicotine, ajouta-t-il. Il fumait ?

— J'en sais rien. Mais fumer ne rend pas malade à ce point, ironisa le collègue.

— Non, mais avaler des mégots, si !

— Quoi ?

— Vous connaissez pas ça ? Vous vous faites un jus de mégot que vous ingurgitez. Déjà, faut y arriver. Mais ça vous rend malade comme un chien et, pour peu que vous soyez allergique à un des composés, vous pouvez en mourir. Surtout avec les saloperies qu'ils mettent maintenant dans le tabac. Bon, ben moi, je ne vois rien... alors, on va le faire vomir.

— Encore !

Le médecin haussa les épaules en souriant.

— Il y a longtemps que vous êtes avec eux ?

— Avec eux ? Les détenus ?

— Oui.

— Quatre mois.

— Bon, alors vous n'avez pas fini de vous étonner. Va falloir vous blinder. Ils sont parfois aussi dingues avec eux-mêmes qu'avec leurs victimes. Allez, on le lave !

Holme fut transporté en salle de soins où on lui administra un

lavage d'estomac qui le laissa sur le flanc.

– Ramenez-le dans sa chambre et surveillez-le, il n'est pas sorti de l'auberge. Surveillez surtout le cœur, il a été secoué.

– Il est tiré d'affaire ? demanda le jeune médecin.

– Normalement, s'il ne fait pas de collapsus. Il n'a pas un cœur très solide et il a un problème immun d'après la prise de sang.

– Il a un Klinefelter.

– Ah oui... bon, à surveiller, répéta le médecin à l'infirmière présente. Au moins, les premières vingt-quatre heures sous monitoring.

– Oui, docteur.

Un policier arriva à ce moment-là et s'adressa au médecin :

– Je suis envoyé par mon commissariat pour garder le malade. J'ai prévenu à l'entrée.

– Très bien. Vous savez qui c'est ? demanda le spécialiste.

– Holme, c'est ça ?

– Oui, n'allez pas le chatouiller, il est mal en point.

– Ça risque pas. Moi, je m'installe dans le couloir et j'ai ordre de ne laisser entrer personne à part le personnel soignant.

– Très bien, je vous fais apporter une chaise et du café, d'accord ?

– C'est pas de refus, merci. Je serai pas relevé avant quatre heures.

– OK, lutinez pas les infirmières, elles ont du travail.

Lutiner, pensa le flic, ça veut dire quoi ?

BORIS REPOSA le téléphone, resta un moment les yeux dans le vague et dit à Xi.

– Tu veux que je t’en raconte une bien bonne ?

Son adjoint releva la tête.

– Holme a tenté de s’empoisonner et est aux soins intensifs à Sainte Marie.

Xi arrondit les yeux, ce qui n’était pas facile pour lui.

– Non !

– Si... je vais aller le voir.

– Aller le voir, pour quoi faire ?

– S’il ne s’était pas loupé, on faisait l’économie d’un procès, dommage, non ?

– Pas pour les familles des victimes.

– Non, pas pour elles. Seulement pour la société.

Xi hocha la tête. Parfois, il trouvait son patron très cynique.

– Il voulait vraiment se suicider ?

– Je ne sais pas. Je le lui demanderai.

– Vous allez le lui demander ?

– Qu’est-ce t’as Confucius ? T’as pitié de ce salaud ?

– Non, pas pitié... mais... enfin, vous les Américains vous parlez toujours des droits de l’homme, des droits des prisonniers, alors je me dis...

– Tu te dis que si on était avec Xi Jinping à Pékin, au lieu d’être à San Francisco, on ferait pas tant d’histoires ? Et t’aurais raison, fils du Ciel. Ils se sont démenés pour le sauver d’après ce que j’ai compris. Là-bas, ils lui auraient fait payer la balle pour le descendre. Je sais pas qui a raison.

Xi hocha la tête.

– Il s’est empoisonné avec quoi ?

– Du jus de mégots macérés, d’après le toubib. Et tu sais la meilleure ? C’était les mégots du psy qu’il avait barbotés. – Boris éclata de rire. – J’adore les pys ! Bon, j’irai chercher mon père demain, il a fini sa rééducation, soupira-t-il.

Xi remarqua que son patron avait l'air songeur.

– Un problème, patron ?

– Hein ? Je ne sais pas. Je dois lui parler.

– Il n'est pas bien ?

– Dans son corps ? Si.

Xi sursauta.

– Dans sa tête ?

Boris haussa les épaules.

– Si l'on veut. Mon père n'a pas vu passer les années. Il fait des conneries comme un jeune. Et c'est moi maintenant qui dois le gérer.

– Les enfants deviennent les parents à un moment de la vie, répondit Xi en grimaçant un sourire.

– Ouais... à part que tes enfants, tu peux leur foutre une claque quand c'est nécessaire, pas tes parents.

Xi émit un petit rire.

– Bon, j'y vais, dit Boris en se levant. Comment va Mme Xi ?

– Elle est un peu anxieuse.

– Parce que ?

– L'accouchement, soupira Xi. Elle a peur des complications et que l'enfant n'ait pas tout ce qu'il faut.

– Ah, ouais, c'est classique, tu sais. Tu lui passes mon bon souvenir.

– Oui, patron.

– Vous ne savez toujours pas ce que c'est ?

– Non, Mme Xi n'y tient pas.

HOLME ATTENDIT que les nausées se calment. Couché sur le dos, une perf dans le bras droit, des électrodes sur la poitrine. Des images lui revinrent et il regarda autour de lui.

Il était dans une chambre d'hôpital. Il tourna la tête vers le couloir et vit passer des gens qui le regardaient sans se cacher. Il grimaça en apercevant un policier à la porte parler à une infirmière qui entra dans la chambre.

Il ferma les yeux, feignant de dormir. À travers ses paupières mi-closes, il la vit vérifier la perfusion, aller au pied du lit et noter quelque chose sur la tablette. Elle lui jeta un coup d'œil, resta un moment à l'examiner d'un air curieux et à murmurer des mots qu'il ne comprit pas.

Elle sortit et il respira. Le policier était un problème. Il aurait dû se douter qu'il y en aurait un. Il se sentait fatigué comme s'il avait été roué de coups.

Il se rendormit et se réveilla en entendant du bruit. L'infirmière était revenue avec un plateau.

– Vous voulez manger ? proposa-t-elle.

Il n'avait pas faim mais soif. Il réclama de l'eau.

– Je vais vous en apportez. Mangez en attendant.

Il la fixa. Elle lui rappelait quelqu'un mais il ne se souvenait plus qui. Elle sortit après l'avoir observé encore une fois avec insistance.

Il n'aimait pas ses façons. Puis il se souvint. La femme de la plage. C'était aussi une infirmière.

Le temps qu'elle apporte de l'eau, il s'était rendormi.

BORIS ARRIVA au service des soins intensifs en pensant qu'il fréquentait décidément un peu trop ce genre d'endroit depuis quelque temps. Il alla jusqu'à la chambre d'Holme et l'observa à travers la vitre. Holme tourna la tête vers lui et leurs regards se croisèrent.

Il ressentit une petite secousse d'angoisse. Il venait de quitter Goldenson qui essayait toujours de reprendre la main.

« Vous croyez qu'il a tenté de se suicider ? » avait demandé l'avocat.

Boris avait eu une grimace d'incertitude et avait haussé les épaules.

« Possible... ou pas. Je n'ai jamais compris ce qu'il avait dans la tête.

– En tout cas, avec cette tentative de suicide, il va être difficile à juger. Les gens vont le prendre en pitié.

– Oui... ça se peut. Ils vont croire que c'est le remords.

– Et vous, vous n'y croyez pas... ? »

Boris s'était contenté d'un sourire ironique.

Il ouvrit la porte et entra après avoir salué le gardien qui lui parut juste sorti du jardin d'enfants, et se demanda à partir de quel âge on allait bientôt recruter avec la désaffection des postulants pour le métier de flic.

Holme le regarda approcher, les yeux fixes et aussi expressifs derrière ses lunettes que deux billes de verre, les lèvres serrées, plus pâle qu'un cadavre.

– Salut, Holme, alors... tu es mieux ici qu'en prison ? demanda-t-il en tirant une chaise pour s'asseoir. – Il le toisa. – T'as pas bonne mine, mais tu t'en es bien tiré. Encore un de tes coups tordus ? – Il se pencha vers lui. – Parce que tu ne voulais pas mourir, hein ? Juste faire peur... Remarque, avaler du jus de mégots, faut pouvoir. Tu pensais quoi, qu'on te remettrait en liberté ? – Il regarda la perfusion. – On te soigne bien, mieux que t'as soigné ces pauvres filles, et le vieux Joe, et les deux petits garçons... Tu ne demandes pas lesquels ? Parce que tu sais de qui je parle ? Ces pauvres gosses que tu as tués ? Sympa qu'un

autre paye à ta place... C'est pas ça qui va t'empêcher de dormir, hein ? – Il se recula sur sa chaise. – J'ai déjà vu des tordus, Holme, mais toi, t'es en tête de peloton.

– J'ai rien dit.

– Non, c'est vrai. T'as été prudent. Mais on va quand même te juger. T'as vu, l'hôpital pénitentiaire, c'est pas si marrant.

– Je ferai attention.

– Tu feras attention à quoi ? À ne pas avouer ou à ne pas tuer ? Tuer, tu n'en auras plus l'occasion.

Holme détourna la tête et fixa le mur devant lui.

– J'espère que quand tu iras mieux, on pourra se reparler tous les deux. Je suis sûr que ça te soulagera. T'es un grand criminel, Holme, c'est quelque chose ça. Je suis sûr que ton père serait fier de toi... Les pères sont toujours fiers quand leur fils est le meilleur. Moi aussi, j'ai un père... pas tout à fait comme le tien... ni un ivrogne, ni une brute. Un type... particulier, mais qui a toujours tout fait pour sa famille. C'est l'avantage que j'ai sur toi, c'est vrai, mais ça ne t'excuse pas pour autant. J'ai vu ce que tu as fait à tes victimes. – Il se leva, fit quelques pas dans la chambre. – Tu sais ce qui me ferait plaisir ? Que tu leur demandes pardon. Tu peux faire ça, Holme, pour moi ? Tu pourras leur demander pardon quand tu seras devant le tribunal ? Quand leurs familles te regarderont. Tu ne réponds pas. Tu ne le feras pas ? Dommage, j'aurais bien aimé. Tu vas passer tes prochaines années derrière les barreaux. Pense à ces mères, ces pères, ces amis. Tu peux leur faire du bien. Bon, je vais te laisser, remets-toi vite parce qu'on t'attend dehors pour te juger.

HOLME NE POUVAIT PAS dormir, d'ailleurs il n'avait pas sommeil. Le couloir était plongé dans la pénombre. Seuls quelques points lumineux permettaient de circuler et indiquaient les accès.

On lui avait ôté les électrodes qui le reliaient au monitoring ainsi que la perfusion. Il respira lentement et profondément. Ses pensées brouillées dérivèrent vers le lieutenant.

Il s'était trompé sur lui. Le lieutenant ne l'aimait pas. Pire, il le méprisait. Il s'était moqué de lui qui lui avait fait confiance. Pourquoi lui avait-il parlé de son père ? C'est à cause de son père qu'il était là. S'il avait eu le courage de le tuer tout aurait été différent. Il se souvint d'un de ses psys qui, au cours d'un entretien, lui avait demandé si, à un moment de sa vie, il avait eu envie de tuer son père. Comme il n'avait pas répondu, le type avait dit : « Vous savez, c'est un sentiment naturel. Parfois c'est nécessaire pour survivre. » Il avait ajouté que c'était seulement une image.

Cette image l'avait suivi longtemps. Il n'était jamais retourné dans son village et ignorait si son père vivait encore. Le lieutenant lui avait parlé du sien en disant qu'il avait eu de la chance de l'avoir. S'il avait eu un père comme le sien, serait-il devenu policier aussi ? Ce genre de raisonnement le fatiguait. Les pensées arrivaient souvent en ordre dispersé et il avait du mal à les ordonner. Il se souvenait que sa maîtresse avait dit que sa tête était un vrai fouillis et qu'il devait ranger ses idées comme des chaussettes dans un tiroir. Il l'avait rapporté à sa sœur qui avait ri.

« T'as jamais rangé tes chaussettes ! »

Il sortit tout doucement du lit. Il était en chemise d'hôpital et il alla vers la penderie. Elle était vide. Il s'approcha des vitres du couloir.

Le flic dormait sur sa chaise, la bouche ouverte, les jambes tendues devant lui, les bras relâchés de chaque côté du corps.

Il tourna doucement la poignée de la porte et s'immobilisa. Le flic n'avait pas bougé. Il sortit et examina le couloir. Vide d'un bout à l'autre. À droite, il faisait un coude. À gauche, s'ouvrait une porte

surmontée d'un panneau lumineux : EXIT. Son cœur s'accéléra. Il regarda le policier affalé.

Il revint dans la chambre l'esprit en ébullition. Il savait que, quoi qu'il fasse, il serait envoyé en prison pour toute sa vie et ça lui sembla injuste. C'était la faute de son père. Contrairement à lui, il n'aimait pas les femmes qui vendent leur corps. Il avait encore en mémoire sa honte quand il l'avait emmené dans la camionnette de la pute.

Le tuyau de la perfusion pendait à la potence. Il le saisit. Il était plus solide qu'il ne l'aurait cru. Un de ses compagnons de route avait été retrouvé dans sa chambre d'hôpital étranglé avec le sien. Il était dans le même service, deux chambres plus loin. Quand les infirmiers s'en étaient aperçus, ils avaient paniqués et les avaient tous enfermés dans leurs chambres.

Il le décrocha et tira dessus pour tester sa solidité. Il se demanda à quoi ça pourrait lui servir et s'assit pour y réfléchir. Il tremblait d'énervement de ne pas pouvoir mettre une pensée devant l'autre.

Il n'avait pas refermé la porte et il entendit le policier grogner et bouger. Il se raidit. Il repensa au lieutenant qui lui avait dit qu'il allait revenir pour lui parler, mais il n'avait plus confiance en lui. Il l'avait trompé.

Il se leva et retourna à la porte. La tête du policier avait basculé en arrière et il ronflait.

Sa gorge offerte le fascinait. Il eut un goût de sang dans la bouche et s'aperçut qu'il s'était mordu la lèvre.

Il examina encore le couloir. Les portes des chambres fermées ne laissaient échapper aucun bruit. Le policier grogna et respira bruyamment, mais retomba dans le sommeil.

Holme battit des paupières et s'avança vers lui.

ÇA FIT L'EFFET D'UNE BOMBE, un tsunami de stupeur. Puis de rage. Dans tous les commissariats, chez tous les flics, même ceux qui n'avaient participé à rien. C'est que l'arrestation d'un criminel de cette envergure les rassemblait tous. Les rendait solidaires.

Les journaux en avaient fait des tonnes dans le genre :

La SFPD, la meilleure police du pays. À peine deux mois pour retrouver et arrêter un multirécidiviste du crime !

Et puis, patratas. Le multirécidiviste, le Routard du Crime, s'était fait la belle en tuant son gardien. Un policier de vingt-trois ans, futur papa. Étranglé avec le tuyau de perfusion qu'une infirmière négligente avait oublié d'enlever de la potence.

L'infirmière de garde, venue à six heures du matin prendre la température et la tension de son patient, avait trouvé le jeune policier dans le lit d'Holme, enfoui sous les couvertures, le tuyau de plastique serré autour du cou, la langue toute bleue coincée entre les dents.

L'assassin s'était enfui avec l'uniforme et le flingue du flic.

Le capitaine Tod s'expliquait laborieusement devant la forêt de micros tendus par les journalistes sur le perron de l'hôtel de police de San Francisco, le QG des poulets, où s'élaboraient d'ordinaire les stratégies censées protéger la population, tirant une gueule de trois pieds.

– Malcolm Pietro n'a pas eu la plus petite chance de se défendre. À sa veuve, nous présentons nos plus sincères condoléances et le service des réparations sera à ses côtés pour l'aider dans cette épreuve. Malcolm Pietro recevra à titre posthume la médaille du courage, la plus haute décoration de la police, et l'hommage de ses pairs et de la ville. Sa veuve, Marilyn Pietro, sera aidée comme il se doit, même si rien ne remplacera le père de son futur enfant.

Boris, debout à ses côtés sur l'estrade, fut surpris d'entendre que s'endormir à son poste valait une médaille à celui qui avait laissé échapper son prisonnier. Même si, malheureusement, sa négligence lui

avait coûté la vie. Ce qui occasionna un bond en arrière dans sa mémoire.

Jeune promu de l'école de police, son partenaire d'alors, James Kilpatrick, vingt-deux ans, valeureux Irlandais porté sur l'héroïsme, fut braqué par un voyou adepte des vols avec violence.

Kilpatrick, lors de l'intervention, arrêta avec son estomac la balle tirée par le braqueur. Il riposta machinalement et le blessa gravement. Kilpatrick mourut, mais les experts en balistique furent incapables de déterminer qui avait tiré en premier. Sa famille ne reçut d'autre dédommagement que le drapeau plié. Le braqueur prit dix ans en prison fédérale dont il ne fit que six.

Boris en resta très longtemps meurtri.

Le maire, interrogé sur une grande chaîne télé à l'heure du JT, déclara avec conviction que ce n'était qu'une question d'heures pour que l'on remette en prison celui qu'un nouveau journaliste débaptisa le Routard du Crime pour l'appeler le Boucher de San Francisco.

C'était toujours le même, il avait juste gagné une adresse.

– Monsieur le maire, pensez-vous que des responsables devront être recherchés quant à cette évasion ? avait interrogé le chroniqueur de la NBC.

– S'il est prouvé que des fautes ou des négligences sont à l'origine de ce drame, soyez assurés que les coupables seront punis.

En tout état de cause, les deux mille deux cents policiers et les douze commissariats de la ville furent sur les dents. Plus de permission, plus de congés maladie.

Le lieutenant Boris Berezovsky, rapidement surnommé BB par la valetaille journalistique, fut interrogé par toutes les chaînes sur ce qu'ils ressentaient après avoir, lui et ses hommes, risqué leur vie pour s'assurer d'Holme.

– On n'a jamais rien risqué, avait-il rétabli à leur grand désappointement. Ferris Holme ne s'attaque qu'aux faibles et aux vulnérables. C'est un homme sans pitié qu'on va vite remettre là où il va passer le reste de sa vie : en prison.

Le chef de la police, Morris Suir, sanglé dans son uniforme de parade, prit congé avec soulagement des journalistes et de la foule qui, parce que c'était l'heure de la pause-déjeuner, avait commencé à envahir la place.

Près de la grande fontaine en marbre noir exhibant un cheval

cambré caracolant sous un militaire du siècle passé, un inévitable groupe antipeine de mort agitait des banderoles, sachant pourtant qu'en raison de son handicap Holme y échapperait, d'autant qu'elle avait été déclarée inconstitutionnelle en 2014.

Boris serra la main du chef de la police, du commissaire divisionnaire Falker, de deux ou trois autres huiles galonnées et s'apprêta à partir.

Les journalistes ne semblaient pas en avoir l'intention, commentant entre eux les déclarations des officiels qui avaient utilisé la langue de bois, l'un d'eux lui lança de loin :

– C'est vous qui l'avez arrêté ?

Boris acquiesça.

– Avec mon équipe, précisa-t-il.

– Vous pourriez donner une interview au *Wall Street Journal* ? beugla de sa place le journaliste, empêché d'avancer par un cordon de flics.

– Fini les interviews, répondit Boris. Je dois d'abord le retrouver.

– Alors bonne chance ! lui répondit le journaliste, dépité.

L'hôtel de ville de San Francisco, bâti en pierre blanche avec un soubassement en brique rouge, était un bâtiment en arrondi surmonté d'un grand fronton où était inscrite la devise de la police : GOLD IN PEACE, IRON IN WAR¹.

Érigé en 1920 sur une large place au 850 Bryant Street et précédé d'un immense parvis en pierre de lave, il faisait partie des beaux bâtiments de San Francisco. Autour, de grands pins maritimes lui apportaient l'ombre et la fraîcheur.

À l'est de la place, un homme de haute taille en uniforme de policier était appuyé contre une des colonnes qui ceignaient le bâtiment lui donnant un air romain. Il y avait tellement d'uniformes ce matin-là que personne ne le remarqua.

Il se décolla du mur et suivit Boris de loin quand il se dirigea vers l'arrêt du tramway. Il s'arrêta à une cinquantaine de mètres derrière un arbre.

Un tram arriva en brinquebalant et la foule s'apprêta à monter. En démarrant, le machiniste agita vigoureusement sa cloche.

Le policier s'élança à la suite du véhicule en le suivant sur le trottoir. Il n'avait aucune peine avec ses grandes enjambées à rester à sa hauteur.

En raison de la circulation, Boris mit presque vingt-cinq minutes pour arriver au domicile de son père. Depuis ce que Green lui avait révélé, il appréhendait l'explication qu'il devrait avoir avec lui et voulait s'assurer que tout était en ordre avant son retour.

Il sauta du tram et gagna l'immeuble de Vladimir. Concentré sur ses réflexions, il ne fit pas attention au policier qui le doubla et qui continua son chemin après avoir jeté un coup d'œil sur l'immeuble.

1.

« D'or dans la paix, de fer dans la guerre. »

BORIS SE GARA selon son habitude sur l'emplacement réservé aux pompiers devant l'immeuble de son père. Ils revenaient de la clinique du cœur où Vladimir avait remusclé le sien.

– Bon, je vais monter ta valise. Tu restes là, à cause des contredanses, lui dit-il.

– Tu ne restes pas ?

Boris hésita. Il avait beaucoup de choses à dire à son père, et pas que des choses agréables. Devait-il attendre que celui-ci se remette ? À ce moment un Asiatique vêtu d'un grand tablier blanc s'approcha.

– Monsieur Vladimir, s'exclama-t-il, comme je suis content de vous revoir... !

Vladimir s'extirpa de la voiture avec un grand sourire.

– Monsieur Kim Jong, comment allez-vous ? – Il se tourna vers Boris. – Tu ne connais pas mon voisin épicier ? On est très copains ! Je vous présente mon fils, monsieur Kim, il est lieutenant de police !

– Je sais très bien qui il est, gazouilla joyeusement l'épicier. Excusez-moi, dit-il la face fendue d'un grand sourire, je peux surveiller votre voiture pendant que vous accompagnez votre papa. Je connais tous les policiers du coin.

– Tu vois ! s'exclama Vladimir du ton qu'il aurait eu en gagnant au Loto. Tout le monde s'entraide ici !

– Dans ce cas, je vais l'installer, acquiesça Boris. Merci à vous.

– Je vous en prie, c'est un honneur, lieutenant.

En pénétrant dans l'appartement, Vladimir resta interdit.

– C'est chez moi ? demanda-t-il.

Il y avait, en effet, de quoi en douter. Rien ne semblait subsister du décor qu'il avait connu durant quarante ans.

Les meubles, la couleur des murs, tout était changé. Le temps d'une crise cardiaque, on était passé du début du vingtième siècle au vingt et unième.

– Mais qui a fait ça ? s'exclama encore Vladimir.

– À ton avis ? répondit Boris en allant dans la chambre déposer ses affaires.

– Heu... toi ? Edith ?

– Edith. Elle s’est occupée de tout, répondit Boris en revenant.

– Elle est incroyable ! Non, mais regarde ça !

On aurait dit un gosse découvrant ses jouets sous le sapin de Noël.

– Et ces meubles en Plexiglas, comme c’est joli ! Et le canapé ? Tout en cuir blanc ! Cette femme a un goût incroyable ! Et les rideaux ! Maman détestait les vieux ! C’était moi qui les avais choisis ! Elle aurait adoré la finesse et la couleur de ceux-là, on dirait de la vanille ! La pauvre, dommage qu’elle ne soit pas là pour les voir !

– Tu devras remercier ton amie au lieu de regretter tardivement ton égoïsme, lui dit Boris.

Son père lui lança un regard surpris.

– Mais c’est bien mon intention de la remercier, qu’est-ce que tu crois ? Et de la rembourser, elle a dû dépenser une fortune, la pauvre !

Vladimir continuait son inspection, le sourire aux lèvres.

En même temps, pensa son fils, dans sa tête devait se jouer un redoutable affrontement entre son caractère naturellement pessimiste, son habituelle méfiance devant l’altruisme, l’empathie ou l’affection qu’on pouvait lui témoigner, et ce qu’il voyait.

Son père disait de l’espèce humaine, sauf de ses proches et de quelques autres soigneusement choisis, qu’elle n’était qu’une abominable racaille. Et quand on lui faisait remarquer qu’il pouvait avoir tort, il rétorquait que, depuis qu’il était né, la plupart des événements l’avaient conforté dans l’idée qu’il avait du monde.

– J’en reviens pas ! On dirait tu sais quoi ? Dans ces comédies des années 40, tu sais, style Claudette Colbert, t’avais un couple d’amoureux qui voulait se marier et achetait une maison en ruine. Mais ils s’en foutaient, tellement ils s’aimaient ! Et le plan d’après, boum ! Tout était beau et neuf ! Eh ben, je vais faire le même film pour Edith. D’ici une heure j’aurai en main deux billets en première classe pour Hawaï ! J’ai toujours rêvé d’y aller, et en compagnie de qui ? De Mme Edith Krys ! Voilà quels seront ma reconnaissance et mes remerciements !

Puis sans transition, et devant son fils éberlué, il le prit dans ses bras et l’embrassa comme il ne l’avait pas fait depuis l’obtention de son diplôme à l’université.

– Merci. Merci de retrouver ce monde ! Ah, bon sang, je meurs de faim, s’écria Vladimir, gêné d’avoir laissé paraître ses émotions. Tu as

faim, mon fils ? Est-ce qu'il y a quelque chose à manger dans cette maison ! demanda-t-il en ouvrant le réfrigérateur. Oh, mais c'est quoi tout ça ? Y'a de quoi nourrir une armée !

Il prépara deux sandwiches pendant que Boris, qui surveillait sa voiture par la fenêtre, vit le voisin appuyé sur l'aile et discutant amicalement avec un flic.

– Tu as prévenu ton assurance ? demanda-t-il à son père.

– J'ai prévenu de la clinique ! Oh, les *schmoks* ! Si tu savais ce qu'ils demandent ! Qu'ils aillent se faire voir, les assurances, c'est tous des voleurs !

– Je te donnerai les procès-verbaux de la police, ils te rembourseront. Enfin, une petite partie.

– M'en fous ! Tiens, mange. Je sais pas où elle est allée chercher des bonnes choses comme ça, dit-il en se laissant tomber dans un des nouveaux fauteuils. Ah, dis donc, on est bien là-dedans !

– Tu ne regrettes pas ton vieux cuir ? se moqua Boris.

– Il était vieux et râpé comme moi et il a fini à la casse, bon débarras. Tu t'assois pas ? T'en fais pas, il surveille, le Kim ! Il est gentil ce type !

Boris alla dans la cuisine se chercher une bière. Il ne savait pas comment aborder le sujet qui lui rongait la tête. Son père était encore fragile.

– Dis donc, t'es pas bavard aujourd'hui. T'es pas content que je sois rentré ? s'esclaffa Vladimir en mordant dans son sandwich. Tiens, je vais l'appeler tout de suite, la belle Edith !

Boris se dit que s'il ne parlait pas maintenant, il n'en aurait plus le courage. Depuis trop longtemps son père lui mentait et lui racontait n'importe quoi, et il avait tout gobé.

– Papa, commença-t-il, j'ai regardé le DVD de ton neveu... Il explique beaucoup de choses, j'aimerais bien que tu le voies.

– Mais je l'ai vu !

– Ah, je croyais...

– Y'a pas longtemps, ça m'a quand même fait drôle de l'entendre me parler comme s'il était encore en vie, dit-il, baissant la voix. Pauvre gars. Pas eu de chance dans cette famille.

– Tu as compris que ce ne sont pas les Russes qui t'ont attaqué...

– Ouais... ? Enfin, j'sais pas..., éluda Vladimir, les yeux dans le vague. Tu m'offres une bière ?

– Moi je sais, et je vais les retrouver ceux qui ont fait ça.

– Te casse pas la tête. J'ai vu qu'Edith avait fait changer les serrures. Et t'as vu la porte ? Mieux que pour une salle de coffres !

– Je ne peux pas laisser impunis des voyous qui tabassent et foutent en l'air la maison de mon père, continua Boris, guettant sa réaction. Sans raison, ajouta-t-il.

– Laisse tomber, j'te dis ! Je suis là, c'est le principal ! Tiens, tu sais quoi, dit-il en se relevant brusquement, je veux que Barbra, Sarah et toi veniez dîner cette semaine. C'est moi qui ferai la cuisine ! Un vrai dîner de chez nous ! Que même toi, t'as jamais goûté !

– Tu ne t'es pas demandé pourquoi plus de deux ans après la mort de ton neveu on a voulu te reprendre le DVD qu'il t'avait confié ? continua Boris.

– Ben, t'as vu ce qu'il y a dessus ? J'aurais dû m'en douter dans ce monde pourri. Plutôt compromettant pour ces salauds d'Anglais. Ça ne m'étonne pas qu'ils aient eu la trouille !

– Oui, mais pourquoi maintenant ? insista Boris.

– Ben, ce que j'en sais ! Bon, tu me lâches ? Je voudrais bien vivre tranquille. Tiens prends du colslaw, un régal !

Boris s'appuya sur la nouvelle table en plexi.

– Hé, fais gaffe, c'est fragile ! protesta son père.

– Comment ont-ils connu son existence ? À moins qu'ils aient été prévenus que quelqu'un l'avait proposé aux médias, par exemple ?

– Hein ?

– J'ai retrouvé celui qui a engagé le gars qui a tout cassé chez toi.

– Ah bon ?

Boris se pencha brusquement sur son père et braqua son regard dans le sien.

– C'est à cause de toi qu'on a eu toutes ces emmerdes !

– Comment ?

– Comment ? Moi, je dirais plutôt pourquoi ? Pourquoi tu t'es cru obligé de jouer les James Bond ?

– Mais qu'est-ce tu racontes ?

– Qu'est-ce que je raconte ? – Boris soupira lourdement. – Green, un agent des services secrets anglais que j'ai un peu bousculé pour qu'il me révèle la vérité, m'a expliqué pourquoi le FSB et le MI5 ont débarqué ici en même temps et au même moment. C'est pas un hasard. C'est à cause de toi !

Vladimir lui lança un regard à la fois si ébahi et si furieux que Boris craignit d'être allé trop loin. Mais son père avait de la ressource.

– Alors, pourquoi, d'après toi, ils étaient là ? grinça-t-il avec arrogance.

– Parce que t'es qu'un menteur, papa. Un sale menteur ! D'abord tu me caches l'existence de ton frère et de ton neveu, on se demande bien pourquoi. Tu te méfiais ? Tu craignais quoi ? Ensuite, tu ne trouves rien de mieux que de balancer à la presse la confession de ton fameux neveu, sans bien sûr me demander conseil ou même me prévenir. Tu peux me dire ce qui t'a pris ? Pourquoi tu t'ingénies à me pourrir la vie ? Tu crois que je n'ai pas assez de soucis avec les cinglés après qui je cavale ? Parce que tes Anglais, tes Russes, ils ont commencé par moi, figure-toi. Ils sont venus chez moi me questionner. J'ai failli lancer une fatwa contre eux ! Demander à des voyous de nous en débarrasser ! Et aujourd'hui, il doit y avoir un Anglais qui a du mal à marcher ! Alors, raconte, raconte ce que t'as fait avec ce foutu DVD revenu du passé !

Vladimir se leva avec difficulté, les lèvres serrées, le regard brûlant de colère.

– Ah, je t'ai causé des soucis ? Excuse-moi. Excuse-moi d'avoir bousculé ta routine. Tu veux que je te raconte ? Eh bien, je vais te raconter. Tu pensais quoi pendant toutes ces années où tu as vécu avec ta mère et moi ? Qu'on était que deux pauvres immigrés si contents de connaître le rêve américain qu'on ne bougeait pas un cil pour fâcher personne ? Ben, tu t'es trompé, mon fils ! Parce qu'on les a bougés nos cils, et le reste aussi ! Et drôlement ! Moi, comme ta mère, on a fait partie depuis toujours du mouvement anarchiste américain. Eh oui, on était républicains ! Parce qu'on détestait la gauche, la gauche soviétique, bien sûr. La bâtisseuse de cimetières. Alors, quand j'avais fini ma journée et ta mère la sienne, on allait rejoindre les copains, les mêmes que nous, qui luttaient pour que notre nouveau et beau pays ne tombe pas dans le piège rouge. Tu ne te souviens pas des fusées de Cuba ? Tu ne te souviens pas des Soviets et de leurs satellites écrasés ? Tu ne te souviens pas des tonnes d'armement qu'ils donnaient aux pays arabes ? Et les Anglais ? Ces fumiers d'Anglais qui ont tout fait en 48 pour empêcher Israël d'exister ? Tu crois que je n'allais rien faire alors que je tenais ma vengeance ?

– Quelle vengeance ? Soixante ans après ! L'URSS n'existe plus

depuis vingt-cinq ans ! Les Anglais sont nos alliés, Israël va avoir soixante-dix ans ! À peu près ton âge ! Alors, quoi !

– Alors quoi ? Alors, je suis allé retrouver mes vieux potes. Ah, certains n'étaient plus là, et ceux qui restaient étaient à Miami à réchauffer leurs rhumatismes. Mais quand je les ai prévenus, quand je leur ai dit ce que je voulais faire, eh bien ils ont tous rappliqués ! Ils ont fait garder leurs petits-enfants par leurs enfants et on est partis à New York rejoindre notre responsable...

– Quel responsable ?

– Lily. Lily Feinberg, soixante-dix-sept ans et toutes ses dents ! Toujours gaillarde ! Et avec elle je suis allé trouver les journaux, les chaînes de télé pour qu'ils publient le testament de mon neveu ! Pour que le monde sache comment se comportent ceux qu'on appelle les Grands de ce monde !

Boris, médusé, regardait son père qui, à l'évocation de son passé, toujours présent, semblait avoir regagné des années de jeunesse. Il était redevenu le militant qu'il avait toujours été. Il avait oublié qu'il n'avait qu'un seul spectateur et avait largement dépassé l'âge de se frotter aux méchants.

– Alors, tu ne regrettes rien, grinça-t-il. Tu referais cette connerie ?

– Plutôt deux fois qu'une ! Et tu sais pourquoi ? Pour les réveiller, pour les tirer de leur léthargie et de leur indifférence !

– Mais qui ?

– Qui ? Tous ceux qui nous disent ce qu'il faut penser. Les journaux, les télé, les politiques ! Ah, tiens, j'oublie les sociologues ! Ces super-cons ! Ceux qui regardent toujours ailleurs quand il se passe quelque chose dans le monde ! Ces foireux ! Ces menteurs qui nous racontent n'importe quoi ! Tu vas voir comment ils vont faire avec l'Islam qui nous pourrit la vie ! Des salauds qui ne pensent qu'à faire de l'audience, à se faire élire ou à vendre leurs bouquins ! Je suis allé les trouver avec Lily ! Et on s'est fait jeter ! Jeter comme des voleurs ! J'ai même été arrêté par le FBI !

– Quoi !

– Oui, deux jours de garde à vue ! T'as pas fait attention parce qu'on ne se voit pas beaucoup.

– Ils ne t'ont pas arrêté parce que tu voulais donner ce DVD aux médias ?!

– Pas seulement. Avec mes potes, on a fait comme avant. On est

allés manifester à New York devant l'ambassade de Russie, après, chez les Anglais, et juste comme on était là-bas, à l'ONU, les pays arabes ont fait voter une énième résolution condamnant Israël. Alors Lily, enfin, là je sais pas si elle a eu raison, mais elle est comme ça, Lily, elle agit !

– Qu'est-ce qu'elle a fait ?

– Oh, pas grand-chose, une fusée qu'on a lancée contre des Russes qui sortaient de l'ambassade d'Iran avec de grands salamalecs ! Que du bruit, rien de plus, rassure-toi. Tu sais, c'était une grande chimiste Lily. C'est elle qui préparait nos engins explosifs ! Bon Dieu, ce qu'on a pu s'amuser !

Boris, atterré, regardait son père comme si un ovni venait de se poser au milieu de l'appartement.

– Vous avez lancé un engin explosif contre des diplomates russes et tu t'es fait arrêter par le FBI ? – Vladimir acquiesça énergiquement. – Et tu n'as pas pensé une seule seconde, poursuivit-il, blanc de colère, que j'étais officier de police et que je pouvais subir le contrecoup de tes conneries ? Un père terroriste, un supercertificat pour un flic !

– Je vois que, comme d'habitude, tu ne penses qu'à toi ! cracha Vladimir en haussant furieusement les épaules. Mon neveu a risqué sa vie pour que je recueille son témoignage, son testament, plutôt. Ses dernières paroles, tu croyais que j'allais les laisser se perdre ?

– Non, bien sûr, il valait mieux que tu meures en héros ! Quelle importance pourvu qu'on se souvienne de ce petit tailleur qui voulait ressembler à Zapata !

– Sors d'ici, éructa Vladimir ! Sors d'ici et ne reviens plus ! Va rejoindre ta princesse friquée et ta fille qui n'a ni mémoire ni histoire ! Ta belle-famille et ses dollars gagnés grâce au mensonge ! Elle avait raison, ta mère, quand elle voulait te cacher ce qu'on était. Elle te connaissait bien !

Les deux hommes, debout l'un devant l'autre, le visage crispé de fureur, se défiaient comme deux coqs.

Boris se dit que, par-delà sa mort, l'oligarque avait réussi à les séparer.

– Comme tu voudras, dit-il d'une voix si sourde qu'il n'était pas certain que son père l'ait entendu.

Il le quitta et se retrouva sur le trottoir, la tête vide. Épuisé, il posa les bras sur le toit de sa voiture comme s'ils étaient trop lourds.

– J’ai été très content de vous connaître lieutenant Boris, c’est un honneur, gazouilla Kim Jung en se rapprochant de lui. Votre papa aussi est très honoré de vous. Il nous parle très souvent de son grand fils tellement bon policier. Merci de nous protéger lieutenant Boris, dit-il en s’inclinant.

Boris hocha la tête, pas sûr d’avoir compris.

CETTE NUIT-LÀ fut une des plus pénibles que Vladimir ait vécues. Les yeux grands ouverts, passant du décubitus ventral au décubitus latéral gauche, puis au droit, pour se retrouver sur le dos, bras et jambes écartés comme l'*Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci.

Les mots de Boris tournoyaient dans sa tête. Il se les répétait, les déformait un peu, essayant de retrouver les siens. L'image d'Anna s'imposait, et il ne lui fallait pas beaucoup d'imagination pour savoir ce qu'elle aurait dit.

Il se leva pour boire un verre d'eau. La nuit très noire le déprima davantage. Quand cette garce allait-elle céder la place au jour ! Il se recoucha, les yeux braqués sur le plafond où par moments fulguraient des éclairs de lumière lancés par les phares, écoutant le martèlement de la pluie contre les vitres et sur les toits.

Qu'est-ce qu'il avait fait au Bon Dieu pour que son fils le traite de cette façon ! À qui pourrait-il en parler ? Pas à ses copains, ils ne comprendraient pas, diraient qu'il se faisait du mouron pour rien. Qu'avec les enfants, c'était souvent comme ça. Choc des générations, dirait Stanley qui aimait la formule. Choc des idéologies, choc des civilisations. Avec Stanley, l'histoire n'était qu'une succession de chocs. Pas non plus à Edith, elle ne lui donnerait pas raison. Edith n'avait pas eu d'enfants et, quand il s'était apitoyé, elle avait rétorqué que ça l'avait plutôt contentée. Que dans ce monde faire naître un enfant procédait au mieux de l'égoïsme, au plus d'un manque d'imagination. Elle était née à l'hiver 42, au moment de l'offensive nazie en URSS et de la déportation quasi totale des Juifs belges. Pourquoi elle avait survécu ? Le hasard.

Alors, à qui allait-il confier avoir mis son fils à la porte de chez lui, traité sa bru de princesse friquée et sa petite-fille d'idiote sans culture. Quant aux beaux-parents de Boris, il ne se souvenait même plus de ce qu'il en avait dit.

Mais son fils n'y était pas allé de main-morte ! C'était un psychorigide, voilà ce qu'il était. Pour lui, les chemins de traverse n'existaient pas. Il n'y avait qu'une façon de se conduire : loyalement.

Envers la loi, le pays, les siens. Et tant pis pour les autres !

Il se tourna pour soulager le torticolis qui pointait et jeta un coup d'œil incrédule sur les chiffres de son réveil numérique. Immobiles. Il secoua le réveil. Le chiffre des minutes passa d'un cran.

Boris était plutôt un bon fils. Mais lui était un bon père ! C'est seulement quand une aube laiteuse pointa qu'il réussit à s'endormir, mais pas pour longtemps.

Il se leva courbatu, après avoir écouté la radio et entendu que Ferris Holme, suspecté dans plusieurs affaires de meurtres et qui s'était enfui de l'hôpital où il était soigné, était toujours en cavale.

Il grimaça. Si les flics ne le retrouvaient pas, c'était Boris qui porterait le chapeau, même s'il n'était pour rien dans l'évasion du cinglé. Qu'est-ce qu'il devait se faire comme mauvais sang.

IL PLEUVAIT, pas une petite pluie, mais des rideaux, des pans, des torrents de pluie. Le ciel au-dessus de la ville tombait en loques. Et pas depuis une heure ou deux, mais ç'avait été ainsi toute la nuit, et avant, toute la soirée. Les caniveaux débordaient, les gouttières pissaient sur les façades, les voitures roulaient en codes. Bref, un temps épouvantable ou de merde, selon que c'était dit par l'un ou l'autre.

Ferris Holme, avec l'instinct du SDF, le sens de la survie de l'homme sauvage, s'était trouvé un abri providentiel derrière la palissade de tôle haute de plus de deux mètres qui, en face de l'immeuble de Vladimir, encerclait le rez-de-chaussée d'un chantier en rénovation.

Les habitants du quartier s'étaient plusieurs fois plaints de cette fichue palissade qui obligeait les piétons à descendre du trottoir et était en place depuis des semaines sans qu'un quelconque ouvrier ait fait, jusque-là, la moindre apparition.

De sa cachette, le tueur, au sec sous l'auvent de tôle qui le protégeait, ne quittait pas des yeux la porte du 213 Dolores Height d'où il avait vu entrer et ressortir le lieutenant Berezovsky. Pourtant, quelque chose lui disait que ce n'était pas là qu'il habitait. Depuis la fois où il l'avait suivi, il ne l'avait plus revu.

Profitant d'un bref essoufflement de la tempête, la tête enfoncée dans les épaules, il courut jusqu'au trottoir d'en face pour lire les noms sur la porte de l'immeuble. Porte qui s'ouvrit au moment où il l'atteignait.

En sortit un homme qui se précipita vers l'étalage de l'épicier voisin, lequel s'affairait, occupé à protéger ses marchandises du déluge.

– Monsieur Berezovsky, qu'est-ce que vous faites dehors avec ce temps ! s'effara le commerçant.

– Ah, Kim, je n'ai plus rien à manger chez moi. Je voudrais du riz et du poulet, vous avez ça ?

– Mais oui, entrez, vous allez être trempé ! l'invita l'épicier.

Holme, le dos tourné, s'éloigna de quelques pas. L'épicier avait

appelé l'homme Berezovsky. Mais ce n'était pas le sien.

Qui était-il ? Puis, soudain, une idée s'imposa. Cet homme devait être le père du policier, celui qu'aucun psy ne lui avait conseillé de tuer parce que c'était un bon père.

Courbé sous la pluie, il regagna son abri. Il se sentait excité comme il ne l'avait pas été depuis... qu'il avait tué la prostituée du port.

Maintenant il connaissait le père de celui qui l'avait trahi. Qui voulait l'envoyer dans un asile de fous. Parce que lui n'avait pas eu un bon père dont il aurait mieux fait de se débarrasser.

UN MATIN ENFIN, la tempête s'arrêta, ou tout du moins se fatigua. Le ciel ressemblait néanmoins à une cave à charbon et le vent qui s'engouffrait entre les piles du pont de Brighton Bay les faisait siffler comme une colonie d'asthmatiques. Mais on pouvait sortir sans avoir l'impression de se noyer.

De toute manière, sauf s'il était tombé des tuiles par paquets de vingt, Vladimir serait sorti. Il n'en pouvait plus. D'un, d'être enrhumé chez lui, et de deux, d'attendre un coup de fil de Boris.

Qui n'était pas venu. On ne parlait presque plus de lui dans les journaux. Une énorme affaire de pédophilie en Angleterre occupait toute la place. Tant mieux. Tout le monde, et lui le premier, en avait marre de l'histoire d'Holme.

Il se sentait sans ressort. Aussi fatigué en se levant qu'en se couchant. Il prit son petit déjeuner d'un air dégoûté, se prépara, et tourna sans but dans l'appartement. Dehors, la pluie en remit un coup, comme si elle avait encore des réserves.

Cafardeux, négligeant d'allumer les lampes, il colla son front à la fenêtre et regarda, morose, la rue presque vide enveloppée de brouillard. En face, le chantier ressemblait avec ses piliers de béton dressés, la ferraille qui en dépassait et les toiles qui battaient, à un vaisseau fantôme. Les sols, balayés de vent et de flotte, balançaient des nuages de saleté à tous les étages.

Ils avaient encore de la chance qu'une armée de squatteurs n'y ait pas déjà établi ses quartiers.

Son portable sonna et il mit un peu de temps à le localiser dans l'appartement.

– Oui ? dit-il négligeant de regarder l'identité du correspondant. Oh, Edith, comment allez-vous ?... Bien merci. Un peu fatigué peut-être. Oh, c'est le temps... Et vous, ça va ? – Puis se ressaisissant : – Edith, une idée formidable m'est venue. Je prends deux billets pour Hawaï dans un hôtel de rêve et nous passons une semaine au milieu des palmiers et du soleil ! Mais... pourquoi pas maintenant ? Vous avez vu ce foutu temps ? Ne dites pas non ! Faites-le pour moi ! Quelle

tenue ? À votre loge ? Bon, alors, la semaine prochaine ? Super ! Je vais à l'agence !

Ils parlèrent un moment et il sentit le courage lui revenir. Il aimait Edith de tout son cœur, c'était la première femme à laquelle il s'intéressait depuis qu'Anna l'avait quitté. Il aimait être avec elle, dîner avec elle, partager des projets de sortie, jouer aux échecs. Le hasard, le destin, ou n'importe quoi d'autre lui avait accordé un sursis. La pensée que son corps n'avait plus l'aspect de ses vingt ans le troubla plus qu'il ne l'aurait voulu. Mais c'était le lot de ceux qui vivaient longtemps.

Il raccrocha, rasséréné, et retourna à la fenêtre. La rue était de nouveau balayée par les bourrasques de la pluie qui s'était remise à tomber, et il se dit qu'il avait pris la meilleure décision possible avec ce voyage. Il avait envie de gâter Edith et de goûter avec elle les dernières joies de sa vie.

Il ne connaissait pas grand-chose de la sienne, elle était discrète et lui respectueux. Et, à leur âge, il était arrivé tant de choses qu'une conversation sur un coin de table ne suffisait pas à l'embrasser dans son entier. Mais il en savait assez pour comprendre que le cours de son existence avait été tumultueux.

Puis il pensa à son fils, et son cœur pesa un peu plus lourd, au point qu'il eut envie d'en parler à ses voisins et amis. Paul et James.

Deux militants de la première heure. Paul, juif new-yorkais, psy et fils de psy, et James, né en Nouvelle-Angleterre et qui avait été prof d'anglais dans différentes universités du pays.

Ils s'étaient rencontrés tous les trois lors d'un sitting devant la Maison Blanche en 74, au moment du scandale du Watergate impliquant Nixon, que tous détestaient pour son arrogance et ses mensonges, mais plus encore pour son rapprochement avec les Chinois au cours d'une fameuse partie de ping-pong.

Vladimir et ses copains anarchistes haïssaient la position de Washington qui, après avoir envoyé les boys au Vietnam, les avait rappelés non sans en avoir emballé cinquante-cinq mille dans des sacs à viande, et en abandonnant le pays aux communistes. Le rapprochement contre nature avec le régime de Mao n'arrangea rien.

La manif, Vladimir s'en souvenait, avait été mouvementée. Il se trouvait au milieu avec Lily et Anna et ils refusaient comme les autres de quitter le terrain. Les gardes à cheval, excédés, poussaient les

manifestants hors du champ avec les flancs de leurs montures. Alors ils se couchèrent, s'opposant de toutes leurs forces aux flics qui durent les traîner, les soulever, avant de les balancer dans les cars.

Vladimir, indigné de voir un des flics gifler Anna, se précipita sur lui et se prit un coup de matraque en travers du nez qui l'envoya dans les pommes. Mais en se réveillant à l'hôpital avec sur lui le regard anxieux de sa femme, il oublia sa douleur.

Le brouillard ensevelissait dans une ouate grise tout ce qui émergeait à plus de cinquante mètres. La pluie, qui tombait à la verticale, épargnait les vitres et le silence inhabituel ajoutait à l'angoisse de l'isolement.

Vladimir secoua la tête, dégoûté, et regarda l'heure. Onze heures, pourtant on se serait cru à la fin de la journée. Il était trop tôt pour aller visiter ses amis, surtout par un temps pareil. Probablement que ni l'un ni l'autre n'auraient envie de descendre à leur café habituel en bas de chez eux.

Paul et James vivaient ensemble depuis cette fameuse manif, mais personne du groupe n'avait pipé mot quand les deux garçons de trente ans se mirent en ménage, comme on disait à l'époque. Bien que le Flower Power ait un peu désembrumé les mentalités, l'homosexualité n'était pas encore entrée dans les mœurs. D'autant que James était marié et père de trois enfants. Du jour au lendemain, il quitta son foyer et, quarante ans plus tard, un de ses fils ne lui avait toujours pas pardonné. Ces histoires de famille le ramenèrent à la sienne.

Moscou, février 50. Il a dix ans et revient de l'école. Dans sa classe, il y a un groupe de méchants garçons qui n'aiment pas les Juifs. Il les aperçoit de loin, qui l'attendent. Il avance, le cœur au bord des lèvres. Il s'ébranlent vers lui à cinq, l'entourent, l'insultent, le battent. Il s'échappe en courant, regagne l'appartement communautaire que ses parents partagent avec un autre couple.

Il n'ose rien dire, mais sa mère devine son chagrin. En pleurant de honte, il raconte. Elle le console et lui dit qu'il a bien fait de se sauver. Qu'il ne pouvait rien faire et qu'il ne fallait pas se faire remarquer.

Une semaine passe. Moscou grelotte sous un froid de loup. Le sol est une patinoire que les femmes chargées de l'entretien recouvrent de sable. Il sort de l'école à quatre heures, il fait presque nuit noire, mais il les voit qui l'attendent au même endroit. Son ventre se ratatine de peur, il traverse en courant, profitant du passage d'un bus, glisse sur la

chaussée, échappe de justesse aux roues du véhicule qui freine et patine, il se redresse, ignorant les hurlements des voyous, court à perdre haleine, se tord les pieds dans ses mauvaises chaussures, arrive à son immeuble aussi gris et triste que le ciel, aussi gris et triste que sa vie à cet instant, grimpe les étages comme si une horde était à ses trousses, ouvre en tremblant, entre, lâche son cartable, s'écroule en pleurs sur une chaise.

Mort de honte d'avoir fui. Mort de cette humiliation qui lui cogne aux tempes.

Il secoue la tête. Pourquoi maintenant ces souvenirs ? Il y a si longtemps, il pensait avoir oublié. C'est ça que Boris n'a pas connu, ne peut pas comprendre, et c'est tant mieux.

Quand Boris se battait petit, il pouvait se défendre, cogner, sans craindre qu'on vienne menacer son père d'être un mauvais citoyen, qu'on le note mal à son travail, ou pire. Qu'un minable fonctionnaire vous prenne en grippe et l'enfer se mettait en route. Tous vivaient dans la peur et la méfiance. Même des proches. Bien plus tard, il s'était rendu compte que ses parents, malgré leur position sociale supérieure, étaient dans l'attente de la catastrophe.

Dans les années 50 et les suivantes, il ne faisait pas bon d'être juif en Union soviétique, même si vous ignoriez l'être. Il ne faisait pas bon ne pas plaire au chef d'îlot, à son chef de service. Alors, comment Boris élevé dans un pays roi du melting-pot, pouvait-il comprendre que son cousin, qui avait connu les mêmes vicissitudes de la vie soviétique, n'ait pas eu de scrupules à escroquer ceux qui avaient brisé sa famille ?

En fin de compte, pensa Vladimir, peut-être que son neveu avait été plus proche de lui que son fils.

Il revit le jour où un certain Boris se disant son neveu avait appelé de Moscou. Il avait cru à une erreur, puis à une provocation, jusqu'à ce que le Boris en question lui prouve en pleurant d'émotion qu'il était le fils de son frère et venait de retrouver les siens.

Et leur arrivée à Cheremétievo à Moscou ! Après avoir voyagé pour la première fois de leur vie en première classe. Le secrétaire particulier de son neveu les attendait au pied de passerelle pour les conduire à une limousine qui les fit sortir directement de l'aéroport en leur évitant toutes les formalités, puis les amena au Grand Hôtel Métropol où patientait leur neveu qui leur avait réservé une suite et

leur tomba dans les bras.

Ce qui surprit le plus Vladimir, ce fut son âge. Il s'était attendu à retrouver un jeune homme.

Boris Berezovsky les amena partout. Les présenta aux plus hauts responsables de l'État. Ils dînèrent avec Elstine. Mais personne ne parla politique.

Anna était restée longtemps sur la réserve, calmant l'enthousiasme de son mari en lui rappelant les activités de son neveu. Mais Vladimir était trop content de retrouver un membre vivant de sa famille.

Ce fut un voyage mémorable. Boris leur assura qu'il leur rendrait visite aux États-Unis, mais ne put jamais tenir sa promesse, et c'est lui qui plus tard le rejoignit de nouveau à Londres. Il se rappela aussi son chagrin à l'annonce de sa mort. Il avait déjà perdu Anna et ne pouvait partager ce deuil-là avec personne. Il savait que son fils, à qui il avait caché l'existence de son cousin, le prendrait très mal. Et peut-être même ses amis du groupe lui reprocheraient-ils sa faiblesse envers un pays si peu démocratique, gangrené par les mafias et la corruption, pillé par ses propres dirigeants, et où les anciens communistes et les fascistes d'extrême droite défilaient ensemble en criant des slogans antisémites.

Bon, assez de lamentations, se morigéna-t-il. Il ferait mieux de s'occuper du voyage avec Edith.

Il fixa le téléphone comme s'il pouvait le faire sonner. Ce qui arriva, mais ce n'était pas son fils, c'était son ami Simon qui lui annonçait la naissance de sa première petite-fille et l'invitait avec sa famille à faire la fête dix jours plus tard.

– Félicitations, dit Vladimir, une petite-fille, c'est merveilleux. Mais je ne pourrai pas venir, je regrette...

– Ah, bon, pourquoi ? se récria son ami.

– Parce que je vais à Hawaï passer quelques jours...

– Avec tes enfants ?

– Heu... non... avec une amie.

Il y eut un silence à l'autre bout, puis :

– Une amie, sacré farceur ! Bon, mais Boris et sa femme peuvent venir, eux, pendant que tu joueras les jolis cœurs !

– Eh bien, appelle-les.

Nouveau silence.

– Tu peux pas les prévenir ?

– Écoute, Simon, c'est ta fête, alors je ne vais pas faire ta secrétaire. Invite-les, c'est comme ça qu'on fait chez les civilisés.

– OK, OK, tête de mule. Dis-moi, c'est Edith, l'heureuse élue ?

– Quelle heureuse élue, c'est une amie, c'est tout.

– Ouais, c'est ce qu'on dit à notre âge. Bon, n'oublie pas le Viagra, ils font une promo en ce moment !

Vladimir n'eut pas le temps de protester que son ami avait raccroché. Mais cet épisode le réjouit. Ses amis sauraient qu'il était capable de plaire. Il était le seul veuf du groupe et ils avaient régulièrement voulu jouer les marieurs, sans résultat.

Vladimir avait accepté deux fois un dîner arrangé chez l'un ou l'autre pour avoir la paix. Les deux fois, il s'était sauvé en courant en rencontrant les prétendantes. Il se mit à rire. La seconde, Rina, veuve elle-même d'un riche promoteur, possédait une avant-scène, comme disait ses copains, sur laquelle on pouvait pique-niquer.

– Elle se fait faire ses soutiens-gorge avec une armature en titane, avait rigolé Moshé chez qui ils allaient jouer au poker en dégustant sa charcuterie.

Idiots qu'ils étaient, pensa-t-il. Est-ce qu'il avait besoin d'une femme à son âge ? Ma foi, oui, peut-être, puisqu'il avait changé d'avis en rencontrant Edith. Il regarda par la fenêtre. Ça se calmait, toujours autant de vent mais moins de flotte. Il appela James.

– Hé mec, j'ai envie de manger une choucroute chez Moshé, à midi, vous en êtes ?

– On en est, tu le sais, gloussa James. Bonne idée, avec ce temps de merde, ça va nous changer les idées. Paul est au yoga, il rentre vers midi et demi, on se donne rendez-vous à une heure chez Moshé. Oh, attends, attends, cria James au moment où Vladimir raccrochait, je viens d'avoir Simon au téléphone, gloussant comme une vieille folle parce que son fils est papa. Tu sais ce qu'il m'a appris ? Que tu vas te marier ! hurla son ami en raccrochant.

Vladimir éclata de rire. Bon, Boris lui faisait la gueule, tant pis pour lui ! Il avait ses potes. Et puis, cet emmerdeur reviendrait bien un jour. En tout cas, c'est pas lui qui l'appellerait en premier. Ils ne s'étaient jamais fâchés, même quand Boris avait fréquenté sérieusement une Polonaise goy.

Il alla dans sa penderie prendre une veste et un ciré noir que sa divine Anna détestait parce qu'elle disait qu'il lui donnait l'allure d'un

gestapiste. Mais lui l'aimait. Il enfila une casquette en drap de marin, se regarda dans la glace avant de sortir, vérifia qu'il avait bien sa carte bancaire s'il passait à l'agence, et ferma sa porte en fredonnant.

Il descendit sans prendre l'ascenseur. Il avait assez d'adrénaline dans les guiboles pour monter et descendre l'Everest.

Les rues sentaient la serpillière mal lavée et il y avait par terre tant de saloperies qu'il fallait slalomer entre les poubelles renversées et les monceaux de papiers et de cartons agglutinés.

Il fendait l'air, tête baissée, épaules rentrées, pour résister au vent qui soufflait avec des grognements de cathareux.

Les commerçants étaient à l'intérieur de leurs boutiques et seuls les éclairages des vitrines égayaient l'atmosphère.

IL TRAVERSA à la hauteur du parc Eden Rock. On ne savait pas qui avait donné ce nom idiot au seul quasi-espace vert du quartier, assez grand pour mériter le qualificatif de parc, d'une superficie, disait le journal communal, de cent hectares, qui au prix du mètre carré des appartements en faisait un lieu super luxe, où les joggeurs joggiaient, les cyclistes roulaient, les amoureux se bécotaient, les chiens cavalaient, mais qui aujourd'hui, vu le climat, était complètement désert, comme il le constata en passant devant les grilles.

Ils auraient dû le fermer, grogna-t-il, quel fou irait se promener dans cette gadoue !

Il était de nouveau de mauvaise humeur parce qu'il n'avait pas son journal, qu'il avait froid et devrait attendre le tram il ne savait combien de temps en espérant que celui-ci ne serait pas resté au dépôt par peur de se mouiller.

Il s'installa sur le banc dans l'abribus et regarda les grilles de la porte principale du parc. La municipalité n'avait pas lésiné la dernière fois qu'elle les avait fait repeindre. Noires avec les flèches dorées comme au château de Versailles.

Il regarda si le tram arrivait et se compara à sœur Anne qui espérait toujours et ne voyait rien venir. Il était content d'avoir eu le courage de sortir. La solitude, ça allait un moment. C'était rare à ce moment de l'année une tempête pareille mais, d'après les experts, ça ne faisait que commencer. Pas étonnant, les hommes bousillaient tout ce qu'ils touchaient.

Il passerait à l'agence aujourd'hui, s'il ne tombait pas des hallebardes, sinon ce serait pour le lendemain.

Transi d'humidité, il resserra son imper. Quelqu'un s'assit à ses côtés. Un homme passa qu'il reconnut vaguement et qui lui fit un signe de tête. De toute façon, avec cette flotte, difficile de reconnaître qui que ce soit.

Soudain, alors qu'il se retournait pour voir si le tram se pointait, il se sentit bousculé et un bras enserra ses épaules.

– Ben quoi ? protesta-t-il en relevant les yeux. – Il frissonna en

croisant le regard vide d'un type qui le dépassait de deux têtes. – Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes malade !

– Levez-vous sans faire d'histoires, nasilla l'inconnu et entrez dans le parc.

– Non mais ça va pas, foutez-moi la paix ! cria Vladimir. Je ne vous connais pas !

– Moi, je vous connais, répondit l'homme d'un ton glacial. Suivez-moi !

Vladimir sentit un objet dur s'enfoncer dans une de ses côtes. Baissant les yeux, il vit que l'homme le menaçait d'un pistolet.

– Je vais appeler à l'aide, on va vous arrêter, espèce de cinglé ! Je suis connu ici !

– Si vous criez, je tire, menaça l'homme.

Pétrifié par la trouille, Vladimir ne savait plus quoi faire. La rue était aussi déserte qu'en pleine nuit. Et même, qui interviendrait en voyant deux hommes entrer dans le parc ?

– Ne me faites pas mal, je ne vous ai rien fait.

– Debout, ordonna l'homme en le soulevant. Avancez.

Vladimir tenta encore de résister, mais l'inconnu accentua brutalement son étreinte et se colla davantage à lui.

Désespéré, Vladimir comprit qu'il n'avait pour l'instant pas le choix. Peut-être qu'en parlementant avec ce dingue il parviendrait à le faire changer d'avis. Il pensa à son fils, et cette pensée lui rendit un peu de courage. Il ne pouvait pas mourir de cette façon.

LE CAPITAINE Martin Tod reposa le téléphone avec un geste d'humeur. Le chef de la police, Morris Suir, assis sur un siège éjectable, l'avait convoqué d'un ton désagréable avec les autres responsables de la police de la ville au siège du SFPD, le soir même, pour exiger des explications sur l'échec des forces de police dans la capture de Ferris Holme, en fuite depuis plusieurs jours, et disparu encore une fois des écrans radar.

Les innombrables pistes suivies par les enquêteurs s'étaient révélées nulles. Le tueur avait été vu en même temps à Los Angeles et au Nouveau-Mexique. Tous les renseignements, autant des indices que de la population, étaient bidon. Combien de temps perdu et d'argent gaspillé sans compter les heures supplémentaires qui ne seraient jamais payées ?

Levant les yeux, Tod vit débarquer dans la salle des inspecteurs son vieux complice Randy Stern qui se dirigea droit vers son bureau. Il se leva pour l'accueillir.

– Hello, Randy, déjà sur le pont ? lui sourit-il cordialement en lui serrant la main.

Stern et lui étaient sortis en bonne place de la même promotion de l'école des officiers. Ils avaient fait équipe deux ans et poursuivi chacun leur chemin en restant bons amis. Et si Stern n'avait pas été plus loin que le grade d'inspecteur principal, c'est que la vie ne l'avait pas épargné. Leur fils de quatre ans avait été enlevé par un prédateur sexuel et retrouvé mort à quelques centaines de mètres de leur domicile après une chasse à l'homme de plus d'une semaine.

– Salut Martin, répondit Stern.

Mais Tod remarqua immédiatement l'air sombre de son ami.

– Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il.

Stern lança un coup d'œil à travers la vitre qui séparait le bureau du capitaine de l'espace des inspecteurs.

– Boris Berezovsky est là ? demanda-t-il.

Tod haussa un sourcil et regarda vers le bureau du lieutenant.

– Apparemment. Il discute avec son petit Chinois, sourit-il. –

Effectivement, Boris discutait âprement avec son second en tapotant d'un doigt nerveux un dossier posé sur son bureau. – Pourquoi ?

Stern ne répondit pas tout de suite. Il fixa son ami, baissa la tête et dit dans un soupir :

– Le corps de son père vient d'être retrouvé dans le réservoir du parc Eden Rock.

Tod sentit son souffle se bloquer. Il pensa n'avoir pas compris.

– Comment ça, mort ? Il s'est noyé ? articula-t-il

– Pas noyé. Assassiné.

Tod crut que son sang s'arrêtait et une nausée lui monta à la gorge. Le père du lieutenant, assassiné ? Pas ce charmant vieux monsieur auquel son fils était tellement attaché !

– Mais... on est sûr que c'est lui ?

Stern se racla la gorge et répondit d'une voix sourde :

– On a trouvé dans ses poches ses cartes de crédit et dans son portefeuille un certificat médical. On lui a pris son argent liquide.

– Un meurtre crapuleux ?

– Ce sont mes hommes qui ont été appelés les premiers sur l'affaire, les officiers Edward et Parker, crut-il bon d'expliquer. Ils ont interrogé les témoins et procédé à une enquête de voisinage dans l'heure qui a suivi la découverte du corps. – Et comme Tod ne réagissait pas, il poursuivit : – Il semblerait que M. Berezovsky attendait le tram sous l'abribus et a été abordé par un homme que les témoins auraient reconnu comme étant probablement, je dis bien probablement, Ferris Holme.

Tod se laissa tomber sur sa chaise sans un mot.

Stern savait évidemment que c'était le fils de la victime qui avait arrêté Holme, et il connaissait les liens d'amitié qui liaient Tod et son lieutenant.

– Je suis désolé, murmura Stern à Tod. On pense qu'il était resté en ville tout le temps où on lui a couru après.

– Mais comment a-t-il connu son adresse ? Et pourquoi le tuer lui ? Ou alors... le hasard, dit-il sans y croire. Il l'a rencontré et saisi par sa frénésie de meurtre l'a tué sans savoir qui il était...

– Non, coupa Stern, ça ne s'est pas passé comme ça. En face de l'immeuble de son père, il y a un chantier et un homme aurait été aperçu, vivant là depuis quelque temps. Un épicier qui a son commerce au pied de l'immeuble s'est souvenu avoir remarqué un

grand type en uniforme. Il n'y avait pas prêté attention jusque-là, pensant que c'était un vigile ou peut-être un sans-abri. Ça l'intriguait un peu parce que l'homme restait sur le chantier, sortait rarement, parlait à personne, mais bon, tu sais ce que c'est, chacun est pris par ses occupations... C'était probablement Holme, soupira Stern.

– Mais comment savait-il qu'il habitait là ? s'entêta Tod. Il n'a pas pu le suivre puisqu'il ne le connaissait pas !

Stern haussa les épaules dans un geste d'incompréhension. Il regarda Boris qui, assis, téléphonait, et pensa que c'étaient les derniers bons moments qu'il vivait aujourd'hui.

– Comment vas-tu le lui dire ? demanda-t-il à son ami.

Celui-ci le fixa sans trouver de réponse. Annoncer la mort d'un proche était une épreuve que tous redoutaient. Encore plus quand il s'agissait d'un grand ami.

– Je vais lui demander de venir, dit-il, la voix cassée. Tu vas... tu vas peut-être trouver que je me dégonfle, mais j'aimerais que tu restes... pour... pour...

Stern grimaça.

– Fais-le venir.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

BROUILLARD D'ÉCOSSE, Jeunesse
LE CINQUIÈME JOUR
MAUVAIS FRÈRE
DOUZE HEURES POUR MOURIR
J'AI REGARDÉ LE DIABLE EN FACE
LE CHIEN QUI RIAIT
CIEL DE CENDRES
NE VOUS RETOURNEZ PAS
DÉSERT BARBARE
L'ORDRE ET LE CHAOS

Chez d'autres éditeurs

LA VIE À FLEUR DE TERRE, Denoël
UN ÉTÉ POURRI, Viviane Hamy
LA MORT QUELQUE PART, Viviane Hamy
LE FESTIN DE L'ARAIGNÉE, Viviane Hamy
FIN DE PARCOURS, Viviane Hamy
L'ÉTOILE DU TEMPLE, Viviane Hamy
GÉMEAUX, Viviane Hamy
LES CERCLES DE L'ENFER, Flammarion
LÂCHEZ LES CHIENS, Flammarion
GROUPE TEL-AVIV, BD policière, Le Masque
L'EMPREINTE DU NAIN, Flammarion
LA MÉMOIRE DU BOURREAU, Le Masque
LE SANG DE VENISE, Flammarion
LE TANGO DES ASSASSINS, Le Masque
TRAFICS, Bayard, « Je bouquine »
LA HONTE LEUR APPARTIENT, Le Masque
NEW YORK BALAFRE, illustré par Jeanne Socquet, Philippe Rey
TOUS NE SONT PAS DES MONSTRES, La Martinière
UNE FEMME ORDINAIRE, Flammarion
JE PARS DEMAIN POUR UNE DESTINATION INCONNUE, L'Archipel
À L'OMBRE DU MONDE, Flammarion Jeunesse
SI TU MEURS, ELLE REVIENDRA, Flammarion Jeunesse

« SPÉCIAL SUSPENSE »

MATT ALEXANDER

Requiem pour les artistes

STEPHEN AMIDON

Sortie de route

RICHARD BACHMAN

La Peau sur les os

Chantier

Rage

Marche ou creve

CLIVE BARKER

Le Jeu de la Damnation

INGRID BLACK

Sept jours pour mourir

GILES BLUNT

Le Témoin privilégié

GERALD A. BROWNE

19 Purchase Street

Stone 588

Adieu Sibérie

ROBERT BUCHARD

Parole d'homme

Meurtres à Missoula

JOHN CAMP

Trajectoire de fou

CAROLINE CARVER

Carrefour sanglant

JOHN CASE

Genesis

PATRICK CAUVIN

Le Sang des roses

Jardin fatal

MARCIA CLARK

Mauvaises fréquentations

JEAN-FRANÇOIS COATMEUR

La Nuit rouge

Yesterday

Narcose

La Danse des masques

Des feux sous la cendre

La Porte de l'enfer

Tous nos soleils sont morts

La Fille de Baal

Une écharde au cœur

L'Ouest barbare

CAROLINE B. COONEY

Une femme traquée

HUBERT CORBIN

Week-end sauvage

Nécropsie

Droit de traque

PHILIPPE COUSIN

Le Pacte Pretorius

DEBORAH CROMBIE

Le passé ne meurt jamais

Une affaire très personnelle

Chambre noire

Une eau froide comme la pierre

Les larmes de diamant

La Loi du sang

Mort sur la Tamise

VINCENT CROUZET

Rouge intense

JAMES CRUMLEY

La Danse de l'ours

JACK CURTIS

Le Parlement des corbeaux

ROBERT DALEY

La nuit tombe sur Manhattan

GARY DEVON

Désirs inavouables

Nuit de nocces

WILLIAM DICKINSON

Des diamants pour Mrs Clark

Mrs Clark et les enfants du diable

De l'autre côté de la nuit

MARJORIE DORNER

Plan fixe

FRÉDÉRIC H. FAJARDIE

Le Loup d'écume

FROMENTAL/LONDON

Le Système de l'homme-mort

STEPHEN GALLAGHER

Mort sur catalogue

LISA GARDNER

Disparue

Sauver sa peau

La maison d'à côté
Derniers adieux
Les Morsures du passé
Arrêtez-moi

CHRISTIAN GERNIGON
La Queue du Scorpion
Le Sommeil de l'ours
Berlinstrasse
Les Yeux du soupçon
Preuves d'amour

JOSHUA GILDER
Le Deuxième Visage

JOHN GILSTRAP
Nathan

MICHELE GIUTTARI
Souviens-toi que tu dois mourir
La Loge des Innocents

JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
Le Vol des cigognes
Les Rivières pourpres
Le Concile de pierre

SYLVIE GRANOTIER
Double Je
Le passé n'oublie jamais
Cette fille est dangereuse
Belle à tuer
Tuer n'est pas jouer
La Rigole du diable
La Place des morts
Personne n'en saura rien

AMY GUTMAN
Anniversaire fatal

JAMES W. HALL
En plein jour
Bleu Floride
Marée rouge
Court-circuit

JEAN-CLAUDE HÉBERLÉ
La Deuxième Vie de Ray Sullivan

CARL HIAASEN
Cousu main

JACK HIGGINS
Confessionnal

MARY HIGGINS CLARK
La Nuit du Renard
La Clinique du Docteur H.
Un cri dans la nuit
La Maison du guet
Le Démon du passé
Ne pleure pas, ma belle
Dors ma jolie
Le Fantôme de Lady Margaret
Recherche jeune femme aimant danser
Nous n'irons plus au bois
Un jour tu verras...
Souviens-toi
Ce que vivent les roses
La Maison du clair de lune
Ni vue ni connue
Tu m'appartiens
Et nous nous reverrons...
Avant de te dire adieu
Dans la rue où vit celle que j'aime
Toi que j'aimais tant
Le Billet gagnant
Une seconde chance
La nuit est mon royaume

*Rien ne vaut la douceur du foyer
Deux petites filles en bleu
Cette chanson que je n'oublierai jamais
Où es-tu maintenant ?
Je t'ai donné mon cœur
L'ombre de ton sourire
Les Années perdues
Une chanson douce
Le Bleu de tes yeux*

CHUCK HOGAN

Face à face

KAY HOOPER

Ombres volées

PHILIPPE HUET

La Nuit des docks

GWEN HUNTER

La Malédiction des bayous

PETER JAMES

Vérité

TOM KAKONIS

Chicane au Michigan

Double Mise

MICHAEL KIMBALL

Un cercueil pour les Caïmans

LAURIE R. KING

Un talent mortel

STEPHEN KING

Cujo

Charlie

JOSEPH KLEMPNER

Le Grand Chelem
Un hiver à Flat Lake
Mon nom est Jillian Gray
Préjudice irréparable

DEAN R. KOONTZ

Chasse à mort
Les Étrangers

AMANDA KYLE WILLIAMS

Celui que tu cherches

NOËLLE LORiot

Le tueur est parmi nous
Le Domaine du Prince
L'Inculpé
Prière d'insérer
Meurtrière bourgeoisie

ANDREW LYONS

La Tentation des ténèbres

PATRICIA MACDONALD

Un étranger dans la maison
Petite Sœur
Sans retour
La Double Mort de Linda
Une femme sous surveillance
Expiation
Personnes disparues
Dernier refuge
Un coupable trop parfait
Origine suspecte
La Fille sans visage
J'ai épousé un inconnu
Rapt de nuit
Une mère sous influence
Une nuit, sur la mer
Le Poids des mensonges

La Sœur de l'ombre
Personne ne le croira

JULIETTE MANET
Le Disciple du Mal

PHILLIP M. MARGOLIN
La Rose noire
Les Heures noires
Le Dernier Homme innocent
Justice barbare
L'Avocat de Portland
Un lien très compromettant
Sleeping Beauty
Le Cadavre du lac

DAVID MARTIN
Un si beau mensonge

LISA MISCIONE
L'Ange de feu
La Peur de l'ombre

MIKAËL OLLIVIER
Trois souris aveugles
L'Inhumaine Nuit des nuits
Noces de glace
La Promesse du feu

ALAIN PARIS
Impact
Opération Gomorrhe

DAVID PASCOE
Fugitive

RICHARD NORTH PATTERSON
Projection privée

THOMAS PERRY

Une fille de rêve
Chien qui dort

STEPHEN PETERS
Central Park

JOHN PHILPIN/PATRICIA SIERRA
Plumes de sang
Tunnel de nuit

NICHOLAS PROFFITT
L'Exécuteur du Mékong

PETER ROBINSON
Qui sème la violence...
Saison sèche
Froid comme la tombe
Beau monstre
L'été qui ne s'achève jamais
Ne jouez pas avec le feu
Étrange affaire
Coup au cœur
L'Amie du diable
Toutes les couleurs des ténèbres
Bad Boy
Le Silence de Grace
Face à la nuit

DAVID ROSENFELT
Une affaire trop vite classée

FRANCIS RYCK
Le Nuage et la Foudre
Le Piège

RYCK EDO
Mauvais sort

LEONARD SANDERS
Dans la vallée des ombres

TOM SAVAGE
Le Meurtre de la Saint-Valentin

JOYCE ANNE SCHNEIDER
Baignade interdite

THIERRY SERFATY
Le Gène de la révolte

JENNY SILER
Argent facile

BROOKS STANWOOD
Jogging

VIVECA STEN
La reine de la Baltique
Du sang sur la Baltique

WHITLEY STRIEBER
Billy

MAUD TABACHNIK
Le Cinquième Jour
Mauvais Frère
Douze heures pour mourir
J'ai regardé le diable en face
Le chien qui riait
Ne vous retournez pas
L'Ordre et le chaos

LAURA WILSON
Une mort absurde

THE ADAMS ROUND TABLE PRÉSENTE
Meurtres en cavale
Meurtres entre amis
Meurtres en famille